

# REVUE HISTORIQUE

## SOMMAIRE

A. DUPRONT. — Federico Chabod. . . . .	261
G. VALLET et F. VILLARD. — Céramique et histoire grecque . . . . .	295
Ramon d'ABADAL. — La domination carolingienne en Catalogne. . . . .	319
Eugen WEBER. — Les études historiques aux États-Unis : Une histoire sans histoires . . . . .	341
Denis RICHET. — Le cours officiel des monnaies étrangères circulant en France au XVI <sup>e</sup> siècle. . . . .	359
<i>L'orientation actuelle des études historiques.</i> — L'orientation des travaux universitaires en France, par J. SCHNEIDER et Ph. VIGIER. . . . .	397
<i>Les centres de recherches historiques.</i> — Le centre de recherches sur la civilisation de l'Europe moderne, par Roland MOUSNIER. . . . .	407
<i>Bulletin historique.</i> — Histoire ancienne du christianisme. Histoire des Religions, par Marcel SIMON . . . . .	413
— Colonisation britannique. Océan Pacifique et Océan Indien, par Henri BRUNSCHWIG. . . . .	457

85<sup>e</sup> année — T. CCXXV

Avril-Juin 1961



son trimestrielle

UNIVERSITAIRES DE FRANCE

# REVUE HISTORIQUE

DIRECTEUR : PIERRE RENOUVIN

MEMBRE DE L'INSTITUT, DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Rédacteur en chef : Maurice CROUZET

Secrétaire de la Rédaction : Philippe VIGIER

## RÉDACTION :

90, boulevard Saint-Germain (Presses Universitaires de France),  
le mercredi, de 10 h 30 à 12 heures

Administration : Presses Universitaires de France, 108, boulevard Saint-Germain, Paris (6<sup>e</sup>)

Abonnements : Presses Universitaires de France, Département des périodiques,  
1, place Paul-Painlevé, Paris (5<sup>e</sup>). — Tél. : ODÉON 64-10

Revue trimestrielle. — ABONNEMENTS ANNUELS pour l'année 1961

France, Communauté : NF 25 »

Étranger : NF 28 »

États-Unis et Canada : \$ 5,60 — Grande-Bretagne et Commonwealth : £ 2.

Le numéro : NF 7,50

Compte de chèques postaux : Paris 392-33

## OUVRAGES ANALYSÉS DANS LES COMPTES RENDUS DE LA PRÉSENTE LIVRAISON

	PAGE
Ulrich KAHRESTEDT. Die wirtschaftliche Lage Grossgriechenlands in der Kaiserzeit (Paul Cloché) .....	471
Alexander BERGENGRUEN. Adel und Grundherrschaft im Merowingerreich (Ph. Dollinger) .....	472
Paul Leonhard GANZ. Die Miniaturen der Basler Universitätsmatrikel (Georges Gaillard) .....	474
Bernhard MILT. Vadian als Arzt..., im Auftrag der Stätte für Vadiansforschung in St. Gallen (Ernest Wickersheimer) .....	476
Jacques HEERS. Le livre de comptes de Giovanni Piccamiglio, homme d'affaires génois, 1456-1459 (Jean Delumeau) .....	477
Centre national de la Recherche scientifique. Colloques internationaux. Sciences humaines. Nicolas Poussin. Paris, 19-21 septembre 1958 (Georges Gaillard) .....	479
Richard HERR. The eighteenth Century Revolution in Spain (Pierre Vilar) .....	481
M. Dorothy GEORGE. English Political Caricature. A Study of Opinion and Propaganda. I : To 1792 ; II : 1793-1832 (Jacques Godechot) .....	482
E. J. HOBBSBAWM. Primitive Rebels. Studies in archaic forms of social movement in the 19th and 20th centuries (Henri Dubief) .....	483
Harry V. JAFFA. Crisis of the House divided. An interpretation of the issues in the Lincoln-Douglas Debates (Marcel Giraud) .....	487
Friedrich Engels. Paul et Laura Lafargue. Correspondance. Textes présentés par Émile BOTTIGELLI, tomes I, II et III (Robert Schnerb) .....	490
Wilfred E. BINKLEY. The man in the White House. His powers and duties (Marcel Giraud) .....	492
J. M. BOCHENSKY et G. NIEMEYER. Das Handbuch des Weltkommunismus (Fr.-X. Coquin) .....	494

Notes bibliographiques .....	497
Recueils périodiques et Sociétés savantes .....	519
Chronique .....	530
Index bibliographique .....	537
Table des matières .....	543



## Federico Chabod

---

Le 14 juillet 1960 est mort, à Rome, Federico Chabod, professeur d'histoire moderne à l'Université. Dans une maison amie, aux premiers jours du printemps romain, devant des fleurs tout juste écloses, ses yeux soudain s'étaient embués : pleurait-il des fleurs de son dernier printemps ? En lutte avec un mal qu'il présentait implacable, jusqu'au dernier moment cependant il n'a cessé de croire en la promesse de vie en lui. Lucide et sûr, malgré un affaiblissement souvent extrême, jusqu'au bout il a maintenu sa ligne d'être. Mort intact, il aura aussi, à l'article de l'épreuve dernière, réalisé cette autre marque de vie : mourir gardé, dans la plus inlassable des vigilances durant de longs mois de clinique, non seulement par les siens, par quelques amis très proches, mais par une poignée de jeunes hommes, maîtres déjà de l'Université, ses disciples, qui chaque jour, dans une fidélité d'un autre âge, se relayaient à son chevet pour lui rendre ce qu'avait été pour chacun son enseignement — une présence. Mesure de l'homme et du maître, ces traits d'un style antique. Par manière de boutade affectueuse, ses élèves entre eux l'appelaient « Frédéric le Grand ». A l'imagerie historique près, leur admiration est justice. Avec cette vie maintenant éteinte, nous avons perdu l'un des plus grands parmi les nôtres.

Une amitié de trente ans, faite de beaucoup de silence et de quelques rencontres approfondissantes, voudrait ici, dans l'aveu de la peine, donner le meilleur de ce qu'elle peut — un témoignage. De l'homme garder d'abord cette image physique inoubliable : de haute taille, un corps de montagnard tout en souplesse, fait pour gravir, il y avait, dans son abord, à peine alourdi par la soixantaine proche, l'intensité d'une force vive et jeune. Tout en présence, de carrure en surplomb, il vous saisissait par tout l'être, sans jamais dominer ; ou bien il partait, cheminant à côté de vous, devisant son dialogue, le regard souvent appuyé sur le sol comme pour suivre sur la terre le rythme de ses pas

## A. Dupront

puissants. La voix demeure inoubliable : d'une chaleur enveloppante, sur plusieurs registres, on l'entendait à pleine vie, grave, profonde, nuancée, franche dans son rire, délicate dans ses approches. Autre élément extraordinaire de sa présence et de son charme, le regard, aussi plein, aussi communiquant que la voix, mais avec ce quelque chose, poignant parfois jusqu'au silence, de voir au delà, plus haut, plus loin. Cet homme grand était aussi un homme proche, sensible, d'une vérité de communion inscrite partout dans son corps, dans la souplesse de sa démarche, dans le timbre de sa voix tout d'analyse, dans la lumière mystérieuse de ses yeux.

Tant de dons, chez Federico Chabod, lui venaient de sa nature, de son génie, mais à chaque moment cultivés par une vie intérieure profonde. Aux derniers jours avant la mort, le professeur romain a retrouvé les sacrements de la religion de son enfance. Cycle de la grâce assurément ; sa vie intérieure était autre chose. Cette exigence essentielle d'être responsable de ses dons, d'en devoir le service, le bienfait aux autres, et donc une vigilance de tous les moments dans l'exercice, le « faire » de soi, une ouverture constante aussi au monde, à tout ce qui se passe dans le monde. Si le drame de notre siècle, fin d'époque, est sans doute l'inconscience, Chabod, lui, voyait et savait. Plus même qu'il ne disait : trop sain de soi et peut-être trop bien dans son corps, il n'avait pas le goût des abandons déprimants. Analyste lucide des stigmates de décadence, sa conclusion était un sourire, un de ces sourires aussi qu'on n'oublie plus, où bonté, sagesse venue du fond des temps s'alliaient, comme dans sa vitalité profonde, à une incoercible espérance humaine. Se contentait-il d'être conscient ? Taillé comme il était, l'autre réalité de sa vie intérieure était la puissance. De tant de façons, il dépassait notre condition universitaire, qu'il avait autre chose à faire. Un témoignage ami très proche soulignait récemment la stature, la présence de chef de Federico Chabod, partout où il passait. Il était certes marqué pour être un chef, mais d'une « république » d'hommes amie de son rêve intérieur. Qu'il ait tout naturellement assumé les présidences et qu'il s'en soit acquitté, avec cette certitude et cette simplicité qui étaient son style même, n'est pas la juste marque de sa puissance. Il pouvait plus et le savait, en vivait la certitude. Dans la grande tradition du romantisme politique italien peut-être, il portait en lui beaucoup mieux que la capacité de la politique quotidienne, la vision et le souffle de la politique éternelle, celle de l'ordre des hommes ensemble. Capitale, dans son expérience de vie, aux années 1945-1946, l'histoire de l'autonomie du Val d'Aoste. Dans

l'épreuve de ses patries, la grande et la petite, il est naturellement présent et désigné. Non pour servir un séparatisme, partisan et minuscule, qui ne pouvait être de son univers, mais dans l'accomplissement d'une vision, en lui profonde, d'une figure nouvelle et singulièrement vivante de sa terre italienne : en dépit des romantismes, dans l'esprit du XIX<sup>e</sup> siècle, l'unité n'en demeurerait pas moins réalité plus ou moins géométrique, homogène, centralisée ; intuitif des forces neuves, Chabod nous savait arrivés à un autre façonnement de l'unité, où celle-ci, plus complexe, plus riche, plus révérente aussi de tout ce qu'elle a devoir de composer, et donc plus authentique, se doit faire de l'harmonie des diversités. Engagement au siècle d'un grand clerc, cette présidence du Conseil régional du Val d'Aoste, qu'il assumait, quasi neuf mois de 1946 ? Avec quelle entièresité il l'a vécue, ses derniers cours en portent témoignage. Tout remué par la lecture du tome III des *Mémoires* du général de Gaulle, qui apportaient une version étrangement stylisée de ce qu'il avait vécu, de toute sa passion de patriote et d'homme, de sa discipline exigeante d'historien, il avait enseigné, sur textes, combien les *Mémoires* pouvaient trahir la réalité, la grandeur et l'immense difficulté de la vérité pour l'histoire. Rien ne dit mieux l'unité de l'homme que cette indignation d'une « dernière classe », la pureté, l'exigence de ce qu'il avait vécu, et son ascèse d'une histoire qui soit la vie, toute la vie. D'une histoire aussi où s'accomplit l'idéal. Le combat pour l'autonomie de la Vallée d'Aoste au sein de l'Italie unie a été, dans la lutte de l'historien revenu à ses montagnes originelles, bien autre chose qu'un acte de provincialisme ou qu'une épreuve de ses dons exceptionnels. Fidèle à sa ligne d'être comme à sa vision de l'histoire, il l'a vécu pour l'incarnation d'un double principe, l'un, absolu de son univers, celui-là même qu'il posait, dès août 1945, devant les maires et les autorités réunies à Aoste, — « grand principe idéal de valeur générale..., le principe du respect de l'individualité morale et spirituelle de groupes humains même restreints, que lient des caractéristiques propres de langue et de race » — et l'autre, plus secret, mais organique d'un monde neuf, qui lui faisait en pleine lutte écrire ces lignes que l'on voudrait prophétiques : Des régions frontalières où jusqu'ici se sont affrontés nationalismes et irrédentismes « Nous, nous en devons faire au contraire des liens entre l'une et l'autre nation, des ponts où passent et se rencontrent les hommes des pays différents, des lieux où ils apprennent à émousser les arêtes, à dépouiller les méfiances, à faire crever l'enflure vaine des nations. » Ainsi son combat, harmonie d'Italie, vérité d'une Europe humaine ; et, dans son courage lucide et persévérant, cette fer-

## A. Dupront

veur calme de la paix, qui est comme un dépassement de l'histoire<sup>1</sup>.

Grandi dans le milieu turinois de la fin de la première guerre mondiale — Federico Chabod appartient à la génération de Gramsci — sa formation et sa culture, le dessin même de sa vie définissent un équilibre d'une richesse et d'une sûreté rares. Homme du nord de l'Italie, il participe de l'ouverture au monde de la capitale piémontaise, de sa recherche fougueuse d'idées plus ou moins avancées, qui le garderont de tout emprisonnement postérieur, politique ou moral. Fils de sa patrie, de par sa montagne, de par ses études, de par son séjour berlinois près de Meinecke, c'est un Européen né, et donc, autant qu'il participe pleinement à la vie de son pays, capable de situer événements et hommes dans une perspective plus large. Non plus de l'Europe de 1900, mais de cette nouvelle et nécessaire Europe dont il portait en lui le besoin, comme d'une terre de grandeur et de vérité, à sa mesure. Je l'entends encore, au travers des débats toujours plus ou moins désordonnés d'un congrès, fixer de ses yeux profonds l'avenir : c'était à Mayence, en terre germanique et rhénane ; cet Italien de parler français, malgré déjà certains stigmates de lassitude, rayonnait l'Europe vivante. Admirablement à l'aise dans chacune des langues de la « triangulation » continentale, il était notre conscience et notre exemple. D'autant plus sûrement que tout cela était naturel. D'une nature cultivée avec foi certes ; mais sa vocation, son génie, acceptés. C'est cette mise en œuvre, vigilante et consentie, de richesses personnelles exceptionnelles qui fait la grandeur de Federico Chabod. Sans doute a-t-il été

1. Dans la masse aussi imposante qu'émouvante des témoignages que sa mort a suscités, nous retiendrons, dans l'unisson de la pitié et du deuil, les très belles pages d'Ernesto Sestan, Federico Chabod, in *Nuova Antologia*, septembre-décembre 1960, p. 127-133, et ce monument du souvenir et de l'amitié qu'est le numéro spécial de la *Rivista Storica italiana*, 1960, année LXXII, fasc. IV, publié sous le titre *Federico Chabod nella cultura e nella vita contemporanea*. Évocations et analyses d'amis proches, de compagnons de toujours, nous ont permis d'approfondir, jusqu'à cerner ce je ne sais quoi qui leur appartenait ensemble, notre connaissance humaine et livresque de Chabod. Que les pages de notre hommage leur soient donc rendues, en un devoir de reconnaissance, un besoin de participation, une volonté de garder entre nous cette grande mémoire, comme un lien d'aujourd'hui et de toujours, comme un engagement aussi.

Le numéro spécial de la *Rivista Storica italiana* s'achève par une bibliographie des œuvres de Federico Chabod, établie avec une perfection de science et une dévotion d'amitié par Luigi Firpo (177 n° ; p. 811-834). Les quelques traits que l'on vient de lire sur Chabod dans l'affaire du Val d'Aoste sont repris de l'étude, si riche de liens et de sûretés montagnardes, de A. et E. PASSERIN D'ENTRÈVES, *Federico Chabod e la Valle d'Aosta*, toujours dans le numéro spécial, aux p. 793-810.

marqué par l'atmosphère, souveraine et lumineusement articulée, de l'intelligence crocienne ; au cours de ses années de formation, sa sensibilité à la fois réceptive et approfondissante s'est nourrie de la rencontre, à Turin, de Pietro Egidi, son premier maître, de Salvemini, dont il fut une année l'élève à Florence, de Meinecke. Mais le maître qui, après la mi-siècle, animera les destinées de l'Istituto Storico Italiano, dans cette maison de Naples, à la Trinità Maggiore, d'où un grand pan de siècle a rayonné l'enseignement de Benedetto Croce, est singulièrement autre qu'un fruit d'influences fussent-elles celles de quelques-uns des esprits les plus éminents d'un *xix<sup>e</sup>* siècle européen prolongé dans le nôtre. Fidèle à son génie profond, il s'est fait lui-même. Jusqu'à nous laisser, douloureux et interrogatifs, devant ce qu'il y a d'unique et de mystérieux dans sa haute figure. J'allais écrire, dans une superstition frileuse de définir : d'inachevé. Après tout, n'est-ce pas la vérité de cette mort prématurée et aussi l'enseignement le plus fécond de Federico Chabod. Riche de tant de dons, exigeant de lui-même, il pouvait tout. Pourquoi aurait-il choisi ? Nous ne l'enfermerons ni dans une doctrine, ni dans une province de l'histoire. Il reste comme un très noble exemple d'une vie offerte et cultivée jusque dans ses ressources les plus diverses, d'une vie qu'il faut prendre entière comme elle a été vécue, et que nous n'écartèlerons pas aux chapitres de nos manuels.

\* \* \*

Ainsi de l'œuvre. Historien parmi les plus authentiques, Federico Chabod n'a pas choisi. Quel service il nous eût rendu à le faire, mais aussi comme il nous aurait diminués. Parmi les plus conscients des limites, des fragilités ou des fictions de l'histoire événementielle, à mesure que les années passent, on le sent de plus en plus vivre la discipline rigoureuse du fait : il appartenait à cette équipe d'historiens italiens qui furent les travailleurs et pour une part les découvreurs, quant à l'historiographie italienne, des archives de Simancas. Ses disciples insistent, pour ses dernières études concernant le Milanais, sur son besoin du document, poussé jusqu'à l'extrême scrupule. Par crainte des foucades d'une historiographie cherchant d'autres voies, neuves et qu'il savait nécessaires, il réagissait par les règles d'une étude traditionnelle précise, précautionneuse, voire menue. Quant à la « philosophie de l'histoire », ce n'était pas son gibier. Un sourire grave, et il passait. Ses expériences de vie, son milieu auraient pu l'y porter : l'Allemagne, après Croce. Cet esprit d'une ampleur rare avait trop besoin de

## A. Dupront

matière pour risquer de se perdre — le pied sûr du montagnard sur la roche en place. Il faut relire ce tout petit essai — juste une causerie radiophonique — où il a, avec quelle compréhension proche, ramassé l'historiographie crocienne. L'oscillation puissante du penseur napolitain entre la philosophie et l'histoire, entre l'étude érudite du divers et une systématique du connaître, la règle d'or d'une philosophie et d'une histoire inséparables dans une analyse déjà « existentielle », il les situe avec force, mais il n'est point pris. Historien pur, dès lors ? A la question, il aurait pu répondre avec un regard interrogateur et l'ingénuité du : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » Il lui suffisait d'être à sa mesure, et donc de vivre un dialogue de connaissance jamais achevée entre une matière historique, soigneusement établie, scrupuleusement contrôlée, et les ressources de sa nature puissante. Intuition sûre du détail juste, sensibilité à l'expressif, capacité singulièrement équilibrée et comme auto-contrôlée de manifester la valeur générale dans le fait particulier, autant de traits qui font un « classique ». Artiste, Federico Chabod se fût peut-être défendu de l'être ; mais pouvait-il être autre chose, au sens le plus noble de l'acte et de l'œuvre, puissant comme il l'était. Pourquoi ne puis-je, à relire sa *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, me dépandre de comparer avec les plus grands des historiens latins de l'antiquité, ses ancêtres, nos classiques ? Dans l'étude de l'Ottocento de leur patrie commune, l'analyse d'un Croce, pour fulgurante qu'elle soit parfois, est constamment sous-tendue d'une systématique : elle organise et elle prouve ; avec Chabod au contraire, il n'y a que deux protagonistes en présence, lui et sa matière d'histoire. Aussi donnera-t-il à celle-ci pour nous la transmettre, toute la chaleur de son approche, la pénétration de sa communion d'homme, en même temps que cette exigence d'une forme quasi romaine, à l'antique, que les ans, son commerce avec le passé, ont lentement accusée en lui, comme pour ressusciter, au milieu de nous, la grandeur d'être « classique ». Qui pourrait dès lors le confiner en une école, lui qui, s'il a multiplié les disciples, aura gardé la sagesse et la révérence de ne point fonder d'école ?



Son œuvre d'historien débute, aux années 25, par une rencontre avec deux personnages. Tous deux encadrant le *xvi<sup>e</sup>* siècle qui sera le siècle d'élection de Federico Chabod, et en exprimant les contrastes ou les oppositions, plénitude de Renaissance d'un côté, Contre-Réforme en ses détours les plus subtils et les plus pénétrants de l'autre, tous deux

singulièrement réels par eux-mêmes, bien que d'une consistance humaine et d'un renom fort différent, tous deux enfin découvreurs, chacun selon son génie, des réalités et des ressorts de la politique moderne.

C'est Pietro Egidi, son maître, qui, n'arrivant pas à tenir l'engagement qu'il avait pris de présenter le *Principe* de Machiavelli pour une édition de classiques, orienta vers le secrétaire florentin le jeune étudiant en mal de « laurea » : circonstances seulement. En fait, par Machiavelli et par Giovanni Botero, quasi son compatriote, Federico Chabod allait se faire maître de ce Cinquecento italien qu'il ne cessera d'explorer, et, au travers de lui, éclairer l'énigme de Renaissance. Servitude spirituelle de l'historiographie italienne contemporaine, comme l'a très sûrement souligné A. P. Passerin d'Entrèves, dans son introduction de l'édition anglaise des études de Chabod sur Machiavelli et la Renaissance, c'est-à-dire effort lucide de conscience devant le paradoxe d'un épanouissement de la culture, des arts, des connaissances sur une terre italienne, opprimée par la domination étrangère, privée de sa « liberté<sup>1</sup> » ? Plus sûrement, comme il arrive souvent dans notre exploration de l'histoire, siècle, époque, dont Chabod avait besoin pour mieux comprendre et mieux se comprendre. Mieux comprendre les naissances de la politique moderne, cette politique qu'il devait sans cesse situer à sa place, tout en la sachant nécessaire : n'avait-elle pas fait et la grandeur de son pays et son unité ? En même temps mieux se comprendre. Dans sa vie de l'histoire, Federico Chabod avait besoin d'interlocuteurs à sa mesure. Il y a quelque chose de magnifique et de révélateur dans l'audace de cet homme jeune se colletant avec Machiavelli. Il faut voir comme, dans l'Introduction au *Principe*, sa première œuvre. Tout de suite, ou presque, il cherche le secret de l'homme, brochant sa vie intérieure, sa lecture de l'histoire et manifestant sa réalité d'utopiste ou de visionnaire politique avide d'incarnation. Un doctrinaire de la politique moderne, Machiavelli ? Allons donc. Un imaginaire d'une puissance extraordinaire, exaspéré par l'action, par son incapacité à être maître d'elle aussi bien que, plus tard, par la solitude de San Casciano, irrationnel jusqu'à l'absurde et cependant d'une logique acérée, intoxiqué d'histoire, de la plus grande, celle de Rome, selon Tite-Live, et génie découvreur de la modernité. Tout cela foisonnant dans une approche passionnée de l'homme, à partir de la constatation, en

1. F. CHABOD, *Machiavelli and the Renaissance*. With an introduction by A. P. D'ENTRÈVES. Londres, 1958. Cf. p. x.



## A. Dupront

Machiavelli, d'une opposition évidente : d'une part, le rêve d'un accomplissement d'histoire, cette perfection qu'est le *Principe* où culmine un passé italien déjà révolu, donc Machiavelli esthète du passé ; de l'autre, l'imagination de la milice nationale, puissance saine, unifiante, juste de demain. Ceci devait tuer cela. La grandeur de Machiavelli est de les avoir saisis ensemble. Mais l'analyse de cet absurde créateur n'est nullement pour Chabod lucidité d'intellectuel travaillant à froid, à quatre cents ans de l'œuvre. Son besoin, ce qu'il y a de confondant aussi dans sa sûreté, c'est de violer la passion créatrice du secrétaire florentin et de pouvoir dire tranquillement comme il le fait, qu'ainsi les choses ont été. Autrement dit épanouir Machiavelli dans son rêve et faire de ce rêve pétri d'histoire, dans une opération géniale, une découverte de l'avenir.

Pareil discernement procède, chez un homme jeune, d'une étonnante sûreté des fonds. D'une harmonie rare aussi entre un sens de l'histoire — la conscience d'un état d'évolution de la vie politique et institutionnelle italienne aux premières années du xvi<sup>e</sup> siècle — et son analyse d'une démarche d'invention humaine, celle de Machiavelli contraint au Prince, et exalté en lui, avant des lendemains de désillusion et d'abattement. Certes, ainsi que vient de le souligner récemment un compagnon des années turinoises, l'Introduction au Prince, antérieure par la publication, suit en fait l'ample étude qui devait paraître un an plus tard sous le titre *Del Principe di Niccolò Machiavelli* dans la *Nuova Rivista Storica*<sup>1</sup>. Le jeune historien pouvait donc, maître de sa matière,

1. Origines et développements successifs des études de F. Chabod sur Machiavelli sont précisés, témoignage sûr d'un compagnon d'études, par Mario FUBINI, Federico Chabod studente di lettere, in *Riv. Storica italiana*, année LXXII, fasc. IV, p. 631-632.

Les études machiavéliennes de Chabod se dénombrent comme suit :

1<sup>o</sup> Niccolò MACHIAVELLI, *Il Principe*. Introduzione e note di Federico CHABOD. Torino, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1924, in-16, p. XLVIII-136 p.

2<sup>o</sup> F. CHABOD, *Del « Principe » di Niccolò Machiavelli*, in *Nuova Rivista storica*, t. IX, 1925, p. 35-71, 189-216, 437-473, travail antérieur au précédent, celui que Chabod avait préparé pour l'introduction demandée, mais trop généreusement : l'éditeur avait exigé refonte.

3<sup>o</sup> Art. Machiavelli, in *Enciclopedia italiana*, vol. XXI, 1934.

4<sup>o</sup> Une quatrième étape de réflexion se trouve marquée dans le *Machiavelli and the Renaissance* plus haut cité, qui reproduit l'Introduzione au *Principe* de 1924, le plus important de l'étude parue dans la *Nuova Rivista storica* (notre 2<sup>o</sup>), la traduction d'une conférence prononcée en 1952 à Florence et publiée ici sous le titre *Machiavelli's method and style*. Mais chacune des études, soigneusement revue, enrichie de notes de réflexion et de mise à jour. Donc le meilleur texte pour l'état, hélas dernier, de l'analyse.

En 1960, l'Unione-Tipografico-Editrice Torinese a publié, des soins de Luigi FIRPO, une édition du *Principe*, reproduction anastatique de l'édition originale publiée à Rome en 1532 par Antonio BLADO. En tête, l'Introduzione de Federico CHABOD est celle de 1924.



dialoguer avec son héros, s'établir en son intimité, car il s'agit bien d'une rencontre d'hommes. L'œuvre, le texte du Prince ne comptent pour Chabod que comme écrit de vie. En eux donc, retrouver l'homme dans l'angoisse et la délivrance de sa création, sa vie du temps, la puissance du témoignage à la fois conscient et épique dans le drame de naissance de l'Italie moderne. Et pour atteindre à tant d'impalpable, qui est souvent le plus vrai de l'histoire, dans le dialogue, l'exaltation réciproque de tous les dons. Le sensibilité littéraire de Federico Chabod est une voie de connaissance. Remarquable son analyse, par touches progressives, de la forme du *Principe*, depuis le déroulement mélodique de l'œuvre jusqu'aux variations de la structure dans la phrase. Nous touchons là au non dit de l'histoire, matière précieuse entre toutes. On en jugera sur cette simple notation, toute d'intuition, de coup d'œil, un rien, mais des riens qui prennent tout : dans le *Principe*, écrit en vulgaire, çà et là, des expressions latines. Pédanterie? Nullement. Machiavelli écrit comme il s'entretient avec ses pairs, tous gens de loi ; cette touche latine, c'est encore un changement de ton, plus solennel pour introduire une évocation historique. Les traits ainsi fourmillent qui ne laissent rien de vivant sans l'éclairer ; le texte devient chair. A travers l'écriture se découvrent le souffle et le drame, les continuités d'une logique, les pulsions de l'émotion ou de l'image, et l'admirable mouvement de l'œuvre, qui née de l'angoisse monte jusqu'à la vertu souveraine de la foi. Librement, avec cette pudeur des grandes choses qui fait la distinction d'êtres rares, Federico Chabod découvre dans la foi de la *liberta d'Italia*, l'unité sublimante du Prince, sa puissance et sa discipline d'appel. Fondée en l'homme, inscrite en la nécessité du temps, livre éternel au regard de l'épique de la nation italienne, peut-on plus totalement, et en si peu de pages, poser la plénitude d'une œuvre grande<sup>1</sup>?

Autre versant d'humanité, autre époque quelque peu contrastée en noir et blanc, cette seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle sur laquelle Federico Chabod écrivait ces lignes en grisaille : « La joie d'agir s'était perdue ; personne ne pouvait s'abandonner à cette douceur de vivre, cette délectation en son univers familier, dans lesquelles s'était exprimée, de

1. La clé de ses études sur Machiavelli, fixée par lui comme il la voyait, leur place dans l'historiographie italienne contemporaine de la Renaissance, on les trouvera dans F. CHABOD, *L'età del Rinascimento*, in *Cinquant' anni di vita intellettuale italiana*, 1896-1946. Scritti in onore di Benedetto Croce per il suo ottantesimo anniversario a cura di Carlo Antoni e Raffaele Mattioli. Naples, 1950, t. I, p. 154.

### A. Dupront

la plume d'Alberti, la vitalité triomphante des hommes du <sup>xvi</sup>e siècle. » A dix ans des études sur Machiavelli, le *Giovanni Botero*, paru à Rome en 1934<sup>1</sup>. Travail mystérieux et comme sans lendemain dans l'œuvre historique de Federico Chabod : le personnage ne le retiendra pas, à l'encontre de Machiavelli, sur qui il ne cessera de revenir. Lui a-t-il fallu un moment plonger dans ce monde de la Contre-Réforme, que l'historiographie italienne des années 30 considérait volontiers comme un envers de Renaissance? Influence de la *Storia dell'età barocca in Italia*, ou bien crise pessimiste, au gré de l'humeur du temps, après avoir vécu l'exaltation de l'espérance machiavellienne? Constatons seulement qu'avec la richesse de documents tout frais sortis des archives, particulièrement des archives romaines de la Compagnie de Jésus et de l'Ambrosienne, il a pris cette fois le personnage tout entier, dans le déroulement de sa vie chaotique.

Preuve peut-être qu'il est moins de plain-pied avec lui qu'il n'était avec Machiavelli ; preuve surtout qu'il a besoin de comprendre, à longueur d'existence, cet être remarquablement doué, mais partout mal à l'aise, instable autant que frémissant d'acuité, traversant les milieux les plus divers sans s'y confondre, regardant de tous ses yeux, amassant notations sur notations et ne s'engageant jamais. A la vérité, un cas et un scandale. De quelle atteinte au vif de soi vibrent les dernières pages de l'étude sur Botero, quand Chabod, tout frémissant, juxtapose ces deux événements de l'été 1614 : Charles-Emmanuel de Savoie envahissant le Montferrat, premier acte du réveil national italien depuis les attentes machiavelliennes d'un siècle plus tôt ; et Botero, conseiller du duc, serviteur en titre des princes de Savoie, qui, au même moment, publie un *Discorso della lega contra il Turco*, obstination d'un autre âge, avec rien, pas le moindre mot, pas le moindre souffle de la ferveur retrouvée. Humour noir de cet ancien jésuite? Inconscience? Ou détachement singulier dans une mouvance d'un autre monde? Disons, avec Chabod, tout le scandale de « cet homme, le moins piémontais d'esprit de tous ceux qui, piémontais de naissance, s'étaient occupés d'écrire de politique..., au delà de la mêlée, étranger à une question vitale tant pour sa terre natale que pour son prince ». Autant Machiavelli a vécu le drame de sa patrie italienne, autant Botero, à un degré presque parfait, apparaît-il comme le spectaculaire non-

1. F. CHABOD, *Giovanni Botero*. Rome, 1934, Collezione dei « Nuovi Studi di Diritto, Economia e Politica », n° 4, 235 p.

engagé. Va-t-on dès lors le condamner? Tout le soin de Federico Chabod est de le comprendre. Dans la Compagnie de Jésus d'abord, où semble l'avoir conduit un oncle; il y sera poète apprécié, voyageur insatiable, sans cesse menacé d'expulsion, intrigant et rebelle, manifestement cyclothymique, pour en sortir en 1581 dans une dernière tempête. Homme exceptionnel malgré tout, il appartiendra bientôt à la famille de saint Charles Borromeo, dans l'ombre de ces puissants, qu'il a peut-être plus besoin d'analyser et de regarder vivre que de conseiller. Mais la scrupuleuse discipline, l'œuvre réformatrice de l'archevêque de Milan exigent: il lui faudra maintenant quitter ses anciennes amours, poésie, rhétorique, l'univers des collèges jésuites et prêcher le mépris du monde, se nourrir d'Écriture et d'histoire ecclésiastique. D'autres s'y fussent renoncés, transformés. A travers l'univers de la réforme borroméenne, et jusque dans le refus du monde, Botero, avec une avidité non pareille, va découvrir le monde, ses ressorts de puissance, la politique, voire la sociologie moderne. Aussi tout naturellement après la mort de saint Charles, dans les services alternés de Charles-Emmanuel de Savoie et du cardinal Federico Borromeo, trouvera-t-il des postes d'observation privilégiés et le temps d'écrire ses grandes œuvres, *Delle Cause della Grandezza delle Città*, la *Ragion di Stato*, puis les *Relazioni Universali*. Dès 1599, au temps de ce que Federico Chabod appelle « le repli », rentré à Turin au service de Charles-Emmanuel pour être le précepteur des enfants princiers, Giovanni Botero ne vivra pas pour autant en reclus: trois ans de séjour en Espagne avec ses élèves lui découvrent un autre grand théâtre des affaires du monde. Son repliement se fera tout spirituel: dans la ligne de ses études, une découverte passionnée de l'histoire; et, dans son besoin d'être, un retour en force des préoccupations religieuses, comme un envahissement en retour, avec la vieillesse, avec la Contre-Réforme triomphante, de ce que la contemplation de la nature et de la vie avait de longues années enfoui aux plans obscurs de l'âme. Dernière œuvre, un traité *Del Purgatorio*... Le cycle botérien est-il clos?

La dialectique, à la fois incisive et étonnée, de l'historien a du moins fermé le cycle. L'œuvre, d'un mouvement attachant, çà et là véhément, est une poursuite du personnage, et qui se dérobe toujours. Rien n'est plus saisissant de l'univers intérieur de Chabod que sa manière d'interroger l'homme, de le contraindre à répondre, comme un juge d'instruction d'une logique implacable; dialogue combien différent de celui d'avec Machiavelli, mais, jusque dans ses silences, ses refus de condamner, combien nourri de sympathie, d'ouverture à

### A. Dupront

l'étrange. Moins peut-être pour l'étrange en tant que tel, que parce qu'il s'agit d'un homme, avec qui l'historien ne peut s'empêcher de pâtir. Tout au long de la lecture du *Botero*, l'on retrouve, avec des taches peut-être d'une certaine impatience, le don de double connaissance, si frappant déjà dans les études sur Machiavelli, une inquisition logique par rapport aux cohérences externes de l'histoire et l'intuition non moins constante de l'être vivant, de ses présences irrationnelles. Le mouvement de l'analyse, le procès de l'interrogatoire — et sans doute la partialité provisoire des conclusions — sont portés par l'application d'une vision contrastée de l'histoire à l'énigme d'une vie, que la maîtrise de l'historien ne souffre pas de laisser sans clartés. Dans la systématique, l'influence de Croce est certaine ; mais les choix mêmes de Chabod posaient les tentations dialectiques. La saisie de Botero se fait constamment face à Machiavelli, toujours présent. Et ce sont les positions extrêmes de Renaissance et de Contre-Réforme, de grandeur, de *virtù*, de ferveur créatrice en face de notations menues, d'inventaires lucides, de résignation à la fortune, à la Providence ou au hasard. L'un fait l'histoire et la plus grande ; l'autre la subit, enregistre, collectionne pour l'avenir. D'un côté le souffle, la montée, l'unité ; de l'autre, la lucidité, l'indifférence et, malgré des retours nostalgiques, le consentement tout moderne à une juxtaposition paralysante à vivre entre spirituel et temporel, religion et société, histoire et présent. Mais si Federico Chabod a choisi dans un aveu magnifique de ses correspondances, jamais il ne condamnera ce qui est moins de son univers intime. Trop juste, trop porté aussi au besoin de la vision ample qui met chaque chose en sa place, dans la vie tourmentée de Botero, il lit toute la découverte moderne d'un monde de la nature, de la politique temporelle avec ses pompes et ses œuvres, d'une société indépendante faite d'États, de villes, d'économies, avec les problèmes propres de son existence physique, voire biologique, la naissance de la science des sociétés, de l'économie politique, de la géopolitique, ou d'une dynamique de la puissance collective. Face à Machiavelli, enfermé de toutes ses puissances d'être dans l'enfantement douloureux de la *grandezza d'Italia*, le clerc piémontais déjà lucide de l'unité laïque du monde ? Pourquoi non. Si l'analyse de sa vie est celle d'un destin fermé, son œuvre du moins est découverte, à la mesure de ses errances et de ses lucidités. La limitation du *Botero* de Chabod est sans doute d'avoir explicitement imposé une opposition entre cette vie lovée sur soi et la modernité de ses découvertes. C'était implicitement faire un cas singulier de ce qui est peut-être le paradoxe d'une époque où refus, craintes, attentes et

audaces coexistent, confondues dans les brouillards de ténèbres sinon d'aubes, où brillent déjà des promesses de lumières.

\* \* \*

Ce dialogue avec l'autre, qu'il soit Machiavelli ou qu'il soit Botero, analyse de vie, d'âme, d'époque, histoire psychologique si l'on veut, ou histoire des idées dans leur création individuelle, n'est qu'une démarche dans l'œuvre historiographique de Federico Chabod. La première et sans doute celle qui lui était la plus naturelle ; une sauvegarde aussi ou une voie. Par le témoignage ou la création individuelle, au delà du personnage singulier, atteindre aux problèmes vitaux d'une époque. Tout autre chose qu'une philosophie de l'histoire ; mais avec les compagnons les plus sûrs, pénétrer l'âme des grands faits de l'histoire, réalités du temps et définitions historiographiques emmêlées. La vision de Federico Chabod était trop ample, trop ambitieuse du meilleur et grand usage de l'histoire, pour s'en tenir à l'histoire d'un homme, fût-il un « phare ». Ses premières études, puis toute une série d'articles de l'*Enciclopedia Italiana* où défilent de Guicciardini à Calvin les figures maitresses du XVI<sup>e</sup> siècle ont fait de lui, dans une triple perspective d'histoire générale, européenne et italienne, l'homme de la Renaissance. Époque à sa mesure, temps de ses nostalgies, mais aussi matière vive de son combat pour connaître, à travers l'histoire, ce secret du monde occidental moderne. Sage comme il était, il attendra vingt bonnes années de recherches, de méditations, de lectures, pour aborder droitement le problème de la Renaissance : c'est, en 1944, l'essai sur *Il Rinascimento* dans l'œuvre collective *Problemi storici e orientamenti storiografici*<sup>1</sup>, que l'on ne séparera pas, pour fixer la pensée de Federico Chabod, de l'étude historiographique qu'il signe en 1950, dans le volume, lui aussi collectif, d'hommage à Benedetto Croce, *Cinquant'anni di vita intellettuale italiana, 1896-1946*, sous le titre *Gli studi di storia del Rinascimento*<sup>2</sup>.

Entre les deux thèses extrêmes d'une Renaissance sans ancêtres,

1. Les *Problemi storici...*, œuvre collective parue sous la direction de E. ROTA, ont été réédités en 1948, sous le titre neuf de *Questioni di storia moderna*. L'essai de F. CHABOD sur la Renaissance a été repris, par lui, dans l'édition de son *Machiavelli and the Renaissance* : c'est là, pour suivre son travail de réflexion sur l'œuvre faite, qu'il faut le lire, ... mais en anglais.

2. *Cinquant'anni di vita intellettuale italiana, 1896-1946*, t. I, p. 127-210.

### A. Dupront

commencement abrupt des temps modernes et, plus récente, d'une Renaissance déjà tout entière contenue, ou peu s'en faut, dans le Moyen Age, Chabod choisira la vérité de l'histoire, c'est-à-dire, à travers toutes dépendances reconnues, de saisir le phénomène historique dans sa singularité existentielle. Quel souffle et quelle santé à balayer, d'entrée d'analyse, le jeu en définitive académique où tant de livres sans doute inutiles ont traité la Renaissance comme une entité extra-temporelle. Ce qui compte pour lui, c'est de rendre manifeste ce qu'ont créé, rêvé, construit les hommes de la Renaissance, leur univers intérieur de délivrance ou d'accomplissement. Soit, essentiellement, une mythique idéale de l'antiquité classique, qui monte du Moyen Age certes, mais qui trouve, dans le monde de la Renaissance, l'entière incarnation, d'une foi, ou du moins d'un principe d'être. Au nom de cette discipline du « comment » dont il fait avec force la règle d'une histoire de l'esprit humain, Federico Chabod scrute les procès de dissociations par où vont se défaire, pour un univers de Renaissance, les synthèses médiévales : à l'encontre d'un monde organique de dépendances, Renaissance et temps modernes posent la multiplicité des non-dépendances ; politique, science, histoire, art par exemple ont désormais leur suffisance, qui est déjà une spécialité. Dans une analyse qui poursuit moins la mise en évidence des éclatements libérateurs qu'elle n'éclaire, par aspects maîtres, les états de conscience, l'on ne peut qu'admirer la sûreté d'une intuition qui atteint juste quand il faut, au cœur du drame. Ces indépendances partielles, dans quel ordre neuf s'ordonnent-elles ? De retour à Machiavelli, autour du problème vital des rapports entre la politique et l'éthique, Chabod constatera la grande détresse. Deux mots magiques, la « raison d'état » : c'est tout, pour une humanité qui ne cesse pas d'avoir besoin de vivre l'unité, ou du moins de garder l'illusion d'un univers organique. Évidemment cela durera autant que durera l'inconscience du manque.

Spécifiques dès lors de la réalité historique de Renaissance, deux attitudes mentales : la croyance au modèle antique, et donc la possibilité avec lui de l'approche ou du dialogue ; la foi dans la puissance de renaitre. Dans cette partie de l'analyse, la méditation de l'historien atteint à quelques-unes de ses prémonitions les plus fécondes. Sur le plan de l'historiographie générale d'abord. Après lui désormais il nous faudra sentir l'attache intime à l'eschatologisme médiéval de la mythique glorieuse du renaitre, donc savoir ce lien organique de la Renaissance au Moyen Age, et garder le paradoxe que par certains de ses aspects les plus fervents la Renaissance est une fin, ou l'épisode d'un

utopisme éternel. Dans la fin, il y a toujours le commencement. La page est belle où Chabod défait l'univers de la Renaissance sous les coups de ces forces toutes modernes : la découverte d'un monde autre qui n'a connu ni christianisme ni antiquité ; des œuvres de la Contre-Réforme, l'irruption de l'histoire ; le règne de l'idée de progrès ou mythique du temps ouvert.

La Renaissance ainsi replacée dans une rythmique du temps, par rapport à ses valeurs maîtresses, devient à la fois unique, c'est-à-dire fait d'histoire, et continuité de notre monde occidental en sa découverte de lui-même. La définir après cela ? Chabod n'est point l'homme des définitions qui fixent. Autrement sûr et vrai de faire vivre. De poser aussi les méthodes d'une histoire neuve. Pour ces pages de synthèse, par méditations successives, les preuves vont constamment chercher, au partir des grandes œuvres, et surtout d'expressions écrites, les contenus vécus de ce qu'il appelle, d'un latin presque timide, la *forma mentis*. Une analyse de la *mens* à tout moment sous-jacente, fonde les certitudes « existentielles » de la conscience historique. Ce sont les images mentales que Federico Chabod dégage et éclaire, expressions historiques des vitalités encloses. Toujours défiant de la force novatrice, il les appellera encore des « idées ». En fait, il nous a donné, et généreusement, comme il faisait tout, cette histoire des notions et des formes, des mots-clés de l'historiographie, où doit se libérer aujourd'hui une autre « renaissance », dans l'acceptation intégrale du passé.

Déjà dans *Botero*, Federico Chabod avait senti l'importance de ces réalités de vie collective organique, beaucoup plus que cadres formels, qui avaient nom Chrétienté ou Europe. Autre lecture d'univers en la conscience moderne, l'Europe. Les chemins de Chabod ont la ligne lumineuse d'une ascension, et tous une étonnante persévérance : chacune des grandes perspectives entrevues sera, à un moment ou à l'autre, reprise, exploration méthodique patiente des hautes terres. Est-ce son travail à l'*Enciclopedia* qui l'a conduit à l'exigence d'analyse des notions maîtresses de la vie présente ? Pour ce qui regarde l'Europe, il y a beaucoup plus : l'Alpe, Turin, sa culture, sa vie, son besoin d'être, sa conscience aussi du moment d'histoire. Il a senti qu'il n'y a d'histoire vivante que celle qui nous éclaire aux profondeurs de notre vie, pour les responsabilités, nos « présences » au présent. Attitude engagée que la sienne, mais en même temps sublimante — c'était là son niveau et l'Europe, son patrimoine<sup>1</sup>. Revenant une dernière fois sur l'idée

1. Chabod et l'« idée d'Europe » : 1° L'idea di Europa, in *La Rassegna d'Italia*, II, 1947,



## A. Dupront

d'Europe, au début d'un cours de 1959 à l'Université de Rome, il confessait gravement, comme il faisait toujours, le sens personnel de sa recherche, « ... sujet qui m'est particulièrement cher, et qui éveille en moi une profonde résonance, morale et spirituelle : c'est d'une certitude de foi en quelques valeurs suprêmes, morales et spirituelles, qui sont la création de notre civilisation européenne, qu'est né en fait le besoin de refaire à travers l'histoire le chemin créateur (*l'iter*, disait-il) de cette civilisation, et surtout de répondre à la question : comment et quand nos ancêtres ont-ils eu conscience d'être *européens*<sup>1</sup>... » ? Exploration de son propre secret d'héritage et analyse de tout un monde, il n'y a pas d'opération plus totalement vécue et aussi plus intégralement historique.

Cette analyse des contenus vifs de l'idée d'Europe, Chabod la conduira selon son génie et selon sa foi. Sur les cimes, c'est-à-dire dans la contemplation, ou la vision, à la fois dépouillée et profonde, des grands « états » de l'idée : une préhistoire grecque et romaine ; le passage ou la cristallisation d'une *christianitas* religieuse et épique à l'idée humaniste d'une Europe romano-germanique ; l'Europe politique ou machiavellienne, demain l'Europe de l'équilibre ; l'Europe épanouie des lumières ; l'Europe mazzinienne des nations. Sur les cimes, c'est-à-dire toujours dans le témoignage des grands esprits, qui firent la conscience d'Europe : dans son dialogue incessant à l'humain, les protagonistes naturels de Federico Chabod, pour rendre manifeste l'idée, s'appellent Hérodote, Aristote, Aeneas Silvius, Érasme, Boulainvilliers et Montesquieu, pour qui il avait une dilection particulière, ou bien Rousseau, Novalis ou Ranke. Tout cela dessiné ou médité dans le sentiment constant de réalités plus complexes, de courants emmêlés, de strates diverses de l'âme collective — et, ce qui est essentiel, jamais enfermé dans une introspection exclusivement européenne. Les choes, tous à retardement, de la découverte du monde pour une prise de conscience des spécificités européennes — où d'ailleurs il y aurait lieu de distinguer entre les deux notions d'Europe et d'Occident, qui n'ont pas les mêmes contenus d'âme physique et métaphysique — sont admi-

n° 4, p. 3-17 ; n° 5, p. 25-37 ; 2° art. Europa (Storia), in *Enciclopedia Italiana*, Append. II, vol. I, 1948, p. 885-893 ; 3° Nazione ed Europa nel pensiero dell'Ottocento, in *Quaderni A. C. I.*, Turin, n° 6, 1951, p. 17-32 ; 4° *Storia dell'idea di Europa*, cours de l'Université de Rome, 1954-1959. On complétera par l'étude de Giorgio Falco, *L'idea d'Europa*, in *Federico Chabod nella cultura e nella vita contemporanea*, p. 737-744.

1. G. Falco, art. cité, p. 744.



ablement situés dans une analyse drue de l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle ; comme aux temps prér romantiques l'importance, dans la communauté occidentale, de la survenue de la Russie, mirage d'abord, réalité ensuite.

De l'analyse des plénitudes vécues, une histoire qui cherche au présent son aboutissement comme sa justice devait passer à la lucidité des décadences. Au long du XIX<sup>e</sup> siècle, sous les coups des nationalismes, des impérialismes, d'un partage colonialiste de la terre, face à un Nouveau Monde de plus en plus présent au concert mondial, l'Europe était décidément atteinte, une vieille Europe du moins — l'Europe d'autrefois, cet autrefois qui pourrait être encore 1900. L'ample vision, orchestrée au défilé des siècles, aboutit-elle ainsi à une âme moribonde ? Ce que Chabod a cherché doit trouver au contraire toutes les raisons de vivre. Peut-être l'eût-il, comme une promesse, senti, si, au delà d'une analyse dont les temps maîtres demeureront nos cadres pour une conscience historique d'Europe, il avait cherché le sens vital de cette création nécessaire d'Europe à travers les fragmentations du monde moderne. Mais d'une autre importance, pour lui — on le comprend — sa foi, dont la plus haute expression, la plus typique aussi, est dans son cours sur la Nation<sup>1</sup>, que l'histoire totale, organiquement humaine, ne saurait se lire seulement en causes ou explications matérielles, toujours extérieures, mais qu'elle est, en ses continuités les plus profondes, toute portée de puissances spirituelles. Esprit, volonté, foi, ce sont là pour Chabod des forces vives de l'histoire, celles qui créent l'idée. Après lui, nous n'aurons plus qu'à déceler les mécanismes ; mais le souffle est donné d'une histoire d'âme, éternellement romantique sans doute et peut-être dans son cas giobertienne, histoire du « primato civile & morale », mais combien, pour notre temps — ce qui seul importe — sainement équilibrante. L'« idée » est expression d'âme, donc voie de l'âme. Comment ne pas le redire quotidiennement, au terroir d'Europe, quand il s'agit, méditant la quête fervente de Federico Chabod, de manifester âme saine et esprit droit.

\* \* \*

S'il résistait doucement à la chaleur envoûtante et amie de M. Braudel, se défendant par un : « J'aime bien l'histoire économique, mais il

1. Cours sur l'*Idea di Nazione*, Université de Rome, années 1946-1947.

### A. Dupront

n'y a pas qu'elle<sup>1</sup> », Federico Chabod était trop maître d'humanité pour ne pas savoir pour l'histoire, surtout pour l'histoire spirituelle, le prix d'une connaissance des réalités matérielles de la vie. On peut même se demander si, à travers ses recherches sur le Milanais, il ne s'orientait pas lentement vers des études limitées et précises d'histoire économique et sociale. N'était-il pas parti dans la carrière historique, avant de rencontrer Machiavelli, pour la préparation d'une thèse de « laurea » sur les « signorie » dans l'Italie du Nord à la fin du Moyen Age. Son *Stato di Milano nell'impero di Carlo V* (1934), le tome IX de la *Storia di Milano, L'epoca di Carlo V* (1535-1559), œuvre posthume (1961), sont-ils des retours de vocation pour une histoire des structures et des institutions? J'hésiterais quant à moi à mettre dans un classement toujours restreignant des travaux qui, selon le génie de l'homme, procèdent d'une conscience totale et en expriment toutes les exigences.

Les institutions du Milanais de la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle sont profilées et situées de main de maître certes, mais elles ne sont que partie d'un ensemble plus vaste. Comment, pour Chabod, s'agirait-il d'histoire étroitement provinciale? Il sait, comme le pratiquent les grands, que, dans chaque étude limitée, toute l'histoire se trouve concernée. Et de trois manières au moins. L'une, de « situation » ou de vision, c'est-à-dire étudier l'histoire du Milanais, aux années cruciales de la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, dans une perspective d'histoire générale, de *Weltpolitik* : donc, sur ce cas précis, parfaitement tenu en mains, diagnostiquer l'échec de la « monarchie universelle » de Charles-Quint, rêvée sans doute par les juristes de l'Italie du Nord, chantée par les érasmiens et brisée par des réalités plus fortes ou plus petites que des nostalgies, même puissantes, de cabinet ou d'écritoire. Ainsi l'acuité de son diagnostic atteindra à la conscience de ces réalités mêmes, non immédiatement évidentes telle cette unité entre Castille et Milanais, qui lie, enracine et paralyse Charles-Quint et qui va tant compter pour la vie de l'Italie moderne ; ou plus nettes, comme la fragmentation de la monarchie universelle, version déjà laïque de l'ordre de Chrétienté, par les progrès de l'idée d'état national. Milan, en tout ceci? Un centre d'analyse.

Pour y attaquer aussi, dans le vif d'une étude serrée, un problème d'homme, le mystère de l'énigme de Charles-Quint. Rencontre toujours

1. Les pages de Fernand BRAUDEL, qui ouvrent le numéro spécial de la *Rivista Storica Italiana*, sont un beau témoignage, d'une qualité humaine rare.

nécessaire à la quête humaine de Federico Chabod. Aux champs du Milanais, fixer l'homme, tenter de découvrir ce qu'il cherche, les cohérences de tant d'impuissances apparentes ou réelles, bien qu'il fût empereur. C'est une autre manière de porter l'étude historique du Milanais au niveau de la grande histoire, et de pénétrer sans violence, mais en vérité, au monde intérieur de cet extraordinaire personnage, aussi anachronique qu'il fut grand. Telle page où Federico Chabod campe l'Empereur dans le clair-obscur de sa gaucherie historique, figurera désormais dans l'anthologie d'une histoire de l'un des derniers grands héros de Chrétienté ; mais à la relire, dans sa rythmique équilibrée, comment n'y pas sentir, avec une incomparable maîtrise, bien du secret de l'historien. Entre Charles-Quint et son analyste, un même monde, celui de l'idéal ou, pour traduire plus sûrement d'un mot moins anachronique, une même certitude, celle que l'effort humain, le vrai, le grand, sert un ordre de valeurs suprêmes. Une histoire qui marche à l'idée, qui s'éclaire d'elle, qui la vit : cette lecture de l'histoire est une transparence de l'univers intérieur de Federico Chabod.

Troisième manière, enfin, de porter l'étude du Milanais à un niveau d'histoire générale : étudier, dans ce cadre précis, la génétique de l'État moderne, le passage d'un gouvernement par officiers à une administration d'État, l'établissement progressif de la bureaucratie moderne. Histoire institutionnelle et histoire sociale enracinées, Federico Chabod en savait parfaitement les vertus. Il en découvrait aussi avec le Milanais, les matières et les méthodes. Témoin deux de ses plus récentes études — j'hésite à écrire : les dernières. *Usi e abusi nell'amministrazione dello Stato di Milano a mezzo il'500*, mémoire publié en 1958<sup>1</sup>, met en œuvre les documents concernant inspections et enquêtes instituées par Charles-Quint, puis par Philippe II, pour satisfaire une opinion irritée contre les abus d'une administration avide, vénale, plus soucieuse de trafiquer des offices que d'en assumer les devoirs. En fait, scrute Chabod, ces interventions du pouvoir souverain sont moins des prémonitions d'un absolutisme moderne que des actes politiques : réagir contre la politique trop indépendante de Ferrante Gonzaga en Lombardie, avec Charles-Quint ; et avec Philippe II, installer le contrôle espagnol en terre italienne. Nous n'avons pratiquement pas quitté le jeu du prince. Il en va autrement avec le second mémoire, *Stipendi nominali e busta paga effettiva dei funzionari dell'amminis-*

1. In *Studi storici in onore di Gioacchino Volpe*, Florence, 1958, t. I, p. 95-194.

### A. Dupront

*trazione milanese alla fine del Cinquecento*<sup>1</sup>, étude minutieuse des salaires effectifs des officiers du Milanais, à travers un état des offices, avec salaires et émoluments, retrouvé par F. Chabod à la Bibliothèque nationale de Madrid, et daté par lui des dernières années du xvi<sup>e</sup> siècle. Donc une analyse tâtonnante, prudente, mais combien sûre, et de l'art de gouverner du pouvoir espagnol et de l'appétit des offices dans la société lombarde. Ainsi se trouve établi un système où les gages fixes, assez fortement hiérarchisés, et peu variables tout au long de la domination espagnole, souvent payés avec d'extrêmes retards, sont solidement équilibrés par indemnités ou épices à charge des particuliers. C'est cet apport privé, variable lui, quelquefois plus important pour les petits officiers que pour les grands, et immédiatement perçu qui permet aux officiers de vivre, sur l'usager en somme. Trop avisé pour s'en tenir aux données du seul document mis en œuvre, Chabod ne manque pas de situer, outre le jeu gages-rentées effectives, tous les avantages en nature, exemptions ou privilèges, dont profitent les officiers du prince. C'est dépasser le document dans la conscience vive de l'histoire. L'autre sûreté de méthode est d'exprimer du document tout ce qu'il peut donner pour l'histoire. Ainsi comparer la condition des officiers telle qu'elle se trouve établie par lui, soit avec celle des ecclésiastiques, soit entre officiers militaires et officiers civils, et constater que les rentées des officiers sont plus substantielles que celle des ecclésiastiques, que les militaires sont singulièrement mieux traités que les civils; ou bien suivre, à travers le temps, l'évolution de la masse des rentrées des officiers, pour établir un maximum à la mi-xvii<sup>e</sup> siècle, avec une baisse postérieure, aux dernières décennies du siècle; estimer enfin le poids global de ces officiers dans la vie de l'État lombard, plus lourd assurément que les documents ne donnent, mais, d'autre part, moins accru qu'on ne le pense entre la mi-xvi<sup>e</sup> et le début du xviii<sup>e</sup> siècle.

Restent les aspects psychologiques. Les chiffres sont toujours signes de la vie. Nul ne le sait mieux que Federico Chabod, qui, nourri de l'historiographie française comme il est, cherche, sur l'exemple du Milanais, à cerner la quête bourgeoise des offices. Là encore, travaillant menu, il établira que les offices rapportent. Quant à leur rendement précis, honnêtement ses documents ne lui permettent pas de le fixer. Ce qui est sûr par contre — le mémoire monte jusqu'à ce paysage moral, toujours dans le besoin inlassé de l'humain — c'est que les officiers

1. In *Miscellanea in onore di Roberto Cessi*, Rome, 1958, t. II, p. 187-363.

ne se sentent pas tenus en conscience, s'ils sont mal payés ou bien trop tard, d'en rester à leurs appointements officiels : dès lors l'intérêt individuel l'emportera sur la valeur de « bien commun » dans un État, où le « traitement » de l'officier ne correspond pas à ses légitimes besoins de vie. Simple, sûre constatation, mais au partir d'elle, quelle matière à penser les déséquilibres congénitaux, tout matériels, il faudrait dire surtout matériels, de l'État moderne.



Analyse du politique au sens le plus haut de sa figure moderne ; dans toute histoire, présence, incarnation d'âme ou d'une idée, d'un sens du monde, ce sont là deux des traits les plus essentiels de la grande histoire classique. On les retrouve en lignes constamment approfondies dans l'œuvre historique et l'univers de Federico Chabod ; mais nulle part aussi épurés, harmonieux dans leur sûreté expressive que dans la *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*. Parue en 1951, en chantier depuis 1936, elle est le monument de l'historien disparu. Monument, s'il en fut, classique<sup>1</sup>. Dans son architecture, surprenante à force d'être simple : pour situer les données fondamentales où s'expliqueront les événements de la politique extérieure italienne dans les trois dernières décennies du siècle, événements dont le récit devait faire la matière d'un second volume, deux parties seulement, mais qui ordonnent tout. Aussi sûrement qu'elles sont organiques : d'un côté, passions et idées ; de l'autre, en un italien intraduisible, tellement il est vrai, les « cose » et les hommes. La mise en place est magistrale : s'agit-il même d'expliquer ? Le grand art classique ordonne, car ordonner, selon que dit l'exigence humaine, c'est comprendre. Aucune systématique en tout ceci ; mais plus l'ordre est simple, plus la main à l'imposer est ferme, plus la matière pénétrée sans violence, atteinte jusqu'en ses lignes d'être.

Aussi bien s'agissait-il, pour Federico Chabod, d'imposer un exemple, de faire de son livre le manifeste d'une profession de foi. Celle qui est inscrite dans la préface, et qui est en quelques pages son traité de

1. M. Renouvin a tenu à en faire lui-même la présentation dans la *Revue (Rev. histor., 1951, p. 165-168)*. L'importance de ce compte rendu est particulièrement soulignée par les historiens italiens : cf. W. MATURI, *Chabod storico della politica estera italiana*, in numéro spécial *Rivista storica Italiana*, p. 754.

### A. Dupront

l'histoire. En trois articles. Retrouver d'abord l'immanence de l'histoire intégrale, et donc faire éclater une étude de politique étrangère des étroitesse de l'histoire diplomatique, la dégager surtout de ces « présupposés mentaux » dont Chabod a parfaitement senti qu'ils composaient un univers fermé, c'est-à-dire en fait une caution d'inconscience, et qui sont les soi-dits « intérêts permanents » ou « constantes naturelles » d'une politique. D'un revers de main puissante, frémillante de vie, il écartera ces scléroses d'une prétendue « science politique ». La grande politique, pour lui, est un art ; il n'y a pas dans la vie des relations internationales des données immuables, mais au contraire changement continu, processus historique sans cesse différencié, et qui ne saurait jamais être mesuré « avec le mètre du passé ». Sens aigu du devenir historique, qui imposera donc le second article : refuser cet autre déterminisme, de prétentions plus solennelles encore, car il met en cause tout l'ordre du monde — le déterminisme « géopolitique ». Qu'il y ait, dans une situation historique et géographique donnée, des conditions préexistantes, c'est, pour Chabod, l'évidence même, celle du « vieux bon sens », et ce que savaient déjà les analystes politiques du xvi<sup>e</sup> siècle. Mais il n'y a pas concrètement de politique sans choix. Ici l'on atteint sûrement au secret même d'une foi : l'histoire est conscience de la vie totale, et non pas seulement dessin intellectuel fascinant qui compose à posteriori le passé selon une nécessité aussi brillante que fictive. A tout moment, la politique, un État, un pays ont deux voies au moins entre lesquelles choisir. Telle la vie, et le souffle. D'où le troisième article du traité de Federico Chabod : l'histoire est analyse d'âme. Dans deux perspectives essentielles. Analyse de l'âme d'un peuple d'une part — cette réalité souveraine dont la certitude fait la vraie dynamique de l'histoire. S'il a pu avec tant de hauteur sereine écarter quelques-unes de nos imaginations les plus entêtantes, c'est que, pour Chabod, depuis la Révolution française, un protagoniste essentiel est entré dans la vie de l'histoire, le peuple, avec ses aspirations d'idéal, ses idéologies politiques, ses conditions de vie économique et sociale, ses possibilités matérielles comme ses contradictions de pulsions affectives et de tendances. Sûr de ses participations, l'historien de la politique étrangère pourra dès lors écrire ces lignes de maître : « Les diplomates de métier, accrochés encore à l'idéal d'Ancien Régime des *arcana imperii*, peuvent bien s'indigner de l'intrusion parfaitement induite dans les calculs diplomatiques d'éléments qui n'ont rien à voir avec la diplomatie, et surtout des idéologies politiques ; ils peuvent certes rêver d'un nouvel état d'Utopie où ces impurs contacts ne sau-

raient se produire ; pareilles chimères sont également balayées par l'histoire, qui ne connaît point ces figures abstraites d'une politique extérieure et d'une politique intérieure, nettement distinctes l'une de l'autre, pas plus que le « primat » de l'une ou de l'autre, mais qui au contraire les trouve étroitement associées, confondues, tantôt les facteurs plus spécifiques de politique intérieure se reflétant avec une force plus grande dans la ligne générale de conduite à l'égard de l'étranger, tantôt au contraire les facteurs de caractère international l'emportant pour façonner les transformations intérieures, à commencer par la lutte des « partis ».

Analyse d'âme, d'autre part, des personnalités qui expriment ou agissent l'âme collective. Résolument Federico Chabod remet l'homme à sa place d'acteur d'histoire. Humour et foi tout ensemble, dans cette fondamentale boutade : « L'histoire, au moins jusqu'au jour d'aujourd'hui, a été faite par les hommes et non par des automates. » Idées, doctrines et structures, sur quoi peut jouer l'intelligence de l'historien, sont des abstractions classifiantes ; l'immanence à l'histoire se fait par l'homme, plus exactement même par la vie des hommes. C'est à travers les hommes, à l'épreuve même de leur vie, que Federico Chabod saisira ce qu'il appelle le « fait moral », c'est-à-dire l'acte d'incarnation. Non par une attitude parfaitement immanentiste ou « existentielle » : l'univers de Chabod est possiblement moins philosophique qu'esthétique. Sa vision de l'homme acteur est une vision d'artiste. Ainsi du politique « cet autre artiste, qui procède par intuitions et non pas par abstraction logique, et qui, quand il est vraiment ce qu'il doit être, l'est non par doctrine, mais par la grâce de Dieu ». Car il y a, subtilité et harmonie suprême d'un génie méditerranéen, dans cette conscience de l'art et de la création, une fervente religion de la liberté, et donc une foi « en l'indestructible liberté de l'histoire, le secret de son déroulement futur toujours (et à jamais) imprévisible ».

La fresque est à la hauteur du traité. Elle part de l'événement-choc, la guerre franco-prussienne, l'effondrement du régime impérial et la défaite de la France. Comment, par rapport à l'événement, les passions se composent, ou s'éclaire la conscience d'une évolution nécessaire, c'est le déroulement, à pleine matière d'hommes et d'idées, de la première partie, la plus puissante du volume, la plus chère aussi à l'historien, plus des deux tiers de l'œuvre. A travers passions et idées, une Italie unie qui se fait lentement arbitre de ses propres destins : ailleurs Chabod a fixé, pour l'histoire contemporaine de sa patrie, le moment de cette indépendance faite, c'est-à-dire celui du libre choix dans l'évolu-



### A. Dupront

tion politique internationale. Au printemps de 1915, selon lui, quelque chose de véritablement nouveau s'est manifesté. Jusque-là, dans les trois premières décennies de l'indépendance proclamée, c'est la conscience de l'indépendance qui est en train de s'élaborer. Entre ces deux pôles fortement dégagés, la France et l'Allemagne, dont dépendaient pour l'Italie la guerre et la paix. Jeu passionnel bien évidemment par rapport à la France, où les rancœurs des derniers événements, le complexe de la défaite, l'amertume des rêves effondrés, les pulsions affectives pour et contre conduisent réactions et attitudes politiques : la dominante — depuis les générosités romantiques d'un Carducci, des garibaldiens, voire d'un Verdi, jusqu'à la reconnaissance mesurée sûrement des modérés pour qui la monarchie de Savoie était, Napoléon III aidant, la vraie responsable de l'unité de la patrie — demeurera d'un élan au secours de la France vaincue, mais d'une neutralité contrainte. Premier temps où se fait la découverte d'intérêts propres, ces intérêts dont la politique prussienne, la victoire allemande, l'idéologie germanique contemporaine, imposent la réalité comme fondements de l'existence nationale. Voici l'autre pôle, diversement découvert : « l'Allemagne à qui l'avenir appartient », écrira dès juillet 1870 le Savoyard Alberto Blanc ; puissance militaire, réalisme politique, progrès économiques et déjà forces techniques éclairent pour certains la fatalité de cet avenir, imposant tout un ordre du monde ; devant la fulgurante victoire au contraire, un Visconti Venosta réfléchit, soulignant dès août 1870 que « l'Italie se sentirait, avec toute l'Europe, menacée de l'abus de la victoire », d'autant que, le panique aidant, l'annexion de l'Autriche semble prochaine. Il en résultera, malgré toutes les assimilations obviées venues d'outre-monts entre Prusse et Italie, une réflexion critique, elle aussi étape d'indépendance, sur les dangers du germanisme : devant l'annexion de l'Alsace, contre le « bismarckisme », ou cette suffisance égoïstement nationale de l'idée de nation allemande. Primat de la force, esprit de conquête, survivances d'un Saint-Empire trop proche, ces évidences ou ces peurs ne pouvaient qu'accuser les différences entre les deux « Risorgimenti » : l'un, italien, qui n'avait plus besoin que de la paix pour se parfaire, l'autre, avec quelque chose d'inexpiable qui s'appellera la « paix armée ».

L'analyse de Federico Chabod, dans des pages d'un dialogue incessant avec les hommes et avec les idées, ne s'arrêtera pas à saisir un procès d'une conscience d'indépendance lentement acquise en oscillant entre ces deux pôles. Une autre valeur plus haute est sans cesse à l'arrière-plan dans l'esprit du personnel politique italien, celle d'Europe.



Un nouveau choix, plus décisif encore, recoupe, éclaire les orientations d'une politique entre France et Prusse : il est entre l'idéal européen du XVIII<sup>e</sup> siècle, où l'Europe est forme laïque et de lumières, la politique européenne commandée par les impératifs de l'équilibre européen et, d'autre part, la ferveur romantique d'une Europe mazzinienne, une dans la communion des peuples libres. D'un côté, la tradition cavourienne, le « mental » des hommes de droite qui irait jusqu'à trouver naturelle une intervention des neutres dans le conflit franco-allemand afin d'assurer un avenir de paix dans l'équilibre ; de l'autre, la vision ou le rêve d'une Europe organique, révolutionnaire, épanouie dans un avènement de liberté. Dans les deux cas, quelque chose de plus grand, plus vaste qu'une indépendance italienne étroitement définie entre les antagonismes des puissances dominatrices : le « faire national italien » concerne tout l'ordre européen, parce que les hommes qui définissent la politique étrangère de l'Italie une procèdent d'une vision européenne. La première génération du moins, dont l'ambition et la tâche sera de faire du Risorgimento abouti l'entrée de l'État italien monarchico-libéral au concert des puissances européennes. Après ?

De longues pages, qui se déroulent comme une méditation autour des notions maîtresses d'Europe, de nationalité, de nationalisme, accusent les caractères fervents et sages de l'établissement national italien, dans une dépendance incessante et à un ordre du monde et à un ordre des valeurs. Elles dressent le bilan d'une fin d'Europe, moderne, philosophique et romantique, la découverte comme contrainte pour une sensibilité italienne toujours proche de l'humain des brutalités de la guerre des peuples, vérité barbare ou primitive qu'un monde de civilisation et de progrès croyait à jamais disparue, et, avec la montée nationaliste, le lent rétrécissement des horizons. Il ne s'agira plus de composer l'harmonie d'une Europe des nationalités, voire d'orchestrer les habiletés diplomatiques d'une Europe de l'équilibre, mais, dans le déchainement des passions de conquête, de préférer les possessions immédiates, plus ou moins égoïstes, à la sagesse d'un ordre commun. Ainsi d'une entrée en guerre de l'Italie au printemps 1915, pour la libération de Trente et de Trieste, quand de l'effondrement de l'empire des Habsbourg devaient découler des conséquences d'une autre importance.

Définir sa place de puissance dans l'Europe de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ce n'était pour les politiques de l'Italie unie qu'une partie de la tâche. A-t-on assez mesuré la servitude immense, ou l'élection, que représentait pour eux « Rome capitale » ? Déséquilibre évident d'abord

### A. Dupront

d'humeurs, de visions du monde pour ces hommes du Nord ou ces Florentins qui avaient peu l'expérience, si même le sentiment, des réalités méridionales de la péninsule. Et ce choix engageait l'avenir, les contraignait donc à de nouveaux équilibres. L'unité aura représenté, pour nombre d'entre eux, une révision d'eux-mêmes, à commencer, pour les plus ardents à réclamer Rome capitale, par les difficultés d'adaptation dans la grande ville papaline. Si, sur cet aspect, Federico Chabod, homme d'idées, passe vite, de même que sur les conséquences décisives pour l'avenir de l'Italie d'un clivage entre un Nord, qui va de plus en plus consacrer aux affaires ses énergies et sa puissance, et un Midi, déjà habitué aux carrières administratives, ou bien d'une vision désormais méridionale, méditerranéenne et coloniale de la politique italienne, positions et passions du personnel politique, en face de ce qu'il appelle souverainement « l'idée de Rome », sont situées de façon magistrale. Tout le problème est donné, en son malaise et son audace, dans quelques lignes du Journal de Dostoïevski, à la date de 1877 : que va devenir la « grande idée romaine des peuples unis », la mission d'universel dont le peuple italien demeurerait dépositaire, à la mesure d'un « petit royaume de second ordre... sans ambitions et tout embourgeoisé » ? Sans ambitions, il s'agissait bien de cela, en face des affrontements écrasants que devaient assumer à Rome les politiques de l'unité.

Une papauté toujours présente, et dont le prestige ne devait cesser de grandir après la loi des garanties ; les mythiques qui avaient rendu nécessaire, à travers le Risorgimento, Rome capitale : Troisième Rome de Mazzini, la Rome du Peuple ou un besoin plus enfoui de Ville-mère ; la rencontre de l'Histoire enfin, sur place, et plus encore de par le monde cette vision de Rome, impériale, grandiose et pacifique avec quoi il fallait se colleter chaque jour ; rarement plus de forces spirituelles accablèrent à la fois des hommes au demeurant moyens, grands bourgeois ou à peine davantage et par rapport à l'immensité de Rome, des « provinciaux ». A ces hommes, de quelque bord qu'ils fussent, Federico Chabod aura rendu le plus bel hommage, les faisant grands de la persévérance de leur combat ; et l'historiographie devra désormais tenir compte, à la naissance de l'Italie unie, de cette épreuve spirituelle par quoi tant de choses s'éclaircissent. A Rome, dans une rencontre unique, rien ne pouvait être fait que de grand ; le « Noblesse oblige » de Quintino Sella dit la discipline mentale d'esprits pénétrés des valeurs de « primat » ou de « mission universelle ». Ils ne pouvaient pas se permettre d'être inférieurs à Rome et ils n'étaient pas des géants. Aussi

durent-ils accepter une lutte qui les dépassait, avec — mieux que des ambitions — des visions ou des rêves à la mesure de la mission universelle de Rome. Ou bien cette *renovatio Ecclesiae*, qu'espèrent des âmes religieuses, un Ricasoli, encouragé par un Strossmayer, qui n'accepte pas sa défaite du récent concile : rêve insensé, et d'un romantisme révolu, où le jeune État aurait, à Rome même, aidé l'Église à trouver ou retrouver sa perfection spirituelle, et ainsi donné au monde un ordre chrétien rajeuni. Ou bien l'acceptation de la subversion totale : faire de Rome la capitale de la religion du progrès au lieu et place de la religion des dogmes, donc une *renovatio Romae* qui se ferait par la science. Le tout démesuré autant que nécessaire. Nécessaire surtout pour enseigner qu'il fallait quitter ce grand combat d'universel, revenir à une conscience plus humble des réalités et faire lentement un pays moderne, ne pas s'épuiser dans Rome et choisir d'abord l'Italie. Y devaient servir, dans la vertu méditerranéenne du temps qui passe, la politique ouverte vis-à-vis de l'Église, de « conciliazione naturale », d'un Visconti Venosta et de la droite au pouvoir, encore tout ébaubie de l'audace du 20 septembre, politique d'attente au point de ne s'occuper nullement — Chabod le lui reproche à raison — d'un bas clergé parfaitement abandonné à ses évêques ; le durcissement de l'Église et des gens d'Église à quelques rares exceptions près, contre toute tendance laïque, puis une lente évolution conséquente, *caute et prudenter*, devant l'inévitable ou bien l'assimilable. Aussi bien l'histoire, un temps accablante, devait-elle à Rome même, à Rome surtout, se faire pour clercs et laïques l'école de la patrie.

Dans un chapitre au titre prémoniteur « L'ombre de César » l'historien dénoue avec autant de puissance que de délicatesse les antagonismes de plus en plus inutiles, puisque chacun dure et qu'il y a l'unité de l'Italie à vivre, dans cette communauté d'histoire que nul lieu ne peut mieux enseigner que Rome. Capitale de l'unité par l'énergétique de l'histoire : ainsi va lentement se dégager l'exigence, si sûrement enfantée par l'analyse de Chabod, d'une Rome capitale de la grande monarchie, avec cet impératif que posait déjà Crispi, en plein Collegio Romano en 1884, d'égaliser les prestigieux ancêtres, la caution grandissante d'une antiquité ressuscitée et même, phénomène mental éclairé avec finesse, la concentration à Rome de toutes les mémoires historiques du patrimoine péninsulaire, celle des républiques italiennes régnant en Méditerranée, aussi bien que des images antiques, pour faire de la capitale la source sacrée, le lieu de consécration de toutes les énergies du présent, l'âme même de l'Italie. La *Storia della politica estera* s'arrête

### A. Dupront

à 1896, mais les forces spirituelles et morales se disciplinent peu à l'étroitesse des dates. Quelle preuve nous en donne Chabod dans les pages d'une pénétration inspirée consacrée à la mythique romaine dans la vie de l'Italie contemporaine. L'ample façonnement mental qu'il rend pour nous lucide éclaire singulièrement bien des choix de l'Italie fasciste, voire de l'Italie d'aujourd'hui. Autant dire, dans la conscience historiographique italienne, un choix capital, et qui grandit l'homme : à l'encontre du diagnostic posé de toute l'autorité de Benedetto Croce, traitant le fascisme comme une maladie de la jeune Italie, crise de croissance de corps et surtout d'âme, Chabod accepte le passé dans son intégralité, au delà du bien et du mal, pourrait-on dire, dans la vérité d'incontestables cohérences d'être. Comment de cette équanimité, qui n'est pas moindre vigilance morale, ne nous sentirions-nous pas plus sûrs ?

Le dernier mouvement des « Passions et Idées » compose le dilemme : ordre et liberté. Soit le drame des gouvernants italiens, pétris de l'idéal de liberté, puisqu'ils ont vécu le Risorgimento et qu'ils en expriment le triomphe, mais qui sauront se faire pardonner ce triomphe même en préférant l'ordre à la liberté. Infidélité naturelle, une fois le pouvoir ? Chabod a trop d'admiration, de tendresse évidente aussi, pour ces hommes moyens et sages, libéraux et modérés, qui ont assuré la consécration de l'Italie tard venue au rang des États modernes, pour s'arrêter à pareille petitesse, au demeurant passionnelle et simpliste. Il sait comprendre. Au plein milieu des ultramontanismes européens, déchaînés contre le satanisme d'un gouvernement de l'Italie unie, deux ressources évidentes : d'une part, la monarchie : en face du Pape, il fallait le Roi ; d'autre part, un conservatisme pacifique, tranquillisant et donc cautionnant la promotion difficile du jeune État, cause de tant de remue-ménages antérieurs, au concert des grandes puissances européennes, raisonnables ou satisfaites. Aussi dans ces années de présentation de la jeune Italie sur la scène européenne, beaucoup est-il dans le style, de modération, d'équilibre. Même face aux événements de la Commune en France, si profondément ressentis, plus comme un brandon que comme une menace, les gouvernants sauront ne pas se laisser prendre au jeu dangereux du « par la Commune au Syllabus » que mènent les forces noires ; Visconti Venosta et Lanza pencheront, dans l'affaire de l'extradition des affiliés de l'Internationale, pour un laisser faire à l'anglaise. Sagesse supérieure, ou plutôt mélange d'intuitions opportunes et de quelque inconscience ? L'analyse de Federico Chabod dégage admirablement les gros plans d'une mentalité conservatrice qui est l'assiette de sagesse des gouvernants durant ces années d'établissement. Et pas

seulement des gouvernants. Dans l'attitude mentale, droite et gauche se confondraient presque : tous fils de la première moitié du siècle, et donc imprégnés des valeurs d'un libéralisme plus politique que social.

Les lois sociales, quelques économistes isolés en écrivent, mais les politiques en sont encore unanimement au vieil idéal de la charité. Si la nécessité est reconnue d'améliorer la condition ouvrière, dans l'univers mental la propriété est un absolu. Aussi, même les hommes de gauche sont-ils tièdes pour le suffrage universel, antisocial autant qu'antimonarchique. Une belle formule d'une saveur tout italienne avertit que « la propriété suit le vote ». Après tout n'a-t-on pas donné aux masses l'unité? Cela devait, pour un temps, suffire ; au mieux, on leur donnerait l'instruction. Traits qu'il serait aisé de durcir jusqu'à la caricature ; Chabod, au contraire, les situe dans le double mouvement de comprendre ces hommes et ce qu'ils firent, et donc de leur rendre justice. Ainsi, des marques psychologiques de la Commune, de la politique du pire d'une internationale « noire », de la peur sociale instaurée en Italie, après une période d'optimisme à toute épreuve, à la suite des troubles sociaux de l'été 1872, s'éclaire la cristallisation de plus en plus conservatrice, qui va lentement détacher de la France et imposer la Prusse comme une caution d'ordre. Après tout, les deux grands principes de liberté et de nationalité n'ont-ils pas été satisfaits dans l'unité aboutie. Autant que le pays, les hommes du Risorgimento triomphant avaient besoin d'années stables.

C'est ce qu'établira le bilan de la situation italienne au lendemain de l'unité dont Chabod nous donne un survol lumineux sous ce titre de vieille langue : *Le cose...* Les réalités matérielles, population, état économique et finances, y sont commandées au moins par trois forces de la conjoncture : l'une, d'organisation politique, celle de l'unité à faire au partir de systèmes étatiques et financiers surtout, différents et chaotiques (pas moins de sept budgets différents par exemple à regrouper, avec des fiscalités très dissemblables) ; la seconde, psychologique, un scepticisme assez répandu dans le pays sur les capacités de l'Italie unie à devenir un État au pair des autres ; enfin, toujours l'hypothèque extérieure : le test de bonne tenue ne valait pas seulement pour le concert européen : il devait être aussi de bonne tenue capitaliste, soit un budget en équilibre. Donc aucune autre politique possible que celle de l'ordre dans la maison, selon les règles consacrées ; pour l'armée et la flotte, juste ce qu'il fallait pour une étroite politique défensive du territoire national. D'autant plus que le pays, lui aussi surmené, avait besoin de se recréer dans une apathie politique massive : un « pays

## A. Dupront

légal » réduit, avec un abstentionnisme croissant, des rouges presque autant que des noirs, laissait toute la responsabilité de la création neuve à une toute petite élite.

Deux voies s'ouvraient dès lors pour satisfaire à une grandeur toujours nécessaire : ou l'ambition de la grandeur, celle de poètes de l'action, par exemple, qui se réfugiera dans ce que Chabod appelle le « nationalisme état d'âme » d'un Crispi ; ou le choix sévère, borné, mais grand, de l'acceptation d'une création difficile, celui de donner au pays la politique de son besoin, politique de la tranquillité, bien plus que grande politique. C'est la grandeur devant l'histoire de la droite italienne d'avoir accepté et tenu ce choix sans génie. On comprend que, dans la galerie des hommes, protagonistes essentiels de la politique étrangère de l'Italie aux trois premières décennies de son existence, galerie qui commence à Visconti Venosta et finit, organiquement et protocolairement, au roi Victor-Emmanuel II, Federico Chabod ait donné la première place, et la plus importante, à Visconti Venosta, le ministre des Affaires étrangères. Le portrait hausse un homme, sans doute moyen, au niveau d'un grand ministre. Ce qu'il fut, aidé par ses deux autres partenaires du triumvirat régnant sur la politique étrangère, le comte Nigra, et cet Isaaco Antom, secrétaire général du ministère et éminence grise d'une vigilance accomplie. Mais comment il le fut, nul peut-être mieux que Federico Chabod ne pouvait nous le rendre manifeste. Voici les traits : cet ancien mazzinien, fidèle de Cavour, s'est fait l'homme qu'il fallait pour une politique de calme, grand serviteur de son pays donc ; c'était aussi un homme qui vivait ce qu'il croyait, liberté, paix, valeurs de civilisation ; mais, plus que tout, l'homme d'un style, assez maître de lui pour définir, imposer la mesure, et ainsi donner à la politique d'un pays, né de dix ans à peine, le style d'une expérience noblement traditionnelle, celle des vieilles et grandes races. C'est, pour un profil de médaille, un « faire » de maître classique.

\* \* \*

L'hommage ne serait pas entier, comme a besoin de l'être celui-ci, s'il se frangeait de silences. Tout sera dit, quand aura été cernée la grandeur singulière de l'œuvre de Federico Chabod. Grandeur, parce que l'œuvre est fruit de l'homme, et que celui-ci était grand ; parce qu'elle est une œuvre à longueur d'existence vécue : sur quelques thèmes essentiels à la « spiritualité moderne », elle est une méditation



continue ; enfin, parce qu'elle met en œuvre une lecture considérable avec une aisance et une sûreté consommées : sa bibliographie de l'historiographie contemporaine de la Renaissance est un chef-d'œuvre d'honnêteté en même temps qu'un modèle d'analyse de la matière, à la hauteur qu'il faut pour ne pas cesser d'être historien et homme<sup>1</sup>. Grande encore, l'œuvre de Chabod, mais déjà singulière par ses limitations mêmes. Des plans entiers de l'activité humaine n'y paraissent pas : les besoins religieux sous leurs formes conscientes, dégradées ou paniques ; les réalités plus ou moins occultes des forces de masse, des puissances économiques. L'art, hormis l'art d'écrire qui lui est voie d'atteindre à l'individuel de son personnage et qui lui est langage de son besoin d'écrivain né, ne s'y profile pas davantage. De toute évidence, la *Storia della politica estera* manque d'arrière-plans physiques, psychologiques, sociologiques. Elle n'en est pas moins une œuvre d'une rare synthèse, et l'un des maîtres livres de l'historiographie contemporaine.

Double, en effet, la singularité de l'œuvre historique de Federico Chabod. D'une part, son génie, dont je dirais volontiers qu'il est de vision, de commerce humain, de foi. Au travers de l'histoire moderne, entre Rinascimento et Risorgimento, cette œuvre est continûment vision de grands ensembles, tous des ensembles mentaux, — créations de l'histoire, fictions, images ou expressions des profondeurs que l'on appelle des « idées ». Mais en cette « histoire des idées », analyse évolutive de transformations, de brisures, de remplacements, même de déchéances, aucune trace d'abstraction. Jeu rhétorique ou même dialectique sont étrangers au génie de cet homme. Son commerce avec l'histoire est un commerce d'humanité. Avec les personnages de son histoire, il parle d'un dialogue souple, chaud, confiant : rien d'étonnant qu'il atteigne, sinon au secret, du moins, à travers le discours, à cette sûreté vitale où l'idée s'enracine en l'homme. Il y a des dialogues qui ne sont que discours complaisants, aussi fluides qu'interminables. Si le commerce de Chabod avec ses protagonistes est uniquement d'idées, ce sont graves propos et entiers, parce qu'ils engagent de grandes causes et qu'ils prennent toute la vie. L'idée pour lui est clé de vie, l'idéal pour quoi on lutte, la cause que l'on défend, la lumière qui éclaire les travaux et les jours. A ce niveau, tout est naturellement grand : il n'est commerce que d'essentiel, et l'histoire devient procès d'incarnation,

1. F. CHABOD, *Machiavelli and the Renaissance*, p. 201-247.

## A. Dupront

où les hommes assument leur vision du monde, leur foi, leur espérance. Bien autre chose donc qu'une histoire des idées, brillante, captivante, mais le plus souvent superficielle parce qu'abstraite. Dans l'univers historique de Chabod, l'homme est vie de l'idée ; l'idée, sens de l'homme. Les deux indissolublement liés, principe et expression tour à tour, également supports de vie, sources de force, et donc réalités d'histoire. Équilibre rare à la vérité, cette histoire des sommets, qui ausculte les cœurs.

Histoire cependant quasi exclusivement politique : c'est, d'autre part, la seconde singularité de l'œuvre historique de Federico Chabod. Au combat pour l'idée, autant que les idées, les épreuves, l'incarnation sont politiques. Ah ! certes, rien du quotidien de la chose, surtout de la chose d'aujourd'hui. Dans la plus grande tradition de la vision platonicienne, laïcisée par la Renaissance, et par tant d'aspects réanimée par lumières et romantismes militants, la politique de Chabod est l'ordre de la société des hommes ensemble. Ordre du monde donc, ce complexe équilibre où s'harmonisent une physique des réalités sociales et une métaphysique justifiante ou exaltante ? Oui et non. En définitive, la grande politique moderne n'est ni physique, bien que déjà de volonté indépendante, ni métaphysique : mais mélange intermédiaire d'analyse lucide, de doctrine et d'expression intellectuelles, de ferveurs communiantes. Sa puissance dès lors, puisqu'il est manifeste au déroulement de l'histoire moderne et jusqu'à notre temps qu'elle a fait l'histoire interne de l'Occident et pour une part celle du monde ? Elle l'a trouvée dans l'incarnation d'idées ou de principes, figures d'un ordre du monde. Je ne sache pas plus bel aveu des correspondances entre l'univers intérieur de Federico Chabod et la « spiritualité » des combats modernes que les trois lignes, où il rend grâce à Visconti Venosta et à ses collègues de ne s'être pas engagés, en dépit de toutes leurs craintes, dans une politique européenne réactionnaire. Ils avaient été formés à l'école de la liberté, « cette liberté qui n'était pas seulement sens de la légalité, des limitations par le droit, mais aussi et surtout ce sentiment de la force des idées qu'aucune contrainte matérielle ne peut, à la longue, étouffer<sup>1</sup> ». Fils du xix<sup>e</sup> siècle au milieu de nous, Federico Chabod ? C'était sans doute le secret de sa perfection classique : comme un accomplissement, mais que nous avons besoin de méditer tous les jours.

1. *Storia della politica estera*, p. 402.



Au cours de nos derniers entretiens, pour le congrès prochain de Stockholm, nous avons évoqué certaines des paralysies, au demeurant normales, de nos méthodes historiques traditionnelles. Il savait la nécessité de voies neuves ; il voulait qu'à Stockholm certains appels retentissent. Se fût-il engagé dans ces voies indécises ? Il était encourageant, peut-être tenté ; mais avait-il besoin de sortir de son monde pour être du nôtre ? La grandeur de Federico Chabod, au terme d'une réflexion sur une œuvre qu'il faudra souvent relire, elle m'apparaît dans cette liaison d'une sûreté magnifique qu'il établit par sa vie et par son œuvre, entre le meilleur d'un *xix<sup>e</sup>* siècle, encore si solidement établi au *xx<sup>e</sup>* avancé, et ce qui sourd lentement à travers nous. Précurseur donc, et d'autant plus qu'il garde les traditions les plus hautes. Mais les enseignements dont nous aurons constamment besoin, à profusion il nous les donne. Magnifiant, quand elle est diversement attaquée, la place et la vertu de l'idée dans l'histoire, nous dirions de ces forces mentales, que nous pouvons de différentes façons dénombrer. Esquissant un premier inventaire des attitudes mentales face au fait politique ou face à un sens de la vie, soit chez l'analyste solitaire, témoin de tout un collectif, soit dans la classe dirigeante de l'Italie contemporaine. Profilant certains grands chapitres de cette histoire des idées maîtresses de l'expérience historique moderne, Europe, Chrétienté, nation, patrie, où l'histoire des idées doit désormais s'enraciner dans un patient dépli des grands états de la conscience collective. Enseignant surtout, de tout le non-dit de son œuvre ou au détour d'une phrase, que si l'on veut atteindre à l'âme profonde, seuls comptent le vécu, l'acte, — et dans l'acte, le style, empreinte de l'homme. Beaucoup du secret peut-être de l'attachement de Chabod à scruter le monde de la politique moderne est-il livré dans cette seule réflexion, à propos de l'opposition entre les hommes de la droite et un Crispi, que, si les doctrines ne sont pas dans le fond si différentes, ce qui les oppose, parce qu'ils sont des hommes politiques et non des philosophes, c'est seulement l'action, et le style de l'action. Autant dire que l'acte est mesure d'incarnation. L'histoire devient geste, et beauté de la puissance de vivre ; vérité aussi. Car l'épreuve de vérité est de vivre, non de dire.

Il n'est plus là, charnellement, au milieu de nous, pour animer, élever, approfondir, de sa haute présence, de cette chaleur si sûrement libérante, de son mystère aussi, où il y avait tant de clairvoyance. Mais combien compagnon et maître il nous demeure. Par une œuvre qui est vie, sa vie, vie offerte et consacrée à éclairer d'autres secrets d'hommes, la communication et la communion de notre puissance d'être simple-

**A. Dupront — Federico Chabod**

ment hommes, œuvre de foi, de santé, et j'ajouterai, pour ce fils de l'Alpe-mère, œuvre de bienfait méditerranéen. Par cette autre empreinte, plus subtile et à chaque fois profonde, qu'il a mis, à travers notre monde, en tant d'êtres qui ne cesseront de se reconnaître et peut-être de se lier, à travers lui. Il nous demeure, enfin, dans sa trace terrestre, cette tombe du retour en la terre originelle, sa tombe du cimetière d'Aoste. Il a voulu ce retour dans l'offrande de son immortalité, mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il nous a marqué ce lieu, comme un signe, lieu de fidélité, de rencontre, de devoir aussi, à tous ceux qui, de chaque côté des monts, parce qu'ils l'ont connu, aimé, parce qu'ils participent d'une même foi en l'idée et en l'homme, vivent sa sereine espérance.

A. DUPRONT,  
Professeur en Sorbonne.

## Céramique et histoire grecque

---

Notre connaissance de la céramique grecque a fait, depuis le début du siècle, des progrès considérables. En effet, il y a cinquante ans, alors que déjà les Musées d'Europe possédaient de vastes collections de céramique antique, on s'intéressait surtout aux représentations figurées et au dessin ; les localisations demeuraient vagues ou douteuses et, pour la plupart des séries, les dates étaient très approximatives, le plus souvent au siècle près. Mais, depuis, de grands progrès ont été accomplis dans l'analyse interne des vases et des séries : on s'est préoccupé de la technique, de la forme, du style, de l'ornementation, de la personnalité des artistes.

Au même moment, les historiens de l'Antiquité, avec un souci toujours plus poussé d'érudition, interrogeaient patiemment les moindres sources pouvant servir à notre connaissance du monde grec. Or, de façon assez paradoxale, ils ne semblent pas avoir beaucoup utilisé les conclusions obtenues dans le domaine de la céramique ; ou, plus exactement, s'ils ont tiré un certain parti des progrès accomplis par les céramologues, c'est, en gros, sans sortir du champ d'utilisation qui était celui de la céramique au début du siècle, c'est-à-dire en s'attachant essentiellement aux représentations figurées (histoire de la vie quotidienne, des mythes, etc.) ou au dessin (histoire de l'art). Mais ils continuent le plus souvent à considérer avec une certaine méfiance toutes les conclusions de caractère plus large — chronologie d'un site, étude des voies commerciales, mouvement des échanges et variations de la vie économique — qu'on prétend tirer d'une céramique dont l'origine même leur semble parfois incertaine, la date le plus souvent fixée avec arbitraire et l'importance, comme signe, des plus discutables.

Pourtant, la céramique peut jouer dans notre connaissance de la Grèce archaïque un rôle de premier plan. En effet, si, à partir de

l'époque classique, elle ne présente pour la reconstitution de la civilisation et de l'histoire grecque et romaine qu'un intérêt assez accessoire, elle forme, en revanche, l'élément caractéristique des diverses civilisations préhistoriques et protohistoriques des pays méditerranéens depuis le début des temps néolithiques jusqu'à la fin de l'âge du bronze. Or, l'archaïsme grec, comme d'ailleurs le monde mycénien, bien qu'il se situe déjà pleinement dans les temps historiques, est connu dans une large mesure par l'intermédiaire des documents archéologiques et, de façon plus précise, par la céramique.

En effet, pour toute la période antérieure à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, les sources historiques sont très insuffisantes : elles ne fournissent qu'un cadre incomplet, des indications sommaires et le plus souvent éparses ; les inscriptions contemporaines, d'ailleurs très rares, comme les premières émissions monétaires (qui apparaissent dans le dernier tiers du VII<sup>e</sup> siècle), n'ont pratiquement pas encore le caractère de documents historiques qu'elles acquièrent par la suite (décrets, traités, monnaies commémoratives...). D'autre part, les diverses branches de l'art grec, et notamment la plastique, ne se développent qu'à une époque où la peinture des vases connaît déjà un large épanouissement et, un peu plus tard, la céramique, par la variété de ses types, la multiplicité de ses ateliers, l'abondance des pièces qui sont parvenues jusqu'à nous, représente un élément d'information beaucoup plus complet que les débris souvent mutilés et finalement assez rares de la grande plastique.

Pour cette période, la céramique apparaît donc comme une source importante dans le domaine de l'histoire proprement dite et de l'archéologie. Ajoutons qu'elle constitue la source principale et presque unique dans le domaine de l'histoire économique, car, de toutes les marchandises que produisaient les Grecs et dont ils faisaient commerce, les vases subsistent à peu près seuls. Sans doute, en utilisant cette source unique, risque-t-on de vouloir trop tirer de documents qui autorisent des conclusions souvent incontrôlables et qui demeurent, de toute façon, des témoins muets. Nous voudrions essayer ici de déterminer quelles sont, aujourd'hui, en tenant compte des progrès accomplis depuis un demi-siècle, les limites, mais aussi les possibilités d'information que la céramique peut apporter à l'histoire de la Grèce.

\* \* \*

Avant d'examiner les conclusions d'ordre archéologique, histo-

## Céramique et histoire grecque

rique et économique que peut fournir l'étude de la céramique grecque, il convient de souligner l'importance de deux problèmes préliminaires et d'établir dans quelle mesure l'état actuel de la recherche permet d'atteindre, dans ces deux domaines, à un degré suffisant de certitude. Peut-on considérer aujourd'hui qu'il est possible d'indiquer avec précision la date d'un vase ou d'un fragment et de déterminer son origine?

Le problème de l'origine comporte en fait deux aspects différents. Il faut d'abord pouvoir rattacher un vase à une série bien déterminée, puis connaître le lieu de fabrication de cette série. Pour les principaux groupes de la céramique grecque, ces deux questions ne font plus difficulté : c'est ainsi que la qualité de l'argile et de la peinture, les caractères stylistiques permettent le plus souvent d'identifier sans risque d'erreur un vase corinthien, attique ou laconien, et il est évident que les termes de corinthien, d'attique et, malgré quelques discussions, de laconien, correspondent bien à la localisation réelle des ateliers. Mais il n'en va pas de même pour toutes les séries. Certaines dénominations sont, en effet, assez lâches : le céramologue parlera volontiers d'un vase « ionien » ou d'un vase « étrusque », mais sans pouvoir préciser à quelle cité d'Ionie ou d'Étrurie il convient de l'attribuer. Enfin des séries portent des noms conventionnels : il est sans doute relativement aisé d'identifier un vase rhodien ou un vase « chalcidien », mais il n'est pas certain que le premier ait été fabriqué à Rhodes et il est à peu près exclu que le second ait été tourné à Chalcis.

Devant ces problèmes et ces incertitudes, les critères du céramologue restent, il faut le reconnaître, très insuffisants ; ils peuvent tout au plus fournir des vraisemblances. Si l'argile actuellement utilisée à Chalcis diffère de celle des vases « chalcidiens », si, d'autre part, le style de ces vases ne présente aucune affinité avec la céramique de la voisine Érétrie, si enfin leur lieu de trouvaille se situe uniquement en Occident (aucun d'eux n'a été découvert à Chalcis ni en Eubée ni même dans le reste de la Grèce), il y a là une forte présomption pour penser que c'est sans doute une colonie de Chalcis en Occident et non Chalcis même qui a produit ces beaux vases à figures noires et à inscriptions chalcidiennes. Mais, avec ces seuls critères archéologiques, la localisation réelle des ateliers reste hypothétique. C'est pourquoi, pour des problèmes de cet ordre, on a songé à utiliser des méthodes plus scientifiques. On a cherché à analyser la terre cuite des vases et, par comparaison ou par opposition, à

déterminer la provenance de l'argile. Il n'y a pas lieu de préciser ici les différentes méthodes qui ont été employées ou qui sont maintenant l'objet de recherches (analyses chimiques, rayons X, analyses spectrographiques) et qui, reposant sur des critères très différents, n'aboutissent pas à des conclusions de même ordre. On peut dire toutefois que ces analyses ne fournissent pas actuellement une réponse à tous les problèmes de localisation des ateliers. Pourtant, des résultats précieux ont d'ores et déjà été acquis. Par exemple, des recherches en cours depuis plusieurs années au laboratoire de Géologie de l'Université de Clermont-Ferrand permettent de distinguer, par la méthode spectrographique, une argile de Grèce propre d'une argile d'Asie Mineure ou d'Italie : la terre d'un vase « chalcidien » n'est pas grecque et une imitation sicilienne d'un vase corinthien révèle une argile dont la composition en oligo-éléments est sensiblement différente de celle de la Grèce propre.

Il convient donc, dans bien des cas, pour qui veut notamment déterminer les courants du commerce antique et leur importance, d'utiliser avec précaution les classifications reçues de la céramique. Cette prudence s'impose d'autant plus que des ateliers lointains ont pu imiter les séries les plus courantes. Dans certains cas, les critères stylistiques ou les méthodes spectrographiques permettent de faire le départ entre la pièce importée et le vase qui l'imité. Mais cette distinction n'est pas toujours possible : pour les vases ioniens, par exemple, il est souvent bien difficile de différencier les coupes ou les lampes fabriquées en « Ionie » de leurs nombreuses imitations occidentales. Négliger cet aspect du problème serait, pour l'histoire du commerce antique, fonder sur des bases fragiles des conclusions souvent inexactes.

\* \* \*

Les problèmes chronologiques ne sont ni moins importants ni moins complexes. Devant certaines précisions données aujourd'hui par le céramologue, l'historien est en droit de se demander dans quelle mesure les dates proposées sont sûres et quelle est la marge d'incertitude ou d'erreur qu'il est prudent d'admettre. A dire vrai, la question ne se pose pas de la même façon suivant les époques ou suivant les séries envisagées. Il est évident, par exemple, qu'un vase à décoration purement géométrique sera toujours plus difficile à dater qu'une pièce de l'archaïsme mûr, décorée de représentations figurées. D'autre part, il existe des séries privilégiées, comme la céramique

attique, pour laquelle une production très abondante et variée, continue et de longue durée, permet d'établir une chronologie relative à peu près certaine. En revanche, des céramiques provinciales, qu'elles aient une existence plus ou moins autonome ou qu'elles s'inspirent de près ou de loin de séries plus importantes, ne pourront être datées avec la même précision, car les formes des vases ou le style des représentations figurées ont pu se prolonger plus longtemps, en fonction d'un phénomène d'attardement qui n'est pas pour surprendre (qu'on songe par exemple à la Béotie). Mais il faut prendre garde que ce décalage chronologique peut fort bien se produire même dans des séries dont la qualité esthétique est indiscutable : pour reprendre l'exemple que nous avons déjà cité, il est évident que si l'on voulait dater une céramique « provinciale » — et au demeurant fort belle — comme la céramique « chalcidienne » en utilisant les mêmes règles que pour la céramique attique, on risquerait de commettre une erreur de plus d'un quart de siècle en attribuant à l'époque 575-550 des vases qui se situent, en fait, dans la seconde moitié du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, entre 550 et 510.

Avant même de vérifier le degré de précision que l'on peut obtenir pour les séries privilégiées, il faut examiner les critères sur lesquels on peut se fonder pour dater les céramiques provinciales ou plus communes et quel est l'ordre d'approximation que l'on doit alors admettre. Les données utilisables sont essentiellement de caractère archéologique : une stratigraphie nette dans une zone d'habitation où, en rapport avec une construction donnée, sont associés des fragments corinthiens ou attiques par exemple et d'autres fragments de date plus incertaine pourra, par cette association même, procurer pour la chronologie de ces derniers un précieux point de repère. Mais il est évident qu'il faudrait une série d'associations bien déterminées pour préciser la date de l'apparition ou de la disparition d'un type. Il en va de même pour les associations que peuvent fournir les tombes, avec cette réserve toutefois que les vases d'usage le plus courant sont normalement exclus du mobilier funéraire. Sous l'angle chronologique, il conviendra donc d'admettre, pour toutes ces séries, des classements assez lâches et le degré de précision auquel on peut prétendre ne saurait dépasser l'ordre du demi-siècle.

Le problème ne se pose pas de la même manière pour les séries que l'on peut dire privilégiées et dont les exemples les plus nets sont fournis par la céramique de Corinthe ou d'Athènes. Privilégiées, ces deux séries le sont à un double point de vue : d'abord par leur impor-



tance, qui est sans commune mesure avec n'importe quelle autre série de céramique grecque ; la production des ateliers de Corinthe ou d'Athènes dépasse sans doute à elle seule celle de l'ensemble des ateliers de la Grèce archaïque. De plus, ces deux productions, qui s'échelonnent sans interruption sur un long espace de temps, constituent le matériel essentiel pour la détermination des grands courants commerciaux de cette période : ce sont elles, en effet, qui sont les plus largement répandues dans tout le monde grec et qui ont, de près ou de loin, et plus ou moins selon les époques, servi de modèle ou fourni une inspiration aux potiers et aux peintres d'autres ateliers.

Pour être valable, la détermination chronologique de ces séries doit se fonder sur l'examen d'un certain nombre de critères. Il faut tenir compte, notamment, de la forme des divers types de vases, de leur ornementation, du style des représentations et du choix des principaux thèmes. L'étude de ces différentes rubriques permet de situer avec précision un vase donné à l'intérieur des séries attique ou corinthienne. Cette mise en place est d'autant moins arbitraire que l'évolution de chacun des critères considérés isolément se fait dans un sens donné, avec une continuité qui, si elle n'exclut pas la fantaisie ou la liberté même de l'artiste, ne s'en laisse pas moins déterminer de façon certaine. Quelques exemples suffiront à illustrer cette évidence : dans la céramique attique, l'évolution du style est tout entière dominée par une recherche de plus en plus poussée de l'exactitude dans la représentation des corps humains et des détails de leur anatomie ; dans la céramique protocorinthienne, les transformations de la forme même de l'aryballe trahissent une recherche de la finesse et de l'élégance, puisque ce petit récipient destiné à exporter les huiles parfumées de Corinthe a d'abord la silhouette massive d'un profil à peu près sphérique (aryballe « pansu »), puis s'allonge progressivement, passant par une forme assez élancée, à base étroite (aryballe « ovoïde »), avant de s'étirer encore plus en s'amincissant à l'extrême vers le bas (aryballe « piriforme »).

Sans nier ces évolutions d'ensemble qui sont indiscutables, on pourrait objecter qu'il est dangereux de fonder sur elles une chronologie relative trop précise. En effet, on est parfois tenté de penser que tel potier ou tel atelier a pu, par routine ou par tradition, continuer de produire des formes, de peindre dans un style, de choisir des thèmes ou de préférer une ornementation qui, dans d'autres ateliers, étaient déjà passés de mode. Mais c'est oublier que, à l'époque archaïque, la céramique est précisément un fait de mode et que, par

## Céramique et histoire grecque

voie de conséquence, il fallait pour vendre être au goût du jour. Ceci est vrai, en tout cas, pour Corinthe et surtout pour Athènes, qui, à des époques différentes, donnent le ton dans ce domaine.

D'ailleurs, cette chronologie relative, fondée sur ces évolutions internes, peut facilement être contrôlée par des critères extrinsèques : par exemple, le mobilier d'une tombe à sépulture unique permet, par l'association de différents vases — qu'ils appartiennent à la même série ou à des séries différentes — de déterminer l'aspect de la production à une époque donnée. De la même façon, les influences exercées à un moment précis sur une série par une autre série permettent de vérifier à la fois la situation relative de ces deux séries et la position, à l'intérieur de chacune d'elles, du moment de l'évolution considéré. Bref, il y a des éléments suffisants pour établir dans ses grandes lignes une chronologie relative des principaux styles de la céramique grecque.

Reste alors, pour concrétiser ces données et les rendre directement utilisables, à trouver des points de repère chronologiques qui fournissent des dates absolues correspondant aux principales phases de cette évolution. Ces points de repère chronologiques, de quelle nature sont-ils ? Il suffit, en théorie, d'examiner pour une série donnée le matériel le plus ancien ou le plus récent (cette classification étant établie en fonction de la chronologie relative dont nous venons de rappeler les principes) recueilli dans une ville dont le site a été suffisamment fouillé et pour laquelle on connaît soit la date de fondation soit la date de destruction. En théorie, avons-nous dit, parce que l'application de cette méthode, en apparence si simple et si rigoureuse, ne va pas sans difficulté.

On sait par exemple que les repères les plus importants relatifs à la chronologie du protocorinthien sont fournis par les dates que donne la tradition historique pour les principales fondations grecques en Sicile, dont la céramique la plus ancienne est précisément d'origine corinthienne. Mais encore faut-il pouvoir affirmer que cette céramique est bien la plus ancienne qui existe sur le site envisagé, ce qui suppose des fouilles ou des sondages assez étendus sur l'emplacement même de la ville (et non dans les seules nécropoles, car comment peut-on être certain de posséder les tombes correspondant au premier habitat ?) et, d'autre part, il faut être sûr des dates conservées par la tradition littéraire, ce qui implique une étude critique de données parfois divergentes. Pourtant, sans entrer dans le détail de ces questions, on peut affirmer que malgré une certaine marge d'erreur ou d'approximation les fondations des plus anciennes colonies siciliennes s'éche-

### G. Vallet et F. Villard

lonnent sur la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle et qu'elles correspondent à l'époque des aryballes dits « pansus » et du style géométrique protocorinthien. Cette datation se trouve d'ailleurs confirmée par une tombe récemment découverte à Ischia, dans la nécropole de l'antique Pithécussai, qui contenait des aryballes « pansus » de forme déjà bien évoluée, associés à un scarabée du pharaon Bocchoris qui régnait aux alentours de 715. Par ailleurs, la fondation de Géla, qui, d'après les données de Thucydide, doit se situer vers 688, correspond à la phase de l'aryballe « ovoïde » et du style subgéométrique. Mais, si l'on fait abstraction de la date de fondation de Sélinonte (non seulement parce qu'on possède deux traditions divergentes à son sujet, mais surtout parce qu'on ne connaît que très partiellement le matériel le plus ancien), il faut attendre la fondation de Marseille pour avoir un autre repère sûr ; en effet, on peut affirmer maintenant que c'est bien en 600 que les Phocéens fondèrent Marseille et l'importance du matériel recueilli permet avec certitude de fixer vers cette date le passage du Corinthien Ancien au Corinthien Moyen.

Telles sont, ramenées à l'essentiel et simplifiées à l'extrême, les données de base sur lesquelles on peut fonder la chronologie absolue de la céramique de Corinthe. Or, si l'on se rappelle que dans la chronologie relative les céramologues distinguent, à partir des premières fondations grecques en Occident et jusqu'à l'époque de la fondation de Marseille, le protocorinthien géométrique, le protocorinthien subgéométrique (avec le style à figures noires), le style dit de transition, le Corinthien Ancien et le début du Corinthien Moyen — soit cinq phases successives — il semble à première vue difficile d'assigner à ces phases une certaine durée délimitée par deux dates absolues, même si on présente celles-ci comme approximatives. Cependant, à bien y réfléchir, on dispose de trois repères (750 *circa*, 688, 600), échelonnés sur plus d'un siècle, dont les deux premiers permettent de situer dans le temps les deux phases les plus anciennes du protocorinthien et le troisième le passage du Corinthien Ancien au Corinthien Moyen (si l'on veut, de la phase 3 à la phase 4) ; ils donnent ainsi un cadre sans doute assez lâche, mais qui autorise cependant à mettre en face de la chronologie relative une chronologie absolue dont le degré de précision — mais aussi d'erreur — ne saurait dépasser le quart de siècle. Enfin, pour la dernière phase du Corinthien (le Corinthien Récent), les comparaisons avec la céramique attique fournissent des éléments précieux et cohérents avec l'ensemble même de la chronologie.

La chronologie de la céramique attique est, pour certaines époques

du moins, encore plus précise. On sait que, pour toute la période qui s'étend depuis la fin du style protoattique (c'est-à-dire la céramique attique d'époque « orientalisante ») jusqu'à la fin de la période archaïque, les spécialistes ne distinguent pas moins de cinq grandes phases successives : d'abord, la première époque des figures noires archaïques, qui prolonge dans une certaine mesure le protoattique (peintre de la Gorgone, Sophilos) et où dominent les influences corinthiennes ; la seconde époque des figures noires archaïques (celle de Clitias, l'auteur du vase François, ou de Lydos, par exemple) ; puis l'époque des figures noires classiques (Exékias, Amasis) ; enfin les deux premières phases de la céramique à figures rouges (par exemple, Andokidès et Euphronios d'une part, Brygos et Douris d'autre part) qui forment le style dit sévère et qui comprennent également, la première, les figures noires récentes (Nikosthénès, peintre d'Antiménès, groupe de Léagros) et la seconde les figures noires tardives (nombreux peintres de petits lécythes, comme le peintre de Thésée ou le peintre d'Athéna).

En face de cette chronologie relative, l'examen du matériel le plus ancien de Marseille et celui de Lipari — colonie fondée en 580 d'après Diodore — montre que la première époque des figures noires archaïques commence vers 600 et que le passage de la première à la seconde période se situe peu après 580. La date d'institution des Jeux panathénaïques, en 566, fournit un autre point de repère direct : la plus ancienne amphore panathénaïque, offerte à l'occasion des Jeux, qui soit parvenue jusqu'à nous, est une œuvre de l'école de Lydos qui doit être toute proche de cette date. D'autre part, le style de la frise du trésor de Siphnos, consacré à Delphes en 525, correspond exactement — et à cette époque il est parfaitement possible de comparer peinture sur vases et relief de faible modelé — à celui de la période qui, en céramique, suit immédiatement l'invention des figures rouges, invention qui marque le début du style sévère. On peut donc dire, sans arbitraire, que c'est aux environs de 530 qu'apparaissent à la fois le style sévère et les figures noires récentes. Un peu plus tard, en 490, le tumulus de Marathon renferme de nombreuses offrandes — lécythes à figures noires de style tardif et coupe à figures rouges de la dernière phase du style sévère — qui permettent de placer aux alentours de cette date la dernière période de la céramique attique d'époque archaïque. Enfin, l'examen du riche matériel qui fut enseveli après le sac par les Perses de l'Acropole d'Athènes, en 480, indique que c'est précisément vers ce moment que se place la fin du style sévère proprement dit.

Entre 600 et 480 les repères sont donc nombreux pour la céramique attique et ils autorisent une chronologie plus serrée que pour les vases corinthiens. La chronologie relative doit, elle aussi, être beaucoup plus nuancée, car, à l'intérieur des grandes phases que nous avons définies, les étapes sont très nombreuses et l'évolution de chaque élément — forme, décoration, sujets, style — contribue, de manière indépendante, à préciser cette chronologie. Les indications fournies par le style sont évidemment les plus importantes. C'est ainsi qu'on peut suivre pas à pas le progrès qui s'accomplit dans le dessin de l'anatomie et que nous schématiserons ici très brièvement. Au cours de la première moitié du <sup>vi</sup>e siècle les figures, d'abord raides et anguleuses, s'assouplissent peu à peu, puis le visage s'anime d'un sourire; mais l'œil est encore très gros, le front fuyant, les corps présentés de face tandis que les têtes et les membres sont figurés de profil; les vêtements ne sont que des sortes de chapes raides couvertes d'ornements, sans lien véritable avec le corps qu'elles recouvrent. Après 550, le torse est très souvent dessiné de profil, l'œil prend une dimension — sinon une forme — normale (jusqu'à la fin de l'époque archaïque, on le sait, l'œil est représenté de face dans un visage toujours de profil); le front se redresse, le nez acquiert une valeur propre, presque exagérée au troisième quart du <sup>vi</sup>e siècle, où la mode veut qu'il soit long et pointu. Les visages s'animent, deviennent expressifs; les lèvres remuent. Les détails anatomiques figurés jusqu'alors — mélange de convention et d'observations réalistes (clavicules, ligne inférieure des seins, contour des genoux, traits longitudinaux sur les bras et les jambes) — se compliquent et se précisent (dessin des côtes, muscles du dos, des cuisses, biceps). Les draperies s'assouplissent, les plis apparaissent et se multiplient. Après 530, l'invention des figures rouges permet d'enrichir considérablement le répertoire anatomique: les corps d'athlètes sont entièrement couverts d'un fin lacs de muscles d'une remarquable exactitude. La vigueur des torsos et des membres s'allie à un certain maniérisme gracile des extrémités, comme le montrent notamment les doigts recourbés vers l'extérieur; les draperies, elles aussi très travaillées, se caractérisent par des groupes de plis superposés formant des sortes d'escaliers symétriques, aux bords anguleux. A la fin du style sévère, le dessin s'assouplit encore et devient d'une extrême liberté: les raccourcis, les mouvements de torsion, les recherches d'expression se multiplient; enfin, les draperies désormais collent au corps qu'elles laissent souvent même deviner par transparence et la souplesse des plis épouse la sinuosité des mouvements.

## Céramique et histoire grecque

Les autres éléments constitutifs de la céramique attique, s'ils apportent des indications chronologiques moins précises, permettent également d'en suivre indépendamment l'évolution d'une manière assez détaillée. Il en est ainsi, par exemple, pour la forme de la plupart des vases : l'hydrie, lorsqu'elle apparaît vers la fin de la première époque des figures noires archaïques, est presque sphérique, puis l'épaule se dessine peu à peu et son inclinaison, d'abord prononcée, diminue et forme un angle plus marqué avec la panse qui devient progressivement plus haute et plus cylindrique ; enfin, une nouvelle forme est créée vers le début du <sup>ve</sup> siècle. Le lécythe suit exactement la même évolution : presque sphérique à l'origine, il devient cylindrique au <sup>ve</sup> siècle avant d'être remplacé plus tard par une nouvelle forme (lécythe aryballisque). L'évolution des coupes est particulièrement frappante : dix-neuf formes différentes — et la plupart successives — peuvent être distinguées pour les seules coupes à figures noires.

Les divers traits de l'ornementation, si accessoires soient-ils dans la céramique attique archaïque, déterminent eux aussi des séries chronologiques assez claires. Ainsi la palmette a, dans la première moitié du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, la forme d'un demi-cercle aux feuilles étroitement serrées, au centre très gros. Après 550, le centre se réduit et les extrémités des feuilles commencent à se séparer les unes des autres ; puis la palmette s'allonge, les feuilles centrales deviennent plus hautes, les feuilles latérales de plus en plus courtes ; au dernier quart du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, elles sont toujours de longueur très inégale, mais elles se séparent complètement les unes des autres. De la même façon, le rameau de lierre constitue un élément caractéristique : il fait une apparition timide à l'époque d'Amasis, comme un des attributs de Dionysos ; puis, dans les figures noires récentes, cet élément dionysiaque envahit tout le champ du décor ; les rameaux, formés d'abord de feuilles et de grappes bien dessinées, se transforment progressivement en de simples tiges flanquées de points indépendants qui constituent un pur élément décoratif, sans lien avec le thème représenté ; à la fin des figures noires, ils ne forment plus qu'un réseau de lignes entre-croisées.

Dans une moindre mesure, les thèmes figurés, eux aussi, évoluent au cours des générations. C'est ainsi que les figures noires archaïques marquent une nette prédilection pour les grandes scènes mythologiques groupant de nombreux personnages (Gigantomachies, Amazonomachies, Centauromachies, chasse de Calydon, etc...) ; à l'époque



## G. Vallet et F. Villard

classique des figures noires, les représentations, tout en conservant un caractère essentiellement mythologique ou héroïque, présentent un aspect beaucoup plus individuel (exploits d'Héraclès ou de Thésée, naissance d'Athéna, monomachies variées). A partir du style sévère, c'est non plus le dieu ou le héros, mais l'homme qui est le thème essentiel (d'abord scènes de la vie courante, rencontres athlétiques, beuveries, puis, dans le courant du <sup>ve</sup> siècle, éphèbes à la palestra, enfin, scènes de gynécée).

A tous ces éléments constitutifs qui, isolément, ont déjà une valeur chronologique, viennent souvent, dans la céramique attique, s'ajouter des inscriptions ; leur intérêt, pour la datation des vases, réside moins à vrai dire dans la forme des lettres que dans leur contenu lui-même. Elles peuvent, pour la plupart, se ranger en deux catégories ; d'un côté, diverses combinaisons de signatures d'artistes — potiers et peintres — permettent de déterminer avec précision la production d'une époque donnée ou, parfois même, de situer une génération par rapport à une autre : c'est ainsi que, dans la céramique attique à figures noires, Tléson signe ses coupes en indiquant qu'il est le fils de Néarchos dont les œuvres — plus archaïques par le style — sont par ailleurs connues. D'autre part, entre le milieu du <sup>vi</sup> et le milieu du <sup>ve</sup> siècle, apparaissent en grand nombre des noms de *kaloi*, désignant les beaux éphèbes à la mode qui n'ont pu fleurir, dans toute leur jeunesse, que pendant une dizaine d'années environ. Les associations de ces *kaloi* permettent, de proche en proche, d'établir pour cette époque une chronologie relative très serrée. Bref, si de la fin du <sup>vii</sup> jusqu'au début du <sup>iv</sup> siècle on peut dater avec une précision de l'ordre du quart de siècle la céramique d'Athènes, il y a toute une période d'à peu près un siècle (550-450 environ) où la marge d'incertitude ne dépasse pas la décennie.

\* \* \*

Ainsi, en tenant compte des limites et des réserves que nous avons indiquées, il est possible d'assigner sans arbitraire à un fragment ou à un vase une *origine* et une *date* dont le degré de précision varie selon les séries et selon les époques. Or, c'est le caractère précis de ces localisations et de ces datations qui peut rendre à l'historien le plus grand service en comblant, dans une certaine mesure, les lacunes de son information : pour toute l'époque archaïque et, à un moindre degré, pour l'époque classique, la céramique est une source très pré-



## Céramique et histoire grecque

cieuse non seulement, c'est l'évidence même, dans le domaine des recherches archéologiques et de l'histoire de l'art, mais aussi pour l'histoire des cités (topographie, vicissitudes d'un site), de leur activité économique et de leurs relations commerciales.

En effet, par les datations précises qu'elle autorise, la céramique joue, dans la fouille d'une ville grecque, un rôle de tout premier plan. Il faut d'abord que des observations stratigraphiques attentives aient mis les niveaux successifs en lumière, puis ceux-ci en relation avec les habitations correspondantes ; tel est du moins le but idéal à poursuivre, car il faut bien reconnaître que, dans la pratique, il n'est pas toujours facile ni même possible d'arriver à ce résultat. Là où la liaison entre une maison ou une rue et une couche de terrain est nette, la datation de la couche, donc de la maison ou de la rue, pourra être effectuée au moyen de la céramique. Il est clair que pour dater ainsi les phases successives de l'habitat de nombreuses précautions devront être prises, dans le détail desquelles il n'est pas question d'entrer ici (jeu des *termini post quem* et *ante quem*, utilisation tantôt des fragments les plus anciens, tantôt des plus récents), mais on peut dire, en gros, que l'étude de la céramique jointe à une méthode stratigraphique rigoureuse et non systématique permet de dater les constructions mises au jour. Il va de soi que le problème risque de se poser en termes différents pour un monument public (temple, portique, etc...) pour lequel des indications extrinsèques peuvent fournir des critères chronologiques plus ou moins précis, suivant qu'il s'agit d'un édifice dont on sait par ailleurs les circonstances de l'érection ou d'une construction qui, par sa technique et surtout par son style, s'insère dans une série dont l'évolution est connue (il en est ainsi par exemple pour les temples doriques archaïques). Encore faut-il que l'édifice soit suffisamment conservé pour que soient accessibles à l'étude les éléments significatifs, colonnes, chapiteaux, corniches. Mais, si la céramique recueillie n'est plus alors le seul élément de datation utilisable (comme dans le cas des maisons pour lesquelles les considérations de technique ne sauraient fournir que des indications chronologiques très vagues), elle apporte cependant, pour dater la plupart des édifices archaïques, des confirmations ou même des précisions qui ne sont pas négligeables : grâce à la céramique, on peut placer un peu après le milieu du VI<sup>e</sup> siècle la construction du temple d'Apollon à Corinthe, qui, à son tour, sert de jalon précieux pour la chronologie absolue des temples doriques archaïques de Grèce propre. Mieux encore, c'est le plus souvent par

la seule céramique que l'on peut préciser la date de construction ou de destruction d'un mur de défense ou d'une enceinte fortifiée ; la céramique, dans ce cas, conduit directement à l'histoire des vicissitudes d'une cité.

A partir du moment où l'on admet pour la datation des vases le degré de précision que nous avons indiqué, il devient évident qu'ils pourront être utilisés comme repères chronologiques pour d'autres œuvres d'art auxquelles ils se trouveront associés. Ainsi certaines sculptures funéraires seront datées par l'ensemble des vases qui figurent dans la sépulture ; c'est le cas par exemple d'une courotrophe qui ornait une tombe de Mégara Hyblaea, en Sicile : cette statue, œuvre d'artistes locaux, était isolément difficile à dater, mais les deux vases recueillis dans la tombe ont permis de la situer au second quart du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. De la même façon, les statuettes de terre cuite qui constituent une part importante du mobilier funéraire seront datées avec une assez grande précision, si l'on tient compte de leur association dans des tombes avec de la céramique.

A côté de ces associations en quelque sorte directes, il faut tenir le plus grand compte des rapprochements stylistiques. A première vue, la chose n'est pas sans surprendre et on se demande souvent s'il est de bonne méthode de comparer, de rapprocher pour leur style telle œuvre relevant du grand art et la représentation qui figure sur un modeste vase. Mais c'est oublier qu'en Grèce, pour toute la période archaïque, la céramique est une branche du grand art et qu'elle évolue au moins aussi vite que la grande plastique ; en effet, les progrès dans le mouvement des personnages et dans le rendu de l'anatomie ou des draperies sont plus faciles à exprimer dans un dessin que dans des œuvres à trois dimensions. Or, la grande peinture ne joue qu'un rôle assez effacé jusqu'au début de la période classique ; c'est donc dans les principales séries de la céramique grecque (Corinthe et surtout Athènes) que l'on peut suivre de près le développement de l'art grec archaïque. Ajoutons que les vases peints sont infiniment plus nombreux que les œuvres de la plastique, ce qui permet de saisir toutes les nuances de cette évolution. Ce qui est vrai pour la plastique l'est encore davantage pour le bas-relief, plus directement comparable par son expression presque linéaire à la peinture des vases : ainsi c'est la céramique qui permet de préciser la date d'œuvres telles que les deux bases palestriques du Musée national d'Athènes ou les métopes du trésor des Athéniens à Delphes.



Pourtant, est-il besoin de le dire, là n'est pas l'essentiel. La céramique est une source précieuse de renseignements directs pour qui étudie, au sens large, l'histoire de la Grèce.

Nous nous contenterons de rappeler d'un mot les enseignements qu'elle peut fournir pour la connaissance de la vie quotidienne des Grecs et, plus spécialement, des habitants d'Athènes. Cette mine de documents a été souvent exploitée avec bonheur, qu'il s'agisse du costume, de la toilette, du mobilier ou, d'une manière plus générale, du genre de vie lui-même. Signalons simplement que les représentations des vases attiques permettent de serrer de beaucoup plus près qu'on ne le fait souvent l'évolution des mœurs : elles montrent par exemple, entre 530 et 450 environ, la domination presque exclusive des sujets masculins où s'affichent volontiers les formes les plus réalistes de « l'amour grec » ; à cette époque, les rares personnages féminins sont presque toujours des courtisanes. En revanche, à partir de la seconde moitié du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, les scènes féminines se multiplient (travaux des femmes dans le gynécée, scènes de toilette, etc...) et toute la famille se trouve parfois réunie autour de l'enfant qui joue ou de l'homme qui part pour la guerre.

Même si l'on fait abstraction de l'histoire des mœurs et des modes de vie, l'étude de la céramique n'est pas sans intérêt pour l'historien. Pourtant, des réserves s'imposent : par exemple, il peut être dangereux d'utiliser pour l'histoire les grandes périodes que détermine l'évolution de la céramique ; ainsi on parle souvent d'époque géométrique (<sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle) et d'époque orientalisante (<sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle), sans se rendre suffisamment compte que ces phases ne correspondent à rien dans l'évolution historique du monde grec. En effet, le passage du <sup>viii</sup><sup>e</sup> au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle ne représente aucune coupure, alors que c'est le milieu du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle, en pleine « époque géométrique », qui marque le début d'une nouvelle période très importante, celle de l'expansion et de la colonisation grecques en Occident. Parfois, les historiens sont également tentés de mettre en rapport les phases de l'évolution de certaines grandes séries avec les principaux événements de l'histoire politique de la cité productrice : il en est ainsi notamment pour Corinthe où l'on a souvent cherché à faire coïncider les règnes des Cypselides et, en particulier, celui de Périandre, avec les périodes les plus importantes de la céramique corinthienne. Il est inutile de souligner la vanité de telles tentatives.

Ces réserves une fois faites, la céramique constitue une source historique de premier ordre quand il s'agit de préciser l'histoire d'un site grec ou de la progression de l'hellénisme dans une région déterminée. Il va de soi, par exemple, que, dans cette histoire grecque qui, des origines jusqu'aux temps hellénistiques, est une expansion plus ou moins rapide et plus ou moins durable vers les régions les plus variées de la Méditerranée, la céramique jalonne, de ses repères sûrs, les réussites ou les reculs de l'hellénisation du monde antique. Là encore, l'affirmation peut surprendre. Mais le Grec, dont on a souligné à l'envi le goût du voyage, l'aptitude au commerce et la faculté de s'expatrier, ne circule guère et ne s'installe pas sans emporter avec lui, puis sans fabriquer ou sans importer non seulement des vases de prix, mais sa vaisselle la plus courante : il est impossible par exemple d'imaginer un Grec d'Occident utilisant pour boire une poterie indigène ; on conçoit alors comment la céramique est la marque nécessaire de l'occupation d'un site par les Grecs et, du même coup, on voit l'importance des repères chronologiques qu'elle fournit. A titre d'exemple, une datation erronée et une interprétation inexacte de certaines séries, en réalité fabriquées sur place en Occident par les colons, avaient conduit à imaginer, dans l'Ouest, une phase plus ou moins longue de « précolonisation » — avec installation des Grecs dans des « comptoirs » — ce qui avait donné lieu à de séduisantes hypothèses ; ailleurs, les plus anciens tessons permettent, pour un site donné, pourvu qu'il ait été suffisamment fouillé, de fixer la date de fondation ou de confirmer les données de la tradition littéraire ; la céramique permet encore de dater la destruction ou l'abandon de la cité, bref de déterminer, dans le temps, les vicissitudes d'un habitat. Est-il besoin de dire que, dans l'espace, c'est grâce à elle que l'on peut suivre les phases de l'extension ou du rétrécissement d'un site ?

Un exemple précis illustrera, de façon concrète, ce rôle de la céramique dans la reconstitution de l'histoire d'une ville. Pour Mégara Hyblaea, colonie fondée sur la côte orientale de Sicile par Mégare de Grèce, la tradition littéraire est pauvre. Deux données divergentes subsistent pour la date de fondation : selon Thucydide, la ville fut fondée quelques années après Syracuse (soit vers 728), selon Éphore, elle était, après Naxos, la plus ancienne des colonies grecques de Sicile (soit en gros vers 750) ; Hérodote rapporte sa destruction par Gélon, tyran de Syracuse et Thucydide encore signale que, de son temps, le site restait désert ; enfin, Tite-Live indique que, au moment du siège de Syracuse par Marcellus, Mégara fut prise et détruite par

## Céramique et histoire grecque

les Romains. Dans ce cadre lâche d'une existence mouvementée, la céramique recueillie dans les fouilles apporte d'intéressantes précisions ; d'abord, les fragments les plus anciens sont d'un type antérieur aux plus anciens trouvés à Syracuse, ce qui amène à préférer la tradition d'Éphore à celle de Thucydide ; puis la ville s'est étendue progressivement et l'étude du protocorinthien, abondant ici comme sur tous les sites grecs de Sicile, permet de suivre les étapes de ce développement. Par la suite, l'examen de la céramique attique permet d'affirmer que c'est bien vers les années 485-480 que se situe sa destruction par Syracuse. Vient alors une phase où l'absence quasi totale de tessons confirme que, comme le disait Thucydide, le site fut pendant un temps abandonné ; puis l'apparition de la céramique à figures rouges apprend que, peu après 350, la vie à Mégara renaît. Naturellement, pour toute cette seconde période, les monnaies fournissent des indications chronologiques précieuses ; encore faut-il tenir compte de la longue durée pendant laquelle une pièce a pu circuler : ainsi un trésor enfoui dans la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle contenait encore quelques monnaies de Syracuse de la première moitié du v<sup>e</sup> siècle, d'une époque où Mégara était inhabitée. Le cas de Mégara Hyblaea n'est évidemment pas privilégié et on pourrait donner bien d'autres exemples.

\* \* \*

A partir du moment où l'on constate l'importance numérique et la large diffusion de certaines séries de vases, on est amené à se demander dans quelle mesure les progrès accomplis dans l'étude de la céramique peuvent être utiles à qui tente, au milieu de bien des incertitudes, de se faire une idée de la vie économique de la Grèce. C'est là sans doute le problème le plus important et aussi le plus délicat. Peut-on de simples tessons tirer des conclusions sur le tracé et la date des voies commerciales ? Peut-on surtout estimer ce que représentaient la production et le commerce des vases dans l'ensemble de l'activité, des exportations — ou des importations — d'une cité ?

Il est difficile de répondre *a priori* à ces questions que pose l'historien avec un certain scepticisme. Il convient d'abord de distinguer une série de cas d'espèce. Sans entrer ici ni dans les considérations de méthode ni dans les discussions de détail, nous nous contenterons de voir les données du problème et, de ces remarques préliminaires, se dégageront peut-être certaines indications permettant de répondre, au moins partiellement, aux questions posées.

En abordant une telle étude, on est tenté de considérer indépendamment les importations et les exportations ; en effet, il faut bien par exemple se demander si l'accroissement, ou la diminution, des importations dans une cité donnée s'explique par les vicissitudes de la vie économique de la cité importatrice ou par des modifications qui peuvent apparaître dans la production ou dans l'orientation du commerce de la cité exportatrice ; d'autre part, l'ordre des conclusions n'est évidemment pas le même suivant qu'on envisage le problème du point de vue de la cité qui importe ou de celui de la cité qui exporte.

Pourtant cette distinction est arbitraire, car on ne saurait, cela va de soi, étudier les phénomènes d'exportation sans considérer les marchés ni traiter des importations sans se référer à la production de la cité exportatrice. De plus, l'ensemble du problème est dominé par deux oppositions, dont l'une concerne les objets eux-mêmes et l'autre la nature des rapports entre la cité qui vend et les régions qui achètent.

Les objets d'abord : un vase peut être vendu pour lui-même (vase-marchandise) ou il peut être destiné à servir au transport d'une denrée déterminée (vase-récipient). On a parfois soutenu, il est vrai (E. Pottier, par exemple), que presque tous les vases attiques avaient été exportés non pas pour eux-mêmes, mais parce qu'ils contenaient du vin et que le vase n'était en quelque sorte qu'un emballage perdu. Mais de nombreuses raisons rendent ce point de vue invraisemblable : la moitié à peu près de la production exportée est représentée par des vases qui ne sont pas, à proprement parler, des récipients, notamment les coupes. Parmi les vases destinés à contenir du vin (amphores et cratères), la plupart ont des formes largement ouvertes qui ne conviennent pas au transport, car il est à peu près impossible de les fermer hermétiquement. Les hydries sont largement exportées ; or, c'est par définition un vase destiné à contenir de l'eau. Bref, le problème de la destination du vase se pose et il est essentiel : dans un cas, une cité produit (et une autre achète) de l'huile ou du vin ; dans l'autre, il s'agit d'une fabrication et d'un commerce de vaisselle.

La seconde opposition concernant la nature des rapports entre la cité exportatrice et les régions importatrices n'est pas moins importante et elle domine également la distinction secondaire entre importations et exportations. En effet, on doit relever une différence fondamentale de structure entre un commerce de type colonial et un commerce lointain ou, si l'on peut dire, « international ». Dans le



## Céramique et histoire grecque

premier cas, les routes sont sûres, les débouchés garantis, les intermédiaires inutiles ; les produits manufacturés de Grèce propre sont échangés contre des matières premières et notamment des denrées alimentaires comme le blé de Sicile ou de Grande-Grèce. Au contraire, le commerce lointain, dont les voies sont peu sûres, les débouchés incertains, ne peut se passer d'intermédiaires et suppose la vente sur des marchés non grecs d'objets susceptibles de supporter un fort accroissement de prix.

Ces deux oppositions fondamentales une fois établies, il convient d'examiner le volume des importations ou des exportations et leur plus ou moins longue durée. A ce niveau, il faut faire intervenir la distinction entre importations et exportations. En effet, quand la *céramique importée* sur un site donné ne s'étend que sur une faible durée, il faut *a priori* se demander si la ville dont la céramique est issue n'a exporté, en gros, que pendant ce laps de temps ou si cette phase ne représente qu'une période plus ou moins importante de ses activités exportatrices. Dans le premier cas, les conclusions qu'on pourra tirer, quelles qu'elles soient, concerneront essentiellement l'activité économique de la cité qui exporte (pourquoi et comment s'est-elle mise à produire pour l'exportation, pourquoi a-t-elle cessé ? c'est le cas, par exemple, de Sparte qui, entre 600 et 540 environ, exporte une abondante céramique, cratères d'usage courant et coupes plus précieuses). Dans le second cas, l'importation passagère, sur un site, de séries dont l'exportation ailleurs est de beaucoup plus longue durée peut concerner l'activité économique de la seule cité importatrice : c'est ainsi que Marseille cesse pratiquement, vers 500, d'importer de la céramique attique et l'arrêt presque total des importations jusque vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle correspond à une phase de déclin très accentué de la cité, déclin qui est confirmé par d'autres sources ; de même les importations attiques s'arrêtent à peu près complètement à Rome vers 480, alors qu'elles continuent à être abondantes en Étrurie pendant près d'un demi-siècle. Mais cette diminution ou cet arrêt des importations peut dépendre aussi d'une nouvelle orientation des marchés de la cité qui exporte : ainsi, dans le courant du V<sup>e</sup> siècle, l'activité exportatrice d'Athènes se tourne de plus en plus vers l'Adriatique et la plaine du Pô, vers Spina et Bologne.

Reste à envisager, du point de vue cette fois des exportations et de la production, le cas d'une cité qui *exporte* pendant un long laps de temps un volume important de céramique. Plus encore que celle



de durée, la notion de volume est évidemment toute relative, mais il nous suffira de rappeler ici que les séries corinthienne et attique forment, par rapport à toutes les autres, deux productions qui s'échelonnent sur de larges périodes et représentent des quantités considérables.

Peut-on, de cette masse de vases, de leur dispersion, tirer des éléments permettant de comprendre l'organisation des marchés et le fonctionnement de la production à Corinthe et à Athènes? Sans aucun doute, avec cette réserve toutefois que, dans l'état actuel des travaux, c'est surtout pour Athènes qu'on peut arriver à des conclusions concernant la production elle-même.

Pour Corinthe, il est aujourd'hui possible d'entrevoir dans sa structure l'organisation des marchés. L'importance commerciale de la ville qui jouissait d'une position privilégiée — l'existence d'une voie de portage pour les bateaux eux-mêmes à travers l'Isthme est attestée dès le VII<sup>e</sup> siècle — est généralement mise en rapport avec le développement d'une économie véritablement monétaire qui est une des premières à se manifester en Grèce. C'est ainsi que des économistes (Heichelheim, Ed. Will) n'admettent l'existence d'une fabrication de série dans les ateliers de la céramique corinthienne qu'au moment où la monnaie commence vraiment à jouer un rôle dans la production aussi bien que dans les échanges. Or, c'est seulement vers les années 560 qu'apparaissent d'une part les petites divisions monétaires et que débute d'autre part la diffusion en Occident des monnaies au Pégase. Mais c'est précisément vers le second quart du VI<sup>e</sup> siècle que diminuent très sensiblement les exportations de céramique. Au contraire, dès la fin du VIII<sup>e</sup> et pendant tout le VII<sup>e</sup> siècle, les ateliers de Corinthe fabriquaient une très abondante production de série : en Sicile comme dans une large partie de la Grande-Grèce, la céramique de Corinthe constitue à cette époque la vaisselle quotidienne des colons. Corinthe, en effet, à côté de quelques beaux vases à décor figuré, produit alors et exporte une masse de petits vases à décor subgéométrique très simple (aryballes ovoïdes ornés de frises de chiens courants, skyphoi et coupes à décor linéaire), d'une technique excellente, mais d'un dessin extrêmement schématique et stéréotypé. Cette production de série et ce commerce de masse précèdent donc l'économie monétaire.

Les exportations de Corinthe comprennent aussi bien des vases-récipients que des vases-marchandises. En effet, les petits aryballes et les alabastres étaient exportés en raison de leur contenu, des huiles

## Céramique et histoire grecque

parfumées sans doute. Mais la grosse masse des exportations ne se limite pas à des récipients : elle est constituée surtout par des vases à boire, skyphoi ou coupes ; d'ailleurs les grands vases fermés du type de l'amphore n'existent pratiquement pas dans la céramique corinthienne. Ainsi la céramique en tant que telle, plus encore que les huiles parfumées, constituait dans le commerce de Corinthe avec les cités d'Occident la monnaie d'échange permettant aux commerçants de la ville d'acheter le blé des régions occidentales.

Resterait à expliquer comment la fabrication de série des ateliers corinthiens a pu se développer indépendamment de tout phénomène monétaire : c'est là un problème dont les données sont encore incertaines et qu'il serait trop long de discuter ici. Rappelons seulement que l'officine de potiers, comme l'a souligné justement Heichelheim, est sans doute le plus ancien exemple en Grèce d'*ergastérion*, d'atelier ayant dépassé le stade artisanal. Il faut naturellement se garder d'exagérer l'importance de telles fabriques. A Athènes même, où, nous le verrons, la production atteindra un niveau considérable, les ateliers les plus importants de l'époque classique groupent au maximum, autour d'un maître d'œuvre, une vingtaine de peintres.

Les conditions du commerce d'Athènes diffèrent sensiblement de celles de Corinthe ; en effet, si l'activité des deux cités, dont le territoire n'offrait que des ressources assez limitées, s'est manifestée ici et là par une exportation durable et massive de vases peints dans des régions très variées, Athènes, à la différence de Corinthe, a exporté surtout vers des pays qui étaient en dehors du domaine proprement grec : pendant plus d'un siècle, c'est l'Étrurie qui représente le débouché principal des vases d'Athènes. Au commerce colonial de Corinthe s'oppose donc le commerce lointain d'Athènes, ce qui implique une exportation d'objets de luxe.

Pourtant, pendant une assez longue période, Athènes exporta également de grands vases-récipients, les amphores dites SOS, qui contenaient sans doute de l'huile. Celles-ci constituent même la presque totalité des exportations attiques durant toute la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle. Mais à partir du moment où Athènes exporte non plus essentiellement de l'huile, mais de la céramique, ce sont les beaux vases signés des plus grands artistes qui affluent vers les riches marchés étrusques : le spécimen le plus remarquable en est le célèbre vase François, œuvre d'Ergotimos et de Clitias. Il y a bien aussi des exportations d'Athènes vers des cités proprement grecques, mais elles débutent sensiblement plus tard et surtout elles sont beaucoup

moins nombreuses et d'une qualité beaucoup plus médiocre. Puis, au début de l'époque classique, au moment où la population d'Athènes, qui est devenue la capitale d'un empire maritime, s'accroît de manière considérable, les exportations prennent une autre direction et revêtent un autre caractère : elles sont maintenant principalement orientées vers la plaine du Pô et accessoirement vers la Sicile, c'est-à-dire vers des régions riches en blé. Athènes, enrichie par l'hégémonie qu'elle exerce sur de nombreuses cités et par le produit régulier des mines du Laurion, ne vend plus sa céramique dans le simple but d'en tirer un profit ; il lui faut désormais se procurer avant tout les denrées alimentaires qui lui font de plus en plus défaut. Ainsi Athènes, au moment où la monnaie joue un rôle essentiel dans sa production, continue à troquer des vases contre du blé, comme jadis Corinthe en Sicile.

Reste à déterminer quel était l'ordre de grandeur de cette production des vases attiques et quelle place cette activité pouvait occuper dans l'ensemble de la vie économique de la cité. Une telle appréciation risque d'être arbitraire. Il ne suffit pas, en effet, de considérer les quelques dizaines de milliers de vases attiques épars dans les musées et il n'est pas davantage possible, à partir de fouilles nécessairement partielles, d'évaluer le nombre des importations attiques sur un site ou dans une région donnée. De telles tentatives sont *a priori* vouées à l'échec, car les résultats qu'on en pourrait tirer varieraient, selon le mode d'appréciation, du simple au décuple. Pour préciser cet ordre de grandeur, il est sans doute plus raisonnable de se placer au niveau même de la production en utilisant les études très poussées qui ont été, au cours de ces trente dernières années, consacrées par Beazley aux peintres de vases à figures noires et à figures rouges ainsi qu'à l'identification de leurs œuvres. Dans ce domaine, le scepticisme qu'affichent parfois des historiens ou même certains archéologues français n'est pas fondé : les méthodes d'attribution d'œuvres anonymes à des peintres, déjà connus par des vases signés, ou de détermination de nouveaux peintres anonymes peuvent être justifiées sans arbitraire ; elles trouvent une confirmation pratique, à la fois dans l'accord d'archéologues identifiant de manière indépendante une même œuvre et aussi dans le fait, souvent constaté, que des fragments, même de dimensions assez réduites, attribués isolément à un peintre déterminé finissent par recoller entre eux et former un seul vase. Ainsi, on peut établir à peu près combien de peintres ont travaillé à la même époque ; on peut également se rendre compte du nombre

proportionnellement très réduit de vases ou de fragments parvenus jusqu'à nous : dans les cas les plus favorables, l'œuvre connue d'un peintre est de l'ordre d'une trentaine de pièces, c'est-à-dire que nous ne connaissons sans doute qu'une part infime de sa production.

Or, on peut estimer à une centaine environ le nombre des peintres travaillant au même moment à Athènes à l'époque où la céramique attique était dans sa plus belle floraison (seconde moitié du VI<sup>e</sup> et première moitié du V<sup>e</sup> siècle). Il n'est naturellement pas possible d'en inférer le chiffre, même approximatif, de la production globale annuelle, car celle-ci était fonction non pas des capacités de production des peintres eux-mêmes, mais bien des possibilités d'écoulement de la marchandise. Néanmoins cette production devait atteindre un chiffre considérable et la très grande majorité des vases était exportée.

Pour pouvoir juger de l'importance relative de la production et du commerce des vases dans l'économie de la cité, il conviendrait d'une part de parvenir à fixer, au moins de façon approximative, leur valeur et, d'autre part, d'avoir un minimum d'informations sur le reste des activités économiques de la cité. La seconde de ces conditions est en fait impossible à remplir ; faute de données, on en est réduit dans ce domaine à des hypothèses dont on ne saurait faire état pour des comparaisons de caractère précis. En revanche, on possède certains éléments relatifs au prix de vente des vases au stade de la production. En effet, sous le pied de quelques-uns d'entre eux se trouvent inscrits des chiffres qui concernent généralement un groupe de vases dont la quantité et la valeur globale sont indiquées. On peut dire que, avant 470, le prix d'un grand vase variait entre deux et six drachmes, alors qu'un petit vase, un lécythe par exemple, valait aux alentours d'une drachme. Or, il est certain que, comme nous l'avons vu, les prix de la vente à l'exportation étaient beaucoup plus élevés, du fait notamment de l'existence d'intermédiaires ; il est significatif que les marques de marchands inscrites sous les vases sont en alphabet ionien : pour diverses raisons historiques, il semble impossible d'admettre, comme on le fait souvent, que ce sont des marchands établis en Ionie qui se chargeaient de transporter vers l'Ouest les vases d'Athènes ; il est beaucoup plus vraisemblable que c'étaient des métèques originaires d'Ionie, mais installés à Athènes, qui assuraient ce trafic lucratif, ces métèques dont le nom était, selon une glose tardive, synonyme de marchand et dont on sait que, au temps de Solon, ils devaient pour exercer leur activité payer à la ville une redevance spéciale. Ainsi, lorsqu'on étudie le commerce

**G. Vallet et F. Villard — Céramique et histoire grecque**

d'Athènes, on est amené à constater que la céramique constituait une monnaie d'échange de premier ordre et, directement ou indirectement, une source d'enrichissement importante pour la cité.

\* \* \*

Naturellement, ce qui vaut pour Athènes et dans une moindre mesure pour d'autres cités ne vaut pas pour toutes. Sans même parler des régions dont l'économie était essentiellement agraire, il y avait de riches villes commerçantes et réputées comme telles qui n'exportaient pas de céramique (c'est le cas, par exemple, de Milet et d'Égine), d'autres qui en exportaient fort peu et qui, comme les précédentes, trouvaient ailleurs le plus clair de leurs bénéfices commerciaux : les objets de ce trafic (denrées alimentaires, matières premières comme le bois et les métaux, objets manufacturés) ont le plus souvent disparu sans laisser aucune trace. Il serait donc déraisonnable de prétendre, à partir de la seule céramique, dresser un tableau complet de la vie économique de la Grèce à l'époque archaïque.

Ces réserves ne doivent pourtant pas faire oublier le rôle important que jouait le commerce des vases dans le monde grec jusqu'à l'époque hellénistique. Les fouilles confirment assez qu'une cité dont le niveau de vie était prospère achetait, à prix plus ou moins élevé, une céramique qui plaisait aux vivants et qui honorait les dieux et les morts. Ainsi, les importations de céramique sont, parmi d'autres, un signe de l'activité économique d'une cité.

Mieux encore, dans ce lent foisonnement de l'époque archaïque qui voit, sur les rivages de la Méditerranée, se former une civilisation, la céramique permet aujourd'hui, grâce à ses repères sûrs, de suivre, dans le temps, le progrès d'un art, l'évolution des mœurs et, dans l'espace, la marche même de l'hellénisme.

G. VALLET,  
Professeur à la Faculté des Lettres  
de Clermont-Ferrand.  
et F. VILLARD,  
C. N. R. S.

# *La domination carolingienne en Catalogne<sup>1</sup>*

---

## *L'établissement de la domination carolingienne sur la région*

Comment la domination carolingienne s'est-elle établie sur une région extrême de l'Empire, la région transpyrénéenne que certains chroniqueurs français contemporains ont désignée par la locution de *Marche Hispanique*, faute de nom concret susceptible de la distinguer de l'ensemble de l'Hispania, occupée alors en grande partie par les Sarrasins?

Ce sujet offre un intérêt tout spécial, bien au delà de celui que pourrait inspirer une vision étroitement locale. Il illustre un aspect du monde carolingien ; il aide à la compréhension de la structure politique de l'Empire — ou du Royaume qui lui succéda — projetée sur une région frontière qui, heureusement pour nous, historiens, conserve une documentation abondante, suffisante pour éclairer les lignes fondamentales de son développement historique.

Abordons le sujet par une exposition préalable des circonstances et du caractère dans lequel la domination franque s'établit sur cette région.

La situation de la frontière entre le Royaume franc et l'Émirat hispanique de Cordoue s'était stabilisée depuis que le roi Pépin, après la prise de Narbonne et la libération de la Septimanie, en 759, avait rétabli dans les Pyrénées l'ancienne frontière romaine entre l'Espagne et la Gaule. On était arrivé, en apparence, à une situation solide et

1. Leçons professées en Sorbonne les 8 et 9 décembre 1960.

### Ramon d'Abadal

stable ; en fait, pendant quatre lustres, il n'y eut pas la moindre friction entre les deux puissances voisines.

Ce fut Charlemagne qui rompit l'équilibre par sa célèbre expédition de 778 à Saragosse, expédition qui devait tragiquement finir à Roncevaux. Cette expédition était à son origine destinée, dans l'esprit de son royal promoteur, à implanter une espèce de protectorat sur l'Espagne musulmane en accord avec le secteur sarrasin rebelle au pouvoir du nouvel émir, l'omeyade Abd-al-Rahman. Cependant l'échec de l'entreprise modifia le sens des événements ultérieurs.

Il est clair que, dans la zone comprise entre l'Ebre et les Pyrénées, affectée par l'expédition, tout spécialement dans les régions d'Aragon et de Navarre, de nombreux éléments chrétiens indigènes durent collaborer avec le roi franc, ou, tout au moins, l'appuyer de leur sympathie. Après l'échec, et une fois la domination d'Abd-al-Rahman rétablie sur le pays, les éléments les plus compromis n'eurent d'autre solution de salut que d'émigrer dans le Royaume franc voisin. Ce sont les fameux *Hispani* dont si souvent se sont occupés les historiens et les philologues qui, d'ailleurs, ont exagéré leur importance, réelle, mais relative.

La plupart d'entre eux s'installèrent dans les régions méridionales de France, voisines de leur ancienne patrie. Certains même eurent accès à la Cour — rappelons le cas de Théodulfe. Ces *Hispani* allaient constituer immédiatement un ferment de propagande en faveur du projet de libération chrétienne de leur pays. Cette idée, bien différente de celle qui était à l'origine de la précédente intervention de Charlemagne, fut en principe acceptée par le roi qui en fit officiellement état dans les capitulaires et dans les lettres adressées à l'archevêque Élipand de Tolède à l'occasion du problème de l'adoption. On tabla là-dessus dans l'espoir d'obtenir la protection royale — espérance fondée sur le bon accueil officiel qui avait été réservé aux *Hispani* émigrés. Dans cet espoir fut déclenché le transfert volontaire et spontané de pouvoirs. Ce fut en 785 que la région de Gérone se livra à Charlemagne. « Cette année-là, dit la *Chronique de Moissac*, les habitants de Gérone livrèrent leur ville au roi Charles » ; et les *Annales de Barcelone* confirment à la même date : « Les habitants livrèrent la ville de Gérone au roi Charles. » Peu de temps après, les habitants des régions d'Urgell et de Cerdagne suivirent la même voie ; c'est du moins ce que laissent conjecturer les épisodes connus de la vie du célèbre partisan de l'adoption, l'évêque Felix d'Urgell.

Ce caractère de transfert spontané et volontaire de domaine est cor-



### La domination carolingienne en Catalogne

roboré par les préambules des capitulaires que Charlemagne lui-même promulga en faveur des *Hispani* immigrés, d'abord, et des habitants de Barcelone, ensuite.

Le premier capitulaire, faisant allusion aux *Hispani*, disait : « Certains hommes mus par l'oppression inique et le joug cruel que leur imposaient les Sarrasins, ennemis de la chrétienté, abandonnèrent leurs maisons et les propriétés qui leur appartenaient par droit héréditaire ; d'Espagne ils vinrent à nous et s'établirent en Septimanie, et, se soustrayant à la puissance des Sarrasins, se soumirent à notre domination par libre volonté spontanée. » Et le deuxième capitulaire disait, faisant allusion aux Barcelonais : « Les Goths ou Espagnols habitants de la fameuse ville de Barcelone ou du château de Terrasa, fuyant le joug cruel des Sarrasins, ennemis du nom du Christ, se rapprochèrent de nous et donnèrent ou cédèrent librement leur ville à notre omnipotence ; et se soustrayant à la puissance des Sarrasins, se soumirent à notre domination par libre et promptة décision. »

Conséquent dans son attitude, le roi reçoit ses nouveaux sujets et les place sous sa protection spéciale ; il promet de les défendre et de les conserver dans l'unité de la foi et l'unanimité de la paix ; il concède au surplus l'immunité aux Barcelonais et leur promet un prompt secours en cas de besoin. Il ne s'agit donc point d'une domination dérivée du droit de conquête, mais d'un apport volontaire et amical de gens à la recherche d'une protection. La portée théorique de l'entreprise de Charlemagne au sud des Pyrénées est donc distincte et ne peut se comparer aux campagnes royales sur les frontières gasconnes, bretonnes, saxonnes, avares, etc... Dans le cas qui nous occupe, même quand il s'agit, non de cession spontanée comme celle des habitants de Gérone et d'Urgell, auxquelles nous avons fait allusion, mais de campagnes militaires comme celles qui préludèrent à la soumission de Barcelone ou celles qui n'aboutirent pas, de Huesca et de Tortose, sont toujours des entreprises de libération, non de conquête ; leur fin théorique tend plus à libérer les chrétiens indigènes de la domination musulmane qu'à établir une domination franque.

Ces circonstances établies, on s'explique bien que le gouvernement local soit resté aux mains des autorités indigènes. Barcelone, une fois libérée, est confiée au comte Bera, un comte goth qui antérieurement devait gouverner le Roussillon où nous le savons établi ; pour la garde de la ville et celle des frontières on lui adjoignit une garnison exclusive de Goths. Le comte Borrel, d'Urgell-Cerdagne, devait aussi être Goth ; tout comme, probablement, Rostagne, comte de Gérone et Ermen-

### Ramon d'Abadal

gaud, comte d'Empuries. Par exception, à la place laissée vacante par Bera en Roussillon on mit un Franc, Gaucelme, fils de celui qui avait dirigé l'expédition sur Barcelone, saint Guillaume de Toulouse.

Comme, d'autre part, depuis le premier moment on garantissait aux habitants du pays le respect de leurs propriétés, le maintien de leurs lois en vigueur — c'est-à-dire de la loi visigothique — la faculté de se rendre eux-mêmes la justice, à l'exception des causes majeures réservées au tribunal du comte ; l'exemption d'impôts ; la limitation de charges ; la restriction locale du service militaire, il s'avérait ainsi que, dans l'ensemble, la soumission à la domination franque devait constituer pour les indigènes une véritable libération.

Cependant nous savons bien que dans la vie réelle les garanties politiques sont toujours précaires, et elles l'étaient encore plus à l'époque dont nous nous occupons. Ce n'est pas non plus une garantie de justice et de bon ordre que d'être gouverné par ses concitoyens. Des conflits nés des abus des comtes — bien qu'ils fussent indigènes en grande majorité — surgirent tout de suite et donnèrent lieu à des interventions royales répétées pour rétablir l'ordre. Il s'agit non seulement de conflits d'ordre interne, de relations entre gouvernants et sujets, mais aussi de conflits extérieurs, de haute politique, de relations avec le pouvoir musulman voisin, qui donnèrent lieu à la destitution de Bera en 820 et à l'implantation de comtes francs dans l'administration du pays.

En Catalogne se répétait le cas survenu dans la région septentrionale de la Gothie narbonnaise deux générations auparavant. Ici aussi les gens du pays s'étaient volontairement livrés à Pépin, et ici aussi on laissa le gouvernement local aux comtes goths. Mais les conflits qu'ils provoquèrent obligèrent le roi à mettre un comte franc en 757 pour Nîmes et Uzès. Les *Annales d'Uzès* rapportent le cas en nous disant que ces lieux « furent soumis — à cette occasion — à la domination des Francs, celle des Goths ayant cessé ».

Les *Annales* doivent traduire l'opinion des contemporains selon laquelle c'est à travers l'implantation de comtes francs à la place des indigènes que le changement de domination sur le pays devient tangible. Pareillement, quand Charlemagne alarmé par la défection de l'Aquitaine, à la suite du désastre de Roncevaux, voulut solidement asseoir son autorité sur cette région, il installa, dans les villes et la campagne, à la place des anciens indigènes, de nouveaux comtes, des abbés et des vassaux royaux de nationalité franque.

Ainsi donc, c'est avec la nomination du comte franc Rampon pour

### La domination carolingienne en Catalogne

Barcelone-Gérone-Besalú et de l'aragonais Aznar Galindo pour Urgell-Cerdagne, en 820, que la domination franque fit sentir son poids de pouvoir étranger sur la Catalogne.

Ce poids fut accentué encore à partir de 826 par la nomination du comte Bernard qui, pour avoir englobé la Narbonnaise sous sa domination, outre les comtés catalans, est connu sous le nom de Bernard de Septimanie. Bernard était un autre fils de saint Guillaume de Toulouse et, par conséquent, frère de Gaucelme qui, nous l'avons vu, régenteait le comté de Roussillon. Avec le double gouvernement des deux frères s'implanta en Catalogne et en Septimanie un pouvoir de caractère régional exercé par la famille nettement franque des descendants de saint Guillaume, libérateur de Barcelone.

Contre ce pouvoir familial qu'à des détails postérieurs bien connus nous devinons despotique, se soulevèrent, en 826-827, Aizon et Guillemond (un compagnon et le fils de l'ancien destitué Bera), ils réussirent à rallumer l'esprit particulariste dans une partie du pays. Cette révolte est l'unique manifestation qui permette d'entrevoir une réaction violente du pays contre la domination étrangère.

Une fois maté le soulèvement d'Aizon, l'opposition, le désaccord d'une partie de la population du pays se cristallise, non pas contre le pouvoir franc, mais contre la famille des descendants de saint Guillaume, incarnation de ce pouvoir. Quand, peu après, se produisent de graves conflits familiaux au sein de la famille royale de France, la lutte entre l'empereur Pieux et ses fils, le comte de Toulouse Bérenger devient le symbole de cette opposition d'une partie du pays contre la famille de saint Guillaume ; c'est alors que l'*Astronome* constate « qu'une partie des Goths était aux côtés de Bernard, tandis que les autres étaient favorables à Bérenger ».

Bérenger mort, c'est la famille comtale de Carcassonne, souche de la famille comtale catalane, qui continua la politique d'adhésion à l'empereur et ensuite à son fils Charles le Chauve. Il advint donc que toutes les luttes internes du pays se polarisèrent autour des grandes familles qui se disputaient l'hégémonie du pouvoir régional : les descendants de saint Guillaume et les Carcassonnais descendants du Goth Bellon. Bien que les premiers fussent strictement francs et les seconds manifestement indigènes, cela n'impliquait en aucune manière chez ces derniers une tendance opposée à la domination franque ; au contraire, ce sont les Carcassonnais qui se distinguent toujours par leur fidélité inconditionnelle à la maison royale franque, par leur légitimisme.

### Ramon d'Abadal

Nous ne pouvons ici retracer l'histoire des événements qui suivirent l'exécution du Franc Bernard de Septimanie, en 844, et l'exaltation du Carcassonnais Sunifred. Mais il convient de noter qu'à la mort de Sunifred, en 848, le pouvoir royal reprend l'habitude de désigner des marquis francs pour gouverner la région maritime septimano-catalane. Ces marquis s'avèrent mauvais gouverneurs, parce qu'ils étaient soit incapables, comme Odalric, soit rebelles, comme Humfrid et Bernard de Gothie ; il fallut les destituer. Par contre, les comtes catalans, descendants de la maison de Carcassonne, se distinguèrent par leur légitimisme, leur fidélité à la maison carolingienne, fidélité que le temps et les circonstances pourront affaiblir, mais telle qu'ils ne prendront jamais une attitude de rébellion.

Et, à l'époque qui nous occupe, cette attitude de soumission ou d'adhésion personnelle au roi est celle qui compte. Le roi n'est pas seulement — comme il le deviendra dans le futur — le symbole du royaume, mais son incarnation. Sans roi, pas de royaume ; il n'y a qu'un conglomérat de peuples différenciés en races et en nations, éloignés les uns des autres par des communications précaires, isolés dans une économie de plus en plus fermée ; des régions prêtes à se désagréger en centres plus réduits, faits à la mesure de l'énergie et de la capacité des gouvernants locaux, des chefs qui sont arrivés à les diriger et à leur donner une consistance.

C'est donc sur le roi que se fonde l'unité du royaume. Quand le pays, qui sera avec le temps la Catalogne, vient faire partie du Royaume franc, la royauté est dans sa plénitude ; nous nous trouvons au moment du plein éclat et de la toute puissance de Charlemagne. C'est sur le roi que se concentre toute l'autorité et tout le pouvoir ; c'est au roi Charles que se livrèrent les habitants de Gérone ; et c'est à la toute puissance du roi, à sa domination que s'attachèrent librement, de leur propre volonté, les Goths et les Espagnols de la région de Barcelone.

L'autorité royale fut effective sur la région. Charlemagne l'exerça personnellement comme roi, et comme empereur à partir de 801. Louis le Pieux comme roi d'Aquitaine depuis 783 et comme empereur quand il succéda à son père en 814 ; Charles le Chauve de 840 à 877, et même Louis le Bègue en 878. Les autorités locales prirent part aux assemblées du royaume. Ces assemblées s'occupèrent souvent des questions d'intérêt régional. Le roi envoya à plusieurs reprises en Catalogne ses légats, en mission informative ou exécutive. Mais l'instrument essentiel de la domination du roi sur le pays sont les comtes qui gouvernent chaque circonscription locale ou comté.

## La domination carolingienne en Catalogne

Le roi exerce sur eux son autorité effective et ferme grâce au droit, dont il use souvent, de les nommer et de les destituer à son gré, de les soumettre à un jugement quand il le considère nécessaire.

Le pouvoir du roi se maintient activement sur la Catalogne tout au moins jusqu'à l'assemblée de Troyes, en 878. Cependant à cette assemblée le roi franc exerça pour la dernière fois ce droit de regard sur les comtes catalans. Guifred le Velu, Miron le Vieux, Sunyer II d'Empuries seront les derniers comtes de terres catalanes à avoir reçu des rois francs leur investiture ; en les nommant et sans en avoir le moindre soupçon, le roi franc Louis le Bègue a livré le pays aux mains des comtes qui, avec le temps, pourront être qualifiés du titre de premiers comtes catalans, car les membres de leurs familles exerceront héréditairement les honneurs inhérents à leur charge.

Le mécanisme des relations entre le pouvoir central du roi et le pouvoir local des comtes, qui donnait à ces derniers l'aspect de simples fonctionnaires, se trouvait dans la pratique — le fait est bien connu — modifié par l'institution de la vassalité, dont l'importance augmente chaque jour davantage. On entre dans cette structure de vassal par une double formalité : l'acte de recommandation personnelle et le serment de fidélité. Tous les comtes qui exercent leurs fonctions dans le Royaume carolingien, au moins jusqu'à l'époque de Louis le Bègue (878), sont à la fois fonctionnaires et vassaux royaux, c'est-à-dire qu'ils se sont personnellement recommandés au roi et lui ont juré fidélité ; tout cela avant d'être investis, ou, tout au moins, au cours de la cérémonie ; ils sont donc fonctionnaires et, de plus, fidèles vassaux du roi.

Les comtes catalans, comme tous les autres comtes du royaume, se trouvent donc liés au pouvoir royal sous ces deux aspects ; aspects qui doivent être pris en considération quand on analyse le processus d'évolution vers son indépendance et sa souveraineté.

Cependant, avant d'aborder l'analyse de cette évolution, il convient de faire quelques considérations préalables sur la prétendue influence que peut avoir eu l'existence d'un sentiment national dans l'accentuation d'un esprit d'indépendance en Catalogne.

Le professeur belge Dhondt, dans son livre très intéressant sur *La naissance des Principautés territoriales en France*, remarque que « nous pouvons tenir pour établie l'existence à l'époque carolingienne de nationalités, de groupes ethniques ». « Loin de nous, pourtant — ajoute-t-il — la pensée d'attribuer aux hommes du ix<sup>e</sup> siècle les sentiments du xx<sup>e</sup>. Nous ne croyons pas que les contemporains de Charlemagne, illettrés, sédentaires, confinés dans une étroite région, aient eu un sen-

### Ramon d'Abadal

timent actif, puissant de leur conscience nationale ; mais ce qu'on ne peut pas leur refuser, pas plus qu'on ne le refuserait aux populations les plus arriérées de notre globe, c'est une défiance instinctive, allant jusqu'à l'hostilité, pour tous ceux qui n'appartiennent point à leurs communautés, qui ne parlent point leur langue, qui n'ont point les mêmes habitudes de vie. Or, dans toutes les parties de l'Empire, c'était le Franc qui était l'étranger et, qui pis est, le conquérant. Il n'est donc guère douteux que de l'Èbre à l'Elbe un même désir de secouer le joug carolingien ait confusément prévalu. »

Pour raisonnables qu'elles soient, les affirmations de Dhondt ne peuvent être entièrement acceptées sans réserve, tout au moins en ce qui concerne la Catalogne. Il n'est pas prudent de parler, pour cette époque, des habitants d'une région comme d'une communauté homogène et unie permettant de songer à l'existence d'un sentiment politique commun. La séparation de classes est alors si accusée qu'il nous est difficile aujourd'hui même de l'imaginer ; entre les grands et les humbles — « majores et potentiores » et « minores et infirmiores » suivant la désignation officielle — il existe une telle différence de culture, de genre de vie, qu'il est impossible de leur attribuer une communauté de sentiments et de vision. Pour les humbles, paysans dans leur grande majorité, car la vie citadine est réduite à un minimum, la domination politique du pays ne se traduit pratiquement que par l'ensemble d'autorités en contact direct avec eux ; quand ces supérieurs — comtes et personnel subalterne — changent, leur orgueil ou leur bonté personnelle, leur rapacité ou leur libéralité pèsent plus que le fait d'être étrangers. Ce menu peuple peut avoir des préférences intimes pour telle ou telle autre des grandes familles qui monopolisent le pays ; mais les problèmes de souveraineté, d'indépendance de ce dernier ne le préoccupent guère ; d'autre part, son opinion, en supposant même qu'elle eût existé, n'aurait guère compté.

L'oligarchie des grands mérite une tout autre considération. Oligarchie à degrés nombreux, depuis les fonctionnaires qui détiennent toute sorte de charges publiques, jusqu'aux grands propriétaires qui sont devenus vassaux du roi ; des hauts dignitaires ecclésiastiques, au clergé qui administre les paroisses rurales, des puissants abbés et la foule de leurs moines, aux petits propriétaires qui parviennent à vivre de leurs rentes sans travailler personnellement. Tout ce peuple majeur se groupe autour des grandes familles. Ces dernières y puisent leur force et, en échange, assurent sa protection. Tout ce peuple majeur se lie à elles par des liens vassaliques et se sent poussé à les suivre dans



### La domination carolingienne en Catalogne

leurs entreprises et leurs rancœurs. C'est ce peuple majeur qui est bien à même de constituer une unité de culture et de civilisation, d'arriver au sentiment de cette unité, de l'apprécier et d'agir en accord avec ce sentiment.

Dans le cas qui nous occupe, ce peuple majeur qui vit en Catalogne, et celui qui vivait en Septimanie, est celui que les Francs désignaient sous le nom de Goth.

Nous ne pouvons maintenant nous attarder à expliquer sa formation, issue d'une conjonction de la population hispano-romaine péninsulaire avec une minorité germano-gothique surajoutée et qui s'était emparée du gouvernement du pays. Rappelons seulement que, de cette conjonction, naquit un État hispanique, avec une civilisation et une culture unitaires qui, au VII<sup>e</sup> siècle, sont les plus brillantes de l'Occident européen. L'invasion musulmane du début du VIII<sup>e</sup> siècle ruina l'État hispano-gothique, et les envahisseurs le remplacèrent par un nouvel État placé sur leur haute direction et leur autorité ; mais la civilisation et la culture gothiques continuèrent à végéter sous cette nouvelle domination des Sarrasins, relativement tolérante ; de même les anciennes autorités politiques et administratives locales, ecclésiastiques spécialement, restèrent en activité. Telle était la situation à l'époque qui nous occupe, au moment où la domination des Francs remplaça, à son tour, celle des Sarrasins : ils trouvaient en Septimanie d'abord, en Catalogne ensuite, une population à sélections sociales, politiques et ecclésiastiques bien définies et caractérisées, à haute culture propre, la culture hispano-gothique, ayant pleine conscience de son caractère particulier.

C'était une coexistence bien difficile que l'on proposait à ces sélections en les incorporant au Royaume franc, sous la domination de Charlemagne, juste au moment où l'État franc arrivait au plus haut degré de son pouvoir politique et à un début d'éclosion culturelle. Le choc était fatal et ne tarda guère à se produire. Il eut lieu d'abord dans le secteur religieux, avec la bataille dite de l'Adoption. Je l'ai analysée ailleurs et ne veux point me répéter ici. Charlemagne y mit tout le poids de son autorité, mit à contribution les meilleurs recours culturels qu'il avait fomentés et réunis, et sortit vainqueur de la lutte. Au tournant du siècle, au moment où avait lieu la libération de Barcelone, la suprématie de l'Église franque sur la visigothique est établie en Septimanie et rapidement dans toute la Catalogne libérée. L'« erreur hispanique », comme la nomment les contemporains, ne donna plus d'importants signes de vie.



### Ramon d'Abadal

Le visigothisme religieux était en voie rapide de disparition ; en même temps que lui, la culture gothique du pays entraînait aussi en franche décadence ; elle était, somme toute, presque exclusivement soutenue par les éléments cléricaux et à travers les écoles cathédrales et monastiques. Le P. Mundó a étudié cette décadence reflétée par la substitution progressive de l'écriture carolingienne à l'écriture dite visigothique, substitution commencée au début du siècle et complétée en l'espace d'une génération. Il faut bien remarquer ce que cela signifie, car l'écriture est le signe avant-coureur d'une culture, d'une filiation scolaire. Au phénomène de l'écriture dans le domaine culturel correspond celui de la liturgie dans l'ordre religieux ; à la même époque aussi, la liturgie visigothique est remplacée par la liturgie franco-romaine.

Une fois liquidé le problème de l'Adoption, cette évolution se fait sans aucun signe de réaction qui permette de penser à une persistance active de l'ancien esprit, ou à une résistance à admettre le nouveau, la hiérarchie nouvelle et la nouvelle culture. Au contraire, on éprouve la sensation que, passé le premier mouvement de mauvaise humeur, on accepta avec complaisance cet état de faits.

Dans le secteur politique, le gouvernement, comme nous l'avons indiqué, fut, dans les premiers temps, confié aux puissants locaux. Le choc ne se produisit qu'en 820, à la destitution de Bera, à l'instauration des comtes francs, comme Rampon, ou francophiles, comme Aznar Galindo. A ce moment, se produisit une réaction nettement gothique ; le sens de la rébellion si importante d'Aizon et de Guillemund en 826-827 ne peut être autre ; elle rasa et dépeupla tout le centre de la Catalogne libérée. Mais par l'échec de cette rébellion, le visigothisme politique fut définitivement liquidé. Quand la famille gothique de la maison de Carcassonne gravit en 844 les échelons supérieurs du pouvoir en Catalogne, elle n'agit point comme gode, ni dans la première, ni dans la seconde et définitive étape. Par contre elle y arriva grâce à sa fidélité, à sa loyauté ouverte vis-à-vis du roi franc, suprême autorité sur le pays. Les rebelles, ceux qui penchaient pour l'insubordination et la subversion, étaient précisément les puissants francs qui gouvernaient en Catalogne.

Ainsi donc, ni du point de vue politique, ni du point de vue religieux, ni même du point de vue culturel, on ne peut affirmer que le visigothisme, unique sentiment national de tradition qui pouvait différencier les indigènes puissants de Septimanie ou de Catalogne des dominateurs francs, ait été la cause de l'évolution progressive vers l'indépendance de la Catalogne, ou y ait contribué de manière importante.

## La domination carolingienne en Catalogne

Nous ne voulons pas affirmer par là que le fonds culturel visigothico-romain, constituant la base vitale de la société catalane à cette époque, ait disparu. Les canons des conciles visigoths, ceux de la *Collection Hispana* continuent à rythmer la vie de l'Église catalane, la *Lex Judiciorum* est la norme de la vie civile et celle que l'on applique dans les jugements ; les *Etimologies* de saint Isidore nourriront encore les connaissances du monde du savoir, reclus dans ses cloîtres et ses couvents... Les érudits pourront aller chercher — et trouveront facilement — des survivances visigothiques au cours des ix<sup>e</sup>, x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles, même plus tard, car cette survivance existe, et de plus elle est importante. Mais ce n'est qu'une survivance. Il n'est plus élément actif qui puisse animer des réactions vitales importantes, qui puisse être un ferment de mouvements spirituels ni politiques profonds.

Il faudra attendre l'arrivée de l'esprit de Cluny, l'éclosion du monde féodal, pour qu'apparaissent les conditions qui vont donner naissance à la future Catalogne.

\* \* \*

### *L'évolution de la Catalogne vers la complète indépendance*

Remarquons d'abord que le processus de cette évolution eut deux causes fondamentales qui coïncidèrent dans le temps. L'une, négative, l'affaiblissement du pouvoir royal franc ; l'autre, positive, et corrélatrice, l'affermissement du pouvoir personnel des comtes locaux.

Le changement de conjoncture dans l'exercice du pouvoir royal sur les territoires catalans se produisit à l'époque du comte Guifred le Velu, dans le laps de temps, précisément, qui sépare son investiture comme comte de Barcelone, en 878, et sa mort, en 897. Ces vingt années sont capitales à ce point de vue. C'est aussi à partir de la mort prématurée de Louis le Bègue que la basse forme de la royauté carolingienne précipite la rupture du principe de légitimité : la maison carolingienne sera dépossédée en 888 et le roi Eudes sera élu.

Le professeur belge Dhondt, commentant cet événement, a dit : « jusqu'avant son ascension au trône (d'Eudes), la royauté avait tiré une bonne part de ce qui lui demeurerait de considération, du sentiment encore incontesté de sa légitimité. L'élection d'Eudes provoqua un renversement de tendances ; la monarchie fut dès ce moment pour toute la durée de son règne combattue au nom de cette même légitimité ».

### Ramon d'Abadal

mité. La notion de loyalisme envers la couronne ne demeura plus pure et incontestée, mais devint confuse et sujette à interprétation ». En toute rigueur la rupture de la notion de légitimité devait avoir, comme dernière conséquence, une inversion de valeurs : ce n'est plus le roi qui choisit les fonctionnaires, mais les comtes et les chefs hiérarchiques qui allaient choisir leur roi.

Par réaction, ces comtes et ces chefs se sentent chaque jour plus solides dans leurs charges, au point de convertir leurs honneurs et leur fonction en une quasi-propriété dont ils disposent comme d'un bien privé ; de là vient la transmission héréditaire. Ce concept de comtes héréditaires allait bouleverser la structure de base de l'État, sans que, pour cela, disparaisse la notion de suprématie royale ; le roi subsistait, c'est vrai, mais relégué à une situation que, sans excès d'exactitude d'ailleurs, nous pourrions comparer à celle du propriétaire direct face au propriétaire utile, en droit privé.

Nous allons examiner maintenant le développement réel en Catalogne de cette double évolution opposée et complémentaire de l'affaiblissement du pouvoir royal et du renforcement du pouvoir comtal, au temps de Guifred le Velu.

*Affaiblissement du pouvoir royal.* — Si nous considérons les périodes de régence des divers monarques antérieurs et postérieurs à 877, notre attention est tout de suite attirée par une différence essentielle de durée. Les quatre-vingt-douze années, qui séparent la tradition de Gérone aux Francs de la mort de Charles le Chauve, voient régner trois rois : Charlemagne pendant vingt-huit ans ; Louis le Pieux, vingt-six ans ; Charles le Chauve, trente-sept ans. Par contre, les onze années, qui vont de cette mort à l'élection d'Eudes, voient aussi trois règnes, et la moitié du temps, encore, gouverne un souverain mineur de moins de dix-huit ans. Ce seul fait nous laisse pressentir une chute essentielle dans la considération dont jouissait la monarchie, surtout si nous tenons compte de l'état d'insubordination latente des grands depuis les dernières années de Charles le Chauve. Ainsi s'explique le choix d'un étranger à la dynastie carolingienne, d'un chef trempé, Eudes le robertien. La nécessité prima la légitimité. Et la notion de loyalisme envers la couronne — comme nous l'avons dit — devint confuse et sujette à spéculation.

Déjà au moment de la mort de Louis le Bègue, en 879, un non-carolingien, Boson, le beau-frère de Charles le Chauve, avait eu l'audace de se proclamer roi de Provence ; mais alors la maison carolingienne avait réagi, et tous les rois de la famille, malgré leurs différends,

## La domination carolingienne en Catalogne

s'étaient mis d'accord pour combattre ensemble l'usurpateur. Il est possible que les comtes catalans aient collaboré à cette lutte aux côtés de Carloman, qui, à cette occasion, était arrivé jusqu'à Narbonne. Contre la nomination d'Eudes, au contraire, il n'y eut pas de soulèvement, les non-conformistes se limitèrent à ne pas le reconnaître.

Ce fut, au début, la position adoptée par le comte de Barcelone, Guifred le Velu. Les formules de datation que nous trouvons dans les documents de l'époque en font foi : pour l'année 888 : « Christo regnante dono ejusdem regem expectante », « anno quod obiit Karolus imperator (Christo) regnante rege expectante » ; pour l'année 889 : « anno II<sup>o</sup> quod ovit Karillos imperator, Christo regnante rege expectante », « anno secundo quod mortuus est Karolus imperator regnante domino nostro Jesu Christo, nobis autem expectante rege ab ipso largitore ». Au moment des successions antérieures, à la mort de Louis le Pieux, de Louis le Bègue, de Carloman, il y avait eu des périodes d'hésitation qui se traduisaient par des formules de datation à compter du temps de la mort du défunt ; pour la première fois on ajoute maintenant la phrase : « sous le règne du Christ, dans l'attente d'un roi », ou encore celle plus significative : « dans l'attente du roi que le Christ nous donnera ». Ces expressions sous-entendent une double attitude : l'affirmation monarchique fondamentale et le désir d'avoir un roi ; on ne conçoit point en Catalogne l'absence de roi ; tant qu'il n'y a pas de roi, tant qu'on en attend un, c'est le Christ qui règne. Deuxième attitude : on considère comme évident que le roi actuel, Eudes, n'est pas roi, n'est pas légitime ; il est ce qu'on appelle dans le langage du temps un tyran.

Le jeu politique local, les intrigues, les luttes entre les mêmes comtes catalans firent qu'ensuite on reconnut Eudes : le comte d'Empuries, de manière formelle ; Guifred de Barcelone, de façon tacite et réservée, avec une réserve qui impliquait l'affaiblissement de la notion fondamentale et presque sacrée que l'on avait du roi. L'action d'Eudes sur la Catalogne, au cours de ses dix années de règne, a un caractère très différent de celle de ses prédécesseurs carolingiens. L'intervention du roi dans les conflits internes entre les comtes et les évêques catalans est passive ; le roi se laisse manœuvrer par ceux qui l'approchent, pour obtenir de sa part des adhésions à sa personne, mais ne résout rien ; en fin de compte, ce sont les intéressés eux-mêmes qui doivent résoudre leurs différends. Le roi fait bon visage à tous ceux qui l'approchent, tous reçoivent les préceptes qu'ils sollicitent, pour contradictoires qu'ils puissent être.

### Ramon d'Abadal

Ce qui est symptomatique dans cette lutte d'intérêts locaux opposés qui font du roi un pion, c'est que le comte Guifred s'abstient d'avoir recours à lui pour dénouer les situations anormales nées des préceptes obtenus par ses adversaires. Au temps de Charles le Chauve, dans des circonstances analogues, on va, de Catalogne, réclamer devant le roi selon une procédure légale préétablie pour de tels cas. Maintenant, le comte Guifred se permet de passer outre les formalités légales et politiques et d'agir à son libre choix.

Il modifie des préceptes royaux, il en admet d'autres de sa propre autorité. Il va jusqu'à organiser des offensives militaires par initiative personnelle, comme le comte empuritain Sunyer II organise des expéditions commerciales jusqu'à Almeria sans tenir compte de la Cour. La vie et les intérêts de la monarchie restent chaque fois plus limités à un cercle restreint, vers le nord du royaume.

Inutile de dire qu'Eudes ne nomme déjà plus aucun comte en Catalogne ; il n'a plus le pouvoir d'en destituer aucun, bien que certains d'entre eux, Sunyer par exemple, aient commis des infractions qui, à une autre époque, n'auraient pas manqué d'être sanctionnées.

On conserve du roi, en Catalogne, la notion du caractère suprême et presque sacré de son autorité sur toutes choses, un peu à l'égal d'un mythe. On continue à le respecter, mais non à lui obéir. Son autorité comme souverain sur les fonctionnaires et ses sujets se dissout peu à peu ; elle est remplacée par la notion de vassalité qui transforme le roi en seigneur, le fonctionnaire et les hauts dignitaires du pays en vassaux.

Il est bien connu que le lien vassalique s'établit à travers la recommandation et le serment de fidélité. Jusqu'à Louis le Bègue les comtes catalans se recommandent au roi. Ils doivent l'avoir fait aussi, probablement, avec Carloman, quand celui-ci est allé à Narbonne en 881. Mais on ne trouve aucune trace de comte catalan à l'assemblée de Ponthion, en 885, où l'empereur Charles le Gros fut élu roi des Francs, et où les grands lui jurèrent fidélité. En Catalogne on tarda à ratifier cette élection ; un an après on compte encore par la mort du prédécesseur Carloman. Donc, il faut admettre qu'aucun comte catalan ne s'est recommandé à Charles le Gros.

Avec Eudes, change le cours des événements. On peut assurer que le comte Sunyer d'Empuries et les grands qui, en 889 et en 891, ont accouru à Orléans, pour obtenir des préceptes royaux, firent leur recommandation au roi et devinrent ses fidèles vassaux. Par contre, le comte Guifred de Barcelone reconnut bien la régence d'Eudes, mais

## La domination carolingienne en Catalogne

passivement et sans jamais en arriver à lui jurer obéissance et fidélité.

Le fait que Guifred ait pu gouverner tranquillement en face du roi pendant une dizaine d'années le groupe si important des comtés de Barcelone, Gérone, Besalú, Osona, Cerdagne, Urgell, sans en être le vassal, sans autre rapport avec lui que le fils tenu qui, à la fin du ix<sup>e</sup> siècle, représente l'équation : souverain-sujet, nous éclaire sur le niveau d'affaiblissement du pouvoir royal franc, affaiblissement aggravé par la déchéance de la légitimité de la personne du roi.

*Renforcement du pouvoir comtal.* — Parallèlement à cet affaiblissement du pouvoir royal, celui des comtes se renforce pour dépasser les attributions de l'ancien fonctionnaire et acquérir une personnalité propre. Il ne s'agit pas d'une particularité locale, mais bien d'une réalité générale au Royaume franc, aggravée dans le cas concret de la Catalogne par l'éloignement et les difficultés croissantes des communications. Le professeur Dhondt opine qu'au temps d'Eudes (888-897) apparaissent déjà dans le Royaume franc des noyaux territoriaux constituant les futures principautés. C'est alors que Baudouin II crée l'État flamand, Richard le Justicier le duché de Bourgogne ; de l'amalgame compliqué des comtés de Bernard Plantevelue se forment, d'un côté, le premier duché d'Aquitaine de son fils Guillaume le Pieux, d'un autre, la marche de Toulouse. Aux environs de l'an 900 naît la principauté de Neustrie et s'édifie l'État normand. A ce moment-là les princes n'ont pas encore entre leurs mains l'ensemble des pouvoirs — remarque l'auteur, mais ils sont en voie d'y arriver.

A cette énumération nous pourrions ajouter, au sud des Pyrénées, le comté de Pallars-Ribagorça. Quelques années avant Eudes, en 872, au moment où Bernard Plantevelue obtient de Charles le Chauve le comté de Toulouse, dont ces régions faisaient partie, un comte Raymond profita de l'occasion pour le briser et créer avec elles un comté indépendant.

Il existe un aspect du problème qu'on ne peut passer sous silence. Nous qui contemplons l'histoire de cette époque avec le recul des siècles et, ce qui est pis, avec une mentalité d'hommes du xx<sup>e</sup> siècle, nous avons l'impression d'une lutte de libération contre le pouvoir central du roi franc et de l'existence d'aspirations autodéterminatrices dans les régions soumises à l'autorité royale, comme la Catalogne. Dans la réalité qui nous occupe cet état de fait est douteux ; il n'y avait que la tendance naturelle et humaine, pour les comtes, d'agir de leur propre gré et, surtout, de se sentir moins gouvernés d'en haut,



### Ramon d'Abadal

tendance souvent aggravée par l'ambition personnelle de pouvoir et de richesse. En tout cas, le renforcement de leur pouvoir, l'importance croissante et progressive de leurs attributions au détriment du pouvoir royal ne sont pas les fruits d'une politique réfléchie et préméditée. En général, il s'agit seulement de recueillir les fruits mûrs que la monarchie laisse tomber entre leurs mains, de grouper ces cadeaux que les circonstances historiques leur offrent, sans qu'ils en aient une conscience très précise.

On ne peut donner, aux opérations militaires ou défensives de Guifred contre les Banu-Kasi de Lérida, une signification excessive d'appropriation de facultés royales ; ce sont des opérations découlant de la situation frontrière du comté.

Il y a pourtant l'appropriation de fait — non de droit — des revenus et des droits fiscaux que le comte administrait en tant que fonctionnaire et qui devient une réalité au temps du comte Guifred. Si, pendant le règne d'Eudes, Guifred n'approcha jamais le roi, on s'explique bien cette carence.

Pratiquement, les préceptes royaux doivent maintenant avoir l'accord du comte pour devenir efficaces. Celui qui fut promulgué pour l'église d'Ausone, dit : « *concedimus omnes regias dignitates de Menerense civitate, quantum ipse comes consentivit* ». On dit dans un autre : « *ipsos fiscos quod in precepto Odone regi resonant et Wifredus comes ipsos fiscos consentivit* ». Le comte se croit l'autorité suffisante pour céder personnellement, sans consulter le roi, au monastère de Ripoll, les « services royaux » des hommes des villes d'Estiula et d'Ordina. Et dans cette voie, il va même jusqu'à concéder à ce monastère de Ripoll et à celui de Sant Joan de les Abadesses le privilège de l'immunité avec toutes ses conséquences. Énorme concession aux yeux d'un juriste moderne, car nul ne peut céder ce qui ne lui appartient pas ; jusqu'alors il était bien acquis que seule l'autorité suprême du roi pouvait concéder l'immunité, et, pour ma part, je ne connais d'autre exception à cette règle, antérieure à l'époque dont nous nous occupons, que les préceptes octroyés par les comtes de Toulouse en faveur de la région de Pallars libérés de leur propre initiative.

Mais, précisément, parce que Pallars est une région voisine du comté d'Urgell et appartenait au même diocèse, l'existence de ces préceptes devait être bien connue de Guifred, comte d'Urgell et des organisateurs des monastères de Ripoll et de Sant Joan. Il n'est donc pas excessif de penser que Guifred se soit décidé à promulguer de tels privilèges d'immunité — imitation des préceptes royaux — sans pour cela



### La domination carolingienne en Catalogne

avoir conscience d'usurper des prérogatives royales. Il ne faut pas non plus considérer comme un abus de pouvoir la concession de lettres de droits et de privilèges aux nouveaux occupants du château de Cardona. Quand son petit-fils Borrell, cent ans plus tard, fait référence à cette lettre, il l'appelle clairement précepte, « *precepit in suo precepto* ». En fait, Guifred s'était attribué une puissance législative qui peu d'années auparavant était considérée comme un attribut exclusif de la royauté.

A cette augmentation de pouvoir que, dans la pratique, le comte Guifred s'est octroyé correspond une véritable inflation dans sa titulature. Sur les documents solennels nous le voyons qualifié de « *vir inluster* », de « *gratia Dei comes et marchio* » ; ce sont des qualificatifs — en particulier le « *gratia Dei* » et celui de marquis — qui ont provoqué de longues controverses sur leur sens et sur l'authenticité de leur transmission dans les documents qui les consignent. En Catalogne : Botet, Rovira, Valls-Taberner, en France : Calmette, Tessier, ont voulu les dépouiller de tout sens politique, quand ils ne les ont pas attribués à des interpolations postérieures ; car nous ne connaissons que des copies de ces documents.

Nous n'hésitons pas, pour notre part, à les considérer comme authentiques et à leur donner une valeur représentative de la nouvelle catégorie politique de Guifred, surtout à partir de l'assemblée de Troyes où il prit part sur un pied d'égalité avec le camérier royal Théodoric et avec Bernard Plantevelue, marquis de Toulouse, pour la liquidation des honneurs de Bernard de Gothie.

Il est naturel que cette parité influe sur la considération personnelle qui lui est attribuée par ses contemporains, catégorie semblable à celle de leurs voisins les marquis de Toulouse. Et si Guifred, en les imitant, avait donné des lettres d'immunité à Ripoll et à Sant Joan, il est plus probable encore qu'il a copié les titres utilisés dans les préceptes de Pallars. Bigon et Béranger de Toulouse se disaient « *vir inluster* » dès le premier tiers du siècle ; Frèdol « *divina gratia comes et marchio* » en 848-849 ; Raymond « *divina annuente gratia comes et marchio* » en 853 ; Bernard « *gratia Dei comes, dux et marchio* » en 871. En résumé, les titres octroyés à Guifred correspondent à la situation réelle d'élévation politique à laquelle il était arrivé, sans supposer pour cela aucune velléité d'indépendance. Ils indiquent simplement la conscience de cette élévation de sa part et de celle de ses contemporains.

On trouve, dans les documents de Guifred, une autre caractéristique beaucoup plus importante et significative que celle dont nous venons

### Ramon d'Abadal

de traiter. Le titre de comte a cessé, dans ces documents, d'être personnel pour devenir familial. Charles avait nommé Guifred, comte d'Urgell et de Cerdagne ; Louis le Bègue, comte de Barcelone, Gérone et Besalú ; et son frère Miron, comte de Roussillon. Et nonobstant dans les documents locaux de l'époque apparaissent d'autres comtes qui n'ont pas été nommés par le roi, et même des comtesses ; la donation que la famille de Guifred fait à Cuixa en 885 commence ainsi : « Ego Ermesinda comitissa et Guifredo comite et Rodulfo comite et Mirone comite et Quixilo comitissa... » Ermesinda est la mère de Guifred, les autres sont ses frères ; les titres et les fonctions comtales ont été attribués par extension aux parents du véritable titulaire, soit au titre de corégents du comté, soit qu'on leur attribue un secteur délimité de celui-ci.

Nous nous trouvons en face d'une des manifestations les plus claires de la nouvelle conception patrimoniale de la fonction comtale. Comme d'ailleurs l'est aussi une autre, celle-ci un peu négligée par l'érudition : la participation féminine dans l'usage du titre et des fonctions comtales.

Dans la génération antérieure à celle de Guifred, la femme du comte n'est guère qu'une personne privée ; elle ne participe pas — et pour cause — à ses fonctions. La veuve du comte Oliba I de Carcassonne, tante probable de Guifred, est mentionnée dans un document de 837 : « Ego Richildis femina quare fuit uxor de quondam Olibani comiti. » Quand ce même Oliba gouvernait avec sa première femme, en 820, il mettait en tête de ses documents : « Ego Oliba comes et uxor mea Elmetrudes... » Quarante ans plus tard, en 862, sur un document solennel, la fondation du monastère de Vabre, le ménage, souche de la dynastie des comtes de Toulouse, se présente comme : « Raymundus annuente gratia comes et marchio et uxor sua Berteiz... » et à la suite l'épouse du comte signe simplement : « Berteiz uxoris ejus. » Par contre, trois ans plus tard, en 865, dans une nouvelle donation à Vabre, cette même Berteiz, alors veuve, se proclame déjà comtesse devant son fils : « Ego, in Dei nomen, Berteiz comitisse, et filius meus Bernardus comes et marchio Tolosensis, pertractavimus... » Ainsi donc, nous trouvons, pour la première fois, la mère veuve qui partage le titre et les honneurs, à défaut de la fonction. Nous avons vu comment, vingt années plus tard, Ermesinda, la mère, veuve, de Guifred et de ses frères en fit autant.

La nouveauté, à Toulouse, suppose une affirmation intentionnelle de fusionner fonction et patrimoine privé, aux effets de la succession

## La domination carolingienne en Catalogne

et de l'héritage ; en Catalogne, sur ce point nous suivons l'exemple de Toulouse, comme nous l'avions fait pour l'usage des titres et les concessions d'immunité par Guifred.

La conséquence logique de cette évolution fut qu'à la mort du chef de famille titulaire la succession dans la charge publique échappe au contrôle royal et suit les règles de succession du patrimoine privé. Quand le comte Guifred meurt, en 897, ses comtés sont distribués à ses fils : le comté d'Urgell à Sunifred, celui de Cerdagne à Miron ; le groupe Barcelone-Gérone-Osona à Guifred-Borrell et Sunyer. Le roi franc — c'était encore Eudes — n'intervint en rien, fut ignoré absolument ; sans intention agressive d'ailleurs, ni désir de libération, mais comme un phénomène naturel en parfait accord avec l'évolution politique du temps. Il est assez probable que les contemporains n'ont pas saisi la portée historique de l'événement. Ce ne fut que beaucoup plus tard, en plein <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, que les chroniqueurs et les esprits politiques se demandèrent ce qui était advenu.

L'hérédité dans la fonction comtale fut le pas décisif sur le chemin descendant de la domination franque en Catalogne. Avec la restauration légitimiste carolingienne de Charles le Simple se produit, il est vrai, un essai de récupération auquel participèrent, et la maison royale et les autorités locales. Peu après son couronnement, le roi prend le titre — qui apparaît pour la première fois — de « rex Gothorum », qui, avec celui de « rex Franchorum », peut être interprété comme un désir royal de récupération. De leur côté aussi, en 898, les évêques de Narbonne et d'Elne font une tournée d'exploration et de sondage auprès du nouveau roi. Le résultat en est la grande expédition collective des chefs catalans à Tours-sur-Marne, l'année suivante, 899, dirigée par l'archevêque de Narbonne, Arnuste, et le comte de Barcelone, Guifred-Borrell. On conserve huit préceptes, et on sait qu'il y en a eu plus, promulgués par Charles à cette occasion pour les grands et les institutions du pays. Plusieurs confirment les préceptes antérieurs, octroyés par les ancêtres du roi, évitant toute allusion à ceux d'Eudes, l'intrus. A l'époque, le comte de Barcelone avait sûrement dû faire sa soumission et lui jurer fidélité et loyauté. Le roi avait promulgué un décret sur le for ecclésiastique adressé à toutes les autorités civiles de la région, d'après lequel « il dispose et ordonne, par ordre royal, à tous les comtes, juges et tous autres fonctionnaires publics dans le diocèse de Narbonne et dans tous les évêchés suffragants... », avertissant que tous ceux qui l'enfreindraient seraient considérés comme ennemis du roi et obligés de subir le ban royal.

### Ramon d'Abadal

Comme on peut le voir, le ton du document suppose une reprise totale du pouvoir royal sur les autorités politiques du pays, comme si les temps de l'ancien régime de Charlemagne, de Louis le Pieux et Charles le Chauve ressuscitaient. Mais dans quelle mesure ce ton et cette présentation correspondaient-elles à la réalité? Nous l'ignorons. L'intention est évidente, de la part de la Cour, de conserver le gouvernement du royaume, de donner la sensation d'un retour au passé brillant; de la part des hauts dignitaires ecclésiastiques, on voit aussi leur intérêt d'appuyer l'autorité royale, et de s'y appuyer; parmi les grands personnages politiques, et c'est le cas du comte de Barcelone, on ne refuse pas le rétablissement d'une autorité qui donne plus qu'elle n'exige..., mais dans la vie du monde, les temps révolus ne reviennent jamais et les circonstances politiques ont tellement changé, l'évolution du pouvoir dans la vie quotidienne locale a été si profonde, qu'une restauration même approximative du régime typiquement carolingien est impossible. La renaissance des premiers temps de Charles le Simple s'éteint tout de suite comme un feu de paille.

Le Royaume des Francs se consume en luttes internes dynastiques, luttes d'influence, des grands princes et dignitaires; ces luttes se déroulent dans les pays du nord en particulier, tandis que les régions méridionales y restent étrangères, les Catalans concrètement. Là, la vie politique est de plus en plus circonscrite aux intérêts locaux. La première moitié du x<sup>e</sup> siècle est, pour la Catalogne, une période de réclusion intérieure. Il y a bien quelques manifestations externes de l'autorité royale; les plus apparentes, les préceptes que le roi continue à promulguer, surtout en faveur de monastères et comme simples documents de confirmation de biens et de droits. Le secteur monacal s'acharne toujours à esquiver l'autorité politique locale, l'autorité du comte; il s'appuie sur la vacillante continuité et la persistance du pouvoir royal; ce qui permet au roi de maintenir des liens, bien ténus, certes, qui continuent la tradition de son autorité dans ces pays qui, d'autre part, ont cessé d'appartenir au royaume de France, puisque le roi lui-même les appelle du nom de « Royaume goth », « région d'Hispania ».

Le monarque a, tout de même, pleine conscience de ce lien, comme base persistante de son autorité. Lothaire, dans un précepte de 968 à l'abbé de Sant Feliu de Guixols, lui dit : « vous n'obéirez à aucun prince, autre que le roi de France; vous ne serez sujet à d'autre pouvoir que celui du roi ». Si quelqu'un désobéissait à « ce précepte d'autorité royale » il devrait s'en racheter d'après la loi ecclésiastique et serait prisonnier royal avec les peines correspondantes.

## La domination carolingienne en Catalogne

Au milieu du siècle, donc, le pouvoir royal est réduit génériquement à un principat théorique sur la région dite *Hispania*; concrètement au secteur monacal et à quelques aspects juridiques fiscaux secondaires : sur les zones côtières, par exemple, et sur les biens procédant de confiscations. Ces aspects se diluent quand on aborde la deuxième moitié du siècle.

Le comte Borrell de Barcelone (948-992) inaugure une politique clairement séparatiste envers la France ; il resserre les liens avec le califat de Cordoue et arrive même à concorder avec lui un traité de dépendance ; et avec Rome, au point d'obtenir la séparation ecclésiastique de la métropole de Narbonne et la création d'un archevêché catalan, sans effets pratiques d'ailleurs.

Mais sa politique promusulmane échoua bruyamment sous le gouvernement d'al-Mansur. Ce chef, faisant table rase des précédentes relations amicales, procéda à une attaque spectaculaire contre Barcelone, qui fut mise à sac en 985. Borrell fut obligé de changer de politique ; il essaya de nouveau un rapprochement avec la France pour obtenir l'aide royale dans ces moments critiques. On demanda à Lothaire protection, en lui promettant fidélité. Mais Lothaire mourut en 986 et son fils Louis en 987. Les démarches furent poursuivies, à travers Gerbert, auprès du nouveau roi Hugues ; voici sa réponse : « Au nom du roi Hughues, au marquis Borrell. Comme la miséricorde divine nous a octroyé en toute tranquillité le royaume des Francs, nous avons décidé, avec le conseil et l'aide de nos fidèles, de répondre promptement à votre inquiétude. Si vous voulez donc conserver la fidélité si souvent offerte par vos légats à nous et à nos prédécesseurs — pour que nous ne nous voyions pas privés à l'arrivée dans votre pays du vain espoir de votre aide — au moment où vous apprendrez que notre armée campe en Aquitaine, vous vous présenterez à nous avec peu de gens, pour nous confirmer la fidélité promise, et guider l'armée sur son chemin. Si vous préférez agir ainsi et nous obéir à nous plutôt qu'aux Ismaélites, envoyez-nous avant Pâques des légats qui nous assurent de votre fidélité et puissent vous informer avec précision de notre marche. »

Cette lettre fut écrite au début de 988. Son sens est net : le roi projette une expédition de secours pour le printemps-été de la même année ; mais avant, se méfiant des promesses faites au moment du péril — et qu'il suppose peu sincères — il veut prendre toutes les garanties possibles ; d'abord la présence de légats qui renouvellent la promesse de fidélité ; ensuite la comparution personnelle, avec une suite peu

### **Ramon d'Abadal — La domination carolingienne en Catalogne**

nombreuse, du comte à son camp en Aquitaine, pour que Borrell reste à sa merci le cas échéant. Mais en 988 Borrell devait avoir connaissance du fait que la politique d'al-Mansur prenait une autre direction, vers le Léon et la Castille, et que la Catalogne restait en marge de nouvelles menaces ; et comme d'autre part le ton de la lettre d'Hugues était peu séduisant...

Le résultat est bien connu. Borrell n'envoya pas la délégation réclamée et n'eut pas l'occasion d'aller en Aquitaine. D'autre part, le roi Hugues voyait cesser le calme dans son royaume avec la révolte carolingienne de Charles de Lorraine.

Ainsi finit, en fait, la domination franque sur les comtés catalans, par l'échec de cette tentative de rétablissement, et par la disparition définitive de la dynastie carolingienne dans le Royaume franc. Les relations politiques entre les comtes catalans et les monarques francs cessent complètement, ainsi que la série de diplômes royaux francs pour les terres catalanes — le dernier fut celui de Lothaire pour Sant Cugat, de 986 — après une durée de deux siècles.

En 1019, dans un procès d'invasion dont on accusait le comte d'Empuries, son assesseur répondit : « Il n'y a pas d'invasion, car ce lieu se trouve dans le comté d'Empuries, et la puissance qu'exercèrent autrefois les rois est aujourd'hui entre les mains du comte Hug. » Le transfert de souveraineté est un fait acquis. Cependant, pour acquérir sa pleine valeur légale, il fallut attendre que le roi français fasse, de son propre gré, une renonciation explicite de ses droits, ce qu'il fit par le traité de Corbeil, en 1258. C'est là le point final et juridique de l'évolution.

**Ramon d'ABADAL,**

Professeur à l'Université de Barcelone.

## *Les études historiques aux États-Unis : Une histoire sans histoires*

---

La première moitié du  $xx^e$  siècle a vu doubler la population des États-Unis ; pendant ce même temps, la population des universités et des collèges universitaires passait de 200 000 en 1900 à 2 300 000 en 1950. En supposant qu'en 1970 30 ou 32 pour 100 des jeunes gens entre dix-huit et vingt et un ans suivront les cours d'un collège ou d'une université (et selon toute probabilité cette proportion sera bien plus élevée), nous devons nous attendre à 4 ou 5 000 000 d'étudiants de l'enseignement supérieur, dont bon nombre suivront des cours d'histoire requis par leur programme de licence ou librement choisis.

Il se peut que la popularité de l'histoire comme sujet d'études tienne à une ambition louable de comprendre un peu mieux le chaos au milieu duquel on s'agite. Comme nous l'a dit Hegel, l'oiseau de Minerve prend son vol au moment où les ombres du soir commencent à s'étendre sur nous. Ainsi, le crépuscule de l'Occident entraînerait-il la flambée de l'histoire... Peut-être aussi l'histoire a-t-elle la réputation d'une matière assez ennuyeuse, il est vrai, mais assez facile et qui peut être apprise sans trop d'effort ou de douleur par les étudiants — et surtout par les étudiantes — qui entrent à l'Université surtout pour en sortir. En tout cas, et quelles que soient leurs raisons, ils nous fournissent une clientèle de plus en plus nombreuse, ce qui explique l'augmentation de nos facultés.

Car notre profession, contrairement à ce qu'on pourrait croire dans un âge et dans un pays dominés par la science, ne fait que croître. Nous étions six mille enseignants dans l'enseignement supérieur en 1950 ; dix ans plus tard, nous sommes plus de huit mille, dont les deux tiers spécialisés en histoire moderne.

Et tandis que nous devenons de plus en plus nombreux, nos travaux le deviennent aussi : un rapport récent nous apprend que la plupart



## Eugen Weber

d'entre nous produisent un grand nombre d'écrits, d'ailleurs d'une valeur assez inégale. Mais ce qu'il y a d'assez étonnant, c'est la proportion de ces travaux qui voit le jour. Par exemple, en 1955, 1956 et 1957, 82 pour 100 des livres et 84 pour 100 des articles ont trouvé preneurs<sup>1</sup>. On dira peut-être que les résultats de cette situation se font sentir dans la lourdeur souvent indigeste des livres et des articles que le travailleur consciencieux doit compulsier s'il veut savoir ce qui se fait autour de lui. En tout cas, il ressort de ces constatations qu'il serait impossible d'offrir un aperçu tant soit peu complet des travaux et des tendances des dernières dix ou quinze années sans le transformer en une interminable et indigeste bibliographie.

Dans ces conditions, le présent essai se propose simplement d'attirer l'attention sur les aspects les plus marquants des derniers développements en histoire américaine d'abord et surtout, en histoire française ensuite. Il convient peut-être de commencer par quelques données élémentaires sur les conditions et les circonstances du travail de l'historien aux États-Unis.

On étudie beaucoup l'histoire européenne dans les universités américaines : le département d'histoire d'une grande université compte plusieurs professeurs spécialisés en histoire française, allemande, anglaise et russe dans différentes périodes — et je ne parle même pas des autres domaines, comme l'histoire américaine, orientale, économique, l'histoire des sciences, le *Business history*, et que sais-je encore. Ainsi, les étudiants des grandes universités, et surtout ceux qui continuent leurs études au delà de la licence, disposent-ils d'un très vaste choix. A la poursuite de ce choix, l'étudiant américain est préparé à changer d'université et à parcourir des milliers de kilomètres pour aller travailler avec un maître de son choix. Il semble, même, que les candidats au doctorat ont adopté les allures migratoires du Moyen Age, que leurs camarades européens ont plutôt abandonné ces derniers temps. Cette mobilité est encouragée et facilitée aussi par le grand nombre de bourses Fulbright, dispensées par l'État depuis la guerre sur l'avis de commissions académiques, qui permettent aux candidats au doctorat (comme à leurs professeurs) de poursuivre leurs recherches dans les archives et les universités étrangères.

Pour les études avancées, on exige la connaissance d'au moins deux langues étrangères, dont presque toujours le français. Et même ceux

1. Rush WELTER, *Problems of Scholarly Publication in the Humanities and Social Sciences*. New-York, 1959.

## Les études historiques aux États-Unis : Une histoire sans histoires

qui cherchent à se spécialiser dans l'histoire des Amériques ou d'un autre continent ne peuvent pas ignorer le vieux monde. Ceci dit, une évolution commence, commandée par l'intérêt croissant de pays neufs en Asie et en Afrique, d'activités naissantes ou jusqu'ici ignorées, une évolution qui doit graduellement changer les proportions des chaires de nos facultés. L'éclipse de l'Angleterre sur le plan mondial, par exemple, se traduit déjà dans les dimensions réduites de cours d'histoire anglaise qui subsistent largement pour servir les besoins d'étudiants en littérature. Bien entendu, ceci n'a rien de surprenant : les directions de notre enseignement, à Oxford, à Harvard ou en Sorbonne, ayant toujours reflété (avec le retard de rigueur) les intérêts du monde que nous tâchons de servir autant que d'instruire.

Ces intérêts extérieurs trouvent leur écho dans l'orientation des manuels et livres de cours, que de fréquentes revisions tiennent à jour, et dans les grandes séries d'histoire européenne ou américaine, comme *The Rise of Modern Europe* (éd. Arthur Langer), comme *The New American Nation Series* (éd. H. S. Commager et R. B. Morris). Tout en exprimant les dernières conclusions de la recherche historique, ces volumes reflètent aussi les changements qui surviennent dans le point de vue des générations successives. Et j'ajoute qu'ils nous offrent des bibliographies qui sont des modèles du genre, qui tiennent compte des derniers travaux d'érudition comme des sources inédites restées trop souvent inexplorées. Ainsi, je ne connais pas de meilleure introduction à l'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle que les volumes de Roberts, Dorn et Gershoy, dans la série *Rise of Modern Europe*<sup>1</sup>; ni meilleur traitement de la présidence de Theodore Roosevelt que celui de George Mowry dans l'*American Nation Series*<sup>2</sup>, dont la bibliographie reflète autant la quantité des sources documentaires que le scrupule que l'auteur a mis à les explorer.

Tous ces livres, manuels, ouvrages spécialisés et autres se trouvent plus ou moins à portée de main dans chaque bibliothèque universitaire. Il vaut peut-être la peine d'insister sur l'immense richesse et le grand choix qu'offrent ces bibliothèques et collections, facilement accessibles à un public qui ne connaît pas les entraves familières aux chercheurs européens, où les étudiants peuvent d'habitude fouiller

1. Penfield ROBERTS, *The Quest for Security, 1715-1740*. New-York, 1947; Walter DORN, *Competition for Empire, 1740-1763*. New-York, 1940; Leo GERSHOY, *From Despotism to Revolution, 1763-1789*. New-York, 1944.

2. George E. MOWRY, *The Era of Theodore Roosevelt*. New-York, 1958.

## Eugen Weber

à leur aise et emporter les livres dont ils ont besoin et où, pour mettre la main sur le document nécessaire, le savant n'a pas besoin d'affronter une course d'obstacles ou d'endurance.

Toujours de ce point de vue basement matériel, ce qui est très frappant et souvent très agréable, c'est le nombre de fondations qui s'intéressent à nos travaux. L'historien, en Amérique, connaît l'agrément de ressources, tant publiques que privées, qui facilitent ses recherches, l'édition et la publication de ses écrits ; qui s'intéressent à la publication de documents et de découvertes et à la rédaction par des historiens professionnels d'histoires militaires, commerciales ou institutionnelles sur une échelle qu'on n'avait pas encore connue.

Tout ceci, bien entendu, n'est pas exempt d'un certain opportunisme, d'une tendance à l'engouement passager qui fait que la passion du jour n'est pas nécessairement celle du lendemain. Pourtant, beaucoup d'études utiles, surtout dans le défrichement de terrains nouveaux ou jusqu'ici peu populaires, ont été rendues possibles par les subventions des grandes fondations. Il en est ainsi pour l'histoire africaine et asiatique, pour les études russes, arabes et chinoises, toutes encouragées et développées par des dons aux instituts de Harvard et de M. I. T. (Massachusetts Institute of Technology), de Columbia et Seattle, d'Indiana et de Californie, où ethnologues et philologues, historiens, économistes et spécialistes des sciences politiques travaillent ensemble. Il faudrait ajouter la large exploitation de ressources documentaires dont l'accès nous a été ouvert par l'octroi de fonds des diverses fondations : les archives allemandes microfilmées à Washington, les grandes collections des instituts d'études slaves de Harvard et ailleurs, le projet de l'Université catholique de Saint-Louis qui est en train de microfilmer toute la Bibliothèque du Vatican...

Cet aspect de la vie académique américaine est presque étranger au savant européen qui ne connaît que fort peu l'aide de grandes institutions philanthropiques, une aide accordée le plus souvent sans conditions ni arrière-pensée et qui sert énormément les recherches historiques très sérieuses et très poussées. Il y a d'autres patrons et des moins neutres, peut-être : pour les grandes biographies d'entreprises commerciales (comme Ford ou Standard Oil, compagnies auxquelles Alan Nevins, Ralph et Muriel Hidy, ont dernièrement consacré de gros volumes), ou encore pour la série des 99 volumes consacrés aux forces américaines pendant la deuxième guerre mondiale. Mais, que ces recherches soient menées pour le compte d'entreprises privées, d'un département de l'État ou d'un grand institut

## Les études historiques aux États-Unis : Une histoire sans histoires

universitaire, elles sont dirigées par des historiens et non par des journalistes ou des publicistes. De plus, leurs moyens nous ont permis de dépasser les méthodes de recherches classiques qui se font sur la base de documents et de leur interprétation, et d'y apporter une nouvelle dimension en utilisant la technique des *interviews*, en recueillant beaucoup de témoignages oraux, en organisant la recherche et la rédaction coopérative sur une très grande échelle.

Enfin, nos meilleurs historiens se rendent très bien compte des relations multiples qui existent entre l'histoire et les sciences sociales (certains diraient les *autres* sciences sociales). Ils savent que la vérité n'est jamais simple et que, si j'ose dire, la simplicité n'est pas simple non plus ; et en ceci ils sont les héritiers de toute une série d'historiens américains dont les mieux connus sont probablement James Harvey Robinson, Carl Lotus Becker, James Beard et Preserved Smith. C'est dans cette tradition que des hommes tels que Stuart Hughes à Harvard, cherchent une perspective plus large en puisant dans les méthodes et les travaux d'autres disciplines et arrivent à préconiser le genre de synthèse chère à Lucien Febvre et à Henri Berr. Mais il faut dire que cette synthèse n'était pas moins chère à Frederick Jackson Turner qui avait déjà suggéré l'exploitation d'une diversité de causes par une multiplicité d'hypothèses.

Tenant compte de tout ceci, il semble bien qu'avec les diverses techniques de la photographie (comme le microfilm), de l'enregistrement (comme le dictaphone), du travail d'équipe et des contributions tirées des sciences sociales, la pratique de l'histoire est en train de subir une révolution qu'on peut presque comparer à celle que notre profession a connue au cours du siècle dernier. En dépit d'un certain stakhanovisme de la production savante, cela ne veut pas dire que la plupart de mes collègues et moi-même nous travaillons en équipe ou sommes familiers de cerveaux électroniques qui, prenant la place des « nègres » de jadis, rédigent nos ouvrages pour nous. Cela signifie, beaucoup plus simplement, que la disponibilité plus grande d'aides financiers, techniques et humains dont le chercheur peut se servir, se reflète dans la quantité et même dans la qualité de ses travaux. Même s'il ignore le travail d'équipe et le dictaphone, un professeur dispose aujourd'hui de facilités qu'une autre génération ignorait, qui lui permettent un travail plus rapide et plus complet.

En tout cas, même si l'on fait abstraction de ces facteurs nouveaux, il semble bien que la tradition historique américaine a toujours montré une production d'une ampleur toute victorienne qui continue

## Eugen Weber

à se manifester aujourd'hui dans de grands travaux d'hagiographie.

Parmi ces travaux, il faut tout d'abord citer la grande production *lincolnienne*, qui continue à fournir une proportion importante de nos publications historiques. En 1939, la bibliographie de Lincoln comptait 1 079 pages, ce qui se comprend facilement quand on sait que, depuis sa mort en 1865, tous les ans ont vu publier en moyenne cinquante livres et pamphlets qui le concernent. Ces dernières années, les lincolniens se sont surtout exercés à détruire la mythologie sous laquelle beaucoup de ces ouvrages avaient enseveli l'homme et à révéler la grande et très humaine personnalité derrière les mythes.

James G. Randall étant mort avant d'achever sa grande étude, *Lincoln the President* (New-York, 1945-1955), le quatrième volume de l'ouvrage a dû être complété par Richard Current. Entre temps, Mme Ruth P. Randall avait arrondi les contours de l'homme politique avec ses travaux sur le mariage et sur la famille du Président : un livre sur Mary Lincoln (*Mary Lincoln : Biography of a Marriage*, Boston, 1953), un deuxième sur ses fils (*Lincoln's Sons*, Boston, 1956). Relevant, après David Donald, Paul Angle<sup>1</sup> et James G. Randall lui-même, les mensonges de William Herndon (l'ancien ami et partenaire de Lincoln), ces ouvrages présentent le ménage du Président comme heureux et uni, et Mary Todd Lincoln comme loin d'être la mégère que Herndon avait peint.

J'aurai l'occasion de revenir sur cette période de la guerre civile et de la reconstruction qui reste l'épisode le plus populaire de notre histoire<sup>2</sup>. Mais, pour le moment, j'ai parlé de Lincoln seulement comme venant en tête de tout un cortège d'histoire monumentale où les autres héros de l'histoire américaine ont droit à des mausolées bibliographiques moindres, mais néanmoins impressionnants. C'est ainsi qu'il y a ou qu'il y aura quarante et un volumes de *Papiers* de Thomas Jefferson et une édition analogue des papiers de Benjamin Franklin. Il y a trente-neuf volumes des écrits de George Washington ; et les papiers de Adams, de Gallatin et des deux Roosevelt viennent ajouter à la pénurie d'espace qui menace nos bibliothécaires. Il faudrait mentionner aussi les collections inédites de la Bibliothèque du Congrès, à Washington, et les grandes collections particulières comme,

1. David H. DONALD, *Lincoln Reconsidered*, New-York, 1956 ; Paul M. ANGLE and E. S. MIERS, *The Living Lincoln*, New-Brunswick, N. J., 1955.

2. Voir, à ce sujet, Thomas J. PRESSLY, *Americans Interpret Their Civil War*, Princeton, 1954, synthèse très utile.

## Les études historiques aux États-Unis : Une histoire sans histoires

par exemple, celle de Hyde Park où les papiers de Franklin D. Roosevelt ont pu être employés par ses biographes peu de temps après sa mort. Les papiers de Harry Truman, ceux de John Foster Dulles, sont aussi ou seront bientôt accessibles aux chercheurs. Ainsi, contrairement à ce qui se passe ailleurs, le grand problème des historiens américains n'est pas le manque de matériel, mais sa surabondance.

\* \* \*

Il semble, pourtant, que les nouvelles tendances de nos historiens se trouvent moins dans ces grandes entreprises que dans certains ouvrages qui reflètent des changements d'attitude et même d'opinion assez généralisés.

S'adressant, il y a dix ans, à l'*American Historical Association*, Samuel Eliot Morison constatait qu'un grand changement était intervenu entre 1900 et 1950. Au début du siècle l'interprétation historique était largement libérale (dans le sens que le XIX<sup>e</sup> siècle donnait à ce mot), capitaliste et « Républicaine », tandis qu'en 1950 elle était devenue tout aussi largement « Démocrate », anticapitaliste et, pour tout dire, « de gauche »<sup>1</sup>.

Mais les propos du professeur Morison décrivaient une situation qui était en train de changer au moment même où il parlait. Les hommes nés de 1950 et de 1960, marqués par l'empreinte relativiste et tolérante de Becker et de Beard, sont toujours plus ou moins démocrates, plus ou moins de gauche, plus ou moins idéalistes. Mais, s'ils restent toujours à peu près les hommes que le *New Deal* a formés, les ouvrages les plus marquants des dernières cinq ou six ou sept années ont été écrits par des hommes plus jeunes. Pour ceux-ci, les conflits et aussi les espoirs de l'avant-guerre comptent beaucoup moins. Ils ont réagi contre les théories de leurs aînés, contre leurs idées de rivalité de classes ou de régions, contre toute une série d'interprétations fondées sur des tensions et des conflits économiques et idéologiques, en soulignant que le fait le plus marquant de l'histoire américaine n'est pas

1. *American Historical Review*, LVI, Jan. 1951, p. 272 : « Fifty years ago it was difficult to find any general history of the United States that did not present the Federalist-Whig-Republican point of view, or express a very dim view of all Democratic leaders except Cleveland. This fashion has completely changed ; it would be equally difficult today to find a good general history of the United States that did not follow the Jefferson-Jackson-Roosevelt line. »



### Eugen Weber

tel ou tel conflit, mais surtout l'absence de tout conflit fondamental, l'absence de tout problème dont l'issue soit pour un parti ou pour l'autre une question de vie ou de mort.

Dans ce contexte, les grands conflits qui ont divisé le pays sont présentés comme faux : artificiellement inventés, ils ont été introduits, montés en épingle, par des démagogues, des idéologues, des historiens et autres trublions. Consciemment ou non, ceux-ci les ont utilisés pour servir les besoins d'une cause qui n'était pas celle du bien commun (puisque le bien commun honnit les conflits), ou encore pour trouver un débouché à des problèmes psychologiques personnels ou sociaux. Ainsi, dans un livre de Sam Hays, *Response to Industrialism, 1885-1914* (Chicago, 1957), l'hostilité manifestée par le public, par les ouvriers et par les progressistes contre les magnats de l'industrie n'a rien à voir avec les souffrances ou les injustices criantes dont ces derniers seraient responsables. Les industriels et leurs critiques existent et agissent tous ensemble dans une situation qui est, pour ainsi dire, « nécessaire » et la haine que certaines gens ressentent contre les industriels n'est que le reflet des difficultés que la société tout entière ressent en essayant de s'ajuster à une situation nouvelle. Vus ainsi, les industriels ne sont que les boucs émissaires d'une société en proie à des transformations et à des difficultés inévitables.

La pensée fondamentale de toute cette nouvelle vague a été exprimée en 1954 par David Potter dans un livre publié à Chicago et intitulé *People of Plenty : Economic Abundance and American Character*. Le titre exprime toute la thèse. Là où Parrington et Beard avaient insisté sur les différences économiques et sur l'âpreté de la lutte pour le gain, Potter montre la richesse du pays, une richesse qui produit des façons de vivre et de penser que tout le monde partage, même les déshérités. L'accent est mis non plus sur les différences, mais sur les similarités du peuple américain, de l'économie américaine. C'est aussi ce qu'a fait, une année plus tard, Louis Hartz dans une importante étude intitulée *The Liberal Tradition in America* (New-York, 1955). Dans son interprétation des idées et des doctrines politiques que l'Amérique a connues depuis l'ère révolutionnaire, Hartz trouve une grande unité de vues et un accord fondamental sur de communs principes capitalistes et libéraux. En l'absence d'autres façons de penser qui puissent toucher une section importante de la population, la plupart des débats politiques paraissent ainsi, au moins du point de vue doctrinal, une sorte d'escamotage dans lequel tout le monde, secrètement d'accord, s'évertue à enfoncer des portes ouvertes.



## Les études historiques aux États-Unis : Une histoire sans histoires

Dans un livre publié la même année, *The Age of Reform : From Bryan to F. D. R.* (New-York, 1955), Richard Hofstadter défend la thèse de Hartz en présentant deux mouvements radicaux — le populisme des années 90 et le mouvement progressiste qui a précédé la première guerre mondiale — comme des révoltes de conservateurs à la recherche du temps perdu. On sait, bien entendu, que les Américains appellent leurs radicaux des libéraux et que ceux-ci sont tout aussi conservateurs que les radicaux français.

Ces œuvres de Hofstadter et de Hartz nous apportent peu de faits nouveaux, mais plutôt une histoire américaine qui, de leur point de vue, apparaît comme moitié-mêlée, moitié-menuet, entre des clans rivaux de libéraux qui ne se reconnaissent pas comme tels.

Un autre livre qui expose la même thèse, mais du pôle opposé, est celui de Daniel Boorstin, *The Genius of American Politics* (Chicago, 1953), qui trouva son point de départ dans une série de conférences sur les raisons pour lesquelles les États-Unis n'ont jamais produit une grande doctrine ou un grand système de philosophie politique. Selon Boorstin, les Américains n'ont jamais eu à faire face à des problèmes vraiment fondamentaux susceptibles de les diviser comme la société européenne a été divisée sur la question du régime politique ou sur celle de la propriété. Ainsi, les Américains ont pu discuter et disputer les questions qui les affrontaient d'une manière pratique et pragmatique, plutôt qu'en philosophes ou en doctrinaires. On s'aperçoit que l'argument de Boorstin ressemble à ceux de Hofstadter et de Hartz, mais son point de vue est diamétralement opposé : tandis que les autres disent : « Nous sommes tous des libéraux et il n'y a pas grand'chose à discuter », Boorstin dit : « Nous sommes tous des conservateurs... », et il termine son livre sur une citation de Burke.

Depuis 1953, Boorstin se consacre à une large réinterprétation de la politique et de l'histoire américaine — ou peut-être et plutôt du caractère américain — qui ne serait point, comme le livre de Henry Steele Commager (*The American Mind*, New-Haven, 1950) sur le caractère américain, une simple réédition des idées reçues des années 30 et 40. Le premier volume de cette étude basée sur l'hypothèse d'un conservatisme commun a paru en 1958 (*The Americans*, New-York).

Ce qui ressort assez clairement, même de cette présentation simpliste, est la banalité de l'argument de tous ces livres. Leur qualité frappante est due moins à une originalité assez décevante qu'au brillant du style et aussi à l'érudition de leurs auteurs. Quant à leur originalité, celle-ci consiste à prendre le contre-pied de certaines

## Eugen Weber

interprétations courantes et à affirmer certaines idées si généralement admises qu'on a fini par les oublier. Mais le fait est que l'argument *se veut* banal, comme l'évidence même. Une explication trop subtile, trop compliquée, irait contre un raisonnement qui maintient qu'un simple regard sur la réalité américaine, sur le caractère de ce « *people of plenty* », marqué par l'abondance, suffit pour prouver ce qui n'a été que trop longtemps masqué par la survie de doctrines d'importation — doctrines étrangères développées pour servir les besoins d'autres sociétés qui ont connu et qui connaissent encore des réalités et des expériences historiques tout à fait différentes.

Nous voyons ici la distance qui sépare les nouveaux historiens de leurs prédécesseurs qui étaient plus intéressés par les similarités que par les différences de l'expérience de l'ancien monde et du nouveau. Tout comme Frederick Jackson Turner avait opposé l'influence de la « frontière » américanisatrice aux interprétations européennes qu'on enseignait à Johns Hopkins, des conservateurs comme Boorstin s'opposent maintenant à Turner, ou du moins à cet aspect de l'influence de Turner qu'ils trouvent encore trop européenne à leur gré. Pour ces nouveaux nationalistes, Turner est trop entiché de dialectique ; et ils insistent sur les conditions très spéciales qui ont forgé la tradition américaine et dont la caractéristique n'est pas tel conflit spécifiquement américain, mais justement l'absence de tout conflit.

Cette réaction contre la moindre inspiration européenne est particulièrement intéressante quand on se souvient que la première réaction conservatrice, à la fin des années 40 et au début de 50, avait fait appel à l'inspiration des maîtres de la philosophie européenne<sup>1</sup>. Mais ce qui est gênant pour les nouveaux nationalistes, c'est que, tandis que l'activité et la société américaines peuvent être présentées assez facilement comme ayant un caractère conservateur, il est beaucoup plus difficile de trouver une tradition constante de *pensée* conservatrice, et cela tout simplement parce que Hartz a raison et parce que l'expression doctrinale de la pensée politique américaine, même dans des documents comme les *Lettres fédéralistes*, est foncièrement libérale.

C'est pourquoi des conservateurs comme Boorstin sont réduits à faire appel au pragmatisme et au « mode de vie » — au *way of life* — américain ; de sorte que ce que Dewey et Turner avaient avancé

1. Voir, e. g., Russell Kirk, *The Conservative Mind from Burke to Santayana*. Chicago, 1953.

## Les études historiques aux États-Unis : Une histoire sans histoires

pour défendre les arguments progressistes sert maintenant à étayer les arguments des conservateurs. Cela semble renforcer la démonstration qu'à être regardés de plus près, il devient difficile de distinguer entre libéraux et conservateurs, surtout dans une société dont les classes sont assez mal définies et où les couches sociales dominantes — fermiers, commerçants, politiciens et intellectuels embrigadés dans l'enseignement ou les églises — n'ont pas développé une conscience de classe, en tout cas pas une conscience de classe très poussée.

Dans une telle situation, les notions autant que les troupes de la gauche et de la droite classiques sont confondues. Les idées du libéralisme et du progrès fournissent le langage, tandis que l'attitude conservatrice domine l'action.

Mais elle domine aussi l'analyse historique de la « nouvelle vague », et cela apparaît assez clairement dans des ouvrages comme ceux de certains soi-disant « révisionnistes » de l'histoire de la guerre civile. Si on lit, par exemple, les volumes d'Avery Craven ou de Merton Coulter, dans la nouvelle série de *l'Histoire du Sud*<sup>1</sup>, si on lit même les livres de Randall sur les événements qui ont précédé 1860, ils semblent tous partir de cette idée que les modérés auraient dû l'emporter dans le débat et que les extrémistes n'auraient pas dû gagner en influence. Ces historiens semblent presque considérer les émotions, les idées de ce temps et les extrémistes qui les exprimaient, comme séparables de la situation politique à ce moment donné. L'excès idéologique et passionnel leur paraît être la cause des problèmes du moment, plutôt que le résultat de ces problèmes. Ces hommes détestent tant l'idéologie et la démagogie que leur lecteur pourrait croire que les principes, les idéologies et la démagogie sont un tout. Ainsi, en insistant sur le développement de passions malsaines ou dangereuses on perd de vue les circonstances psychologiques et politiques qui se prêtaient à ce développement.

Il y a là, évidemment, un écho de l'expérience de notre époque, du dégoût de ces conflits idéologiques et meurtriers dans lesquels tout le monde joue perdant ; il y a aussi un fort désir de démontrer l'inutilité et la nocivité foncière des idées au service des passions, tout ceci s'exprimant par une sorte d'amoralité plus voulue que réelle. Par exemple, Kenneth M. Stamp, de Berkeley, a écrit un excellent livre sur l'esclavage (*The Peculiar Institution : Slavery in*

1. E. M. COULTER, *The Confederate States of America, 1861-1865*. Bâton-Rouge, 1950 ; A. O. CRAVEN, *The Growth of Southern Nationalism, 1848-1861*. Bâton-Rouge, 1953.

## Eugen Weber

*the Ante-Bellum South*, New-York, 1956) qui ne démontre que trop clairement son antipathie personnelle pour ce système. Pourtant, dans une étude des causes de la guerre civile (*The North and the Secession Crisis*, Bâton-Rouge, 1950), Stamp ne peut pas comprendre « pourquoi les hommes du Nord croyaient que la formation d'une confédération sudiste serait un désastre si terrible », et il affirme que le conflit a été déclenché par les extrémistes des deux côtés — surtout par ceux du Nord. Cette attitude rappelle un peu celle des adhérents de la politique d'apaisement pratiquée avant 39, le seul espoir de paix étant des concessions nordistes, aucune suggestion n'étant avancée qu'on aurait pu attendre aussi des concessions du Sud.

Si l'on compare la position d'un Stamp avec, par exemple, celle d'un James Ford Rhodes qui était un homme du XIX<sup>e</sup> siècle, on trouve que les valeurs morales ou nationales des anciens historiens sont devenues tout à fait irrelevantes et tout ce qui semble compter est l'avantage immédiat de la paix. Il y a ici un écho du point de vue qui nie la valeur de tout investissement à longue échéance qui comporterait des sacrifices sérieux ; et cela parce qu'on n'a plus de foi dans l'avenir.

L'optimisme social et humain de l'avant-guerre, dont Merle Curti, George Mowry et Arthur Schlesinger Jr. sont encore les héritiers, ne vaut plus grand'chose pour des hommes qui pensent qu'au fond ce qu'on appelle les grands conflits moraux et idéologiques est peu important quand on le compare à la dévastation qui peut en résulter. Pour Stamp, comme pour beaucoup de ses contemporains, un conflit se résout, d'habitude, dans la défaite des deux parties ; et son livre finit sur cette constatation désabusée : « Parmi la masse du peuple américain, il n'y avait pas de vainqueurs, mais seulement des vaincus. »

Ainsi, la prospérité générale d'une part, la guerre et la peur d'une autre guerre d'autre part, ont contribué à inspirer une réaction contre l'histoire idéologique et dialectique de la génération du *New Deal*. Elles ont même inspiré deux réactions car, à côté de la « nouvelle vague » que je viens de décrire, existe un autre groupe qui réagit contre les vues soi-disant optimistes et sentimentales des années 30. On peut trouver leurs idées dans les écrits plus récents d'Arthur Schlesinger Jr., dans les travaux de jeunes historiens comme John Higham, mais surtout dans les livres de Reinhold Niebuhr.

Niebuhr met l'accent sur la réalité du mal, une réalité que nous ignorons à nos risques et périls, sur la complexité des problèmes humains et sur la tragédie inhérente à l'existence. Dans un de ses

## Les études historiques aux États-Unis : Une histoire sans histoires

livres les plus influents, *The Children of Light and the Children of Darkness*, écrit pendant la guerre et publié à New-York en 1944, Niebuhr critiquait déjà l'idéalisme moderne comme étant trop sûr de « la possibilité d'une solution facile de la tension entre l'individu et la communauté, ou entre des classes, des races et des nations ». Et, dans un article de 1949 sur les causes de la guerre civile — toujours cette guerre civile ! — dont le sous-titre révélateur est « Une note sur le sentimentalisme historique » (*Partisan Review*, octobre 1949), Arthur Schlesinger Jr. dit à peu près la même chose : le mal dans le monde n'est pas automatiquement démodé ou évincé par le progrès. Rien de neuf pour l'Européen, je le sais bien, mais, ajoute Schlesinger, le révisionnisme, « en même temps qu'il évite les problèmes moraux essentiels au nom d'une objectivité superficielle, affirme leur peu d'importance au nom d'un progrès invincible ».

Ces hommes ont passé par Parrington et par Beard et ils les ont dépassés, mais sans tomber dans le péché des révisionnistes. Ils savent qu'il ne suffit pas de tout expliquer par la nécessité historique qui n'explique pas grand'chose et ne justifie rien du tout. C'est pourquoi, s'ils ont abandonné l'optimisme de l'avant-guerre, ils n'ont pas abandonné la morale. Niebuhr ou les Schlesinger — père et fils — croient que la guerre et le mal jouent un rôle durable dans le monde, qu'ils en sont jamais complètement corrigés ou éliminés par le « progrès historique » et que des conflits basés sur des divergences idéologiques irréconciliables sont un des aspects permanents de l'histoire.

Ces deux tendances me semblent résumer assez bien les attitudes les plus agissantes et les plus populaires parmi la jeune génération, celle qui ne peut pas partager l'espoir social de ses aînés et qui ne veut pas revenir tout simplement aux idées conservatrices et moralisatrices de leurs aînés. On est *contre* bien des choses : le bourrage de crâne, l'idéologie, la dialectique sociale ou doctrinale, les solutions trop faciles ; on trouve les conflits absurdes et irrationnels puisque, raisonnablement, il ne devrait pas y en avoir ; on est hanté par l'absurdité de l'histoire, comme par l'absurdité du comportement humain ; et on réagit soit par amoralisme soit par une sorte de morale existentialiste. Ceci étant donné, il n'y a plus ni doctrine ni idéologie. Et cela nous appauvrit. Nous n'apprécions plus l'esprit réformateur, l'indignation morale, la révolte contre l'injustice. Cette sorte de manifestation est jugée plutôt naïve, un peu déplacée, sinon indécente ; et nous réagissons en ressortant les anciennes analyses économiques du temps de Beard, utilisées maintenant non pas pour servir la cause

### Eugen Weber

progressiste, mais comme une plaidoirie découragée de la nécessité. Ou alors, nous nous lançons, comme Sam Hays, dans des explications psychologiques qui vident de sens les injustices et nous les font oublier, en expliquant les causes psycho-somatiques de l'indignation.

Ce qui revient à dire que la « nouvelle vague » n'a plus d'argument idéologique, sauf contre les idéologies ; et qu'elle ferait volontiers écho au mot du président Tardieu quand il disait : « Appuyons-nous toujours sur les principes : ils finiront bien par céder. »

\* \* \*

Un coup d'œil sur l'état des études françaises en Amérique confirmera l'impression que peut nous laisser la lecture des américanistes. Dans le traitement de l'histoire française, les développements sont beaucoup moindres et moins originaux. Et cela n'est pas très surprenant, puisque nos travaux sont trop souvent tributaires de ceux de nos collègues français. Mais s'il n'y a pas une « école » américaine d'étude française, l'activité en ce domaine est pourtant très grande et aussi le nombre de ceux qui s'y intéressent. La meilleure preuve a été la fondation, en 1956, d'une société pour l'étude de l'histoire française et, il y a deux ans, en 1958, de la revue *French Historical Studies*, qui vient de publier son troisième numéro. Il semble bien que la France est le seul pays du monde dont l'histoire offre assez d'intérêt à assez d'américains pour permettre la fondation d'un périodique entièrement consacré à son étude. Les statistiques démontrent qu'en effet, après celle des États-Unis, c'est l'histoire française qui attire la plus grande proportion de nos historiens.

Il ne semble pas, pourtant, que cet intérêt ait encore suscité, surtout dans ces dernières années, beaucoup d'ouvrages d'intérêt général. A voir le nombre de chercheurs américains dans les bibliothèques et les archives françaises, on pourrait penser que toute l'histoire française va être réécrite par des américains dans les années à venir. Mais à lire ce qu'on publie, il paraît plutôt que la plupart de nos travaux vont à produire moins « l'histoire » que des monographies, souvent très utiles, très fournies, mais de faible envergure : pierres pour un bâtiment auquel peu d'entre nous semblent enclins à s'attaquer. Ceci n'est pas nécessairement une critique, car cette sorte de travail est essentiel et on le lit avec profit, sinon toujours avec plaisir, mais la constatation est néanmoins valable et le fait me semble relever



## Les études historiques aux États-Unis : Une histoire sans histoires

d'un certain manque de maturité, de l'inaptitude réelle ou imaginaire de voler de nos propres ailes.

Dans un article récent où il discutait les tendances de la nouvelle école de *Business History*, le professeur Hermann Kroos a eu un mot révélateur : « The refusal to generalize, écrit-il, is an occupational disease among academic business historians<sup>1</sup>. » C'est, en effet, la maladie occupationnelle de nombre d'écoles qui ont ceci en commun, que la plupart sont soit jeunes et encore peu développées, soit dans une situation provinciale loin du centre véritable de leurs études.

Il est utile de comparer dans ce sens les deux volumes récents de Sidney S. Biro sur la politique allemande de la France révolutionnaire<sup>2</sup> avec *La grande nation*, de Jacques Godechot. Les deux ouvrages étudient la diplomatie française pendant à peu près la même période. Mais, où M. Godechot nous propose des vues neuves et une interprétation générale, M. Biro nous donne surtout des faits. Il est érudit et scrupuleux, il a découvert et employé avec soin et discernement des documents inédits, il nous présente beaucoup de témoignages mais peu d'idées générales.

Il y a un problème de l'américain pratiquant l'histoire française qui est celui de la distance, de la difficulté d'accès aux sources, et qui a été très bien souligné par David Pinkney dans le premier numéro de *French Historical Studies*. Il existe aussi un autre problème, qui n'est pas spécifiquement américain mais qui semble souvent nous affecter, c'est le problème de l'imagination et peut-être même plus des possibilités offertes à l'exercice, à l'emploi de l'imagination. Il se peut que notre ambiance académique, où beaucoup d'intellectuels se sentent encore en état de siège (pas politiquement, mais socialement), décourage non pas l'imagination et la spéculation mais leur emploi dans des travaux dits sérieux. S'il est sérieux de rédiger un recueil de faits, il n'est pas très sérieux de spéculer trop sur leur signification..., en tout cas, cela prête à la critique. On se rappelle les principes de M. Gradgrind dans *Les temps difficiles* : « Dans ce monde, disait M. Gradgrind, nous ne voulons rien que des faits ! » De même dans les dissertations. Il est plus facile, en tout cas, de recopier ses fiches que d'aller trop loin dans leur analyse et se lancer sur des terrains où le style et les idées pourraient céder sous vos pas.

1. *Journal of Economic History*, XVIII, no. 4, Dec. 1958, p. 479.

2. *The German Policy of Revolutionary France : French Diplomacy during the War of the First Coalition, 1792-1797*, 2 vol., Princeton, 1957.



## Eugen Weber

Il y a aussi autre chose qu'on peut ajouter aux remarques de Pinkney : l'américain n'est pas éloigné seulement des archives, mais aussi des conceptions et des spéculations, du centre de brassage d'idées que sont Paris et la France. Il les perçoit de loin, il en manque beaucoup, elles ne font pas partie de sa vie, de son expérience quotidienne : il les reçoit de deuxième main. Il n'est donc pas étonnant qu'elles lui fassent parfois défaut, ou ne lui parviennent qu'à retardement.

Et pourtant, en dépit de tout ceci, on arrive tout de même à faire quelque chose. Les séances du colloque franco-américain, tenu à Paris dans les premiers jours de juillet 1960, en ont fourni une preuve sur place, comme en fournissent tous les ans les thèses qui sortent des universités américaines. Il serait injuste de citer une institution plutôt qu'une autre ; il vaut pourtant la peine de mentionner les travaux qu'Henri Guerlac dirige depuis longtemps à Cornell sur l'histoire de la science française, et les autres travaux qui ne cessent de sortir du riche creuset de Princeton.

Pendant de longues années, avant et pendant la guerre, l'élite de nos chercheurs s'est intéressée surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle et à la période révolutionnaire. Cet élan est loin d'être épuisé : voyez les travaux de Franklin Ford<sup>1</sup>, de David Dowd, de Durand Echeverria, de Beatrice Hyslop, pour ne citer que quelques noms au hasard. Louis Gottschalk continue ses études sur Lafayette ; Leo Gershoy vient de finir une biographie de Bertrand Barère qui semble devoir mettre fin à beaucoup de calomnies et d'incompréhension à l'égard du grand conventionnel ; et ainsi de suite. Il semble pourtant que l'activité la plus intense de nos historiens se situe aujourd'hui dans l'étude du dernier siècle et surtout des années d'après 1871, qui ont été très longtemps négligées par les Français. La nature déteste le vide. Et, comme les historiens français ont trop longtemps évité la période la plus récente, nous y avons puisé ce que la Sorbonne semble dédaigner.

Nous avons été servis ici par le fait que les matériaux moins traditionnels nous effrayent moins et que nous sommes plus habitués à utiliser la presse, la publicité, les témoignages oraux, qui deviennent plus importants et aussi plus accessibles dans l'histoire des temps récents — c'est-à-dire que nous faisons ce que les gens des Sciences politiques ont toujours fait, mais ce que les gens de la Sorbonne ont été beaucoup plus lents à accepter. Et, soit parce que l'intérêt de nos jours porte plus sur l'histoire dite culturelle que sur la classique his-

1. *Robe and Sword*. Cambridge, Mass., 1953 ; *Strasbourg in Transition, 1648-1789*. Ibid., 1958.

## Les études historiques aux États-Unis : Une histoire sans histoires

toire politique ou diplomatique, soit parce que les matériaux pour une histoire politique de genre classique nous manquent, les études des américains ont porté surtout sur l'histoire des institutions ou de l'opinion.

Ainsi, Richard Challener vient d'étudier les fortunes de la théorie de la nation armée entre 1866 et 1939 — problème très actuel, puisqu'il s'agit de savoir comment on pourrait concilier un État démocratique et une armée professionnelle<sup>1</sup>. De même, Val Lorwin, dans *The French Labor Movement* (Cambridge, Mass., 1954), nous a donné plus qu'une analyse, presque une dissection des syndicats, de leur organisation, de leurs idées et de leurs relations avec les partis politiques qui tentaient de les domestiquer. D'autre part, Gordon Wright dans ses études du communisme rural, Jere King dans ses études sur les relations entre les militaires et le pouvoir civil tâchent d'utiliser des journaux et périodiques plus abordables et aussi plus nombreux que les papiers politiques inaccessibles et escamotables. Et Nathan Leites, puisant dans le *Canard enchaîné* comme dans le *Journal officiel*, nous a fourni dans deux livres charmants bien que discutables le grand sottisier du jeu parlementaire contemporain<sup>2</sup>.

Autant qu'on peut trouver une direction nouvelle, une tendance générale, tout ce monde ressemble à ce qu'on a vu des nouvelles vagues en histoire américaine. D'une part, l'histoire « culturelle » de la société, de son économie, de ses institutions, se substitue à l'histoire politique pure. D'autre part, les grands débats et les grands conflits idéologiques et politiques ont subi une dévaluation et comptent pour moins qu'ils ne comptaient dans l'interprétation jusqu'ici classique de l'histoire de la France contemporaine. En lisant des livres comme ceux de Nathan Leites, ou comme mes propres travaux sur l'extrême-droite<sup>3</sup>, on éprouve l'impression que les questions de pouvoir et de personnes comptent plus que les doctrines ; et qu'il est nécessaire de repenser non seulement les thèmes et les catégories classiques de *droite* et de *gauche*, mais aussi peut-être toute une histoire écrite en termes d'un conflit et d'un développement qui viennent d'être remis en question.

Dans cette tâche, il me semble que nous aurions une contribution originale à fournir, si nous nous permettions un peu plus souvent d'approcher nos études de l'histoire française selon certaines attitudes,

1. *The French Theory of the Nation in Arms, 1866-1939*. New-York, 1955.

2. *The House Without Windows*. Evanston, 1958 (avec C. Melnik) ; *On The Game of Politics in France*. Stanford, 1959.

3. *The Nationalist Revival in France, 1905-1914*. Berkeley, 1959 ; *The Right in France :*

<sup>a</sup> *Working Hypothesis*, in *American Historical Review*, LXV, no. 3, April 1960.

## Eugen Weber — Les études historiques aux États-Unis

certaines points de vue assez typiquement américains. Pour renverser les idées de Turner qui demandait qu'on interprète l'histoire américaine non selon les leçons d'une réalité européenne et désuète mais selon celles de la réalité américaine, je dirais que c'est en appliquant certaines idées fournies par l'expérience américaine que nous pourrions comprendre l'histoire française, non pas *mieux*, mais d'une façon *autre*, d'une façon nouvelle qui serait notre apport à nous.

Nous avons, par exemple, en Amérique, une très vivace tradition d'histoire régionale. Pendant longtemps, ce genre d'histoire a été le domaine d'érudits et de « filipiétistes » ; mais il suffit de lire *The Civilization of the American Indian Series*, publiée par l'Université d'Oklahoma, ou les volumes de l'histoire du Sud, édités par Wendell H. Stephenson et E. Merton Coulter pour l'Université de Louisiane, pour voir le niveau que ce genre d'écrits peut atteindre de nos jours. C'est ce point de vue régional, qui envisage les États comme faisant partie d'unités supérieures de géographie ou de culture commune, c'est ce point de vue qu'on pourrait apporter à l'étude de l'histoire européenne, comme l'a fait si brillamment notre confrère Robert Palmer, dans une histoire comparée de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle qui dépasse les frontières habituelles des dates et des lieux pour traiter le monde occidental comme une seule et grande région<sup>1</sup>. De même, comme l'ont fait Henry W. Ehrman (*Organized Business in France*, Princeton, 1957) ou Nathan Leites, nous pourrions utiliser nos études très poussées des techniques et de la manipulation du pouvoir politique pour dépasser un peu les formules trop générales, trop superficielles, qu'on accepte encore.

Voilà le genre de travaux que nous pourrions entreprendre, ce que nous ne faisons pas, ou encore très peu — trop peu souvent.

Il est intéressant de noter, en tout cas, que — avec l'exception de John B. Wolf et, maintenant, de Gordon Wright<sup>2</sup> — aucun d'entre nous, en Amérique, n'a encore tenté de publier une histoire de la France moderne. Dans nos cours, nous utilisons presque toujours les ouvrages anglais de Bury et de Brogan. Il reste donc un travail à faire et qui nous apportera peut-être un jour une interprétation *américaine* de l'histoire française qui, après tout, est aussi, un peu, la nôtre.

Eugen WEBER,

Professeur à l'Université de Californie (Los Angeles).

1. R. R. PALMER, *The Age of the Democratic Revolution, 1760-1800*, vol. I. Princeton, 1959 (compte rendu, in *Revue historique*, t. CCXXIII, 1960, p. 164).

2. *France in Modern Times, 1760 to the Present*. Chicago, 1960.

## MÉLANGES

### *Le cours officiel des monnaies étrangères circulant en France au XVI<sup>e</sup> siècle*

---

Le temps que les historiens doivent dépenser pour se constituer à eux-mêmes des instruments de travail est parfois excessif : chacun doit refaire, dans le cadre de ses propres recherches, le même travail préliminaire que son voisin, lors même que ses préoccupations sont différentes. Si nous disposons pour les institutions politiques, administratives ou financières, de certains ouvrages commodes, il n'en est pas de même pour les faits monétaires. Que l'on ait à établir des cours de change, à évaluer les stocks monétaires que nous décèlent les inventaires après décès conservés dans les archives notariales, on manque d'une table de comparaison qui permette d'évaluer à une date précise le cours légal d'une pièce métallique, ou son poids de marc lorsqu'elle est « décriée ». Pour les monnaies françaises, le travail de Natalis de Wailly<sup>1</sup> fait, à juste titre, autorité. Encore ses tableaux se bornent-ils aux principales espèces<sup>2</sup> ; les tentatives faites pour les compléter ne sont pas à recommander<sup>3</sup>. Quant aux espèces étrangères dont la circulation en France a été si importante, rien ne nous permet d'en comparer les évaluations officielles avec les cours commerciaux. C'est cette lacune que nous avons dû combler, dans le cadre de nos recherches sur le Paris de la Ligue. Peut-être n'est-il pas inutile d'offrir aux autres chercheurs les tableaux que nous nous sommes ainsi forgés, avec l'espoir qu'ils en combleront les lacunes, en rectifieront les erreurs éventuelles. Un outil — rien d'autre — voici ce que nous offrons.

1. Mémoire sur les variations de la livre tournois, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXI, 2<sup>e</sup> partie, 1857.

2. Ils excluent le cours de l'« écu vieil », des « royaux », des « francs » à pied et à cheval dont la circulation a continué au xvi<sup>e</sup> siècle.

3. Les tables d'E. Szlechter dans la *Revue historique de droit français et étranger* (1951, p. 509) sont inutilisables, l'auteur, faute d'avoir tenu compte du comput pascal, n'ayant pas respecté la chronologie.

## Le cours officiel des monnaies étrangères

\* \* \*

Quelques indications s'imposent au sujet des sources qui ont permis l'établissement de ces tableaux et sur le choix que nous avons dû faire dans leur élaboration.

Pour le cours officiel des monnaies, les sources sont essentiellement les ordonnances : on les trouve imprimées dans les « Ordonnances des rois de la troisième race », continuées par les « Ordonnances de François I<sup>er</sup> » et par le recueil de Fortanon. Mais, chaque fois que cela a été possible, on a utilisé les textes originaux et les copies du xvi<sup>e</sup> siècle de la série Z<sup>1</sup> B des Archives nationales<sup>1</sup>. Il est des cas, cependant, où, par suite de lacunes, cette vérification s'est révélée impossible. A ces sources officielles il nous faut ajouter trois documents qui éclairent les ordonnances et nous renseignent sur les pièces circulant réellement, leur poids, leur taille, leur titre et leur évaluation. Le premier est le livre d'un changeur anonyme du début du siècle<sup>2</sup> qui contient l'évaluation de toutes les pièces de monnaie et les règles utilisées pour le change ; il date, d'après le prix donné aux espèces, de la période comprise entre 1498 et 1516. Nous avons également un autre livre de changeurs, datant celui-là de 1533 : il s'agit du registre de Jehan Hotman « qui sert à mettre toutes les espèces d'or et le poix et la valeur d'icelles<sup>3</sup> ». Son intérêt est qu'il contient une double estimation : celle des pièces d'après le « cri » des monnaies de l'année, celle du marc d'or des mêmes pièces d'après le prix du marc d'or fin non monnayé. Le troisième document est le plus précieux. En avril 1560, François II fit essayer, par les essayeurs officiels, toutes les monnaies d'or et d'argent circulant dans le royaume ; le résultat de ces essais, connu sous le nom de « registre de Lothier », nous est conservé en trois exemplaires à la Bibliothèque nationale, dont un surtout<sup>4</sup> est important, car il est orné du « portrait » des diverses espèces. Ce registre, on le verra, nous renseigne sur le mécanisme des opérations monétaires, surtout si on en compare les propositions avec l'ordonnance du 15 août 1561.

La mise en œuvre de ces sources a présenté certaines difficultés, a exigé certains choix qu'il nous semble nécessaire d'exposer.

A la différence de la méthode suivie par Natalis de Wailly, nous n'avons pas cru utile de répéter les cours des espèces à différentes dates, quand ces cours restent les mêmes. De nombreuses ordonnances, en effet, se contentent de rappeler les prescriptions antérieures, et c'eût été, à notre avis, un encombrement peu justifié de multiplier les répétitions. Par contre — et cela exige

1. Nous donnons plus loin un tableau détaillé permettant au lecteur d'avoir une référence précise à propos de chaque ordonnance.

2. B. N., f. fr., n. a. 4763.

3. B. N., f. fr. 4537.

4. B. N., f. fr. 4838. Les deux autres sont : Collection Dupuy 353, fol. 2-34, et n. a. fr. 7119.

### circulant en France au XVI<sup>e</sup> siècle

une étude minutieuse des ordonnances — quand une ou quelques espèces seulement varient, nous précisons l'ensemble des cours pour permettre de mieux apprécier la variation.

Le problème du « décri » nous a retenu plus longtemps. On sait que chaque ordonnance monétaire contient deux parties : un cri des monnaies, c'est-à-dire l'évaluation en monnaie de compte des pièces dont le roi autorise la circulation, et un décri, c'est-à-dire la liste des espèces dont le roi interdit la circulation, et l'évaluation du marc d'or de ces espèces, évaluation que les changeurs et monnayeurs doivent suivre. Théoriquement — et les préambules des ordonnances sont formels sur ce point — toute espèce non mentionnée dans le cri est implicitement décriée. Lorsqu'elle est citée dans le décri, nous le marquons, bien entendu, sur nos tableaux avec le prix du marc fixé par l'ordonnance. Mais, très souvent, des pièces circulant réellement ne sont mentionnées ni dans le cri ni dans le décri. Les qualifier de décriées nous a semblé arbitraire pour plusieurs raisons. D'abord à cause du caractère souvent incomplet des sources ; lorsqu'on a la chance de trouver deux versions d'un même acte officiel, souvent l'un est plus explicite que l'autre ; ainsi l'ordonnance de janvier 1550, imprimée à Paris<sup>1</sup>, autorise les « vieilz ducats » ; les archives de la Cour des monnaies précisent : « vielz ducats de Venise, Gènes, Florence, Portugal, Hongrie, Sicile, Castille, Aragon, Valence<sup>2</sup> » ; la première version mentionne les testons, le texte de la Cour des monnaies précise : testons de France, Berne, Fribourg, Ferrare. Veillons à ne pas interpréter un manque de précision pour un décri. Mais il y a d'autres raisons : parfois les espèces cessent d'être mentionnées parce qu'il s'agit d'anciennes pièces qui ne circulent plus : les « Henriques » et « Castillanes » cessent d'être mentionnées à partir de 1498 ; nous n'en avons trouvé aucune trace dans les archives notariales du XVI<sup>e</sup> siècle parisien ; parfois il s'agit de pièces tolérées : le fait que les notaires, étroitement surveillés par les pouvoirs publics — à Paris du moins — acceptent leur cotation, et le cas est fréquent, nous incite à ne pas les ranger parmi les espèces explicitement décriées. Nous avons préféré laisser vide la case correspondante du tableau.

Reste une dernière difficulté : qu'est-ce exactement que le cours officiel ? On peut, comme l'a fait Natalis de Wailly, s'en tenir rigoureusement au cri des ordonnances monétaires. Une telle méthode risquerait, à notre avis, de fausser l'instrument de comparaison dont nous souhaitons l'établissement. Pour apprécier la distance entre le cours commercial des monnaies et leur cours officiel, il faut faire intervenir les dérogations que le roi consentait lui-même à ses ordonnances lorsque, pressé par des besoins d'argent, il n'en pouvait trouver qu'à cette condition. Les archives parisiennes sont riches à

1. B. N., Réserve Lf 77 1.

2. Z<sup>1</sup> B<sup>64</sup>, fol. 34.

## Le cours officiel des monnaies étrangères

cet égard : taxe sur les aisés<sup>1</sup> et surtout constitutions de rentes sur la ville de Paris qui étaient l'occasion, comme le montre la série Z'B et les archives du Minutier central, de fréquentes dérogations aux édits monétaires. De telles tolérances servaient, pour le public, de nouveaux barèmes, comme s'en plaint à plusieurs reprises la Cour des monnaies. Aussi avons-nous jugé indispensable de les mentionner, soit sur le tableau lui-même avec la mention « cours toléré », soit en note lorsqu'il s'agit d'exemples isolés.

Ces tableaux donnent-ils une image complète de toutes les espèces ayant circulé en France au xvi<sup>e</sup> siècle ? La réponse est malheureusement négative. On a déjà souligné fortement<sup>2</sup> le rôle des mauvaises monnaies, légères et d'alliage imparfait, qui se déversaient en France. Les ordonnances monétaires ne cessent de décrier ces pièces, jocondalles d'Allemagne, ducats à la Mirandole dont la concurrence déloyale a joué un rôle capital dans le circuit monétaire d'alors. Malheureusement, les décrets successifs ne permettent pas d'en dresser un tableau chronologique, les incertitudes de l'aloi et de la taille — qui sont déjà importantes pour les « bonnes » pièces — interdisant toute comparaison évolutive. Même pour les nombreux écus qui circulaient à côté des pistolets (« écus de Castille et de Sicile dits pistolets »), mais dont peu eurent cours officiellement pendant une longue durée, on a dû renoncer à une table chronologique : leur nombre, la confusion fréquente des noms exposaient à des risques d'erreurs tels que nous nous sommes contentés d'en donner la nomenclature et l'estimation d'après le registre de Lothier (1560) et d'en suivre les traces dans les ordonnances successives. De la sorte, le chercheur pourra trouver la correspondance des pièces qu'il rencontrera dans ses documents, ce qui, répétons-le, est l'unique objet de ce travail.

\* \* \*

Si la dévalorisation de la livre tournois est connue dans ses grandes lignes, si l'étude récente de Franck C. Spooner a bien éclairé les rapports de l'or et de l'argent au xvi<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, il semble qu'on n'ait pas insisté sur certaines pratiques monétaires de la monarchie qui renseignent sur les soucis contradictoires qui la préoccupaient et permettent de commenter certains points obscurs que nous révèlent ces tableaux. Pour mieux les comprendre, il est nécessaire de partir de la notion de *traite*. La traite, on le sait, « se dit de tout ce qui s'ajoute au prix naturel des métaux qu'on emploie à la fabrica-

1. Taxe de 1563. F. fr. 11698.

2. Fernand BRAUDEL et Franck C. SPOONER, Les métaux monétaires et l'économie du xvi<sup>e</sup> siècle, *Relazioni del X Congresso Internazionale di Scienze Storiche*. Roma, 1955, vol. IV.

3. Franck C. SPOONER, *L'économie mondiale et les frappes monétaires en France, 1493-1680*. Paris, A. Colin, 1956.



tion des espèces<sup>1</sup>, c'est-à-dire la différence de prix entre le marc d'or non monnayé et le marc d'or tiré des espèces, compte tenu de leur titre et de leur taille<sup>2</sup>. Théoriquement, la traite correspond à deux éléments : le brassage et monnayage, c'est-à-dire les frais de frappe, et le seigneurage. Ainsi en 1560, chargés par François II de proposer une évaluation du marc d'or à raison de 50 sols tournois l'écu au soleil, les essayeurs officiels déduisent du prix du marc calculé d'après celui de l'écu (189 livres 2 sols 6 deniers) 31 sols 3 deniers « pour la façon du marc des dits écus » et 47 sols 11 deniers pour le seigneurage, ce qui ramène l'écu à 185 livres<sup>3</sup>. La traite, ainsi définie, n'excède pas 2,0 %.

Mais, en étudiant les variations de cette traite, on constate des écarts parfois considérables. Alors qu'en 1494, juillet 1519, 1541, 1561, la traite ne s'écarte pas d'une proportion raisonnable correspondant au brassage et seigneurage, elle dépasse 10 ½ en 1516 et 1533. Ces écarts correspondent à une tentative constante des rois pour limiter la hausse des espèces monétaires : ils « rehaussent » le cours des pièces « par provision », mais maintiennent inchangé le prix du marc d'or non monnayé ; de la sorte, ils espèrent que la dévaluation de leurs propres monnaies, légèrement plus forte, empêchera leur fuite. Mais, comme le montre la courbe ci-jointe, ces tentatives sont infructueuses et bientôt un réajustement s'impose ; après le rehaussement de l'écu soleil en 1516 (qui passe de 36 sols 3 deniers à 40 sols), le prix du marc d'or doit s'aligner en 1519. Après celle de l'écu en 1533 (45 sols), c'est le rehaussement du marc d'or en 1541. On assiste d'août 1561 (où une grande ordonnance s'efforce de rétablir un certain ordre monétaire) à juin 1573 à un nouveau décrochage. Finalement, l'ordonnance de Poitiers de septembre 1577 maintient une traite relativement élevée. Pour les espèces d'argent, les mêmes efforts pour freiner la hausse sont tentés. En 1543, le teston<sup>4</sup> passe de 10 sols 8 deniers à 11 sols « sans que pour le dit haulsement le marc d'argent puisse estre vendu et acheté tant par les maistres particuliers de nos monnoyes que changeurs à plus haut prix que 14 livres<sup>5</sup> ». De même en 1572 le teston est porté à 12 sols 6 deniers sans augmenter le prix du marc d'argent le roy<sup>6</sup>. Mais toutes ces

1. Abot DE BAZINGHEN, *Traité des monnaies* (1764).

2. De leur taille, et non de leurs poids. On ne peut calculer le prix de marc d'une espèce d'après son poids à cause du « trébuchant », c'est-à-dire du complément de poids qui s'ajoute et qui est réparti entre les différentes pièces taillées dans le marc (voir LE VASSEUR, *Les monnaies sous François I<sup>er</sup>*, préambule du tome I des *Ordonnances de François I<sup>er</sup>*, p. cvii. Paris, 1902). Ce qui rend souvent compliquée notre tâche, car les ordonnances royales indiquent plus fréquemment le poids que la taille.

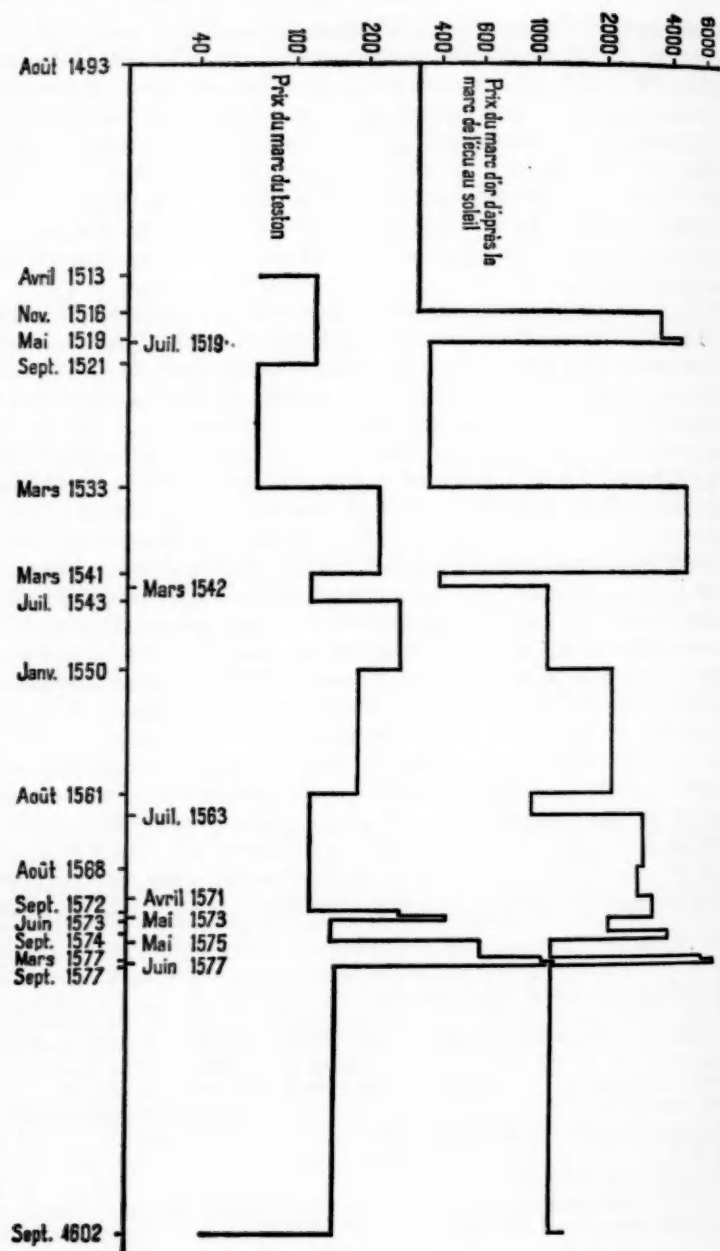
3. B. N., f. fr. 4838.

4. Z<sup>1</sup> B<sup>69</sup>, fol. 61. FONTANON, II, p. 127.

5. C'est-à-dire le cours fixé en 1541.

6. Lettres patentes du 2 septembre 1572. Z<sup>1</sup> B<sup>69</sup>, fol. 51 v<sup>o</sup>.

# Le cours officiel des monnaies étrangères



tentatives se heurtaient à une réalité plus forte que les ordonnances : les espèces, évaluées plus cher que le métal, ne venaient plus à la fonte. Après ces lettres patentes du 2 septembre 1572, le bureau de la Cour des monnaies convoque, le 25, des changeurs parisiens pour les interroger. Que répondent-ils ? « Quant à l'argent, que depuis la déclaration dernièrement publiée on leur en vouloit plus livrer au prix de 15 livres 15 sols sinon qu'ils païassent les marchands en testons à 12 sols pièce à raison de l'augmentation portée par la dite déclaration. Et que tous ceux qui leur portoient des espèces à changer encore que ce fussent gens de menu peuple qui semblassent ignorans ilz leur disent qu'ils veuillent estre paieiz en testons au priz de 12 sols ou avoir davantaiges de leurs pièces... Et sur ce ont remonstré à ladite Court que si ladicte declaration a lieu leurs estatz leur demeurent inutilles et les monnaies en chommaige pour autant que les orfèvres et affineurs qui surachèptent l'or et l'argent les retireront et par ce moien les matières estimées pour les monnoies seront billonnées. » Les dangers d'une augmentation excessive de la traite apparaissent clairement ; ils expliquent qu'en définitive les ordonnances devaient réajuster le prix du métal non monnayé. Mais l'historien doit en tenir compte, d'une part pour saisir comment la dévalorisation de la livre tournois exprimée en pièces de monnaie précède et surpasse la même dévalorisation évaluée en marc d'or fin ou d'argent le roy, d'autre part pour apprécier de plus près le souci monarchique de précéder cette dévalorisation « pour conserver les pièces ».

\* \* \*

Doit-on tenir compte de la traite dans l'évaluation des pièces étrangères ? La doctrine des officiers des monnaies semble, sur ce point, formelle ; étant donné que la traite correspond — en principe — aux frais de frappe et au seigneurage, on ne doit évaluer en monnaie tournois les pièces étrangères que selon leur poids et leur titre. Après l'ordonnance du 17 août 1561 qui, « ayant esgard au cours qui a été donné par volonté du peuple aux espèces estrangères », en hausse le prix, les députés de la Cour des monnaies remontent qu'« on donnerait plus grande traite ausdictes espèces que a l'escu de France contre le forme antienne observée en ce royaume qui estoit d'estimer seulement le fin desdictes pièces estrangères sans aucune traicte<sup>1</sup> ». En 1548, en Flandre, Charles-Quint n'avait, de son côté, donné aucune traite à l'écu d'or au soleil<sup>2</sup>. Cette doctrine fut-elle appliquée ? et dans quelle mesure le cours des espèces étrangères s'alignait-il sur le marc d'or fin (ou d'argent-le-roy) non monnayé ou sur celui de l'écu d'or au

1. Z<sup>1</sup> B<sup>66</sup>, fol. 56 v<sup>o</sup>.

2. Z<sup>1</sup> B<sup>66</sup>, fol. 68 v<sup>o</sup> et 69.

3. Ibid.

## Le cours officiel des monnaies étrangères

soleil? On constate, en fait, que les ordonnances royales ont été prises en fonction de deux considérations opposées : le souci, jalousement rappelé par la Cour des monnaies, de défendre les monnaies royales contre les monnaies étrangères en ramenant celles-ci au prix naturel du métal, parfois même à un prix inférieur pour les attirer à la fonte, et la crainte, en s'éloignant du « cours commun » — disons : des cours commerciaux — de favoriser une certaine préférence pour les pièces françaises au détriment des espèces étrangères.

Si l'on se limite à des pièces dont la taille et la loi témoignent, en ce siècle d'inquiétantes incertitudes, d'une fixité certaine, on décèle les étapes et les proportions du changement de la politique royale à l'égard des pièces étrangères. Pendant toute la première moitié du siècle non seulement ces pièces ne bénéficient d'aucune traite, mais elles sont fréquemment sous-évaluées par rapport au prix de leur marc d'or selon le cours officiel. En 1498, quand le prix du marc d'or à 23 karats  $3/4$  est fixé à 128 livres 13 sols 4 deniers, le ducat et le noble à la rose — deux pièces ayant ce titre — reviennent, d'après leur cours, à 128 livres. En juillet 1519, leur marc passe à 145 livres 5 sols contre un prix officiel de 145 livres 9 sols 4 deniers pour le marc à 23 karats  $3/4$ ; en 1541, 163 livres 4 sols pour le marc du noble à la rose, 163 livres 12 sols 6 deniers pour celui du ducat contre 163 livres 13 sols pour le marc officiel à 23 karats  $3/4$ . Le but de cette ordonnance sur les monnaies n'était-il pas « d'icelles équipoler, avaluer et faire entretenir en telle égalité et correspondance de loy poids et prix qu'une monnaie n'empire l'autre mais que distinctement et en commun usage chacune espèce de monnoye d'or et d'argent ait son juste cours et mise selon sa vraye et entière bonté tant intérieurement de loy qu'extérieurement à la preuve du poids ». Ce qui n'est vrai, bien entendu, qu'à condition de tenir compte de la traite des pièces françaises. De même en 1544 lorsque les pistollets font leur apparition dans les textes de la Cour des Monnaies<sup>1</sup> sous le nom de « petits ducats de Castille et Sicille », ils sont décriés et leur marc est évalué à 149 livres alors que le prix du marc à 22 karats est de 151 livres 11 sols 11 deniers. Son cours sera autorisé dès 1546<sup>2</sup> à 41 sols 6 deniers. Ainsi d'une façon systématique on s'efforce non seulement de n'accorder aucune traite aux espèces étrangères, mais de les sous-évaluer pour décourager leur cours.

Mais les besoins d'argent de la monarchie vont nécessairement entraîner des entorses à la doctrine. Dès 1554, pour une constitution de rente sur la Ville de Paris, le roi doit, à la demande des échevins<sup>3</sup>, accepter les ducats à

1. Z<sup>1</sup> B<sup>83</sup>, fol. 128, ordonnance du 25 mars 1544. On sait que leur frappe avait commencé en 1537; cf. Earl J. HAMILTON, *American treasure and the price revolution in Spain*. Cambridge, Mass., 1934, p. 46.

2. Lettres patentes du 15 avril, Z<sup>1</sup> B<sup>83</sup>, fol. 213. FONTANON, II, p. 129.

3. Lettres patentes du 5 juillet 1554, Z<sup>1</sup> B<sup>84</sup>, fol. 200.

### circulant en France au XVI<sup>e</sup> siècle

50 sols, les pistolets à 45 sols, ce qui fait passer le marc du ducat à 175 livres (au lieu de 172 livres 4 sols 2 deniers) et celui du pistolet à 162 livres (au lieu de 157 livres 13 sols 4 deniers). Le grand tournant, c'est la fameuse ordonnance du 17 août 1561. La preuve nous en est fournie par la comparaison de cette ordonnance avec le registre de Lothier qui l'a préparée. Alors que les essayeurs proposent pour le noble à la rose 114 sols 6 deniers (sans traite) ou 116 sols (en y incluant le brassage) ou 117 sols (avec le seigneurage), c'est ce prix, le plus élevé, que retient l'ordonnance. Quant au pistolet, les essayeurs proposaient 46 sols 9 deniers, 47 sols 6 deniers et 47 sols 10 deniers : le roi fixe son cours à 48 sols et le pistolet gardera jusqu'en 1602 une traite supérieure à celle de l'écu d'or au soleil (on maintiendra un écart de 2 sols entre les deux pièces)<sup>1</sup>. A partir de cette date, on peut dire que la Cour des monnaies mènera des combats d'arrière-garde. Ainsi en juillet 1565 le marc des nobles à la rose<sup>2</sup> avait été fixé à 184 livres 14 sols (alors que le marc théorique à 23 karats 3/4 était de 183 livres 1 sol 5 deniers). Un an plus tard, la Cour des monnaies remarque que « la supputation arrestée le cinquième jour de juillet l'an 1564 auroit esté faicte ayant esgard au cours que le peuple exposoit lesdites pièces d'or, partie desquelles il auroit depuis encore surhaussé<sup>3</sup> » ; le marc des nobles à la rose est ramené à 181 livres 10 sols. De même, quand en octobre 1571 le roi prévoit un plan en trois étapes de réduction des monnaies aux cours de 1561, la Cour remontre qu'en ce qui concerne les pièces étrangères « l'antienne forme et observation de son dit royaume est de les avalluer sinon au pris qu'elles reviennent à la fonte sans aucune traite. Laquelle forme n'auroit esté gardée en ladicte ordonnance de 1561<sup>4</sup> ». Mais ces plaintes ne changent rien au fait essentiel : à partir de 1561, la monarchie doit accorder une prime de fait aux espèces étrangères.

\* \* \*

Que cette prime reste inférieure à la prime donnée par les cours commerciaux, les enquêtes et les plaintes constantes des officiers des monnaies nous le font supposer. Dès juin 1551, ils se plaignent du non-respect de l'ordonnance de janvier 1550 : « Néanmoins plusieurs personnes mectent et

1. En 1576, la Cour des monnaies estimera à 7 livres pour marc la traite du pistolet sur la base de 2 sols d'écart avec l'écu soleil. Z<sup>1</sup> B<sup>70</sup>, fol. 132 à 139.

2. Les nobles à la rose avaient déjà subi des vicissitudes. En juin 1551, « pour éviter l'excessif pris » que leur donnait le peuple, on les avait décriés. Un mois plus tard, le roi annule sa décision « à cause du dommage que cela pourroit apporter à nos pauvres subjectz parmi lesquels à ce que nous avons entendu il y a grande quantité desdites espèces ». Z<sup>1</sup> B<sup>64</sup>, fol. 110 et sq.

3. 28 juin 1566, Z<sup>1</sup> B<sup>64</sup>, fol. 12 et sq. Erreur d'impression dans FONTANON, II, p. 175.

4. Remontrance du 3 décembre 1571. Z<sup>1</sup> B<sup>67</sup>, fol. 118 v<sup>o</sup>.

## Le cours officiel des monnaies étrangères

prennent les nobles roze angellotz pistolletz et aultres espèces d'or estrangères à plus hault prix qu'il n'est contenu en la dicte ordonnance tellement qu'il se transporte journallement de noz escus tant es pays d'Itallye que aultres lieux et lesquelles ils font convertir en espèces d'or estrangères<sup>1</sup>. » En avril 1553, nouvelle plainte du procureur du roi à la Cour des monnaies : « Les nobles, angelotz pistolletz se mectent à plus haut prix que les ordonnances. » Le roi lui-même, on l'a vu, devra dès 1554 transgresser ses ordonnances<sup>2</sup>. Le réajustement de 1561 suffit-il à rattraper l'écart courant ? Dès 1567, toutes les pièces étrangères « sont déjà à si hault pris par la volonté du peuple qu'il est impossible de plus fabriquer es monnoies du dit sieur<sup>3</sup>. » Juillet 1568 : nouvelle allusion au prix excessif des monnaies étrangères<sup>4</sup>. En octobre 1571, le préambule d'une ordonnance estime à 10 % la prime sur les monnaies étrangères : « En ce surhausement les espèces estrangères grandement avantaigées plus que les nostres et plus qu'elles ne valent aux pais mesmes ou elle ont este forgées... tellement que nos subjectz sont contrains donner prouffit jusques à 10 pour cent affin de commuer lesdictes espèces estrangères en autres bonnes espèces pour payer les tailles<sup>5</sup>. » Finalement, le 20 novembre 1576, en pleine période de hausse généralisée, la Cour des monnaies propose au roi de décréter toutes les pièces étrangères, y compris le pistollet malgré sa « bonté », car « le peuple les a toujours surhaussées beaucoup plus qu'il na fait vostre escu<sup>6</sup> ».

Ces plaintes correspondent-elles à la réalité ? Il suffit de comparer notre tableau du cours officiel du pistollet et du réal et ceux que donne M. Henri Lapeyre de leur cours commercial à Lyon et à Nantes pour s'en convaincre<sup>7</sup>. Le tableau ci-joint, qui emprunte au travail de M. Lapeyre certaines de ses indications, permet de suivre le décrochage du cours réel par rapport au cours officiel, en même temps qu'il éclaire, d'une façon dramatique, la conjoncture de hausse précipitée qui précède l'édit de Poitiers. Il montre également qu'une seule fois, en juin 1577, Henri III a tenté d'aligner les cours officiels sur les cours réels, et même de les devancer. Mais, même sur le plan strictement monétaire, une telle politique était dangereuse : elle provoquait une fuite des petites espèces d'argent et de billon dont on ne se pouvait passer. L'Estoile le note, qui commente cette ordonnance en affirmant : « Ce descri apporta grande incommodité au peuple de France, pour ce que par toutes les villes du royaume ne se pouvoient voir ne recouvrer ne douzains

1. Z<sup>1</sup> B<sup>64</sup>, fol. 110.

2. Voir page 366, note 3.

3. Z<sup>1</sup> B<sup>67</sup>, fol. 39.

4. Z<sup>1</sup> B<sup>67</sup>, fol. 44 v<sup>o</sup>.

5. Ordonnance du 16 octobre 1571. Z<sup>1</sup> B<sup>68</sup>, fol. 1 et sq.

6. Lettre de la Cour des monnaies du roi, 20 novembre 1576. Z<sup>1</sup> B<sup>70</sup>, fol. 132.

7. H. LAPEYRE, *Une famille de marchands : les Ruiz*. Paris, A. Colin, 1955, p. 462 et 463.

## circulant en France au XVI<sup>e</sup> siècle

### PISTOLLET

Dates	Cours officiel	Cours toléré par le roi (constitutions de rente sur la Ville de Paris)	Cours commercial (d'après M. Lapeyre)
1561	48 sols		
juillet 1563		49 sols	
décembre 1564			49 sols 6 d.
juillet 1565	48 sols		49 sols 6 d.
février 1566			50 sols
août 1568	50 sols		
décembre 1569			52 sols
avril 1570		52 sols	53 sols
avril 1571	52 sols		
mars 1572			54 sols
juillet 1573			54 sols 6 d.
septembre 1573			55 sols
novembre 1573			56 sols
juin 1574			58 sols
septembre 1574	56 sols		
janvier 1575			60 sols
mai 1575	58 sols		
septembre 1575			63 sols
mars 1577	63 sols		
juin 1577	64 sols		
août 1577			85 sols
septembre 1577	58 sols		100 sols

### REAL

Dates	Cours officiel	Cours toléré par le roi	Cours commercial (d'après M. Lapeyre)
1561	4 sols 2 d.		
1565	4 sols 2 d.		
octobre 1567		4 sols 4 d.	
août 1568	4 sols 2 d.		
décembre 1569			4 sols 5 d.
janvier 1570			4 sols 6 d.
août 1570			4 sols 7 d.
avril 1571	4 sols 2 d.		
mai 1573	4 sols 6 d.		
novembre 1573			4 sols 8 d.
février 1574			4 sols 9 d.
mars 1574			5 sols
septembre 1574	4 sols 6 d.		
janvier 1575			5 sols 2 d.
mars 1575			5 sols 3 d.
mai 1575	5 sols		
mars 1577	5 sols		
juin 1577	5 sols 6 d.		
août 1577			10 et 11 sols
septembre 1577	5 sols		12 sols



## Le cours officiel des monnaies étrangères

ne carolus ny aultre menue monnaie qui toute avoit esté transportée hors du royaume pour l'eschanger à l'or, estant à haut prix en France<sup>1</sup>. Si une politique de trop bas prix de l'or aboutit à une insuffisance de la fonte, une politique de trop haut prix de l'or entraîne la fuite des « menues monnaies » dont, comme M. Jean Meuvret l'a si fortement souligné<sup>2</sup>, vivait la majeure partie de la population.

L'étude de la traite nous permet donc d'insister sur la prime donnée dans la France du xvi<sup>e</sup> siècle aux monnaies étrangères. Il ne serait pas exagéré d'affirmer que la hausse même de l'écu au soleil, dont les historiens, depuis Natalis de Wailly, se servent comme mesure de la dévalorisation de la livre tournois, n'a fait que suivre la hausse, souvent plus forte, des espèces métalliques étrangères. La Cour des monnaies avait-elle tort lorsque, proposant au roi en novembre 1576 un remède au « surhaussement » général, elle affirmait que le cours donné aux espèces étrangères était « la source et première origine dudit surhausement<sup>3</sup> » ? En fait le mot « traite », qui au début du siècle a un sens précis correspondant à des éléments fixes, finit par signifier toute prime donnée à une espèce.

\* \* \*

Il reste à expliquer, tout au moins à formuler, quelques hypothèses concernant les origines de cette prime. La « finesse de l'étranger<sup>4</sup> » n'est pas, pour les historiens du xx<sup>e</sup> siècle, une explication suffisante. La première hypothèse qui vient à l'esprit, c'est, bien entendu, de considérer la monnaie métallique comme une autre marchandise, avec son poids, sa taille et son titre. Dans cette hypothèse, la prime donnée aux pistollets — dont la Cour des monnaies elle-même reconnaît « qu'ils n'ont jamais varié en leur bonté et alloy<sup>5</sup> » — pourrait s'expliquer par une plus grande correspondance entre la pièce circulante et les conditions officielles de la frappe que pour l'écu d'or au soleil. Hypothèse qui risque de choquer les historiens, pour qui, d'après les ordonnances monétaires, l'écu soleil était une « bonne monnaie<sup>6</sup> ». A vrai dire, nous manquons de mesures de comparaison : il ne faut pas oublier que

1. *Mémoires-Journaux* de Pierre de L'ESTOILE. Édition Brunet, Lemerre, 1878, t. I, p. 91.

2. Jean MEUVRET, Circulation monétaire et utilisation économique de la monnaie dans la France du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle, dans *Études d'histoire moderne et contemporaine*, t. I. Paris, Hatier, 1947.

3. Z<sup>1</sup> B<sup>70</sup>, fol. 39 et sq.

4. Z<sup>1</sup> B<sup>70</sup>, fol. 39.

5. Ibid.

6. M. Roland MOUSNIER note, dans son cours *Études sur la France de 1494 à 1559* (C. D. U., t. II, p. 138), que « la monnaie étrangère, peut-être par une sorte d'exotisme latent, a toujours fait prime sur la monnaie française » et il montre l'échange des mauvaises monnaies « contre les beaux écus d'or ».

## circulant en France au XVI<sup>e</sup> siècle

nous connaissons les pièces françaises d'après les ordonnances françaises et que les pièces étrangères sont évaluées d'après les ordonnances françaises ; d'où un double risque d'erreur, en sens opposé. Deux exemples suffiront pour éclairer cette difficulté. Prenons l'écu soleil au début du siècle : son titre officiel est de 23 karats  $1/8^e$  de 1488 à mai 1519, où François I<sup>er</sup> fait frapper des écus à 22 karats  $7/8^e$ , puis, dès juillet 1519, il se maintient à 23 karats, tandis que l'écu couronne reste à 23 karats  $1/8^e$ <sup>1</sup>. Or, les deux registres de changeurs que nous avons pu utiliser, dont l'un correspond à la période précédant 1516<sup>2</sup>, l'autre à 1533<sup>3</sup>, rangent les écus soleil parmi les espèces à 22 karats  $1/2$  et les écus couronne parmi les espèces à 23 karats. Anomalie d'autant plus curieuse que toutes les autres espèces, étrangères ou anciennes pièces françaises, sont données avec un titre correspondant à leur titre officiel. On ne peut négliger ces registres calculés d'après les espèces elles-mêmes ; on ne peut non plus supposer que, extraordinairement, il se fût agi, à ces deux dates, de pièces rognées ou résultant d'une émission clandestine : en ce cas il eût été fait mention, dans ces registres, d'autres écus soleil qui eussent correspondu au titre officiel ; on ne peut expliquer cette différence par le « remède », c'est-à-dire la tolérance de titre : elle n'excède pas officiellement  $1/8^e$  de karat. On se gardera bien de conclure, par deux exemples isolés, à un avilissement de l'écu d'or au soleil : on tirera, cependant, une leçon de prudence quant à l'estimation de la « bonté » d'une pièce d'après son titre officiel<sup>4</sup>.

Si l'on examine maintenant le pistolet d'Espagne, on peut se demander si la façon dont il est présenté par les ordonnances françaises correspond d'une façon constante à ses conditions de frappe. On sait que l'écu frappé en Castille a un titre de 22 karats, une taille de  $1/68^e$  du marc de Castille, ce qui revient à un poids d'or de 337 centigrammes, le marc de Castille ayant un poids de 230 grammes 25<sup>5</sup>. A notre connaissance, ces conditions de frappe n'ont pas varié. Or, lorsque la Cour des monnaies le décrit en 1544, elle le tient bien pour une pièce au titre de 22 karats, mais à une taille de  $1/72^e$  du marc français<sup>6</sup>, ce qui, à raison de 244 gr. 7529 le marc français, donne un poids de 339 centigrammes. En 1546, quand elle en autorise le cours, elle

1. Voir nos tableaux, ceux de N. de Wailly, de Levasseur, de Spooner (*op. cit.*, p. 336).

2. Voir page 360, note 2.

3. Voir page 360, note 3.

4. Nous avons consulté, au Cabinet des Médailles, deux ouvrages récents, l'un de M. J. LAFAURIE (*Les monnaies des rois de France de Hugues Capet à Louis XII*, Paris, Bâle, 1951), l'autre de MM. LAFAURIE et PRIEUR (*Les monnaies des rois de France de François I<sup>er</sup> à Henri IV*, Paris, Bâle, 1956). M. Lafaurie nous a d'ailleurs confirmé qu'il n'avait pas été frappé d'écu d'or au soleil à 22 karats  $1/2$ , mais qu'aucun essai n'avait été fait d'après des pièces réelles. Notons également qu'un livre des changeurs d'Anvers (1627) conservé au Cabinet des Médailles range les écus au soleil parmi les espèces à 22 karats 4 grains d'or fin.

5. Aloiss HEISS, *Descripción de las monedas hispano-christianas*, t. I, Madrid, 1865, p. 149.

6. Z<sup>1</sup> B<sup>3</sup>, fol. 128.

## Le cours officiel des monnaies étrangères

l'estime à 21 karats  $3/4$  de loi et à  $1/73^e$  de marc ; outre la sous-évaluation du titre, le poids est abaissé<sup>1</sup>. Dès 1550, si on lui restitue son titre de 22 karats, on lui donne la même taille ( $1/72,5$ ) que l'écu au soleil, ce qui lui donne un poids de 337 centigrammes ce qui rétablit les conditions normales. Qu'en conclure, sinon que, par des procédés divers, l'on fixait d'une façon arbitraire le poids et la loi d'une espèce jusqu'au moment où l'importance de leur circulation rendait difficiles ces procédés. Une telle constatation nous invite à une grande prudence dans la comparaison des pièces étrangères et des pièces françaises d'après les taux officiels<sup>2</sup>. Elle ne nous conduit pas, pour autant, à expliquer la prime dont celles-ci ont bénéficié uniquement par une meilleure valeur, de fin et de poids, d'autant qu'on a pu constater cette prime même pour des espèces douteuses<sup>3</sup>. C'est qu'à notre avis, il faut considérer avant tout la monnaie comme instrument d'échanges, la mettre en rapport avec les autres marchandises contre lesquelles elle s'échangeait, esquisser une géographie de la hausse monétaire en rapport avec la géographie commerciale. Le mieux n'est-il pas encore d'interroger les principaux intéressés : les marchands ?

\* \* \*

Sur les réactions des marchands, nous n'avons malheureusement pu trouver, dans les sources que nous avons utilisées, que peu de renseignements. Certes, quand un édit monétaire était publié, la Cour des monnaies convoquait les jurés des métiers parisiens pour leur faire prêter serment : ainsi en novembre 1556<sup>4</sup>, en août 1561<sup>5</sup>, en juillet 1572<sup>6</sup>. Parfois ceux-ci expriment des remontrances, mais la Cour n'en transcrit qu'un bref résumé. Beaucoup plus intéressante serait la connaissance des réunions des marchands des diverses corporations à qui les jurés devaient, à leur tour, faire prêter serment de respecter l'édit. Que ce serment offrit des difficultés, nous nous en rendons compte d'après les plaintes des jurés vendeurs de marée qui, en 1572, demandent une garde à la Cour des monnaies « pour éviter au danger de leurs personnes ». Par chance, nous avons pu trouver au Minutier central<sup>7</sup> un compte rendu de la réunion des « marchands de grosserie draps d'or et d'argent et de soye joaillerie et mercerie de ceste ville de Paris » tenue le 30 juillet 1572 en la maison des merciers, rue Quincampoix. Plus que

1. Z<sup>1</sup> B<sup>82</sup>, fol. 216.

2. C'est ce qui nous a fait renoncer à dresser une courbe comparée de l'écu d'or au soleil et du pistolet en réduisant leur titre et leur taille au prix du marc d'or fin.

3. Voir M. Roland Mousnier, cours cité, II, p. 138.

4. Z<sup>1</sup> B<sup>85</sup>, fol. 21 et sq.

5. Z<sup>1</sup> B<sup>86</sup>, fol. 60 et sq.

6. Z<sup>1</sup> B<sup>89</sup>, fol. 25 et sq.

7. Minutier Central. Étude VIII, notaire Haultdessens, 323, 30 juillet 1572.

## circulant en France au XVI<sup>e</sup> siècle

tous autres, les merciers-grossiers étaient en relation d'affaires avec l'étranger, comme le montrent les créances inventoriées après leur décès. Il y a là 224 marchands, et parmi eux les plus grands noms de la « marchandise » parisienne. Il y a là Nicolas du Resnel, dont Pierre Jeannin a montré, d'après les archives de Rouen, l'étonnante activité<sup>1</sup> et que nous avons pu voir obtenir du tsar de Russie l'autorisation de « trafiquer » en ce pays<sup>2</sup>. Il y a là Mathurin de Beausse, l'un des seize quarteniers de Paris, Jehan Gallant, associé principal d'une entreprise importante ayant des comptoirs à Lyon et à Paris (à son décès en 1598, sa part dans la société était estimée à 11 670 écus soleil)<sup>3</sup>, et de nombreux autres. A la sommation de jurer l'édit, ils remontent qu'ils sont certes de très humbles et très obéissants serviteurs du roi, mais « de faire et prêter le serment pour choses futures et advenir mesme pour affaire de telle conséquence à S. M. et tout son royaume qui est le faict des monnoyes cela soubz correction ne se peult par eux bonnement faire ». Ce refus, ils le justifient par deux raisons : l'une qui est un problème de conscience — sur lequel nous reviendrons plus loin — l'autre qui est un argument économique.

Cet argument, le voici : « Secondement que ce seroit du tout oster la liberté du commerce et traffiq de marchandise mesmes avec les estrangers, signaument es pais estrangers ». Or, « plusieurs marchands de ce royaume mesme une grande part de ceste sa bonne ville de Paris signaument le dit corps de grosserie joyallerie et mercerye trafiquent ordinairement es pais estrangers avec plusieurs et diverses nations de diverses meurs coustumes loix et volunteez, la plupart desquelles ignorent les coustumes edictz loix et ordonnances de la France de manière que qui veult trafiquer et faire commerce es dits pais fault par nécessité saccomoder selon les loix et coustumes des lieux et regions où l'on trafique ». Les contraindre à prêter serment entraînerait une double conséquence : recul d'abord du commerce français sur le plan du commerce extérieur (« contraindre le marchand français à faire et prêter ledit serment se seroit l'attacher en son pays l'anéantir acazaner et luy faire perdre couraige »), avantage ensuite pour les marchands étrangers qui feraient « ung merveilleux prouffit », « d'autant qu'ils scavent bien le marchand francoys estre entre toutes aultres nations tellement consciencieux qu'il aymeroit myeulx cesser tout commerce, voyres ne vendre de sa vie marchandise, que de faulser son serment ». Cette référence au commerce externe dans l'explication de la hausse monétaire semble une direction fondamentale de recherche : les monnaies espagnoles attirent les marchandises françaises ; cet appel de marchandises fait hausser plus vite les monnaies

1. Pierre JEANNIN, *Les marchands du XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1957, p. 51.

2. B. N., f. fr. 4600, fol. 29.

3. Inventaire après décès de Jehan Gallant. Minutier central, notaire Parque, étude LXXXVI, liasse 170.

## Le cours officiel des monnaies étrangères

dans les zones de contact ; ainsi les gardes de la draperie font remarquer que les grands désordres viennent des frontières de Bourgogne, Champagne et Poitou<sup>1</sup>. Ainsi les plus hauts cours enregistrés officiellement du pistolet sont-ils ceux de Bayonne<sup>2</sup>. Le mécanisme de la hausse analysé plus haut — les espèces étrangères entraînant l'écu soleil — ne recouvre-t-il pas une géographie de la hausse — des frontières vers l'intérieur — elle-même calquée sur la géographie commerciale ? Nous ne nous risquons pas à l'affirmer ici ; mais il semble que des recherches dans cette direction méritent d'être tentées.

Enfin — et c'est sur cette notation que nous voudrions conclure —, cette ère de bouleversement monétaire constant et d'établissement progressif d'un cours international des monnaies provoque, dans les structures mentales, un changement appréciable vis-à-vis des ordonnances royales. Revenons à nos marchands réunis rue Quincampoix. Nous avons laissé la première justification qu'ils donnaient à leur refus (dix seulement d'entre eux prêteront le serment). La voici : « en premier lieu sans scrupule de leurs consciences et toucher à la liberté d'icelles » « ce seroit les rechercher en leurs consciences de les vouloir contraindre jurer et tenir choses à l'advenir ce que Notre Dieu ny son Eglise ne commendent oncques », et ce qui serait contraire à l'édit de pacification accordé par le roi aux Réformés qui accorde à ceux-ci la liberté de conscience. On aurait bien tort de sourire de ces scrupules. Une pratique accrue du commerce avec l'étranger substitue peu à peu à l'idée de la monnaie fait du prince, celle de la monnaie correspondant à une nécessité objective. François Grimaudet pourra écrire en 1576 : « La valeur du denier doit estre entendue celle selon laquelle il a cours entre les marchands, et au commerce par commun usage et observance ; et ce qu'est dict, que la valeur du denier dépend de l'auctorité publique, doit être plus entendu de la valeur à laquelle la monnaie est exposée entre les marchands et autres personnes que de la volonté imposée par le Prince, car la loy qui a mis pris au denier a lieu en tant qu'elle est par usage observée par le peuple, tellement que le non usage d'icelle l'abolist<sup>3</sup> ». Il n'est pas interdit de penser que dans l'établissement de ce cours marchand, c'est le commerce avec l'étranger, obéissant à d'autres « loix et coutumes », qui a joué le rôle initiateur.

D. RICHEL.

1. Z<sup>1</sup> B<sup>99</sup>, fol. 25.

2. 4 livres avant l'édit de Poitiers. Z<sup>1</sup> B<sup>97</sup>.

3. « Des monnoyes, augment et diminution du pris d'icelle, livre unique par François Grimaudet, advocat au siège présidial d'Angers », 1576 (B. N., Lf 77 3).

Sources utilisées pour les tableaux chronologiques

- 1) Ordonnance du 31 août 1493 « Ordonnances », t. XXI, p. 49.
- 2) Déclaration portant règlement pour la Cour des monnaies, 11 mars 1498 Ibid., p. 164-166
- 3) Ordonnance d'Amboise, 27 novembre 1516 Z<sup>1</sup> B<sup>41</sup>, fol. 36 v<sup>o</sup> et 37
- 4) Ordonnance du 18 mai 1519 Z<sup>1</sup> B<sup>41</sup>, fol. 64 v<sup>o</sup> et 65
- 5) Ordonnance du 21 juillet 1519 Z<sup>1</sup> B<sup>438</sup> (année 1519)
- 6) Ordonnance du 10 septembre 1521 Z<sup>1</sup> B<sup>438</sup> (année 1521)
- 7) Ordonnance du 28 septembre 1526 Z<sup>1</sup> B<sup>43</sup>, fol. 212 v<sup>o</sup> et 213
- 8) Ordonnance du 5 mars 1533 Z<sup>1</sup> B<sup>43</sup>, fol. 229. — Fontanon, II, p. 110.
- 9) Ordonnance du 29 mars 1533, enregistrée le 2 avril Z<sup>1</sup> B<sup>43</sup>, fol. 230
- 10) Ordonnance du 14 juillet 1536 Z<sup>1</sup> B<sup>43</sup>, fol. 230 v<sup>o</sup> à 232
- 11) Ordonnance du 17 octobre 1539 (Compiègne) Z<sup>1</sup> B<sup>43</sup>, fol. 239
- 12) Ordonnance du 19 mars 1541, suivie d'un arrêt de la Cour des monnaies du 15 juin Z<sup>1</sup> B<sup>43</sup>, fol. 268 v<sup>o</sup> et sq. — Fontanon, II, p. 114 et sq.
- 13) Ordonnance du 12 juillet 1541 Z<sup>1</sup> B<sup>43</sup>, fol. 3 v<sup>o</sup>
- 14) Lettres patentes du 25 juillet 1543 Z<sup>1</sup> B<sup>43</sup>, fol. 61. — Fontanon, II, p. 127.
- 15) Ordonnance du 22 mars 1544 Z<sup>1</sup> B<sup>43</sup>, fol. 128
- 16) Lettres patentes du 6 janvier 1545 Z<sup>1</sup> B<sup>43</sup>, fol. 196
- 17) Lettres patentes du 15 avril 1546 Z<sup>1</sup> B<sup>43</sup>, fol. 213 v<sup>o</sup> et sq. — Fontanon, II, p. 129
- 18) Lettres patentes du 29 juillet 1549 Z<sup>1</sup> B<sup>44</sup>, fol. 14 v<sup>o</sup> et sq. — Fontanon, II, p. 131 et sq.
- 19) Ordonnance du 14 janvier 1550 suivie des Lettres patentes du 23 janvier Z<sup>1</sup> B<sup>44</sup>, fol. 34 à 41. — Fontanon, II, p. 133 et sq. — B. N., Réserve Lf 771<sup>1</sup>
- 20) Ordonnance du 5 juin 1551 Z<sup>1</sup> B<sup>44</sup>, fol. 110 v<sup>o</sup>
- 21) Lettres patentes du 5 juillet 1554 Z<sup>1</sup> B<sup>44</sup>, fol. 200.
- 22) Lettres patentes du 29 mars 1555 Z<sup>1</sup> B<sup>41</sup>, fol. 253 v<sup>o</sup>
- 23) Ordonnances du 17 août 1561 (Saint-Germain-en-Laye) (en réalité, il y a deux ordonnances distinctes) Z<sup>1</sup> B<sup>44</sup>, fol. 52-53. — Fontanon, II, p. 163 et sq. — Z<sup>1</sup> B<sup>41</sup>, fol. 179 v<sup>o</sup>.
- 24) Cours des monnaies en 1564 (?) Fontanon, II, p. 170-174
- 25) Arrêté de la Cour des monnaies le 13 décembre 1564 Z<sup>1</sup> B<sup>44</sup>, fol. 88.
- 26) Ordonnance du 3 juillet 1565 Z<sup>1</sup> B<sup>45</sup>, fol. 223, et Z<sup>1</sup> B<sup>47</sup>.
- 27) Lettres patentes du 14 octobre 1565 Z<sup>1</sup> B<sup>47</sup>, fol. 4 et 5
- 28) Ordonnance du 15 juin 1566 suivie d'un arrêt de la Cour des monnaies du 28 juin Z<sup>1</sup> B<sup>47</sup>, fol. 12. — Z<sup>1</sup> B<sup>45</sup>, fol. 231. — Fontanon, II, p. 175 et sq.

### Le cours officiel des monnaies étrangères

- |   |  |
|---|--|
| 29) Lettres patentes du 20 octobre 1567   | Z <sup>1</sup> B <sup>67</sup> , fol. 39   |
| 30) Lettres patentes du 11 août 1568  | Z <sup>1</sup> B <sup>68</sup> , fol. 276, et Z <sup>1</sup> B <sup>67</sup> , fol. 45.          |
| 31) Lettres patentes du 18 avril 1570   | Z <sup>1</sup> B <sup>67</sup> , fol. 56 v <sup>o</sup>  |
| 32) Édit du 21 avril 1571   | Z <sup>1</sup> B <sup>67</sup> , fol. 83 v <sup>o</sup> . — Fontanon, II, p. 178                 |
| 33) Ordonnance du 16 octobre 1571   | Z <sup>1</sup> B <sup>69</sup> , fol. 1 et sq.   |
| 34) Déclaration du 14 juin 1572 (enregistrée le 23 juin)                          | Z <sup>1</sup> , B <sup>69</sup> fol. 10 v <sup>o</sup>  |
| 35) Lettres patentes du 2 septembre 1572  | Z <sup>1</sup> B <sup>69</sup> , fol. 51 v <sup>o</sup>  |
| 36) Lettres patentes du 20 décembre 1572  | Z <sup>1</sup> B <sup>69</sup> , fol. 63   |
| 37) Ordonnance du 26 mai 1573 suivie de l'arrêt de la Cour des monnaies du 9 juin | Z <sup>1</sup> B <sup>69</sup> , fol. 80 à 85  |
| 38) Ordonnance du 7 juillet 1574  | Z <sup>1</sup> B <sup>70</sup> , fol. 5 et sq.   |
| 39) Ordonnance du 22 septembre 1574   | Z <sup>1</sup> B <sup>698</sup> (année 1574). — Fontanon, II, p. 181-182                         |
| 40) Lettres patentes du 31 mai 1575 suivies d'un arrêt du 18 juin                 | Z <sup>1</sup> B <sup>70</sup> , fol. 48 à 55. — Z <sup>1</sup> B <sup>70</sup> , fol. 55 et sq. |
| 41) Ordonnance du 22 mars 1577  | Z <sup>1</sup> B <sup>70</sup> , fol. 148  |
| 42) Arrêt du Parlement du 21 juin 1577  | Z <sup>1</sup> B <sup>70</sup> , fol. 146  |
| 43) Édit de Poitiers (septembre 1577)   | Fontanon, II, p. 192   |
| 44) Édit de Montceaux (septembre 1602)  | Ysambert, t. XV, p. 270 et sq.   |



TABLEAU 1. — FRANCE ET VIEILLES ESPÈCES D'OR

DATES	ÉCU AU SOLEIL				ÉCU A LA COURONNE				ÉCU VIEIL			
	Titre	Taille	Poids	Prix	Titre	Taille	Poids	Prix	Titre	Taille	Poids	Prix
11.3.1498	23 k. 1/8	70	2 d. 16 g.	36 s. 3 d.	23 k. 1/8	72	2 d. 14 g.	35 s.		64	3 den.	40 s.
27.11.1516	»	»	»	40 s.		»	»	39 s.		»	»	46 s.
18.5.1519	22 k. 7/8	7 1/2	»	»			»	»			»	»
21.7.1519 <sup>1</sup>	23 k.	71 1/6	»	»								
5.3.1533	»	»	»	45 s.		»	»	43 s. 6			»	51 s. 6 d.
19.3.1541	»	»	2 d. 16 g.	45 s.	23 k.	74	»	»	23 k. 1/2		»	51 s.
			2 d. 15 g.	44 s. 3 d.								
			2 d. 14 g.	43 s. 6 d.								
1542 <sup>2</sup>			2 d. 15 g.	45 s.								
29.7.1549				45 s.			»	»			»	»
14.1.1550												
23.1.1550			»	46 s.			»	45 s.			»	55 s.
17.1.1561	»	72 1/2	»	50 s.			»	49 s.			»	60 s.
11.8.1568 <sup>3</sup>				52 s.				51 s.				?
23.11.1569				53 s.				?				?
30.8.1570 <sup>4</sup>				54 s.				?				?
21.4.1571				»				53 s.				65 s.
9.6.1573 <sup>5</sup>		Cours légal		54 s.								
		Cours toléré		56 s.								
22.9.1574				58 s.				57 s.				69 s.
31.5.1575				60 s.				59 s.				72 s.
22.3.1577				65 s.				64 s.				78 s.
21.6.1577				66 s.				65 s.				4 liv.
sept. 1577				60 s.				59 s.				72 s.
sept. 1601				65 s.				64 s.				78 s.

1. Natalis de Wailly, suivi par la plupart des historiens qui le citent (voir SZLECHTER, in *Revue historique de droit français et étranger*, 1951), intercale dans son tableau, le 25 mai 1517, une ordonnance faisant baisser l'écu à 36 sols 3 deniers. Mais sa seule référence est le traité de Le Blanc, et il nous a été impossible de retrouver dans la série Z<sup>1</sup> B la moindre allusion à cette mesure.

Comme Frank SPOONER (*L'économie mondiale et les frappes monétaires en France*, p. 115 et 116) l'a montré, 1517 est une année de hausse de l'or en France. Aussi nous avons volontairement éliminé de notre tableau ce cours invérifiable. Ajoutons que ni F. DE SAULCY (*Recueil de documents relatifs à l'histoire des monnaies*. Mâcon, 1890) ni LE VASSEUR (*op. cit.*, tableau p. LVII) ne suivent, sur ce point, N. de Wailly.

2. L'ordonnance du 19 mars 1541 fixe trois prix pour les écus au soleil, selon leur poids. C'est, en fait, l'annonce d'une dévaluation qui se réalisera l'année suivante. Dès 1542 (voir Z<sup>1</sup> B<sup>62</sup>, fol. 196), « pour la conduite de la guerre », les écus soleil à partir de 2 deniers 15 ont cours pour 45 sols. Quant aux écus soleil de 2 deniers 14 grains, ils sont assimilés, dès lors, aux écus à la couronne, et les ordonnances successives (14 janvier 1550, 17 août 1561) diront « écus à la couronne ensemble les écus soleil de 2 deniers 14 grains ».

## Le cours officiel des monnaies étrangères

TABLEAU 1 (suite)

DATES	HENRY				DEMI-HENRY				DOUBLE HENRY			
	Titre	Taille	Poids	Prix	Titre	Taille	Poids	Prix	Titre	Taille	Poids	Prix
11.3.1498												
27.11.1516												
18.5.1519												
21.7.1519 <sup>1</sup>												
5.3.1533												
19.3.1541												
1542 <sup>2</sup>												
29.7.1549												
14.1.1550	23 k.	67	2 d. 20 g. 1/2	50 stz				25 s.				100 s.
23.1.1550	"	"	"	"			1 d. 10	25 s.			5 d. 17	100 s.
17.1.1561			"	54 s.				27 s.			"	100 s.
11.8.1568 <sup>3</sup>				?								
23.11.1569				?								
30.8.1570 <sup>4</sup>				?								
21.4.1571				58 s.				29 s.				116 s.
9.6.1573 <sup>5</sup>												
22.9.1574				62 s.				31 s.				124 s.
31.5.1575				65 s.				32 s. 6 d.				6 l. 10 s.
22.3.1577				70 s. 6 d.				35 s. 3 d.				7 l. 1 s.
21.6.1577												7 l. 4 s.
sept. 1577				65 s.				32 s. 6 d.				6 l. 10 s.
sept. 1601				70 s.				35 s.				7 l.

3. En fait, au moins dès 1563, le roi tolérait le cours de l'écu à 51 sols pour ses recettes. Nous en avons rencontré de nombreux exemples lors de constitutions de rente sur la Ville de Paris. Voir également l'emprunt forcé sur les aisés de Paris en 1563 (B. N., f. fr. 11689).

4. Dès le 18 avril 1570, la Cour des monnaies se plaint de ce que le receveur de la Ville de Paris accepte les écus soleil à 54 sols avec l'autorisation du roi (Z<sup>1</sup> B<sup>67</sup>, fol. 56 v°) ; voir F. SPOONER, *op. cit.*, p. 165.

Il faut signaler ici que les tableaux de N. de Wailly et de Salechter contiennent une erreur : ils indiquent, à la date de mai ou juin 1572, une baisse du cours officiel de l'écu soleil de 54 à 52 sols. En réalité, la déclaration du 14 juin 1572 (Z<sup>1</sup> B<sup>69</sup>, fol. 1 v°) ne fait que prolonger le cours de l'écu à 54 sols, qui avait été prévu comme « provisoire » par l'édit du 16 octobre 1571. D'autres déclarations maintiendront ce cours ; dès décembre 1572 (A. N., Minutier central, VIII, 111), pour une constitution de rente sur la Ville de Paris, le roi doit accepter l'écu à 56 sols.

5. L'arrêt du 9 juin 1573, complété par une ordonnance du 7 juillet 1574, institue un double cours de l'écu au soleil : un cours « toléré » à 56 sols (la Cour n'usera d'aucune punition contre ceux qui l'exposeraient à ce prix) et un cours légal à 54 sols (« nul n'est contraint de les prendre à plus de 54 sols »).

TABLEAU 1 (suite)

DATE	ROYAUX FRANÇAIS et Francs à pied et à cheval					LYONS			RIDDES			SALUTS		
	Titre	Taille	Poids	Prix en mt. des Royaux	Prix des Francs	Titre	Taille	Poids	Prix en tz	Titre	Taille	Poids	Prix en monnaie	Titre
31.8.1493		2 d. 22 g.	39 s.	39 s.	39 s.			3 d. 8 g.	43 s.			2 d. 20 g.	38 s. 6 d.	
11.3.1499		2 d. 21 g.	38 s. 6 d.	38 s.	38 s. 6 d.			3 d. 7 g.	43 s.			2 d. 20 g.	"	
27.11.1516		2 d. 21 g.	44 s. 6 d.	44 s.	44 s. 6 d.			3 d. 6 g.	42 s. 6 d.			2 d. 19 g.	38 s.	
5.3.1533		2 d. 21 g.	47 s. 3 d.	47 s.	48 s. 6 d.			3 d. 6 g.	48 s. 6 d.			2 d. 19 g.	43 s. 6 d.	
17.10.1539		2 d. 21 g.	47 s. 3 d.	47 s.	48 s. 6 d.			"	53 s.			"	47 s.	
19.3.1541	23 k.	67 au marc	2 d. 20 g.	47 s. 3 d.	48 s. 10 d.	23 k.	59 au marc	3 d. 5 g.	53 s. 9 d.	23 k 3/4	68 au marc	2 d. 18 g.	"	23 k. 7/8
29.7.1549		"	"	"	"			"	"			"	"	
14.1.1550		"	"	"	"			"	"			"	"	
17.8.1561		2 d. 20 g.	55 s.	59 s.	59 s.			3 d. 4 g.	60 s.			2 d. 18 g.	"	
21.4.1571		"	59 s.	63 s.	63 s.			"	65 s.			"	"	
22.9.1574		"	63 s.	65 s.	65 s.			"	"			"	"	
31.5.1575		"	65 s.	73 s. 8 d.	73 s. 8 d.			"	"			"	"	
22.3.1577		"	73 s. 8 d.	75 s.	75 s.			"	"			"	"	
21.6.1577		"	75 s.	68 s.	68 s.			"	"			"	"	
Sept. 1577		"	68 s.	"	"			"	"			"	"	
Sept. 1602		"	"	"	"			"	"			"	"	

1. Le cours des royaux français et des francs jusqu'en 1533 est identique, mais l'ordonnance du 5 mars 1533 institue une différence : les royaux : 47 sols 3 deniers ; les francs : 48 sols 6 deniers. De même pendant les années suivantes jusqu'en 1571, où ils retrouvent le même cours.

# Le cours officiel des monnaies étrangères

TABLEAU 2. —

ANNÉES	NOBLES À LA ROSE					NOBLES HENRI				
	Titre	Taille	Poids	Prix en tz	Prix du marc	Titre	Taille	Poids	Prix en tz	Prix du marc
8.1493								5 d. 10 g.	74 s.	
3.1498			6 d.	4 liv.				5 d. 10 g.	74 s.	
			5 d. 22 g.	79 s.				5 d. 8 g.	73 s.	
1.1516			6 d.	4 l. 12 s. 6 d.				5 d. 10 g.	4 l. 3 s.	
3.1533				100 s.					4 l. 2 s.	
3.1541	23 k. 5/8	32 au marc	6 d.	102 s.		23 k. 3/4	35 au marc	5 d. 10 g.	4 l. 14 s.	
1.1550			6 d.	108 s.				5 d. 10 g.	4 l. 18 s.	
6.1551			DÉCRIÉS					5 d. 10 g.	4 l. 18 s.	
7.1551				108 s.					4 l. 18 s.	
8.1561			6 d.	117 s.				5 d. 10 g.	106 s.	
6.1566										
8.1568										
4.1571			6 d.	6 l. 6 s.				5 d. 10 g.	114 s.	
0.1571			DÉCRIÉS		196 l.			DÉCRIÉ		196 liv.
9.1574										
6.1575			DÉCRIÉS		217 l. 12 s.			DÉCRIÉ		217 l. 12 s.
6.1577			DÉCRIÉS		229 l. 6 s.			DÉCRIÉ		229 l. 6 s.
1577			DÉCRIÉS		217 l. 12 s.			DÉCRIÉ		217 l. 12 s.
1602			6 d.	7 l. 10 s.				5 d. 10 g.	6 l. 15 s.	

DATES	ÉCUS D'ANGLETERRE À LA ROSE COURONNÉE <sup>1</sup>				ÉCUS D'ANGLETERRE AYANT UNE ROSE AU MILIEU D'UNE CROIX			
	Titre	Taille	Poids	Prix en mon. rtz	Titre	Taille	Poids	Prix (tz)
1.2.1527	22 k.		2 d. 20 g.	40 s. 6 d.	22 k.		2 d. 15 g.	37 s. 6 d.
5.3.1533			»	44 s.			»	41 s.
19.3.1541			»	44 s. 10 d.			»	41 s. 6 d. <sup>2</sup>
29.7.1549			»	»			»	»
14.1.1550 <sup>3</sup>	implic. décriées		?	?			?	?

1. Les écus d'Angleterre n'apparaissent avec leurs noms « à la rose couronnée » et « à la rose » que dans l'édit de mars 1533, mais avec les mêmes titres et poids qu'en 1527. Ils disparaissent à partir de 1549; cependant, un écu à la rose d'Angleterre d'un poids inférieur se maintient.

2. Le texte de Fontanon est ici fautif.

# circulant en France au XVI<sup>e</sup> siècle

LEAU 2. — ANGLETERRE

ANGELOTS VIEUX (sans o dans la nef) <sup>1</sup>					ANGELOTS NEUFS (avec o dans la nef)				
Titre	Taille	Poids	Prix en tz	Prix du marc	Titre	Taille	Poids	Prix en tz	Prix du marc
23 k 1/2	48 au marc	4 d.	53 s. 4 d.						
		3 d. 23 g.	52 s. 10 d.						
		4 d.	61 s.						
			66 s.						
		4 d.	67 s. 6 d.						
		4 d.	72 s.						
		DÉCRIÉS							
			72 s.						
		4 d.	78 s.						
		DÉCRIÉ		179 l. 10 s.				DÉCRIÉ	175 l. 12 s.
		DÉCRIÉ		186 l. 13 s. 6 d.				DÉCRIÉ	182 l. 13 s.
		4 d.	4 l. 4 s.						
		4 d.	4 l. 4 s.					DÉCRIÉ	189 liv.
196 liv.		4 d.	4 l. 8 s.						
217 l. 12 s.		DÉCRIÉ		229 l. 6 s.				DÉCRIÉ	210 l. 12 s.
229 l. 6 s.		DÉCRIÉ		217 l. 12 s.					
217 l. 12 s.		4 d.	5 liv.					DÉCRIÉ	210 l. 12 s.

1. La première mention d'une différence entre vielz angelots sans O dans la nef et nouveaux angelots apparaît dans les lettres patentes du 29 juillet 1549 (Z<sup>1</sup> B<sup>66</sup>, fol. 14 v<sup>o</sup>.)

(Suite des notes de la page ci-contre.)

3. Dans le « livre de Lothier » (avril 1561), on ne trouve plus mention des écus à la rose couronnée. On trouve :

1) un écu à la rose d'Angleterre de 2 deniers 9 grains, 80 au marc, 19 karats 1/2 (38 sols 6 deniers, 38 sols, 37 sols 6 deniers) ;

2) un double écu du roi Henry d'Angleterre : 4 deniers 18 grains, 40 au marc, 19 karats 3/4 (78 sols, 77 sols, 76 sols) ;

3) un double écu du roi Édouard d'Angleterre aian la tête nue, pesant 4 deniers 6 grains, 45 au marc, 22 karats (77 sols, 76 sols 4 deniers, 75 sols 4 deniers) ;

4) un double écu du roy Édouard armé et tenant un monde en sa main : 4 deniers 10 grains, 43 au marc, 22 karats 3/8 (4 livres 2 sols, 4 livres 1 sol, 4 livres).

Enfin, dans le *Cri des monnaies* de 1564 (FONTANON, II, p. 170), on trouve :

1) doubles écus d'Angleterre de 4 deniers 18 grains : 72 sols ;

2) doubles écus d'Angleterre de 4 deniers 15 grains : 68 sols ;

3) doubles écus d'Angleterre de 4 deniers 6 grains : 60 sols ;

4) écus à la rose de 2 deniers 9 grains : 35 sols 6 deniers.

TABLEAU 3. —

DATES	OBOLES OU FLORINS « AU TRAIT » OU « AUTRECHT »					RIDES DE GUELDRS DITS « CAVALLOTS » OU « CHEVALOTS »				
	Titre	Taille	Poids	Prix en monneretz	Px marc en tz	Titre	Taille	Poids	Prix en monner.	Px marc en tz
27.11.1516			2 d. 12 g.	25 s. 9 d.						
28.9.1526			»	»						
5.3.1533			»	28 s.						
19.3.1541	16 k.	76 au marc	»	29 s.						
12.7.1541 <sup>1</sup>										
15.4.1546										
29.7.1549			»	»						
14.1.1550	implicit. décriés		?	?						
17.8.1561 <sup>2</sup>	»	»	?	?				2 d. 12 g.	28 s.	
1564			2 d. 12 g.	27 s.				2 d. 12 g.	»	
11.8.1568			?	?					?	
21.4.1571									28 s.	
16.10.1571		DÉCRIÉES				DÉCRIÉES		2 d. 12 g.		115 l.
2.9.1572 <sup>3</sup>								»	28 s.	
22.9.1574								»	»	
31.5.1575						DÉCRIÉES				127 l.
21.6.1577										140 l. 7 s.
Sept. 1577										127 l. 2 s.
Sept. 1602				?						?

1. L'ordonnance du 12 juillet 1541 concerne uniquement les « écus forgez en Flandre » et note qu'ils ont cours dans le public comme les écus au soleil. On observe une différence entre les titre, taille et poids marqués dans cette ordonnance (qui doivent être les caractères *théoriques* de la pièce) et ceux qui sont mentionnés dans les lettres patentes du 15 avril 1546, indiqués après essai.

2. Le registre de Lothier (avril 1560) donne les indications suivantes :

a) Écus de Flandres : 2 deniers 15 grains, 72 1/2 au marc, 22 karats (47 sols 10 deniers, 47 sols 6 deniers, 46 sols 9 deniers).

DATES	FLORINS DITS PHILIPPUS D'OR DE FLANDRES					IMPERIALES DE FLANDRES OU ROYAUX				
	Titre	Taille	Poids	Prix en monneretz	Prix du marc (tz)	Titre	Taille	Poids	Prix en monneretz	Prix du marc (tz)
27.11.1516			2 d. 14 g.	26 s. 3 d.						
28.9.1526			»	»						
5.3.1533			»	27 s.				4 d. 4 g.	69 s.	
19.3.1533										
9.3.1541	15 k. 1/2	76	2 d. 12 g.	28 s. 4 d.		23 k. 3/4	46	»	71 s.	
19.7.1549			»	28 s. 4 d.				»	»	
4.1.1550			»	31 s.				?	?	
7.8.1561 <sup>2</sup>			»	31 s.				»	4 liv. <sup>1</sup>	
1564			»	»				»	»	
1.8.1568			?	?				?	?	
1.4.1571			»	33 s.				»	41 6 s.	
10.1571				DÉCRIÉ				»	»	
2.9.1572 <sup>4</sup>				33 s.				»	»	
7.7.1574			»	»				»	»	
2.9.1574			»	33 s.				»	4 l. 10 s.	
1.5.1575			DÉCRIÉS	139 l. 4 s.				»	4 l. 16 s.	
2.3.1577				»				»	104 s.	
1.6.1577				»	153 l.			»	106 s.	
épt. 1577				»	139 l. 3 s.			DÉCRIÉES		217 l. 12 s.
épt. 1602				?	?			?	?	

1. Le texte de Fontanon (II, p. 114 et sq.) donne 35 sols 6 deniers, mais l'original (Z<sup>1</sup> B<sup>92</sup>, fol. 269) donne 35 sols, ce qui est vérifié par l'ordonnance du 29 juillet 1549.

2. Le registre de Lothier (avril 1560) donne les pièces d'or flamandes correspondant aux pièces étudiées en ce tableau :

a) Impériales de Flandres : 4 deniers 4 grains de poids, 46 au marc, 23 karats 3/4 de loy (4 livres 1 sol 4 deniers, 4 livres 8 deniers, 3 livres 19 sols 6 deniers).

b) Demi-impériales de Flandres : 2 deniers 17 grains, 70 au marc, 18 karats de loy (40 sols 6 deniers, 40 sols 2 deniers, 39 sols 8 deniers).

c) Royaoux neufs de Flandres et demi-royaux neufs de Flandres : mêmes poids et loy respectivement que les deux pièces précédentes, même prix.

# FLANDRE ET GUELDRÉ

OBOLES DE GUELDRÉS DITS « LONG-VESTUS »					ECUS DE FLANDRES				
Titre	Taille	Poids	Prix en monneretz	Prix marc en tz	Titre	Taille	Poids	Prix en monneretz	Prix marc en tz
					22 k. 1/2	71 1/6	2 d. 16 g.	43 s. 6 d.	
					22 k.	72	2 d. 15 g.	42 s. 6 d.	
							"	"	
							"	44 s. 6 d.	
		2 d. 12 g.	26 s.		implicit. décriés		?	?	
		"	27 s.				2 d. 15 g.	48 s.	
		"	?				"	50 s.	
		"	27 s.				2 d. 15 g.	52 s.	
		DÉCRIÉES		105 l.	DÉCRIÉES				181 l. 8 s.
		"	27 s.						
		DÉCRIÉES		116 l. 8 s.					202 l.
		"	"	128 l.					222 l. 4 s.
		DÉCRIÉES		110 l. 2 s.					201 l. 8 s.
				?					?

b) Autres écus de Flandres nouvellement forges : idem.

c) Cavallots de Gueldrés : 2 deniers 12 grains, 76 au marc, 14 karats (29 sols, 28 sols 9 deniers, 28 sols 4 deniers).

d) Oboles de Gueldrés appelez Long-vestus : même poids, 12 karats 3/4 (26 sols 8 deniers, 26 sols 3 deniers, 25 sols 10 deniers).

3. L'édit du 2 septembre 1572 rétablit le cours des Cavallots et des Longs-Vestus, malgré le décri précédent, à cause des doléances des marchands.

FLORINS APPELEZ DEMI-IMPERIALES DE FLANDRES					KAROLUS D'OR DE FLANDRES				
Titre	Taille	Poids	Prix en monneretz	Prix du marc (tz)	Titre	Taille	Poids	Prix en tz	Prix du marc (tz)
		2 d. 17 g.	34 s. 6 d.				2 d. 6 g.	22 s.	
18 k.	70	"	35 s. 1		14 k.	84	"	22 s. 6 d.	
		"	"				"	22 s. 6 d.	
		?	?				"	"	
		2 d. 12 g.	40 s.				"	25 s.	
		2 d. 16 g.	40 s.				"	25 s.	
		?	?				"	25 s.	
							?	?	
							"	25 s.	
		DÉCRIÉES		166 l. 10 s.			DÉCRIÉ		115 l.
		"	"	183 l. 3 s.			"	26 s.	
		"	"	164 l. 14 s. 5			"	"	
		?	?				"	26 s.	
							DÉCRIÉES		127 l. 12 s.
							"		140 l. 7 s.
									127 l. 12 s.
									?

d) Karolus de Flandres : 2 deniers 6 grains, 84 au marc, 14 karats (26 sols 4 deniers, 26 sols, 25 sols 8 deniers).

e) Philippus de Flandres : 2 deniers 12 grains, 76 au marc, 15 karats 1/4 (31 sols 8 deniers, 31 sols 4 deniers, 31 sols).

3 et 5. C'est à partir de 1561 qu'on trouve la mention « imperiales et nouveaux réals de Flandres ». Ces espèces auront toujours le même prix, sauf dans l'édit de Poitiers, où le marc des demi-imperiales est évalué à 54 écus 54 sols et celui des demi-royaux d'or de Flandres à 53 écus 52 sols, tandis que le marc des imperiales et royaux est le même.

4. L'édit du 16 octobre 1571 avait décrié les Karolus d'or de Flandres, ainsi que les Philippus. La lettre patente du 2 septembre 1572 rétablit leur cours à cause des remontrances des marchands français et étrangers.



# Le cours officiel des monnaies étrangères

TABLEAU 4. —

DATES	VIEUX DUCATS DU PORTUGAL DITS CROISADES <sup>1</sup>				ÉCUS DU PORTUGAL A LA PETITE CROIX				
	Titre	Taille	Poids	Prix en monnaies	Titre	Taille	Poids	Prix en monnaies	Prix au marc
11.3.1498			2 d. 18 g.	37 s. 6 d.					
27.11.1516			2 d. 17 g.	37 s.					
28.9.1526			2 d. 17 g.	41 s. 6 d.					
5.3.1533			"	"					
17.10.1539			"	45 s. 6 d.					
19.3.1541			"	46 s. 6 d.					
15.4.1546	23 k. 3/4	70	"	46 s. 9 d.					
29.7.1549			"	48 s.					
23.1.1550			"	49 s.					
5.6.1551			"	"					
17.8.1561 <sup>a</sup>			"	53 s.					
1564			"	"					
15.6.1566			?	?					
21.4.1571			"	57 s.					
16.10.1571			"	"					
22.9.1574			"	61 s.					
31.5.1575			?	?					
21.6.1577			?	?					
Sept. 1577			?	?					
Sept. 1602			?	?					

1. Le terme « croisades » n'est employé qu'en 1498. Mais l'identité de poids et le fait que ces pièces sont toujours réunies sous le nom de *vieux ducats* avec celles d'Espagne, de Venise, etc..., permettent de les identifier.

2. Dans le *registre de Lothier* (avril 1560), on trouve les pièces portugaises suivantes :

a) Pièces de 10 ducats appelées « portugaises » d'Emmanuel, roi, pesant 1 once 1 gros 12 grains, de 23 karats 7/8 de loy (27 livres, 26 livres 15 sols, 26 livres 7 sols).

b) Pièces de 10 ducats appelées aussi « portugaises » sous le nom de Johannes, roi, même poids et loy (l'édit du 17 août 1561 *décrit formellement ces pièces au cours « excessif » qui se prennent à 35 livres alors que les meilleures ne valent pas 26 livres 10 sols*).

c) Doubles ducats appelés de St Vincent forger sous le nom de Sebastianus, roi de Portugal, de 6 deniers de poids, 32 au marc, 22 karats 1/2 de loy (110 sols 10 deniers, 110 sols, 108 sols 6 deniers).

**circulant en France au XVI<sup>e</sup> siècle**

**PORTUGAL**

Écus du Portugal à la longue croix					MILRETZ (ou MILLERAISS DITS ST ESTIENNE ou « A LA PALME ») (Les doubles Milleraiis « à l'équipollent ») DE PORTUGAL <sup>3</sup>				
Tire	Taille	Poids	Prix en monnaretz	Prix au marc	Dates	Titre	Taille	Poids	Prix en tr
21 l. 3/4 1/32	70	2 d. 17 g.	43 s.		<p>3. Les ducats milretz ou milleraiis du Portugal (« doubles » à 6 deniers de poids et « simples » à 3 deniers, ou « milleretz » à 6 deniers et « demi-milleretz » à 3 deniers) apparaissent pour la première fois dans l'ordonnance du 16 octobre 1571 sous le nom de pièces de « nilretz » de Portugal. Idem en 1574, « doubles milraiz » en 1575, « milretz dits St Estienne » en mars et juin 1577, et « ducats à la palme autrement appelez milleretz » dans l'édit de Poitiers de septembre 1577.</p>				
		»	43 s.						
		Décriés	»						
		2 d. 17 g.	49 s.						
		»	»						
		Décriés	»	167 l. 16 s.					
		2 d. 17 g.	53 s.						
		implicitement décriés		181 l. 8 s.				6 d.	114 s.
								»	6 l. 2 s.
				203 l. 10 s.				»	6 l. 10 s.
				222 l. 4 s.	22.3.1577			»	7 l. 1 s.
					21.6.1577			»	7 l. 4 s.
				201 l. 8 s.				»	6 l. 8 s.
			?					»	6 l. 18 s.

d) Demies — St Vincent, 3 deniers, 64 au marc, 22 karats (54 sols, 53 sols 8 deniers, 53 sols) (voir ducats milleretz ou à la palme).

e) Ducatz « modernes » de Portugal à la petite croix : 2 deniers 17 grains, 70 au marc, 23 karats 1/2 (50 sols. 8 deniers, 50 sols 4 deniers, 49 sols 6 deniers) ; ce sont, en fait, les ducats à la petite croix (voir tableau n° III bis)

f) Autres ducatz « modernes » à la longue croix en forme de potence : même poids, mais 23 karats de titre (49 sols 6 deniers, 49 sols, 48 sols 6 deniers) ; ce sont les écus à la longue croix (idem).

g) Les vieux ducatz de Portugal, de 2 deniers 17 grains, 70 au marc, 23 karats 3/4 (53 sols 6 deniers, 53 sols, 52 sols 2 deniers).

# Le cours officiel des monnaies étrangères

TABLEAU 5. — PIÈCES

DATES	OBOLES OU « MAILLES DE LORRAINE »					OBOLES DU RHIN				
	Titre	Taille	Poids	Prix	Prix du marc	Titre	Taille	Poids	Prix	Prix du marc
5.3.1533			2 d. 14 g.	32 s.						
29.3.1533										
17.10.1539			"	"						
15.3.1541			"	33 s. 6 d.						
29.7.1549			"	"						
14.1.1550			implicit. décriées?							
17.8.1561			"	"						
1564								2 d. 12 g.	27 s.	
								2 d. 9 g.	25 s. 6 d.	
								2 d. 12 g.	25 s. 6 d.	
								2 d. 15 g.	27 s.	
								2 d. 2 g.	22 s. 6 d.	
21.4.1571			implicit. décriées					2 d. 12 g.	27 s.	
16.10.1571								Décriées		
et 14.6.1572									a) 121 l.	
									b) 115 l. 8 s.	
									c) 105 l.	
18.6.1575									a) 134 l. 8 s.	
									b) 127 l. 12 s.	
									c) 116 l. 8 s.	
21.6.1577									a) 147 l. 16 s.	
									b) 140 l. 7 s.	
									c) 128 l.	
Poitiers, sept. 1577									a) 137 l. 10 s.	
									b) 134 l. 8 s.	
									127 l. 2 s.	
									118 l. 8 s.	

Nous n'avons représenté dans ce tableau que les pièces d'or à bas titre ayant eu à un bref moment cours légal en France et dont le poids est rappelé par les ordonnances. Mais, pour rendre moins hasardeuse l'identification de pièces que l'on peut rencontrer dans les sources notariales et autres, nous pouvons donner le tableau suivant, qui contient, avec leur poids et titre, les espèces mentionnées dans le registre de Lothier (avril 1560) :

## OBOLES

- 1) Oboles du Rhin aians d'un côté un Saint assis en chaise et de l'autre 4 écussons : 2 deniers 14 grains, 74 au marc, 14 karats (29 sols 10 deniers, 29 sols 6 deniers, 29 sols 2 deniers).
- 2) Autres du Rhin aians d'un côté un monde et de l'autre trois écussons : même poids, 13 karats (27 sols 8 deniers, 27 sols 5 deniers, 27 sols).
- 3) Autres oboles du Rhin au monde aians de l'autre côté un St Michel avec un écusson entre les jambes : même poids, 18 karats 1/2 (40 sols, 39 sols 7 deniers, 39 sols).
- 4) Autres oboles du Rhin au monde aians d'un côté un St Jehan : 2 deniers 6 grains, 84 au marc, 14 karats 3/4 (27 sols 8 deniers, 27 sols 5 deniers, 27 sols).

L'ordonnance d'août 1561 n'apporte aucune précision pour identifier ces oboles, ni le cri de 1564. Par contre, dans le décret de juin 1572 : a) correspond à la pièce n° 4 de 1560; b) n'est pas précisé; c) correspond à la pièce n° 2. Idem en 1575 pour a) et c); B n'est toujours pas précisé. Idem en juin 1577 et en septembre.

# circulant en France au XVI<sup>e</sup> siècle

D'OR DIVERSES A BAS TITRE

OBOLES OU « MAILLES DE HORNE »					FLORINS DE METZ					FLORINS DE VIC (à l'effigie du cardinal de Lenoncourt)				
Titre	Taille	Poids	Prix	Prix du marc	Titre	Taille	Poids	Prix	Prix du marc	Titre	Taille	Poids	Prix	Prix du marc
			12 s. 6 d.											
			12 s.											
			8 s. 6 d.											
			implicitement décriées?											
			?											
			?											
			?											
			?											
			1 d. 14 g.	12 s.			2 d. 12 g.	31 s.				2 d. 12 g.	33 s.	
							2 d. 12 g.	30 s.						
			implicit. décriées				implicitement décriées					implicitement décriées		
		Décriés	a) 81 l.				Décriés		125 l. 10 s.			Décriés		125 l. 10 s.
			b) 70 l. 14 s.											
			c) 66 l.											
			a) 90 l.											
			b) 78 l. 12 s.											
			c) 73 l. 18 s.											
				117 l. 18 s.					153 l. 4 s.					159 l. 16 s.

## MAILLES DE HORNE (forgez à Liège)

1) Mailles de Horne aians d'un costé un St Lambert et de l'autre un écusson croisé avec trois fers à cheval : 1 denier 18 grains, 109 au marc, 9 karats 3/4 (14 sols 2 deniers, 14 sols, 13 sols 10 deniers).

2) Mailles de Horne « Verbum Dei manet in aeternum » : même poids, mais 8 karats 1/2 (12 sols 3 deniers, 12 sols 2 deniers, 12 sols).

3) Mailles de Horne « Da pacem domine » : 1 denier 15 grains, 117 au marc, 8 karats (10 sols 9 deniers, 10 sols 8 deniers, 10 sols 7 deniers).

Dans le décri de 1572, a) b) c) correspondent rigoureusement à 1) 2) 3). Dans l'édit de Poitiers, il s'agit de la pièce n° 1.

## FLORINS

Le registre de Lothier distingue :

a) Les florins de Metz vieux de 2 deniers 14 grains, 74 au marc, 17 karats (36 sols 2 deniers, 36 sols, 35 sols 6 deniers).

b) Autres florins de Metz aians les armes du cardinal de Lenoncourt : 2 deniers 12 grains, 76 au marc, 17 karats 1/2 (36 sols 2 den. 36 sols, 35 sols 6 den.).

Il faudrait y ajouter de nombreux florins d'Allemagne qui n'ont jamais eu cours officiel en France.

# Le cours officiel des monnaies étrangères

TABLEAU 6. —

ESPÈCES D'ARGENT 3	14.5 1514	27.11 1516	10.9 1521 1	5.3 1533	29.3 1533 2	19.3 1541	25.7 1543	15.4 1546	23.1 1550	17.8 1561	1564
Teston de France	10 s.	10 s.	»	10 s. 6 d.		10 s. 8 d.	11 s.		11 s. 4 d.	12 s.	12 s.
Patans de Flandres		12 d.	»			13 d.					
Doubles Patans		2 s.	»			4 s. 6 d.					4 s. 8 d.
Teston de Milan	10 s.	»	»	10 s. 6 d.		10 s. 8 d.	11 s.			12 s.	12 s.
Teston de Fribourg	10 s.	»	»	10 s. 6 d.		10 s. 8 d.	11 s.		11 s. 4 d.		11 s. 4 d.
Teston de Berne ou gros	10 s.	»	»	10 s. 6 d.		10 s. 8 d.	11 s.		11 s. 4 d.		11 s. 4 d.
Teston de Savoie	9 s. 6 d.	»	»	DÉCRIÉ	9 s. 6 d.					11 s.	11 s.
Teston de Losanne	6 s.	DÉCRIÉS									
Teston de Saluce	»	DÉCRIÉS									
Teston de Bourg	»	DÉCRIÉS									
Teston de Montferrat	8 s. 6 d.	DÉCRIÉS									
Teston de Lorraine	9 s.	DÉCRIÉS		9 s. 8 d.		10 s. 2 d.	?			10 s. 4 d.	10 s. 4 d.
VIEUX TESTONS de Suisse				10 s. 6 d.		10 s. 8 d.	11 s.				11 s. 4 d.
VIEUX TESTONS de Sion				10 s. 6 d.		10 s. 8 d.	11 s.		11 s. 4 d.		11 s. 4 d.
VIEUX TESTONS de Ferrare				10 s. 6 d.		10 s. 8 d.	11 s.		11 s. 4 d.		11 s. 4 d.
VIEUX TESTONS de Gênes				10 s. 6 d.		10 s. 8 d.	11 s.			12 s.	12 s.
VIEUX TESTONS de Portugal				10 s. 4 d.		10 s. 8 d.	?			12 s.	12 s.
Gros de Metz					2 s. 6 d.	2 s. 8 d.					
Gros d'Écosse					2 s. 6 d.	DÉCRIÉS					
Gros d'Angleterre					3 s.	3 s.				3 s.	
Brelingues de Guedre						6 s.					6 s. 6 d.
Pièces de 4 Réales						15 s.		16 s.		16 s. 8 d.	16 s. 8 d.
Pièces de 2 Réales						7 s. 6 d.		8 s.		8 s. 4 d.	8 s. 4 d.
Réales simples						3 s. 9 d.		4 s.		4 s. 2 d.	4 s. 2 d.
Demi-réales						22 d. obole		2 s.		2 s. 1 d.	2 s. 1 d.
Carolus d'argent « nouvel.											
Faits à Bezançon								8 d. tz			
Testons de Navarre										12 s.	12 s.
Philippus d'argent de Flandres ou Philippes dalles										38 s. 6 d.	38 s. 6 d.
Doubles Testons de l'Empereur nouvellement forger à Milan											21 s.
Testons dudit Empereur											10 s.
Testons neufs du prince de Piémont											10 s. 10 d.
Testons neufs de Lorraine											8 s. 6 d.
Francs d'argent											
Dmi d'argent											
Quarts d'argent											
Quarts d'écus											
Florins de Flandres à 2 testes											
Chelins d'Angleterre											
Ducaton											

1. En 1521, le prix nominal du teston ne bouge pas, mais il s'agit, en réalité, d'une dévaluation, car son titre est abaissé de 11 deniers 18 grains (argent-le-roy) à 11 deniers 6 grains.

2. L'ordonnance du 29 mars 1533 publiée le 2 avril élargit le nombre d'espèces d'or et

circulant en France au XVI<sup>e</sup> siècle

PIÈCES D'ARGENT

1566 1566	20.10 1567	11.8 1568	21.4 1571	16.10 1571	2.9 1572	26.5 1573	31.5 1575	22.3 1577	21.6 1577	Sept. 1577	Sept. 1602
			12 s.		12 s. 6 d.	13 s.	14 s. 6 d.	16 s.	16 s. 6 d.	14 s. 6 d.	15 s. 6 d.
			12 s.			13 s.	14 s. 6 d.				
			11 s.	DÉCRIÉS DÉCRIÉS							
			10 s. 4 d.	DÉCRIÉS							
			12 s. 12 s.			13 s. 13 s.	14 s. 6 d. 14 s. 6 d.	16 s. 16 s.	16 s. 6 d. 16 s. 6 d.		
						18 s. 9 s. 4 s. 6 d. 2 s. 3 d.	20 s. 10 s. 5 s. 2 s. 6 d.	20 s. 10 s. 5 s. 2 s.	22 s. 11 s. 5 s. 6 d. 2 s. 9 d.	20 s. 10 s. 5 s. 2 s. 6 d.	21 s. 4 d. 10 s. 8 d. 5 s. 4 d. 2 s. 8 d.
4 s. 4 d.	4 s. 2 d.	4 s. 2 d.	4 s. 3 d.					16 s.	16 s. 6 d.		
			12 s.			13 s.	14 s. 6 d.				47 s. 6 d.
				DÉCRIÉS DÉCRIÉS			20 s. 10 s. 4 s.	20 s. 10 s. 5 s.	22 s. 11 s. 5 s. 6 d.	20 s. 10 s. 5 s.	21 s. 4 d. 10 s. 8 d. 5 s. 4 d.
									15 s.		16 s. 18 s. 9 s. 6 d. 52 s.

d'argent ayant cours. Notons une erreur chez F. SPOONER (*op. cit.*, p. 125) : il s'agit de l'introduction non pas du carolus d'argent de Flandres, mais du carolus d'or de Flandres.

3. Nous n'avons pas mentionné dans ce tableau les petites pièces de Lorraine et de Savoie inférieures à 3 sols, ni les fameuses jocondalles d'Allemagne sans cesse décriées.

DATES	VIEUX DUCATS DE VENISE		DUCATS DE GÈNES		VIEUX DUCATS DE HONGRIE <sup>2</sup>		DUCATS DE SICILE		DUCATS DE CASTILLE		DUCATS D'ARAGON		DUCATS DE VALENCE	
	Poids	Prix	Poids	Prix	Poids	Prix	Poids	Prix	Poids	Prix	Poids	Prix	Poids	Prix
31.8.1493	2d.18g.	37 s. 6 d.	2d.18g.	37 s. 6 d.	2d.18g.	37 s. 6 d.								
11.3.1498	2d.18g.	"	"	"	"	"								
27.11.1516	2d.17g.	37 s.	2d.17g.	37 s.	2d.17g.	37 s.								
5.3.1533 <sup>1</sup>		(41 s. 6 d.)												
17.10.1539		45 s. 6 d.		45 s. 6 d.		45 s. 6 d.	45 s. 6 d.		45 s. 6 d.					
19.3.1541	"	46 s. 9 d.	"	46 s. 9 d.	"	46 s. 3 d.	2d.17g.	46 s. 3 d.	2d.17g.	46 s. 3 d.	2d.17g.	46 s. 3 d.	2d.17g.	46 s. 3 d.
1542		48 s.		48 s.		48 s.		48 s.		48 s.		48 s.		48 s.
29.7.1549	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
14.1.1550	"	49 s.	"	49 s.	"	49 s.	"	49 s.	"	49 s.	"	49 s.	"	49 s.
17.8.1561	"	53 s.	"	53 s.	"	53 s.								
1564	"	"	"	"	"	"	2d.17g.	52 s.	2d.17g.	52 s.	"	52 s.	"	52 s.
11.8.1568														
21.4.1571	"	57 s.	"	57 s.	"	57 s.								
16.10.1571	"	"	"	"	"	"								
22.9.1574	"	61 s.	"	61 s.	"	61 s.								
31.5.1575	"	65 s.	"	65 s.	"	65 s.				65 s.				
22.3.1577	"	70 s. 6 d.	"	70 s. 6 d.	"	70 s. 6 d.				70 s. 6 d.				
21.6.1577	"	72 s.	"	72 s.	"	72 s.				72 s.				
Sept. 1577		?		?		?				?				
Sept. 1602		?		?		?				?				

1. L'établissement du cours des différents ducats est rendu difficile en raison de deux faits :

4) Peut-on mettre les variations réciproques de cours en rapport avec des changements de loi (d'aloi)? Oui et non, comme on peut le juger par le tableau suivant :

a) Le premier tableau complet, donnant poids, taille, loi et poids du marc est donné par l'ordonnance du 19 mars 1541. Cette ordonnance distingue :

— d'une part, les ducats d'Espagne, de Portugal, Venise, Gènes, Florence et Sienne : 2 deniers 17 grains, 70 au marc, 23 karats  $3/4$  ; prix du marc : 126 livres 13 sols obole ;

— d'autre part, les ducats de Sicile, Castille, Aragon, Valence, tous ceux-là de nouvelle forge, et les vieux ducats de Hongrie et Bologne : 23 karats  $1/2$  ; prix du marc : 160 livres 18 sols 7 deniers.

La mention « nouvelle forge » permettrait d'expliquer le cours identique qu'avaient eu en 1533 les ducats de Castille et Sicile et ceux de Venise et Gènes par une baisse de l'aloi des premiers.

b) Le « registre de Lothier » (avril 1560) distingue trois sortes de ducats, parmi ceux qui nous intéressent ici :

— ceux de Venise et Gènes de loi : 24 karats moins  $1/32^e$  (54 sols, 53 sols 9 deniers, 25 sols 10 deniers) ;

— les vieux ducats d'Espagne, Portugal et Florence : 23 karats  $3/4$  (53 sols 6 deniers, 53 sols, 52 sols 2 deniers) ;

— « autres ducats d'Espagne forgez » à Valence, Castille, Sicile, Aragon, vieux ducats de Hongrie et Bologne : 23 karats  $1/2$  (53 sols, 52 sols 6 deniers, 51 sols 9 deniers).

Si l'on compare ces essais, portant sur des pièces réelles, avec les taux ordonnés peu après (en août 1561), on constate les anomalies suivantes :

— l'ordonnance a réuni en un même prix (53 sols) les ducats de Venise et Gènes et ceux d'Espagne et de Portugal. Mais elle y a ajouté ceux de Hongrie, qui avaient été estimés en 1560 à 23 karats  $1/2$ . Donc, non seulement une confusion entre les ducats à 23 karats  $31/32^e$  et ceux de 23 karats  $3/4$ , mais introduction parmi eux d'une pièce réputée à 23 karats  $1/2$  ;

— l'ordonnance ne mentionne pas les autres espèces, mais, en 1564, une autre ordonnance (dont nous n'avons pu malheureusement trouver l'original), si elle confirme l'anomalie précédente, en ajoute une autre en mettant le ducat de Florence parmi les espèces prisant 52 sols (et dont toutes les autres correspondent aux espèces dont l'aloi était de 22 karats  $1/2$  en 1560).



DUCATS D'ARAGON	DUCATS DE VALENCE		DUCATS DE BOLOGNE		DUCATS DE FLORENCE		DUCATS DE SIENNE		ALPHONSINS		HENRIQUEZ ET CASTILLANES D'OR		SCUTINS DE FLANDRE <sup>3</sup>	
	Poids	Prix	Poids	Prix	Poids	Prix	Poids	Prix	Poids	Prix	Poids	Prix	Poids	Prix
			2 d. 18 g.	37 s. 6 d.	2 d. 18 g.	37 s. 6 d.	2 d. 18 g.	37 s. 6 d.	4 d. 3 g.	56 s. 3 d.	3 d. 14 g.	48 s.		
			2 d. 17 g.	37 s.	2 d. 17 g.	37 s.	2 d. 17 g.	37 s.	4 d. 1 g.	55 s. 3 d.	3 d. 12 g.	47 s.		
					45 s. 6 d.					69 s.				
									4 d. 1 g.	69 s.			2 d. 14 g.	40 s.
46 s. 3	46 s. 3 d.	2 d. 17 g.	46 s. 3 d.		46 s. 9 d.		46 s. 9 d.		4 d. 2 g.	70 s.				
48 s.	48 s.		48 s.		48 s.		48 s.							
49 s.	49 s.		49 s.		49 s.				4 d. 2 g.	70 s.				
52 s.	52 s.		52 s.		52 s.									

Nous serions tentés de croire à une erreur d'impression du texte de Fontanon, car l'ordonnance du 3 juillet 1565 (Z<sup>1</sup> B<sup>66</sup>, fol. 223) distingue deux marcs d'or :

— celui des ducats de *Florence*, Sienne, Espagne et Portugal, estimé à 185 livres ;

— celui des ducats de Sicile, Aragon, Castille, Valence, *Hongrie* et Bologne, estimé à 185 livres 15 sols.

Mais ce qui reste à expliquer, c'est pourquoi, malgré ce texte, le ducat de Hongrie continue à suivre le sort des meilleurs ducats, ceux de Venise et Gènes.

B) Si l'on a laissé en blanc sur ce tableau certaines dates, ou mis un point d'interrogation, c'est à cause de l'imprécision du vocabulaire employé dans les termes officiels. En 1516 et 1526, par exemple, on mentionne simplement « ducats ». Il nous a semblé légitime d'y inscrire entre parenthèses les ducats vénitiens, car la première mention explicite des ducats espagnols ne date que de 1533. Une preuve de cette imprécision nous est donnée par la comparaison entre deux textes de l'ordonnance du 14 janvier 1550 : le texte de Fontanon, qui précise les ducats d'Espagne, Venise, etc..., et une impression du temps (B. N., Réserve, Lf 77.1) qui mentionne simplement « du-cats ».

C'est cette imprécision qui nous a amené à ne rien indiquer en face de l'édit de Poitiers. Celui-ci mentionne, en effet, comme pièce ayant cours légal les ducats d'Espagne. Mais les autres ? Contrairement aux ducats de Lucques et aux ducats neufs de Hongrie (voir note 2), ils ne sont pas indiqués parmi les espèces explicitement décriées, et leur poids de marc n'est pas exprimé. Par ailleurs, il est significatif que le registre de Lothier parle d'« autres ducats d'Espagne », en montrant les ducats de Valence, Castille, Sicile, Aragon. Ne peut-on pas penser que les autres ducats étaient tolérés comme des variantes des ducats espagnols ? D'une façon plus générale, contrairement aux autres espèces monétaires, *pas une ordonnance ne mentionne les divers ducats parmi les espèces décriées*, avec leur poids de marc.

2. En dehors des ducats mentionnés dans ce tableau, nous devons rappeler quels autres ducats ont eu cours dans le public, mais sans que les ordonnances leur aient jamais donné cours légal. Il s'agit soit de pièces jugées de titre inférieur : ducats de Lucques et ducats « neufs » de Hongrie, estimés en 1560 de 2 deniers 17 grains et 23 karats de Loy, décriés dans toutes les ordonnances (l'édit de Poitiers donne comme prix à leur marc 70 écus 12 sols) ; soit de pièces imitant de bonnes espèces : ducats à la mirandolle ou à la misandre, ducats à la marionnette imitant ceux de Hongrie et forgés en Allemagne, ducats également forgés en Allemagne et imitant les ducats portugais à la petite et à la grande croix, etc...

3. L'ordonnance du 17 octobre 1539 est la seule qui mentionne expressément le cours de cette pièce. Signalons que le changeur anonyme lui donne, avant 1516, le prix de 34 sols (22 karats 3/4, 74 au marc, 2 deniers 14 grains).

DATES	VIEUX DUCATS D'ESPAGNE				DOUBLE DUCATS D'ESPAGNE				ÉCUS DITS PISTOLETS D'ESPAGNE				DOUBLE PISTOLETS				
	Titre	Taille	Poids	Prix en tz	Titre	Taille	Poids	Prix en tz	Dates	Titre	Taille	Poids	Prix en tz	Titre	Taille	Poids	Prix
27.11.1516			2 d. 17 g.	41 s. 6 d.			5 d. 10 g.	41 s.									
10.9.1521			"	"			"	"									
28.9.1526			"	"			"	"									
5.3.1533			"	45 s. 6 d.			"	41 s.									
17.10.1539			2 d. 17 g.	46 s. 3 d.			"	41 s. 12 s. 6 d.									
19.3.1541	23 k. 3/4	70	2 d. 17 g.	46 s. 9 d.	23 k. 3/4	35	"	41 s. 13 s. 6 d.	15.9.1546	21 k. 3/4	73	2 d. 15 g.	41 s. 6 d.				
1542 <sup>1</sup>			"	48 s.			"	"					2 d. 15 g.	41 s. 6 d.			
29.7.1549			"	"			"	41 s. 16 s.					2 d. 15 g.	41 s. 6 d.			
14.1.1550			"	49 s.			"	41 s. 18 s.					2 d. 15 g.	44 s.			
5.7.1554 <sup>2</sup>			{ Cours officiel }	49 s.			{ Cours officiel }	41 s. 18 s.					{ Cours officiel }	44 s.			
29.3.1555			{ Cours toléré }	50 s.			{ Cours toléré }	100 s.					{ Cours toléré }	45 s.			
17.8.1561 <sup>3,4</sup>			2 d. 17 g.	53 s.			5 d. 10 g.	106 s.					2 d. 15 g.	48 s.			
11.8.1568			"	"			"	"					50 s.				
18.4.1570			"	57 s.			"	"					Cours toléré	52 s.			
21.4.1571			"	"			"	"					2 d. 15 g.	52 s.			
7.7.1574			2 d. 17 g.	61 s.			5 d. 10 g.	61 s.					Cours toléré	54 s.			
22.9.1574			"	65 s.			"	71 s.					2 d. 15 g.	56 s.			
31.5.1575			"	70 s. 6 d.			"	71 s. 4 s.					"	58 s.	5 d. 6 g.	116 s.	
22.3.1577			"	72 s.			"	61 s. 4 s.					64 s.	61 s.	61 s.	61 s.	
21.6.1577			3 l. 2 s.				"	61 s. 4 s.					58 s.	51 s. 16 s.	51 s. 16 s.	51 s. 16 s.	
Sept. 1577			3 l. 7 s. 6 d.				"	61 s. 15 s.					63 s.	61 s. 6 s.	61 s. 6 s.	61 s. 6 s.	
Sept. 1602																	

1. Le roi autorise (21 B<sup>88</sup>, fol. 196) le cours des ducats pour 48 sols. Voir tableau I, note 1.

2. Les deux cours indiqués dès le 5 juillet 1554 s'expliquent par des constitutions de rente sur la Ville de Paris : pour toucher de la bonne monnaie, le roi autorise le cours des pièces espagnoles à plus haut prix que le cours légal.

3. D'après les essais faits en avril 1560 (« registre de Lothier »), il n'y a pas de changement de titre pour les vieux doubles ducats d'Espagne, ni de taille. Mais il courait d'autres doubles ducats d'Espagne « plus modernes ains pour différence une croix St André entre les deux testes », de même poids, mais de 23 karats de titre seulement. De même pour les simples ducats. Quant aux « ducs d'Espagne dicit Pistollets », ils pesaient 2 deniers 15 grains, mais faisaient 72 1/2 au mars et avaient 22 karats de titre. Quant aux *priz*, la comparaison entre ceux proposés par les essayeurs et ceux imposés par l'ordonnance d'août 1561 montre la *prime qui existait en faveur du pistolet* :

Prix de 1561

Prix proposés	
1	2
Ducat	53 s. 2 d.
Double ducat	106 s.
Pistollet	47 s. 10 d.

4. En 1563, le roi accepta le pistolet à 49 sols pour un emprunt forcé (B. N., f. fr. 41698).  
 5. Au début, les pistollets furent signalés sous le nom de « petits ducats de Castille et Sicile » à croix potencée. C'est sous ce nom (72 au marc, 2 deniers 16 grains 25 karats) qu'ils sont décrits par une ordonnance du 22 mars 1544 (21 B<sup>88</sup>, fol. 128). L'ordonnance du 15 mars 1546 qui autorise leur cours les appelle « escus de Castille et de Sicile » à croix potencée, avec un poids et un titre légèrement différents (voir tableau). Enfin, les lotiries patentes du 29 juillet 1549 portent des « escus de Castille et Sicile dits pistollets ».

A côté des « écus de Castille et de Sicile » dits pistollets, de nombreux écus couraient en France, mais dont un petit nombre seulement eurent cours officiellement pendant une longue durée. Leur nombre et la confusion de noms rend difficile l'établissement d'un tableau. Il nous paraît préférable de suivre chronologiquement leur évaluation, en partant du tableau que présente le « registre de Lothier » (avril 1560). Sauf deux pièces (que nous mettrons à part), tous ces écus pèsent 2 deniers 15 grains et font 72 1/2 au marc. Ils diffèrent par le titre.

AVRIL 1560		Poids : 2 deniers 15 grains						Titre 21 1/2 Poids 2 d. 14	
Poids 3 d.	Titre 22 k 1/2	22 k 1/2	22 k	21 k 3/4	21 k 1/2	21 k 1/4	21 k	20 k 1/2	
Ecus vieux d'Ecosse aians un soleil		Ecus de Navarre à la gde croix Vx Ecus Gênes	Ec Esp : Pistol. Ec. Esp : forgez en Sicile (Ch. empereur Nv Ec Gênes Ec Ferrare Ec Ferrare forgez à Modène Vx Ec Lucques Nf Ec Lucques Ec Pape Paul IV Ec Pape Paul IV Aut Ec Pape Ec forgez en Avignon En Savoie sous nom carolus Ec Navarre à la pte croix	Ec. Sienne aian d'un coste une loutre allaitant deux enfants	Ec d'Esp. forgez à Valence : Pistollets Ec forgez à Milan sous le nom de Philippe roi des Esp Ec de Sienne aians d'un coste un grand S	Ec de l'empereur forgez à Dole	Ec neufs de Lorraine aians d'un coste la croix des pistollets et de l'autre les armes de Lorraine Ec d'Ecosse forgez sous le nom de Maria	Ec de Savoie de nville fab. sous le nom de Philibert	Ecus neufs de Parme
Prix 55 s. 6 d.		49 s.	47 s. 10 d.	47 s. 3 d.	46 s. 8 d.	46 s. 2 d.	45 s. 8 d.	44 s. 6 d.	45 s. 9 d.
proposés 55 s.		48 s. 6 d.	47 s. 6 d.	46 s. 10 d.	46 s. 4 d.	45 s. 9 d.	45 s. 3 d.	44 s. 2 d.	45 s. 3 d.
54 s. 2 d.		48 s.	46 s. 9	46 s. 3 d.	45 s. 8 d.	45 s. 2 d.	44 s. 8 d.	43 s. 6 d.	44 s. 8 d.

Mais on voit une certaine discordance dans les ordonnances successives fixant soit le cours, soit le prix du marc en espèces décriées :

1) *L'ordonnance du 22 mars 1544* décrit en même temps les « petits ducats de Castille et Sicile à la croix potencée », à qui elle attribue 2 deniers 16 grains, 72 au marc et 22 karats de titre, et les écus de Gênes, Lucques et Genève, à qui elle attribue le même titre, mais un poids (2 deniers 15 grains) et une taille (73) inférieurs. Or, pour ces espèces ayant le même titre, elle donne deux prix différents pour le marc : 149 livres pour les premières, 146 livres pour les secondes.

2) *L'ordonnance du 15 avril 1546*, qui pour la première fois autorise le cours des pistolets et de certains autres écus, donne des indications encore différentes. Voici les espèces autorisées, avec leurs poids, titres et prix. *Même chose dans l'ordonnance du 29 juillet 1549* :

Écus vieux de Gênes : 2 deniers 15 grains, 72 au marc, 22 karats 5/8, 43 sols 3 deniers.

Écus de Lucques : 2 deniers 15 grains, 72 au marc, 22 karats 1/4, 42 sols 6 deniers.

Écus de Ferrare { 2 deniers 15 grains, 72 au marc, 22 karats, 42 sols.  
Écus de Venise

Écus de Castille et Sicile (pistolets) : 2 deniers 15 grains, 73 au marc, 21 carats 3/4, 41 sols 6 deniers.

Autres écus de Ferrare : 2 deniers 15 grains, 72 au marc, 21 karats 3/4, 41 sols 6 deniers.

Écus au Pape : 2 deniers 15 grains, 72 au marc, 21 karats 3/4, 41 sols 6 deniers.

3) *L'ordonnance du 14 janvier 1550 n'autorise que le cours des écus de Castille, Sicile, Valence et Aragon dits pistolets* pour 44 sols et décrit formellement les écus « actuellement forgez en Italie ». C'est le renversement de la tendance en faveur du pistolet. Cette interdiction des écus d'Italie sera répétée le 5 juin 1551.

4) *L'ordonnance du 17 août 1561* redonne cours à plusieurs sortes d'écus :

Aux écus de Navarre : 2 deniers 15 grains, pour 49 sols (il s'agit sans doute des écus de Navarre à la grande croix DR).

Aux écus de Savoie, du Pape, Venise, Ferrare, Lucques et Gênes : 2 deniers 15 grains, pour le même prix que les pistolets : 48 sols, (il doit s'agir des nouveaux écus de Gênes).

Aux écus d'Écosse et de Lorraine : 2 deniers 15 grains, pour 45 sols.

La comparaison avec le registre de Lothier (voir tableau) et les prix y proposés d'après la valeur intrinsèque des pièces montre l'avantage donné aux écus alignés sur le pistolet.

5) *Le tableau des pièces ayant cours en 1564*, s'il ne modifie pas les prix précédents, montre que c'est l'époque où la tolérance royale pour le cours des espèces étrangères a été la plus large. Malheureusement, l'absence de notation du titre des pièces, et le fait que nous n'avons pas pu comparer le texte édité par Fontanon à une autre source, nous rend difficile l'utilisation de ce tableau et l'explication de certaines anomalies. Voici ce tableau, groupé selon la hiérarchie des prix. (Nous soulignons les espèces non « créées » en 1561, les pièces dont le poids n'est pas indiqué pèsent 2 deniers 15 grains.)

Écus de Gênes : 55 sols (?).

Écus de Navarre : 49 sols.

Écus de Castille, Séville (ne faut-il pas lire Sicile?), Valence et Aragon, dits *pistollets*, écus de Savoie, vieux écus de Venise, vieux écus de Ferrare (de deux sortes), écus de Gênes, vieux écus de Lucques, autres écus de Lucques, écus du Pape, écus d'Écosse (pesant 3 deniers) : 48 sols.

Écus du Pape Paul (autres que ceux de 48 sols), écus de Genève : 46 sols.

Écus du Lorraine et du Dôle : 45 sols.

Autres écus de Lorraine (2 deniers 12 grains) et de *Underval* (2 deniers 15 grains) : 43 sols.

Écus de nouveau forges en *Aignon* (2 deniers 10 grains) : 42 sols.

6) *L'arrêt de la Cour des monnaies du 10 janvier 1568* prononce le décri des écus du duc de Savoie qui se forgent à Bourg-en-Bresse et Chambéry et en évalue le marc à 165 livres 8 sols (2<sup>e</sup> B<sup>6</sup>, fol. 255 v<sup>o</sup>, et 2<sup>e</sup> B<sup>7</sup>, fol. 40 v<sup>o</sup>).

7) *Les lettres patentes du 11 août 1568* permettent « par provision » le cours des pistolets, écus du Pape, Venise, Ferrare, Lucques et Gênes pour 50 sols et autres espèces « à l'équipollent ».

8) *L'ordonnance du 21 avril 1571*, suivie de celle du 16 octobre 1571 et de la déclaration du 14 juin 1572, d'une part, augmente le prix de certaines espèces, d'autre part impose une limitation aux espèces ayant cours légal.

Espèces autorisées : pistolets (écus du pape), Venise (Ferrare) (Lucques), Gênes et Navarre : 62 sols (ceux entre parenthèses ne sont pas mentionnés dans l'ordonnance du 16 octobre).

Espèces explicitement décriées en juin 1572 (avec le prix du marc) : vieux écus d'Ecosse aians un soleil : 185 livres 10 sols le marc ; écus du Pape (de diverses fabrications), Sicile, Valence, Ferrare, Lucques, ceux de Savoie sous le nom de Carolus : 180 livres 12 sols ; écus de Milan sous le nom de Philippe, ceux de Siennne, Parme et la Mirande : 177 livres ; écus d'Ecosse sous le nom de Maria et ceux de Lorraine aians une croix semblable aux pistolets : 173 livres.

Écus de Savoie sous le nom de Philbert : 168 livres 16 sols.

La comparaison entre cette situation monétaire et celle de 1560 (registre de Lothier) est rendue complexe par l'imprécision concernant les écus de Navarre (grande ou petite croix?) et ceux de Gênes (vieux ou nouveaux?). Ou bien, en effet, on considère que les espèces ayant cours en 1571-1572 sont celles à 22 karats 1/2 (écus de Navarre à la grande croix, vieux écus de Gênes) ou bien, ce qui nous semble plus probable, que les meilleures espèces ont été alignées sur les moins bonnes.

Dans cette hypothèse, les décisions d'octobre 1571 et de juin 1572 marquent un véritable tournant dans la politique de la monarchie à l'égard des espèces étrangères : toutes les espèces d'écus supérieurs ou inférieurs au titre de 22 karats sont décriées. Et, parmi les écus à 22 karats, seuls conservent un cours officiel, à côté du pistolet d'Espagne, les écus de Venise, Gênes et de Navarre (c'est-à-dire quatre espèces sur les quinze mentionnées en 1560).

Dans l'hypothèse inverse, c'est-à-dire en supposant que les écus de Navarre et de Gênes autorisés soient au titre de 22 karats 1/2, le pistolet d'Espagne et l'écu de Venise vraient leur cours « rehaussé ».

De toute façon, en comparant les espèces décriées avec leur poids de marc et le tableau de 1560, on ne constate qu'une anomalie.

a) alors que les espèces décriées à 22 karats 1/2 voient leur cours à 185 livres le marc,

b) alors que les espèces décriées à 22 karats voient leur cours à 180 livres 12 sols,

c) alors que les espèces décriées à 21 karats 1/2 voient leur cours à 177 livres,

d) alors que les espèces décriées à 21 karats voient leur cours à 173 livres,

e) alors que les espèces décriées à 20 karats 1/2 voient leur cours à 168 livres 16 sols,

l'écu de Valence, seul, voit son poids de marc s'égaliser avec celui des espèces mentionnées en 1560 comme de 22 karats de titre, alors que cette pièce était constituée à 21 karats 1/2 seulement.

9) *A partir de 1671*, l'évolution des prix se poursuit, à la fois pour les espèces ayant cours et pour le marc des pièces décriées, de la façon suivante :

Espèces autorisées et marc des espèces explicitement décriées	23 SEPT. 1574	3 MAI 1575	18 JUIN 1575	23 MARS 1577	26 JUIN 1577	Édit de Poitiers SEPT. 1577	Édit Monceaux SEPT. 1602
Pistollets d'Espagne, écus de Navarre, Venise et Gênes	56 sols	58 sols		63 sols	64 sols	PISTOLLETS D'ESPAGNE 58 sols 1	PISTOLLETS D'ESPAGNE 63 sols 1
Marc des vieux écus d'Écosse sans un soleil			206 livres		226 livres 12 sols		
Marc des écus du Pape (div. fab.) Sicile, Valence, Ferrare, Lucques, Modène et ceux de Savoie sous le nom de Carolus			200 livres 8 sols		220 livres 8 sols	201 livres 2	
Marc des écus de Milan sous le nom de Philippus et ceux de Sienne, Parme et la Mirande			196 livres 16 sols		216 livres 8 sols	181 livres 16 sols 2	
Autres écus de Savoie sous le nom de Philbert			187 livres 8 sols		206 livres 2 sols		

1. L'édit de Poitiers n'autorise que les pistollets d'Espagne, mais ne mentionne parmi les pièces explicitement décriées ni les écus de Navarre ni ceux de Venise.
2. Le tableau des pièces décriées par cet édit avec le prix du marc joint au marc des écus du Pape, Sicile, etc..., les écus de Gênes, mais omet ceux de Valence.
3. L'édit de Poitiers joint aux écus de Milan, Sienne, Parme et la Mirande les écus d'Écosse, sous le nom de Maria, et ceux de Savoie, sous le nom d'Emmanuel.

# L'ORIENTATION ACTUELLE DES ÉTUDES HISTORIQUES

## *L'orientation*

### *des travaux universitaires en France*

Au cours du mois de novembre 1960, la 26<sup>e</sup> Section (Histoire du Moyen Age) et la 27<sup>e</sup> (Histoire moderne et contemporaine) du Centre national de la Recherche scientifique ont tenté, à l'occasion de l'établissement d'un « rapport de conjoncture », de mieux connaître l'état actuel des recherches historiques entreprises en France dans le cadre universitaire : elles estimaient pouvoir ainsi indiquer les domaines vers lesquels il serait souhaitable d'orienter les futurs chercheurs. Il a paru que la méthode la plus simple, pour obtenir une approximation satisfaisante, était de demander à toutes les Facultés des Lettres de communiquer à la Section la liste des thèses en cours de préparation<sup>1</sup> et celle des mémoires de diplômes d'Études supérieures soutenus en 1959 et 1960<sup>2</sup>. Grâce aux réponses données, des tableaux ont été dressés. Nous croyons utile de les publier ici, en les accompagnant de brefs commentaires.

### ■ *Histoire médiévale*

Pour l'ensemble de la France, les travaux ayant pour objet l'histoire médiévale se répartissent comme suit.

TABLEAU I

	D. É. S.	Th. Chartes	Th. Univ.	Th. 3 <sup>e</sup> Cycle	Th. Compl.	Th. princip.
Paris	14	8	2	18	35	60
Départements	39	—	2	9	3	22
Total	53	8	4	27	38	82

1. Dans la Section d'Histoire moderne et contemporaine, cette statistique a porté uniquement sur les thèses principales de doctorat ès lettres. Dans la Section d'Histoire du Moyen Age, où les thèses sont beaucoup moins nombreuses, les tableaux ont également fait état des thèses complémentaires, des thèses du 3<sup>e</sup> cycle et des thèses d'Université.

2. Dans la Section d'Histoire du Moyen Age, il n'a été fait état que des D. É. S. soutenus en 1960, mais on a tenu compte également des thèses de l'École des chartes présentées cette même année.



## J. Schneider

Ces chiffres appellent une observation : le nombre des thèses complémentaires pour le doctorat ès lettres devrait être égal à celui des thèses principales ; en fait, la plupart des candidats poussent d'abord leurs recherches pour le travail le plus important, le choix et la rédaction de la petite thèse n'intervenant que plus tard.

### I. — Périodes étudiées

TABLEAU II

Période	D. É. S.	Th. Chartes	Th. Univ.	Th. 3 <sup>e</sup> Cycle	Th. Compl.	Th. princ.
Moyen Age en général	1	2	0	2	1	6
Antérieur à 1100	6	1	1	11	3	13
Postérieur à 1100	46	5	3	14	34	63

Si l'on tient compte du fait que pour la période antérieure à 1100 l'histoire byzantine est représentée par 9 sur 11 thèses de troisième cycle et par 6 sur 13 thèses principales de doctorat d'État, il apparaîtra que le haut Moyen Age occidental est de plus en plus délaissé. Comme la proportion des D. É. S. et des thèses de l'École des Chartes, portant sur le haut Moyen Age, est particulièrement faible, il est probable que la tendance ne fera que s'accroître par la suite, s'il n'y est porté remède.

Sur 82 thèses principales, 37 sont orientées vers les <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles ; ce nombre est, à une unité près, égal à celui des thèses d'histoire économique et sociale. Il est évident que l'évolution économique peut être étudiée avec quelque précision surtout pour les périodes postérieures à 1300, voire à 1350.

### II. — Répartition des recherches par sujets

TABLEAU III

Catégories de sujets	D. É. S.	Th. Chart.	Th. Univ.	Th. 3 <sup>e</sup> Cycle	Th. Compl.	Th. princ.
Histoire politique	1	1		2	3	6
Histoire des institutions	0	0		1	2	9
Histoire économique	4	3		3		23
Histoire sociale	6	1		0	1	15
Histoire militaire	0	0		2	0	0

## L'orientation actuelle des études historiques

TABLEAU III (suite)

Catégories de sujets	D. É. S.	Th. Chart.	Th. Univ.	Th. 3 <sup>e</sup> Cycle	Th. Compl.	Th. princ.
Histoire des idées, mentalités	4	0	1	1	0	7
Histoire religieuse	8	0	0	0	1	8
Histoire des sciences et techniques	0	0	0	0		3
Éditions de textes, catalogues d'actes	8	1	1	16	19	0
Monographies de villes	4	0	0	0	1	4
Monographies de seigneuries	3	0	0	0	3	1
Monographies d'établissements ecclésiastiques	10	2	1	0	4	4
Monographies de personnages	4	0	1	0	3	1
Monographies de familles	0	0	0	1	0	1
Monographies régionales	1	0	0	1	1	0

L'orientation imprimée aux études historiques depuis un demi-siècle se fait toujours sentir : la prédominance des sujets d'histoire économique et sociale est très nette pour le secteur médiéval de la recherche comme pour l'histoire moderne et contemporaine. Cette tendance s'affirme également dans les éditions de textes ; les documents économiques et financiers fournissent plus de la moitié des thèses complémentaires. Il convient de souligner les études portant sur des catégories sociales, comme la noblesse ou les hommes de loi.

Parmi les autres orientations, l'histoire religieuse est la plus marquée, si l'on y compte les monographies d'établissements ecclésiastiques et d'hommes d'Église. L'histoire politique n'est pas absente, mais celle des institutions est mieux représentée.

De nombreux chercheurs restent attachés au genre de la monographie. Celle-ci permet généralement d'utiliser une documentation groupée et rend ainsi le travail possible à des hommes qui sont empêchés d'aller consulter des fonds d'archives éloignés et dispersés. La monographie cependant requiert, pour être réussie, que son auteur soit familiarisé avec des disciplines très variées.

Les sujets portant sur les techniques fondamentales de la recherche ou supposant la pratique habituelle de sciences, telles la diplomatique ou la numismatique, restent rares. Il semble que l'école des diplomatistes français se recrute difficilement. Les chartes et diplômes antérieurs à 1200 dont l'édition reste à faire ou à refaire ne manquent pas.

**J. Schneider**

### III. — *Recherches étrangères à l'Histoire de France*

TABLEAU IV

	D. É. S.	Th. Univ.	Th. 3 <sup>e</sup> Cycle	Th. Compl.	Th. princ.
Europe ou Occident, en général	0	0	0	0	3
Empire romain germanique	0	0	0	0	3
Iles Britanniques	0	1	0	1	0
Italie	3	0	0	5	4
Péninsule ibérique	2	0	0	4	5
Byzance	1	0	11	0	7
Islam médiéval	1	1	3	1	3

Il n'est pas surprenant que la majorité des travaux en cours portent sur l'histoire de France ; les pays étrangers ne sont représentés que par 13 % des D. É. S. et par 30,5 % des thèses principales. Il est à redouter que le faible pourcentage des diplômes d'études supérieures, traitant de sujets étrangers, se répercute plus tard dans le nombre des thèses de cette catégorie.

Cette statistique suggère quelques commentaires. Les trois thèses sur l'Empire romain germanique portent en fait sur la Lorraine et l'Alsace médiévales ; il n'y a donc présentement aucun travail qui soit spécifiquement orienté vers l'étude de l'Allemagne du Moyen Age. Les pays méditerranéens sont par contre mieux partagés. La tradition des byzantinistes français se maintient brillamment, comme en témoigne le nombre de thèses en cours. Les difficultés linguistiques et la rareté des documents historiques expliquent que les thèses sur l'Islam soient le plus souvent littéraires ou philosophiques. Il convient de noter les recherches et éditions de textes concernant les Turcs.

On ne peut que regretter la rareté des thèses étudiant l'histoire d'autres pays. Les langues étrangères sont peu familières à la plupart des étudiants ; il s'agit d'une grave lacune souvent signalée. Toutefois, comme l'anglais et l'allemand sont de loin les langues les plus étudiées dans les établissements du Second Degré, il faut chercher ailleurs que dans des difficultés linguistiques l'explication des faits révélés par la statistique.

Si l'Italie et l'Espagne sont mieux représentées dans ce tableau que l'Angleterre et l'Allemagne, le fait tient pour une grande part aux facilités qu'offrent l'École française de Rome et la Casa de Velasquez aux jeunes chercheurs.

### *Conclusions*

Les chiffres donnés par ces divers tableaux sont assez suggestifs pour que l'on soit dispensé de longs commentaires.

Le nombre des thèses d'État qui sont présentement entreprises apparaît

## L'orientation actuelle des études historiques

important à première vue. Mais, dans ce genre de recherches, la proportion de travaux abandonnés ou inachevés n'est pas négligeable. Or, parmi les postes d'Enseignement supérieur pour lesquels le doctorat d'État est en principe exigé, il en est actuellement environ trente qui sont occupés par des médiévistes. Avec l'accroissement des effectifs d'étudiants, il sera nécessaire de procéder à des créations ; il est probable que le recrutement de maîtres qualifiés s'avérera difficile.

La rareté des recherches sur le haut Moyen Âge risque de porter préjudice à l'ensemble des études médiévales. Qu'il s'agisse de la féodalité, des institutions judiciaires, des faits religieux ou des mentalités, l'évolution des derniers siècles médiévaux ne s'explique pleinement que par référence aux précédents. L'étude des hautes époques requiert de plus en plus des connaissances techniques variées, notamment dans les sciences fondamentales de l'histoire ; or, les étudiants se détournent de ces disciplines austères.

L'ignorance des langues étrangères, constatée à maintes reprises chez les étudiants, porte un grave préjudice à la recherche. Les études comparatives sont inaccessibles à la plupart des jeunes chercheurs ; les résultats souvent très importants obtenus par le travail d'historiens étrangers sont difficilement utilisés. Il serait regrettable que l'érudition prit dans notre pays un caractère compartimenté, localisé, anachronique, très éloigné de la tradition de l'école historique française.

J. SCHNEIDER,

Professeur à la Faculté des Lettres de Nancy.

## ■ Histoire moderne et contemporaine

TABLEAU I

*Répartition suivant les périodes envisagées.*

	Thèses	Diplômes
<i>Histoire moderne</i>	18	7
xvi <sup>e</sup> siècle	12	7
xvii <sup>e</sup> siècle	27	45
xviii <sup>e</sup> siècle	34	50
	91	109
<i>Histoire moderne et contemporaine (xviii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles)</i>	24	4
<i>Histoire contemporaine (xix<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècles)</i>	25	6
Révolution et Empire	31	39
xix <sup>e</sup> siècle	112	144
xx <sup>e</sup> siècle	20	16
	188	205
<i>Ensemble des ouvrages d'histoire moderne et contemporaine sur lesquels portent ces statistiques</i>	303	318

## Ph. Vigier

On remarquera que, pour les thèses comme pour les diplômes, les sujets d'histoire moderne sont moitié moins nombreux que ceux d'histoire contemporaine. Si l'on ajoute aux travaux concernant uniquement le  $\text{xix}^{\text{e}}$  siècle ceux qui envisagent l'ensemble de la période contemporaine et ceux qui étudient à la fois le  $\text{xviii}^{\text{e}}$  et le  $\text{xix}^{\text{e}}$  siècle, on aboutit à la conclusion que plus de la moitié des chercheurs travaillent sur la période 1815-1914. Par contre, l'histoire du  $\text{xvi}^{\text{e}}$  siècle apparaît assez délaissée, et il en est de même de celle du  $\text{xx}^{\text{e}}$  siècle. Dans ce dernier cas, la « règle des cinquante ans », qui interdit aux historiens l'accès aux documents d'archives ayant moins d'un demi-siècle d'âge, explique que l'histoire récente ne fasse l'objet que d'un petit nombre de thèses — ouvrages devant, au moins en théorie, utiliser toutes les sources possibles de connaissances. Mais il apparaît regrettable que seize diplômes d'études supérieures seulement aient, en 1959 et 1960, été consacrés à une période sur laquelle il est possible, dès maintenant, grâce à la presse, aux mémoires, aux archives privées, voire aux enquêtes orales, d'établir des études critiques qui, même lorsqu'elles ne peuvent être que provisoires, apportent souvent des renseignements intéressants.

TABLEAUX II ET III  
*Répartition par genres de sujets étudiés.*

### II : Thèses.

	Histoire moderne	Histoire moderne et contempor.	Histoire contempor.	Total
Histoire politique, économique et sociale	2	1	19	22
Histoire économique et sociale	12	9	10	31
Histoire économique	15	7	19	41
Histoire sociale	21	4	27	51
Histoire démographique	2	0	0	2
Histoire politique	8	0	39	47
Histoire religieuse	10	1	21	32
Histoire militaire	0	1	0	1
Histoire des idées	3	1	11	15
Histoire des relations interna- tionales et de la colonisation	5	0	21	26
Histoire de l'art	13	0	21	34
	91	24	188	303

## L'orientation actuelle des études historiques

### III : Diplômes.

	Histoire moderne	Histoire moderne et contempor.	Histoire contempor.	Total
Histoire politique, économique et sociale	2	0	11	13
Histoire économique et sociale	13	3	13	29
Histoire économique	14	1	31	46
Histoire sociale	30	0	20	50
Histoire démographique	6	0	3	9
Histoire politique	5	0	65	70
Histoire religieuse	19	0	11	30
Histoire des idées	7	0	14	21
Histoire des relations interna- tionales et de la colonisation	8	0	36	44
Histoire de l'art	5	0	1	6
	109	4	205	318

Ces deux tableaux suggèrent les constatations suivantes :

1<sup>o</sup> Les travaux d'*histoire économique et sociale* représentent à eux seuls 41 % du total des thèses et 40 % des diplômes. Ces pourcentages sont encore plus élevés lorsqu'on ne considère que l'histoire moderne : ils sont alors de 53 % pour les thèses et de 60 % pour les diplômes. En outre, la quasi-totalité des thèses envisageant à la fois l'époque moderne et la période contemporaine appartiennent à cette catégorie d'ouvrages. Il y a malgré tout beaucoup à faire encore dans le domaine de l'histoire des techniques, des rythmes de croissance économique, de l'étude des structures et de la mobilité sociales, etc... Le rapport de conjoncture établi par la 27<sup>e</sup> Section donnera à cet égard des suggestions.

2<sup>o</sup> L'*histoire démographique* reste trop négligée. Il faut noter, cependant, que la plupart des recherches actuelles d'histoire sociale utilisent et s'efforcent d'enrichir les apports très neufs faits à notre connaissance du passé par de récents et importants travaux de démographie historique.

3<sup>o</sup> L'*histoire politique* — sous la forme, en particulier, d'enquêtes de sociologie électorale ou d'études de l'opinion publique — continue à représenter une part appréciable des thèses (20 %) et des diplômes (22 %) d'histoire contemporaine. Elle est, au contraire, presque abandonnée dans le domaine de l'histoire moderne, si l'on excepte quelques thèses sur les institutions et les cadres supérieurs de la monarchie d'Ancien Régime, qui tiennent à la fois de l'histoire politique et de l'histoire sociale.

4<sup>o</sup> Cette opposition se retrouve, en ce qui concerne l'*histoire des relations internationales*, assez largement représentée parmi les thèses (12 %) et les diplômes (18 %) d'histoire contemporaine, tandis que l'histoire diploma-

## Ph. Vigier

tique des <sup>xvi</sup>e, <sup>xvii</sup>e et <sup>xviii</sup>e siècles ne retient pas actuellement l'attention des historiens français.

5° Il faut noter aussi la rareté des travaux d'*histoire militaire*. Celle-ci n'est plus guère envisagée que sous la forme d'enquêtes sociologiques sur les cadres de l'armée ou le recrutement des troupes.

6° Par contre, l'*histoire religieuse* et l'*histoire de l'art* intéressent toujours un nombre appréciable de chercheurs aussi bien en histoire moderne qu'en contemporaine : chacune de ces deux disciplines peut revendiquer de 10 à 15 % des thèses et des diplômes.

7° Les études de *méthodologie* et d'*historiographie* apparaissent totalement délaissées par les spécialistes français d'histoire moderne et contemporaine. Ceux-ci se distinguent ainsi nettement des étrangers, qui sont nombreux à se consacrer à cet aspect important de la recherche historique.

### TABLEAUX IV ET V

*Répartition d'après les pays étudiés (France non comprise).*

#### IV : Thèses.

	Histoire moderne		Histoire contemporaine		Total
	Histoire intérieure	Histoire extérieure	Histoire intérieure	Histoire extérieure	
Europe	0	0	0	1	1
Allemagne	1	1	4	3	9
Belgique	0	0	0	0	0
Grande-Bretagne	0	1	2	0	3
Italie	3	2	2	2	9
Espagne	3	2	4	0	9
Portugal	1	0	0	0	1
Pays scandinaves	0	1	2	0	3
Pologne	0	1	0	0	1
Russie	1	0	4	2	7
Afrique du Nord	2	0	4	1	7
Afrique noire	0	0	1	0	1
Proche-Orient	1	0	4	3	8
Indochine	0	0	0	2	2
Extrême-Orient	0	0	1	1	2
États-Unis	0	1	1	0	2
Canada	2	0	1	1	4
Amérique latine	3	0	1	1	5
	17	9	31	17	74
	26		48		(sur 303)



# L'orientation actuelle des études historiques

## V : Diplômes.

	Histoire moderne		Histoire contemporaine		Total
	Histoire intérieure	Histoire extérieure	Histoire intérieure	Histoire extérieure	
Europe	0	1	0	0	1
Allemagne	0	0	0	1	1
Belgique	1	0	0	1	2
Grande-Bretagne	0	1	1	1	3
Italie	1	1	0	7	9
Espagne	0	1	0	2	3
Portugal	0	1	0	0	1
Pologne	0	2	0	0	2
Autriche	0	1	0	0	1
Russie	0	1	0	5	6
Afrique du Nord	1	0	3	3	7
Afrique noire	0	0	1	2	3
Proche-Orient	0	0	0	3	3
Indochine	0	0	0	1	1
Extrême-Orient	1	0	0	1	2
États-Unis	0	0	1	3	4
Canada	1	0	0	0	1
Amérique latine	0	0	1	0	1
	5	9	7	30	51
	14		37		(sur 318)

La prédominance des sujets portant sur l'histoire de la France (76 % des thèses, 83 % des diplômes) n'est pas surprenante. Mais il faut remarquer que, parmi les thèses étudiant des pays étrangers, un tiers envisagent les relations politiques ou économiques entre la France et ces pays ; l'*histoire intérieure des États étrangers* n'est l'objet finalement que de 16 % des thèses en préparation. Et ce pourcentage est encore plus faible (4 %) pour les diplômes : l'obstacle de la langue et des difficultés de consultation des sources étrangères est encore plus difficile à vaincre par les étudiants de diplômes que par les futurs docteurs.

Certaines lacunes sont particulièrement regrettables : la situation n'a guère changé à cet égard depuis le moment où a été menée l'enquête du C. N. R. S. qui a été publiée en 1959 dans cette *Revue* (t. CCXXII, juillet-septembre 1959, p. 45-46). L'histoire intérieure des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de l'Extrême-Orient et de l'Afrique noire ne suscite toujours qu'un nombre infime de thèses, et celle de l'Europe Centrale aucune... La Russie (par suite, semble-t-il, de l'existence d'une chaire d'histoire russe à

### **Ph. Vigier — L'orientation actuelle des études historiques**

la Sorbonne), l'Allemagne, l'Afrique du Nord, l'Espagne et l'Italie sont un peu mieux traitées. Mais, même pour ces pays, la situation n'est guère satisfaisante, et nous savons que la 27<sup>e</sup> Section s'en préoccupe : l'élargissement continu des horizons vers lesquels s'oriente la recherche rend de plus en plus nécessaire, dans le domaine de l'histoire comme dans les autres, le travail d'impulsion, de coordination et d'encouragement qu'a entrepris le Centre national de la Recherche scientifique.

Ph. VIGIER.

# LES CENTRES DE RECHERCHES HISTORIQUES

## *Le Centre de recherches sur la civilisation de l'Europe moderne*

Le Centre de recherches sur la civilisation de l'Europe moderne est un institut de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris. Son siège est en Sorbonne. Créé par arrêté ministériel du 17 avril 1958, il a pour but de promouvoir les recherches historiques en vue de définir et de caractériser la civilisation européenne des <sup>xvi</sup><sup>e</sup>, <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles, dans ses différentes manifestations qui embrassent les diverses activités humaines ; d'informer de façon permanente les chercheurs de l'état actuel des travaux et des recherches en cours ; de coordonner les recherches des différents établissements, associations et sociétés scientifiques français ou étrangers, dont l'activité touche à l'histoire de la civilisation européenne ; de publier des textes et des travaux scientifiques, d'organiser des congrès et des colloques ; de préparer l'œuvre collective d'une histoire de la civilisation française et de la civilisation européenne modernes ; d'analyser, dans la perspective historique, des problèmes contemporains.

Le Centre est animé en commun, en union de pensée et de travaux, par les trois professeurs d'histoire moderne de la Faculté, Alphonse Dupront, Roland Mousnier, Victor-Lucien Tapié. La Faculté est représentée dans le Conseil d'administration par son doyen, M. André Aymard, président, et par son directeur des Études historiques, son ancien doyen, M. Pierre Renouvin, membre de l'Institut.

Le mot de civilisation a bien des sens divers. On aurait pu s'en tenir à celui qui est donné par le Littré : « état de ce qui est civilisé, c'est-à-dire l'ensemble des opinions et des mœurs qui résulte de l'action réciproque des arts industriels, de la religion, des beaux-arts et des sciences ». Des historiens contemporains prennent le terme dans ce sens restreint et c'est parfaitement légitime. Mais, bien qu'aujourd'hui peu d'historiens étudieraient une activité humaine quelconque sans songer à la rapporter à un groupe social ou des groupes sociaux déterminés, considérés dans la totalité de leurs actions et de leurs états, cette acception du mot risquait d'être trop partielle, de faire oublier que la civilisation est de la cité, qu'elle comprend tout un ensemble politique, social et économique. D'ailleurs, voulant chercher le propre de la civilisation européenne, les professeurs du Centre ne pouvaient pas s'enfermer dans une catégorie de faits sociaux, de peur que l'essence de cette civilisation fût précisément dans une autre. Une civilisation résulte donc pour nous de la totalité des forces, des actions, des états et des réalisations dans

## Roland Mousnier

une société donnée et la recherche de ses caractères conduit à une étude des « phénomènes sociaux totaux ».

Le Centre se trouve donc devant une entreprise immense. Il convenait alors de choisir des directions de recherche, de jalonner des itinéraires et de laisser, charitablement, du travail pour nos successeurs.

\*\*\*

L'unité substantielle n'excluant pas la distinction des personnes, chacun des trois professeurs s'avance dans sa voie, en liaison constante et en accord avec les autres.

Dans le cadre d'ensemble de l'activité du Centre, M. Alphonse Dupront oriente ses recherches selon au moins trois directions :

1° Les définitions d'une histoire de la psychologie collective attachée à l'analyse des formes, expressions, avatars de la *psyché* collective de l'Occident moderne. Presque tout est à faire pour l'établissement de cette recherche jeune, tâtonnante, autant que nécessaire. L'inventaire de la matière d'abord qu'il faut susciter de toutes les formes de la création et de l'expression humaine, aussi bien celles de notre histoire habituelle politique, diplomatique, économique, sociale, etc., que celles de la vie des arts, littérature et style, arts plastiques, musique. L'établissement ensuite, soit de séries continues d'analyses, soit au contraire de complexes propres à l'expression d'époques historiques ou des milieux déterminés. C'est déboucher sur une infinité d'études : de mentalités ; de formes, d'images, voire de « visions du monde », élaborées par chaque ensemble national spécifique ; du point de vue d'une histoire de la civilisation, toutes les composantes de ce que la sociologie américaine contemporaine entend par « culture », aussi bien que l'inventaire des « inventions » propres à l'expérience historique de l'Occident européen ; l'étude des mythes, si patents jusque dans l'historiographie moderne, malgré tous les refus qu'elle en fait ; l'analyse des représentations fondamentales de l'espace et du temps, etc...

2° Afin de mettre un ordre dans cette matière immense et de susciter des travaux d'équipes nationales autant qu'internationales, M. Dupront met présentement l'accent sur des recherches de ce qu'il appelle « histoire notionnelle » de sémantique historique.

Un ensemble de travaux en cours sur les origines et le développement historique des deux notions de « civilisation » et de « moderne » apporte déjà une matière précieuse, d'une part pour fixer, quasi au niveau le plus sûr, celui de la subconscience collective, les procès de libération de l'esprit moderne par rapport aux synthèses organiques du monde médiéval occidental d'avant le <sup>xiii</sup>e siècle, d'autre part pour manifester le très grand intérêt présenté par l'étude parallèle de l'apparition et du développement d'une notion dans les différents pays européens.

D'où la mise en chantier d'un Dictionnaire européen des grandes notions, représentations, valeurs élaborées dans la conscience historique de l'Occident moderne aussi bien que des créations de l'historiographie (Renaissance, Réforme, Contre-Réforme ou Réforme catholique, Révolution industrielle, etc...).

3° Ultérieurement, M. Dupront compte, tout à fait à la limite d'une histoire de la civilisation mais indispensable à toute psychologie collective des profon-

## Les Centres de recherches historiques

deurs, poursuivre des recherches de « sociologie du sacré ». C'est essentiellement l'étude, au delà de l'événementiel et de l'institutionnel, des sacralités fondamentales ou de ce qui en tient lieu : témoin, dans l'expérience collective de l'Occident moderne, les mythiques de l'autorité y compris la mythique démocratique ; les créations spécifiques de la vie religieuse, le culte des saints, les pèlerinages, les localisations des lieux de culte, les pèlerinages ou cheminements dans un espace sacré, etc... Pour être singulièrement transposées, les réalités « sacrales » n'en sont pas moins présentes dans les sociétés de l'Occident moderne justement parce que l'esprit moderne les refuse. L'histoire et l'histoire des civilisations en particulier, étroitement dépendante des refus de l'esprit moderne, doit leur redonner place dans une connaissance historique équilibrée. Aussi bien une histoire de la psychologie collective serait tronquée, donc partielle, si elle ne débouchait en ces arrière-plans de la conscience collective.

L'Europe étant probablement caractérisée par des formes politiques, sociales et économiques qui lui sont propres, M. Roland Mousnier poursuit dans la voie de recherches comparatives sur trois ensembles inséparables, les institutions politiques et administratives, les groupes sociaux, les révoltes et révolutions.

Les institutions politiques et administratives dans les différents États européens ne sont encore suffisamment connues ni dans leur fonctionnement quotidien ni dans leur rapport exact aux structures sociales dont elles sont fonction. Soit le Parlement de Paris au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Ce groupe d'homme a accepté l'idée d'une fin sociale déterminée, à atteindre par des séries d'actes prévues et imposées, ce qui constitue essentiellement une institution. Il faut étudier ses procédures, ses relations quotidiennes avec les autres hommes, dans le cadre institutionnel, et ses réalisations. Mais l'étude institutionnelle ne saurait s'en tenir là. Il est nécessaire de déterminer la place de ce groupe dans la société globale, par exemple en utilisant les contrats de mariage qui vont permettre de préciser son niveau dans la hiérarchie sociale. Il convient de chercher ses rapports avec le mode de production, ses propriétés, ses revenus, ses ressources diverses, ses relations de toutes natures avec les groupes de producteurs. Il est indispensable de connaître la ou les visions de l'Univers qu'ont ses membres, leurs conceptions de l'ordre politique et social, leur échelle de valeurs morales, leur forme de pensée et de raisonnement, leur sensibilité, leur idée du passé, leurs mythes, les images et les symboles qui suscitaient en eux émotions et actions, leur concordance ou leur écart avec ceux des autres groupes sociaux ou ceux de la société française globale. Il faut savoir leur attitude devant les grands mouvements d'idées et de sensibilité qui ont agité le siècle (jansénisme, classicisme, baroque, mécanisme), devant les grands événements des relations internationales (guerre de Trente ans), devant les grands mouvements sociaux (Fronde, révoltes et révolutions européennes du milieu du siècle) et leur participation éventuelle à ces mouvements. Il faut enfin chercher dans quelle mesure tous ces phénomènes ont influé sur l'application par ce groupe d'hommes des dispositions législatives et réglementaires, comment ils ont modifié la jurisprudence et, finalement, la législation et la réglementation elles-mêmes.

Autrement dit, l'on ne comprendra jamais rien aux institutions politiques et administratives sans une étude des structures sociales et mentales correspon-

## Roland Mousnier

dantes. Or, cette étude est fort peu avancée. L'on peut même dire que presque tout est à faire. Dans cet ordre d'idées, les recherches sur les « batteries », « émotions », « mouvements », « séditions », « révolutions », peuvent rendre les plus grands services. Leur analyse peut permettre, en effet, de discerner quelques-unes des forces principales qui meuvent chaque société globale dans son ensemble et qui animent ou modifient ses structures sociales et ses institutions. M. Mousnier a donc en train cette année une enquête sur les émeutes, révoltes et tentatives de révolution en France, une enquête sur les structures sociales parisiennes qu'il espère étendre à la France, une enquête sur les intendants et autres commissaires royaux, l'institution des nouveautés, et leurs relations avec les « Stände ».

M. Mousnier compare avec les recherches similaires en cours sur les autres États européens et étend les relations avec les historiens étrangers qui s'en occupent. Il espère que, dans l'avenir, c'est à l'échelon européen et par équipes internationales que se poursuivront ces enquêtes qui devront donner matière à comparaison avec les phénomènes correspondants des civilisations d'outre-mer pour distinguer ce qui est proprement européen.

Le groupe d'études, dirigé par M. Victor-Lucien Tapié dans le Centre de recherches sur la civilisation de l'Europe moderne, se consacre au problème du baroque.

Pour parvenir à la définition valable d'un terme dont l'emploi de plus en plus généralisé semble, avec les années, recouvrir une notion de plus en plus confuse, il est nécessaire d'entreprendre une large enquête sur les faits de civilisation qui, du *xvi<sup>e</sup>* au *xviii<sup>e</sup>* siècle, méritent d'être reconnus pour baroques. On objectera qu'il y a là un cercle vicieux. Comment reconnaître ce qui est baroque si l'on n'a pas d'abord défini la catégorie? Mais c'est pourtant cette contradiction qu'il s'agit de résoudre. L'enquête doit rechercher d'abord les acceptions données au mot baroque depuis qu'il a été appliqué à des formes caractérisées de la vie artistique de l'Europe moderne, examiner le sens que lui prêtent actuellement les historiens et les critiques des divers pays, relever les concordances, les désaccords entre eux. Il est digne d'observation que, si de nombreux chercheurs en Europe et en Amérique étudient le problème du baroque, leurs efforts se poursuivent sans liaison, souvent dans une totale ignorance des questions posées et des résultats partiellement acquis par les uns et les autres. Autant que possible, le groupe du Centre de recherches de la Sorbonne souhaiterait être en mesure d'établir les conditions de cette nécessaire coordination.

D'autre part, les participants du groupe, selon leur degré d'information et de préparation, orientent leurs recherches vers des points particuliers. En France, même, les rapports entre le baroque et le classicisme constituent une question essentielle sur laquelle la lumière est loin d'être faite.

Il convient de reconnaître les conditions historiques (au sens le plus large) qui ont favorisé ou contrarié l'accueil du baroque. Au cours de la période de trois siècles, les phases baroques n'ont pas coïncidé dans l'espace et dans le temps. Il ne s'agit pas seulement d'une loi dans l'évolution des formes, mais d'étapes dans la vie collective des sociétés et c'est là l'une des conditions essentielles à la connaissance scientifique de l'Europe des temps modernes et de l'Amérique coloniale. Ces objectifs de caractère général étant bien déterminés, les travaux du groupe

## Les Centres de recherches historiques

dépendent des équipes dont il dispose et que les nécessités de la vie universitaire rassemblent ou dispersent.

Les étudiants français, intéressés par ces problèmes, mais nullement préparés à s'y engager par leur formation antérieure, doivent se soumettre à une période d'initiation. En revanche, des étrangers — d'Europe centrale ou d'Amérique latine — offrent volontiers, par leur familiarité avec ces questions, un concours infiniment profitable à l'enquête commune. Cela a été le cas, cette année, de M<sup>me</sup> Strzalko, professeur à l'Université de Cracovie, qui nous a apporté un secours de haute valeur en nous exposant ses travaux personnels sur saint Amant et la littérature baroque du XVII<sup>e</sup> siècle français et en nous mettant au courant de l'état des recherches dans son pays, de M. André Lorient dont la constante collaboration nous éclaire sur le baroque en Hongrie et les études en langue hongroise sur ce sujet. Un étudiant mexicain, M. Messmacher, a facilité des échanges de vues sur le baroque en Amérique ibérique. Les séances du Centre donnent lieu à l'établissement de procès-verbaux qui favorisent, à leur tour, le classement des questions en cours d'étude.

\* \* \*

L'outil essentiel des travaux du Centre est la « conférence de recherches » ou « séminaire » hebdomadaire de chaque professeur du Centre. Chacun réunit autour de lui des candidats au diplôme d'Études supérieures d'histoire, au doctorat de spécialité (troisième cycle), au doctorat ès lettres, des membres de l'enseignement, des érudits libres, des étudiants ou des savants étrangers de séjour à Paris. L'on travaille ensemble, en groupe. Un questionnaire de travail est dressé au début de l'année, des recherches réparties entre les membres de la conférence. Chacun à son tour expose ce qu'il a trouvé ou ses insuccès. Les points de difficulté, les textes douteux, sont discutés, le questionnaire modifié en conséquence, de nouvelles recherches décidées, les points acquis notés, la documentation amassée. La conférence de recherches, en même temps que le meilleur instrument de progrès, constitue donc la meilleure école pour les jeunes chercheurs. Les statuts du Centre permettent de confier la direction de telles conférences à des chercheurs français qui n'appartiennent pas à la Sorbonne ni même à l'enseignement supérieur, à des chercheurs étrangers, universitaires ou non. Aux conférences de recherches peuvent s'ajouter, selon les besoins de tel ou tel de leurs membres, des travaux pratiques sur telle ou telle discipline qui joue alors le rôle de science auxiliaire. Ces travaux pratiques peuvent être conduits par les professeurs du Centre ou par des chefs de travaux.

Le Centre ne prépare qu'aux examens qui exigent une formation de chercheur, des recherches personnelles et la rédaction d'un mémoire ou d'un livre sur ces recherches : diplôme d'études supérieures, doctorat de spécialité (troisième cycle), doctorat ès lettres.

Le Centre dispose à la Sorbonne d'un local équipé de moyens de travail. Nous sommes reconnaissants à MM. Aymard et Renouvin qui nous ont procuré cet outillage au milieu des pires difficultés. Ils savent comme nous qu'il est insuffisant et qu'il nous faudrait deux salles de plus. La place s'en trouvera-t-elle à la Sorbonne? Il faudrait sans doute songer, tout en conservant la salle actuelle dans la



## **Roland Mousnier — Les Centres de recherches historiques**

Sorbonne, à en obtenir deux autres ailleurs, comme annexe. Au service du Centre se trouve un personnel compétent et dévoué, mais encore trop peu nombreux.

Le Centre est disposé à collaborer avec tous les chercheurs et avec tous les organismes de recherche, français ou étrangers, qui s'intéressent à la civilisation de l'Europe moderne. Il est disposé à entreprendre les enquêtes qui lui seraient demandées. Dans la mesure des crédits qui lui sont attribués, il a déjà organisé des réunions de travail où des chercheurs sont venus échanger librement leurs vues sur des questions controversées. D'autre part, il a invité des chercheurs étrangers à venir exposer l'état de leurs recherches au Centre et discuter avec ses membres. Le Centre prépare, pour le printemps 1961, un colloque international sur la notion d'Europe. Malgré les efforts des doyens Renouvin et Aymard, l'argent nécessaire au fonctionnement régulier du Centre vient lentement et en petites quantités. Mais, grâce à eux, grâce à la Faculté des Lettres et Sciences humaines, grâce à Gaston Berger, alors directeur général de l'Enseignement supérieur, le Centre est né. Il vit. Tout permet d'espérer qu'il aura les moyens de grandir.

Roland MOUSNIER,  
Directeur du Centre.

Novembre 1960.

---

# BULLETIN HISTORIQUE

## *Histoire ancienne du Christianisme* *Histoire des Religions*

---

Ce Bulletin appelle plusieurs observations préliminaires.

a) Les ouvrages recensés ne représentent, une fois de plus, qu'un pourcentage assez faible de la production des dernières années en la matière. Il me faut constater à nouveau que les éditeurs, en s'abstenant d'envoyer à une revue comme celle-ci des exemplaires de presse, accentuent le divorce, à tous égards déplorable, entre l'histoire religieuse et l'histoire générale.

b) Il manque à cette liste bon nombre d'ouvrages importants. En revanche, plusieurs des livres qui y figurent ressortissent à la vulgarisation, voire au journalisme, plutôt qu'à la recherche historique véritable. J'ai cru bon néanmoins de les signaler, en vertu de ce principe qu'une politesse en appelle une autre. Je n'ai pas estimé en revanche devoir englober dans ce Bulletin plus que ce qui m'avait été envoyé et réparer ainsi les négligences des maisons d'édition.

c) La matière traditionnelle de ce Bulletin — histoire ancienne du Christianisme — n'en constitue cette fois qu'une partie. Il m'a donc fallu parler de sujets qui me sont moins familiers que les premiers siècles chrétiens : que le lecteur veuille bien m'être indulgent. Il m'a fallu du même coup modifier le titre traditionnel du Bulletin qui, comparé aux précédents, n'a certes pas gagné en unité et en cohésion.

### *I. — Bibliographie. Sources.*

J'ai signalé dans mon Bulletin précédent (janvier-mars 1956, p. 62) les premiers fascicules de la *Revue internationale des Études bibliques* et les services considérables qu'on pouvait en attendre. L'entreprise, comme il était à prévoir, s'est avérée viable et s'est amplifiée. Le volume VI<sup>1</sup> nous apporte les titres, accompagnés en général de quelques lignes d'analyse, de

1. *Internationale Zeitschriftensschau für Bibelwissenschaft und Grenzgebiete*; Band VI : 1958-1959, Heft 1-2. Dusseldorf, Patmos-Verlag, 1960, xi-356 p.

## Marcel Simon

plus de 2 200 articles. Environ 400 périodiques ont été dépouillés. L'enquête couvre un champ immense : elle embrasse non seulement toutes les ramifications des sciences bibliques — critique textuelle, traductions, exégèse, théologie, livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament, Apocryphes et Pseudépigraphes, sans oublier, naturellement, les écrits de Qumran — mais aussi tout le contexte historique et archéologique de la Bible, les religions du Proche-Orient antique, l'histoire ancienne du christianisme, et jusqu'aux relations judéo-chrétiennes dans le monde contemporain. Une liste alphabétique des auteurs ainsi qu'une table des matières détaillée et systématiquement ordonnée facilitent le maniement de ce recueil, compagnon indispensable pour quiconque travaille dans cet ample domaine.

Une nouvelle traduction de Josèphe<sup>1</sup>, dans une langue accessible, sera la bienvenue. L'édition bilingue de St. John Thakeray dans la collection Loeb est épuisée. Il en va de même pour la traduction française complète des œuvres de Josèphe parue sous la direction de Théodore Reinach. La collection Budé de son côté n'a publié jusqu'à présent que l'*Autobiographie*. Le volume que voici comble donc momentanément et partiellement une lacune sérieuse. Il le fait, il faut bien l'ajouter, de façon assez imparfaite. La traduction, destinée au grand public, veut surtout être claire et lisible, sans prétendre à la littéralité. Le résultat ne manque pas d'intérêt : le texte est alerte et se lit avec plaisir. Mais si « the ordinary reader » y trouve ainsi son compte, le spécialiste est obligé de faire bien des réserves. Était-il très utile, dans une introduction de onze pages, d'en consacrer deux à démontrer l'authenticité des prophéties évangéliques sur la ruine de Jérusalem ? Josèphe est judicieusement caractérisé comme historien. On peut penser en revanche que le portrait brossé par le traducteur, non sans passion, d'un personnage effectivement peu sympathique, est un peu poussé au noir. Surtout, on sera en droit de juger excessives les libertés prises par M. WILLIAMSON avec le texte. La division traditionnelle en sept livres est bousculée, et fait place à un découpage en vingt-trois chapitres. Les passages considérés comme rompant l'unité du récit sont relégués en bas de pages lorsqu'ils ne comportent que quelques lignes, sous la forme d'excursus en fin de volume lorsqu'ils sont plus importants : c'est là qu'on trouvera, entre autres, et la description des sectes juives, et celle de Jérusalem et du Temple. Pareille disposition est peut-être commode pour le lecteur pressé ; elle est fort peu scientifique et interdira toute référence à cette édition. Les mesures de longueur et les unités monétaires ont été converties en leurs équivalents anglais : le lecteur continental estimera sans doute que c'est tomber de Charybde en Scylla ; il appellera de ses vœux l'adoption outre-Manche du système métrique et

1. JOSEPHUS, *The Jewish War*, traduction et introduction de G. A. WILLIAMSON. Londres, Penguin Books, 1959, 415 p.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

décimal et souhaitera qu'en attendant une drachme reste une drachme, plutôt que de se muer en trois shillings quatre pences. Enfin, l'historien professionnel fera toutes réserves sur la façon dont sont transposées les dates : ne voulant pas « infliger à ses lecteurs des noms qui n'offrent pour eux aucune signification » le traducteur a cherché aux mois juifs des correspondances approximatives dans les mois de notre calendrier, mais sans rien changer aux dates : le 14 Nisan deviendra ainsi le 14 avril ! Ce système, pense-t-il, a au moins le mérite d'être intelligible, et un écart pouvant aller parfois jusqu'à une quinzaine de jours est de peu d'importance, puisque c'est l'impression générale qui compte... On pourra ne pas souscrire à ces vues optimistes.

L'éloge de la collection *Sources chrétiennes* n'est plus à faire. Elle s'est imposée à l'attention du monde savant, comme aussi de tous ceux, nombreux, semble-t-il, qui s'intéressent à la pensée chrétienne antique : on peut bien, à côté d'un renouveau biblique, parler d'un renouveau patristique parmi le public cultivé français, qu'il soit ou non d'obédience catholique. Les volumes de cette excellente série se succèdent avec une régularité et une rapidité également impressionnantes. C'est là un exemple remarquable de travail en équipe<sup>1</sup>.

Les textes publiés sont d'importance très inégale : il en va de même pour tout *corpus*. Aucun cependant n'est sans intérêt. Les introductions qui accompagnent chaque volume sont, selon la qualité de l'ouvrage et les préférences du commentateur, plus ou moins étoffées. Une parfaite uniformité n'est dans ce domaine ni possible, ni souhaitable. L'éditeur de Syméon le Théologien se préoccupe essentiellement de la tradition manuscrite, de l'histoire du texte et de la terminologie théologique de son auteur<sup>2</sup>. En revanche, l'Homélie pascale anatolienne présentée par MM. FLOËRI et NAUTIN nous vaut, dans une introduction qui occupe plus de la moitié du volume, une étude très nourrie sur les controverses pascales dans l'Église d'Orient au IV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. En dépit d'une liste impressionnante de ressemblances avec Grégoire de Nysse, M. Nautin ne croit pas pouvoir maintenir l'attribution de l'homélie à cet auteur, telle qu'il l'avait suggérée dans un travail précédent, et malgré l'adhésion que son hypothèse avait suscitée de la part de nombreux spécialistes. On ne peut que rendre hommage à cet exemple de probité scientifique. Il s'agirait en fait d'un contemporain de Grégoire, qui habitait comme lui l'Asie Mineure, mais dont il n'est pas possible de percer l'anonymat.

Huit catéchèses baptismales inédites de Jean Chrysostome — seule la

1. Éditions du Cerf. Paris. Les volumes signalés s'échelonnent entre 1956 et 1960. Ils ne représentent pas la production complète de cette période.

2. Vol. 51, SYMÉON le Nouveau Théologien, *Chapitres théologiques, gnostiques et pratiques* (J. DARROUZÈS), 141 p.

3. Vol. 48, *Homélie pascale*, III (F. FLOËRI et P. NAUTIN), 186 p.

## Marcel Simon

troisième était connue en traduction latine — découvertes en 1955 dans un monastère de l'Athos, c'est là un morceau de choix<sup>1</sup>. Après avoir relaté les circonstances, souligné l'intérêt de la trouvaille et replacé les sermons dans l'œuvre oratoire de Chrysostome et dans la période antiochénienne de sa vie (aux environs de 390), le R. P. WENGER nous apporte, appuyée sur le témoignage de ces textes et d'autres œuvres du même auteur, une description très précise de la liturgie baptismale à Antioche vers la fin du iv<sup>e</sup> siècle. — Une nouvelle édition du *Pasteur d'Hermas*<sup>2</sup>, remplaçant celle de la collection Hemmer-Lejay, depuis longtemps introuvable, sera accueillie avec d'autant plus de faveur qu'elle se présente avec une substantielle introduction qui, tenant compte des développements récents de la recherche, y compris ceux qu'ont suscités les manuscrits de la mer Morte, fait le point des principaux problèmes posés par cet écrit et le bilan de ce qu'il nous apporte comme renseignements ; elle se complète par une bonne bibliographie et un très copieux index des mots grecs ; elle rendra de précieux services. — Avec le tome III, qui comprend en outre les *Martyrs de Palestine*, l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe est désormais complète<sup>3</sup>. Le volume est, comme les précédents, l'œuvre du chanoine BARDY ; mais il a été publié après sa mort. Le R. P. Mondésert a retouché ça et là sa traduction et l'aurait fait, nous dit-il, avec plus d'ampleur s'il n'avait craint de retarder outre mesure la publication. Il nous annonce un tome IV, qui contiendra ce qui est publiable de l'Introduction rédigée également par Bardy, et les indispensables index. Il nous laisse entrevoir aussi, à plus longue échéance, un très large commentaire collectif de l'ouvrage. Nous disposerons, une fois ce projet réalisé, d'un inestimable instrument de travail.

Si les apologies d'Athanase<sup>4</sup> ont moins de portée que ses traités doctrinaux, elles jettent cependant une lumière précieuse à la fois sur la vie et le caractère de leur auteur et, comme il s'agit d'une figure de premier plan, sur toute l'histoire ecclésiastique de l'époque. Il est normal que l'introduction soit ici, pour l'essentiel, de caractère biographique et historique : elle retrace les luttes soutenues par Athanase de 328 à 365, et situe les apologies dans ce contexte. On la lira avec plaisir, car c'est de l'érudition à la fois solide et aérée. — La *Thérapeutique des maladies helléniques* de Théodoret de Cyr, dont il n'existait en français que des traductions partielles ou vieilles, nous offre un exemple intéressant d'apologie chrétienne postérieure au triomphe de l'Église<sup>5</sup>. Son commentateur fait judicieusement ressortir à la

1. Vol. 50, JEAN CHRYSOSTOME, *Huit catéchèses baptismales* (A. WENGER), 282 p.

2. Vol. 53, HERMAS, *Le Pasteur* (R. JOLY), 407 p.

3. Vol. 55, EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique* (G. BARDY), VIII-177 p.

4. Vol. 56, ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Apologie à l'empereur Constance. Apologie pour sa fuite* (J. M. SEYMUSIAK), 192 p.

5. Vol. 57, THÉODORE DE CYR, *Thérapeutique des maladies helléniques* (P. CANIVET), deux tomes (pagination continue), 522 p.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

fois la continuité de la tradition dont elle est tributaire, et qui remonte aux premiers apologistes, et les éléments nouveaux qu'une situation totalement différente de celle du II<sup>e</sup> siècle a fait apparaître. De très riches index, soigneusement élaborés et méthodiquement subdivisés, rendent l'utilisation de ces deux volumes très commode. — C'est à la collaboration de trois savants qu'est due l'édition de la *Hierarchie céleste* du Pseudo Denys<sup>1</sup>. M. HEIL a établi le texte et lui consacre une étude critique très fouillée; l'introduction historique, philosophique et théologique — près de 100 pages — est l'œuvre de M. ROQUES; la traduction et les notes, très abondantes, sont de M. DE GANDILLAC. Ce n'était pas de trop pour nous faire pénétrer dans cet étrange monde de pensée. Le résultat est à la mesure des moyens mis en œuvre. Non seulement le texte lui-même est admirablement éclairé, mais nous disposons en outre, pour l'ensemble des problèmes posés par l'œuvre et la pensée dionysiennes, d'une initiation très sûre et très précise. — La *Démonstration de la Prédication évangélique* d'Irénée<sup>2</sup>, conservée seulement en version arménienne, n'avait été publiée en français que dans une revue savante (*Recherches de Science religieuse*, 1916). Elle est désormais commodément accessible. L'introduction ne s'occupe que du texte arménien. La philologie occupe également une large place dans les notes, où l'on aimerait voir parfois plus développée la partie proprement historique et théologique.

De Clément d'Alexandrie, voici, après le *Protreptique* et les *Stromates*, le premier livre du *Pédagogue*<sup>3</sup>. La traduction est de M<sup>me</sup> HARL; l'introduction et les notes sont l'œuvre de M. MARROU, qui avait donné déjà, dans la même collection, une excellente édition de l'*Épître à Diognète*. La réussite, cette fois encore, est complète. On appréciera tout spécialement les pages qui traitent de la notion de pédagogue, « héritage de la tradition, littéraire et philosophique, de l'hellénisme classique », qui s'impose avec assez de force pour neutraliser « les suggestions que pouvait fournir la tradition littéraire chrétienne » et en particulier la conception paulinienne d'un pédagogue dont le rôle cesse avec l'apparition du Christ (*Gal.* 3, 24-25), alors que pour Clément il est permanent. La spiritualité, la pensée théologique et la morale de l'ouvrage sont analysées avec beaucoup de finesse. Tout au plus pourrait-on souhaiter çà et là des développements un peu plus étoffés : il eût été bon, à propos de la jeunesse et de la nouveauté chrétiennes (p. 26-29), d'insister davantage sur cet autre aspect de la pensée chrétienne antique, présent chez Clément lui-même, qui installe le christia-

1. Vol. 58, DENYS L'ARÉOPAGITE, *La Hierarchie céleste* (R. ROQUES, G. HEIL et M. de GANDILLAC), xcv-225 p.

2. Vol. 62, IRÉNÉE DE LYON, *Démonstration de la prédication apostolique* (L.-M. FROIDEVAUX), 183 p.

3. Vol. 70 : CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Le Pédagogue*, livre I (H.-I. Marrou et M. Harl), 304 p.

## Marcel Simon

nisme, en la personne du Christ-Logos, à toutes les étapes de l'histoire biblique et équivaut à en proclamer la très haute antiquité, voire l'éternité. L'intérêt historique de l'ouvrage, document sur l'histoire sociale du christianisme et sur l'histoire de la culture chrétienne et classique, est mis en lumière de façon particulièrement heureuse. On retrouve dans ces pages la double maîtrise de M. Marrou, historien de la pensée chrétienne et de l'éducation antique, qui confluent chez Clément en une si attachante synthèse.

Dans la série latine, deux volumes nouveaux. Dom ANTIN a tiré du Commentaire sur Jonas<sup>1</sup>, « l'un des meilleurs que Jérôme ait écrits », tout ce qu'il pouvait fournir. « Microcosme hiéronymien », ce petit traité « offre nombre des grands thèmes chers à Saint Jérôme » et est « caractéristique de sa manière ». Il devait prendre place dans une collection qui se propose de présenter les ouvrages les plus représentatifs. Nul n'était plus qualifié que Dom Antin, spécialiste averti de saint Jérôme, pour nous le présenter. — Près de 200 pages d'introduction, bibliographies, index, pour moins de 50 pages de texte, on peut penser à première vue que c'est beaucoup. Mais cette disproportion apparente entre les documents eux-mêmes et l'appareil savant qui les entoure est en fait justifiée par l'importance de la lettre de Gélase sur les Lupercales<sup>2</sup>, témoignage précieux sur les survivances païennes dans la chrétienté romaine à la fin du v<sup>e</sup> siècle, et par le propos du commentateur. Il s'agit en effet de démontrer, par une minutieuse confrontation de la forme et des thèmes, que les dix-huit messes du sacramentaire léonien qui sont publiées à la suite de la lettre offrent avec elle un lien organique, qu'elles sont de la même plume et qu'elles sont, elles aussi, nées de l'affaire des Lupercales. Elles traduisent la même colère contre des fidèles indignes, qui pensent pouvoir participer à des rites, dépouillés sans doute de leur sens religieux spécifique, mais qui n'en restent pas moins incompatibles avec le christianisme authentique. La démonstration, menée avec talent et soin, est convaincante. C'est un aspect curieux et important de la vie ecclésiastique romaine qui nous est ainsi restitué avec toute la précision voulue. — Enfin, on se félicitera que, débordant les frontières que lui assignait son titre, la collection *Sources chrétiennes* ait prévu une série annexe de textes para-chrétiens. Déjà des textes gnostiques y avaient pris place. Il est heureux que les directeurs de la collection aient songé à y englober également Philon, auteur difficile, et dont nous mesurons de mieux en mieux toute l'importance pour les premiers développements de la théologie chrétienne, qu'il s'agisse d'exégèse allégorique ou de spéculation hypostatique. La *Migration d'Abraham*<sup>3</sup>, que M. CADIOU date de façon plausible des années 38-

1. Vol. 43, SAINT JÉRÔME, *Sur Jonas* (P. ANTIN), 137 p.

2. Vol. 65, GÉLASE 1<sup>er</sup>, *Lettre contre les Lupercales* et dix-huit messes du sacramentaire léonien (G. POMARÈS), 274 p.

3. Vol. 47, PHILON D'ALEXANDRIE, *La migration d'Abraham* (R. CADIOU), 91 p.



## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

39, offre un spécimen assez caractéristique de la pensée philonienne : c'est ce que le commentateur s'applique à mettre en lumière. On regrettera simplement qu'il ait, semble-t-il, hésité entre une présentation de Philon et une présentation de ce seul ouvrage. La remarque vaut d'ailleurs aussi pour certains autres volumes de la collection. On pourrait souhaiter que l'introduction au premier ouvrage publié d'un auteur quelconque soit en même temps une introduction à l'ensemble de son œuvre et de sa vie : ainsi seraient évitées, d'un volume à l'autre, à la fois lacunes et répétitions. La collection y gagnerait encore en unité, en maniabilité et en tenue scientifique.

Le Révérend Ernest EVANS appartient à une espèce en voie de disparition, du moins en France : celle du prêtre de paroisse qui, parallèlement à ses tâches pastorales, poursuit des travaux d'érudition. Il s'est acquis de grands mérites et une notoriété de bon aloi comme spécialiste de Tertullien, dont il a édité déjà le *Contre Praxéas* et le traité de la *Prière*. La présente édition du *De Carne Christi*<sup>1</sup> se signale par les mêmes qualités que les ouvrages précédents. La traduction est à la fois élégante et fidèle. On peut penser toutefois que la disposition adoptée pour les notes — seules les notes de critique textuelle et les références bibliques figurent au bas des pages, tandis que les notes du commentaire sont reléguées en bloc à la fin du volume — n'était pas la meilleure possible. Le commentaire est d'ailleurs assez succinct. Il gagnerait parfois à être un peu plus étoffé, au même titre que l'introduction, qui replace le traité dans l'ensemble de l'œuvre de Tertullien, l'analyse du point de vue de la composition et consacre ensuite quelques pages aux doctrines professées par l'auteur relativement à l'incarnation et à la résurrection, ainsi qu'à ses principaux adversaires, Marcion et Apelles. On aimerait à ce propos quelques indications bibliographiques et, sur Marcion en particulier, des références à des ouvrages plus récents que le *Dictionary of Christian Bibliography*. Mais si l'on songe aux conditions dans lesquelles M. Evans a travaillé on aura mauvaise grâce à le chicaner.

## II. — Le milieu religieux préchrétien.

Ce que j'ai dit dans un Bulletin précédent (*Revue historique*, juillet-septembre 1952, p. 41) du livre de HAINCHELIN<sup>2</sup> me dispensera d'y revenir longuement ici. Aussi bien, rien ne distingue cette nouvelle édition de la première, sinon une introduction écrite par le professeur Nikolski pour la traduction russe de l'ouvrage, et proposée ici au lecteur français. Nous y apprenons que « Charles Hainchelin n'a jamais cessé de mener de front l'étude

1. Ernest EVANS, *Tertullian's Treatise on the Incarnation*. Londres, S. P. C. K., 1956, xliii-197 p.

2. Charles HAINCHELIN, *Les origines de la religion*. Nouvelle édition. Paris, Éditions sociales, 1955, 338 p.

## Marcel Simon

scientifique des problèmes historiques du point de vue du marxisme-léninisme et la lutte politique... Aussi ses ouvrages sont-ils imprégnés d'esprit de parti, lors même qu'ils traitent de problèmes qui n'ont en apparence qu'un rapport lointain avec notre époque » (p. 21). Cette constatation — elle n'est malheureusement que trop fondée — représente sous la plume de M. Nikolski le plus beau des éloges. Il peut ensuite corriger, à l'aide de citations d'Engels, de Lénine et de Marx, quelques erreurs doctrinales de l'auteur. Si Hainchelin a bien montré « l'inconsistance de la science bourgeoise quant à la solution du problème de l'origine de la religion », en revanche il a méconnu « le caractère spécifique des conceptions et des institutions du christianisme, qu'Engels considérait comme un élément révolutionnaire dans l'histoire de l'esprit humain » ; il n'a pas vu que, « au début, les chrétiens, comme le montrent les Révelations de Jean, nourrissaient un sentiment sain de haine de classe envers les esclavagistes, envers les riches, envers les détenteurs du pouvoir » (p. 34-35). Lorsque ensuite M. Nikolski découvre, ravi, que « le nom grec de la première communauté religieuse chrétienne, *ecclesia*, servait à désigner l'assemblée démocratique à Athènes, donc dans le plus démocratique des États esclavagistes de la Grèce antique » (p. 36), il oublie simplement, ou plutôt il ignore, que le terme est passé dans l'usage chrétien à travers la Bible des Septante. Faut-il donc penser que les Juifs alexandrins eux aussi étaient des prolétaires conscients et organisés ? Cette deuxième édition, parue cinq ans seulement après la première, atteste le succès de l'ouvrage. Il est difficile de s'en réjouir sans réserve : l'opium qui obnubile le peuple peut venir, à l'occasion, d'ailleurs que des milieux bourgeois, réactionnaires et religieux.

Les recherches d'un certain nombre de spécialistes, principalement britanniques et scandinaves, se sont concentrées au cours des années récentes sur la question des rapports entre le mythe et le rite, en particulier dans les religions de l'ancien Orient. Le livre de M. JAMES se situe dans la même ligne<sup>1</sup>, mais en marquant d'emblée les nuances qui le séparent de l'école d'Uppsal et de la « Myth and Ritual School ». « On a attaché indiscutablement trop d'importance à un prétendu « modèle » rigide, qui aurait dominé ce développement, et pas assez aux différences qui existent par exemple en Mésopotamie et en Égypte... En outre il faut reconnaître que, si étroite qu'ait pu être l'association entre le mythe et le rite, le premier n'a nullement été toujours ou simplement la partie orale du second et que, lorsque les deux constituent une entité, on peut souvent y détecter un élément étiologique » (p. 11). Le volume se présente donc essentiellement comme une mise au point, faite à la lumière des matériaux archéologiques et des textes. Il est écrit par l'un des meilleurs connaisseurs actuels de l'histoire comparée des religions. Le plan est systématique. Mais à l'intérieur des chapitres,

1. E. O. JAMES, *Mythes et rites dans le Proche-Orient*. Paris, Payot, 1960, 316 p.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

consacrés chacun à un des aspects majeurs du problème (représentations culturelles du changement des saisons, royauté sacrée, déesse-mère et mariage sacré, mythes et rites de la création, eschatologie, etc.) et complétés par une substantielle bibliographie, les diverses religions du Proche-Orient antique, Grèce comprise, sont examinées successivement, et l'enquête s'étend, selon les cas, tantôt jusqu'à l'Inde, tantôt jusqu'à Rome et à l'Europe occidentale.

Au terme de ces analyses, l'auteur en dégage, dans un chapitre fort important, les conclusions touchant la signification du mythe et du rite. Le mythe véritable doit, estime-t-il, être distingué des récits d'imagination, légendes littéraires de la mythologie grecque, « sagas », contes populaires, qui n'ont pas de point d'appui cultuel et apparaissent en général à un stade ultérieur de l'évolution. Il n'est pas « de l'histoire idéalisée, ni de la philosophie allégorique, de la morale ni de la théologie ; c'est encore moins une narration destinée à la distraction intellectuelle ou bien à l'amusement populaire » (p. 275). Le mythe sous sa forme première, à l'état pur, apparaît en particulier dans le drame cultuel des anciennes civilisations orientales, dont le personnage central est le roi sacré, incarnation terrestre du dieu et agent de la fécondité agraire. « Il traduisait la réalité primordiale en action dramatique pour permettre à la puissance surnaturelle d'agir. Le but n'était pas d'expliquer le processus cosmique, mais de maintenir un rapport correct avec lui, d'assurer le jeu des forces spirituelles qui le contrôlaient et régissaient les affaires humaines ». Comme tel, le mythe, essentiellement utilitaire, est étroitement associé au rite : ils constituent ensemble « les deux facettes de la même activité sacramentelle » (p. 285). Ceci n'exclut pas l'élément étiologique, qui apparaît au contraire très souvent, et plus ou moins tôt, soit qu'il s'agisse d'expliquer le rite lui-même, soit que les anciennes associations rituelles aient été oubliées. Un cas particulièrement intéressant de mythe étiologique est constitué par les mythes bibliques relatifs aux sanctuaires palestiniens, Bethel ou autres. Leur objet est, en rattachant ces sanctuaires et le culte, d'abord cananéen, qu'on y célèbre, à l'un des patriarches, de les intégrer à la religion israélite et de les légitimer du point de vue jahviste. On appréciera les efforts de l'auteur pour éviter tout schématisme et restituer dans toute sa richesse une réalité très complexe, dont il propose une interprétation fort plausible.

Le livre de M. DUMÉZIL est plus qu'une simple réédition de celui que l'auteur avait déjà publié, sous un titre très voisin (*Mythes et dieux des Germains*, 1939), dans la même collection<sup>1</sup>. Il s'agit en fait d'un ouvrage entièrement nouveau. Du moins, si la mise en œuvre a été remaniée de fond en comble, l'inspiration reste la même. L'auteur a voulu nous donner « une

1. Georges DUMÉZIL, *Les dieux des Germains* (« Mythes et religions », 38). Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 130 p.

## Marcel Simon

démonstration plus ferme et plus serrée » de ce qui avait été proposé il y a vingt ans : on retrouve dans la religion scandinave les linéaments de cette « théologie complexe, axée sur la structure des trois fonctions de souveraineté, de force et de fécondité », caractéristique, selon M. Dumézil, des « Indo-Européens avant leur dispersion ». Les deux grands groupes, Ases et Vanes, entre lesquels se répartissent les divinités scandinaves, loin de s'expliquer par la fusion de deux mythologies et de deux peuples d'abord opposés (thèse historicisante), lui apparaissent au contraire comme étant solidaires dès le début (thèse structuraliste). Des parallèles empruntés à d'autres rameaux — Indo-Iraniens, Italiotes, Germains occidentaux vus à travers Tacite — de la famille indo-européenne l'amènent à penser que les Ases représentent les deux niveaux supérieurs de la tripartition et les Vanes le troisième niveau. Les analogies ne sont pas, du reste, dans les grandes lignes seulement. L'auteur pense retrouver dans le couple védique Varuna-Mitra l'équivalent du couple Odhinn-Týr. Varuna et Odhinn offrent l'un et l'autre des « affinités démoniaques ». Dans le partage de souveraineté dont ils sont l'un des bénéficiaires, ils représentent le « dieu souverain magicien », tandis que leur compagnon est « le dieu souverain juriste ». Odhinn n'est donc pas un intrus, tard venu dans la mythologie germanique ; il prolonge une divinité indo-européenne. Et l'effacement de Týr, qui fait à côté de lui assez piètre figure, traduit une dégradation, chez les Germains, de la notion de droit : « Les dieux scandinaves ont beau punir le sacrilège et le parjure, venger la paix violée, le droit bafoué, aucun n'y incarne plus de façon pure, exemplaire, ces valeurs absolues qu'une société, fût-ce hypocritement, a besoin d'abriter sous un haut patronage ; aucune divinité n'y est plus le refuge de l'idéal, sinon de l'espérance » (p. 75).

L'espérance du moins n'est pas totalement exclue : « C'est ici qu'intervient Baldr, fils d'Odhinn et régent d'un monde à venir ». Prenant appui sur un article de M. Vikander, l'auteur estime que l'eschatologie persane, tenue communément pour une création mazdéenne, a elle aussi des racines dans le monde indo-européen d'avant Zoroastre. Des parallèles, minutieusement dégagés, entre certains épisodes du Mahâbhârata et l'Edda lui paraissent mettre au jour « un vaste mythe sur l'histoire et le destin du monde, sur les rapports du Mal et du Bien, qui devait être constitué déjà, avant la dispersion, chez une partie au moins des Indo-Européens » (p. 102). Dans ce contexte, Baldr également apparaît non pas comme un personnage d'emprunt, mais comme la forme scandinave d'une figure divine donnée dès le départ.

Je n'ai pas la compétence requise pour discuter les interprétations de M. Dumézil. Elles sont extrêmement séduisantes, et proposées avec un talent qui, pas plus que l'énorme érudition dont il est nourri, n'a besoin d'être souligné. La lecture de ce petit livre constitue un plaisir intellectuel d'une rare qualité.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

L'*Histoire d'Israël* de M. NOTH<sup>1</sup> a été traduite en français (*Bibliothèque historique*, Payot, 1954). C'est néanmoins la traduction anglaise qui nous est parvenue... Elle a été faite sur la seconde édition allemande, revue et augmentée par rapport à la première (1950). L'ouvrage, déjà classique, représente un des exposés d'ensemble les plus complets et les plus récents dont nous disposions à l'heure actuelle. Il utilise largement les recherches antérieures de l'auteur, en particulier touchant les origines israélites. De fait, c'est sur la période des débuts, dont traite la première partie du livre sous le titre significatif de « Israël, confédération des douze tribus », que s'expriment les idées les plus personnelles et les plus sujettes à discussion. La constitution des douze tribus et leur fédération seraient postérieures à l'installation en Palestine : certains au moins de leurs noms sont ceux des régions où elles se fixèrent, à la suite non pas d'une conquête, mais d'une infiltration lente, impossible par nature à dater avec précision, mais achevée vers 1100, à l'époque de Saül. Dans ces conditions, il ne peut être question d'histoire pour la période précananéenne. Ce n'est qu'au chapitre III, après avoir exposé ses vues sur l'origine des tribus, que l'auteur en étudie, d'un oeil très critique, les traditions, telles qu'elles sont consignées dans les premiers livres de la Bible. Il y reconnaît bien quelques éléments historiques, mais difficiles à délimiter et à utiliser. Il y a eu séjour en Égypte, et exode, mais on ne saurait identifier exactement les groupes qui y ont participé. Peu de chose à tirer des traditions relatives aux patriarches. Celle qui se rapporte au Sinaï est plus sûre, mais elle concerne sans doute un autre groupe que celui de l'Exode, et la figure même de Moïse ne semble pas liée aux événements du Sinaï : « Historiquement par conséquent nous ne sommes guère fondés à le définir comme organisateur et législateur d'Israël » (p. 135). Ce scepticisme radical a suscité et continuera de susciter bien des réserves. Il minimise et le témoignage des textes, si apprêtés soient-ils, et, pour ce qui est des modalités de l'installation en Canaan, celui de l'archéologie, qui semble bien corroborer, par les traces de destruction violente de cités cananéennes, l'image traditionnelle d'une conquête militaire. Il pose peut-être plus de problèmes qu'il n'en résout. Avec les trois autres parties du livre, consacrées respectivement à Israël dans le monde syro-palestinien, sous la domination des grands empires orientaux, au temps du soulèvement maccabéen et à l'époque romaine, nous sommes en terrain plus solide. L'auteur nous apporte ici des vues moins originales, mais mieux assurées. L'exposé est mené jusqu'en 135 ap. J.-C., à la fin de la seconde insurrection juive. Quelques pages sont consacrées à Jésus et aux débuts du christianisme en milieu juif, ainsi qu'aux Esséniens. L'auteur voit dans ce nom, tel que l'emploient Philon et Josèphe, une appellation générale, s'appliquant à

1. Martin NOTH, *The History of Israel*. Londres, Adam et Charles Black, 1958, VIII-479 p.

## Marcel Simon

tout un ensemble de conventicules plus ou moins apparentés, parmi lesquels il convient de ranger la secte de Qumran.

M. ALBRIGHT est de ceux qui estiment pouvoir faire largement confiance, même en ce qui concerne les périodes les plus reculées, aux écrits bibliques. Les découvertes de l'archéologie, pense-t-il, apportent souvent une confirmation précieuse aux données de l'Ancien Testament. C'est ce que s'applique à illustrer le présent ouvrage, dont l'original anglais remonte à 1941<sup>1</sup>. La traduction allemande est faite sur la cinquième édition et y apporte les correctifs et additions nécessaires. Elle est appelée, d'après l'auteur lui-même, à supplanter, dans l'usage scientifique, l'édition anglaise. Le volume se rattache directement, par son inspiration générale, au livre bien connu du même auteur, *From the Stone Age to Christianity*. Les remarques méthodologiques et philosophiques du premier chapitre le soulignent : il s'agit de retracer, à travers les textes et les documents archéologiques, une des étapes essentielles, celle de l'histoire religieuse d'Israël, du chemin qui a mené nos ancêtres jusqu'aux sommets du monothéisme éthique judéo-chrétien. Le second chapitre esquisse à larges traits le milieu culturel du Proche-Orient, envisagé dans ses diverses ramifications, où s'est développée la religion israélite. C'est avec le chapitre III, sur la civilisation et la religion cananéennes, étudiées à travers les découvertes de Ras Schamra, que le sujet propre de l'ouvrage est abordé. L'enquête s'applique ensuite à la religion israélite originelle ; le quatrième et dernier chapitre est consacré à l'époque de Salomon et du schisme. L'époque précanaanéenne reste, comme chez Noth, en dehors de l'étude, mais simplement parce qu'elle n'a pas laissé de témoins archéologiques, car « seul un pseudo-rationalisme hypercritique peut contester que la tradition mosaïque soit, pour l'essentiel, historique... Je puis donc postuler ici l'historicité de Moïse et son rôle comme fondateur du culte de Jahveh » (p. 111). Si Albright s'oppose ainsi diamétralement à Noth, il lui accorde en revanche qu'Israël était, avant son entrée en Canaan, fait d'un ensemble de groupes très bigarré, que l'organisation en douze tribus est dans une large mesure consécutive à l'installation en Palestine et qu'elle offre des analogies très précises avec le système des amphictyonies. Le sanctuaire de Siloh lui paraît en avoir été le point de cristallisation. L'auteur conteste aux Hébreux du désert le caractère de Bédouins et de grands nomades, car, estime-t-il, ils n'avaient pas encore domestiqué le chameau et ne connaissaient comme animal de transport que l'âne, ce qui réduisait singulièrement l'amplitude de leurs déplacements, les maintenant au voisinage des zones cultivées et des points d'eau et expliquerait en définitive la rapidité avec laquelle ils s'adaptèrent à la vie sédentaire. Cette vue catégorique exigerait peut-être quelques nuances. Aussi bien, l'auteur

1. William F. ALBRIGHT, *Die Religion Israels im Lichte der archäologischen Ausgrabungen*. Munich-Böle, Ernst Reinhardt Verlag, 1956, 269 p., 12 planches.



## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

lui-même, après avoir affirmé que le véritable nomadisme chamelier était encore inconnu au XIII<sup>e</sup> siècle (p. 115), admet (p. 222, n. 4) que le chameau arabe a été domestiqué entre le XVI<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. On pourra de même contester nombre de points de détail, par exemple touchant le symbolisme dans le Temple de Salomon ou l'interprétation de tel ou tel témoignage archéologique, mais nul ne saurait mettre en doute la valeur et la solidité de l'ensemble.

La figure et l'œuvre de Moïse ont suscité, depuis l'avènement d'une exégèse scientifique, bien des interprétations divergentes. Le temps n'est pas si loin où la critique reléguait au rang des légendes à peu près tout ce que la Bible nous apprend sur lui, et inclinait parfois à mettre en doute jusqu'à l'historicité du personnage. Une réaction s'est instaurée depuis quelque temps, dans ce domaine comme dans celui de l'exégèse néotestamentaire, contre un scepticisme trop radical. Et l'on se rend plus clairement compte, d'autre part, que certains tournants de l'histoire, et de l'histoire religieuse en particulier, sont incompréhensibles sans l'intervention d'une personnalité puissante. Tel est le cas pour l'instauration du monothéisme israélite, dont M. BUBER met bien en relief, dès les premières pages, le caractère de foi vécue<sup>1</sup>. Son livre n'est pas, à coup sûr, celui qu'aurait écrit un professionnel de la critique biblique. Tout en admettant que les éléments légendaires tiennent une place considérable dans le Pentateuque, il fait aux textes une confiance que certains pourront encore juger excessive. Sa méthode n'est pas toujours d'une rigueur impeccable. L'ouvrage offre un caractère très personnel, avec ce que cela implique et de risque de subjectivisme, et aussi d'intuitions éclairantes. Il abonde en vues originales et fécondes : sur le rapport entre légende et histoire, « qui procèdent de la même origine, l'événement » (p. 8) ; sur l'interprétation possible de l'expérience du Sinaï et plus généralement des théophanies de l'Ancien Testament (p. 143-145) ; sur l'évolution de la notion de royauté divine après Moïse et surtout à partir de David : « Sous l'influence de la dynastie... l'idée du règne de Dieu s'efface complètement... Dans tous les Psalmes, c'est le monde entier qui apparaît comme ce peuple, l'action est transposée dans l'eschatologie dans un état de perfection future de la création » (p. 132-133). C'est comme membre conscient du peuple de Moïse que l'auteur a essayé de saisir son personnage et le restitue avec un vigoureux relief. Son effort nous vaut un beau livre.

L'étude, rigoureusement philologique, de M. GARBINI sur l'araméen ancien<sup>2</sup> n'intéresse pas en elle-même l'histoire des religions. Je la signale ce-

1. Martin BUBER, *Moïse*, trad. de l'allemand par Albert KOHN (Sinaï, Collection des Sources d'Israël). Paris, Presses Universitaires, 1957, 268 p.

2. Giovanni GARBINI, *L'Aramaico antico* (*Atti della Accademia Nazionale dei Lincei. Memorie. Classe di Scienze Morali, Serie VIII, volume VII, fascicolo 5*). Rome, Acc. Naz. dei Lincei, 1956, p. 239-285.



## Marcel Simon

pendant ici, parce qu'elle traite d'une langue dont l'importance dans l'évolution religieuse du Proche-Orient antique n'a pas besoin d'être soulignée. Le terme d'araméen ancien est entendu par l'auteur dans son sens étroit et précis : « il désigne le premier état de cet idiome, antérieur à l'apparition de l'araméen d'Empire », langue administrative des empires assyrien puis perse, tel que le révèlent des inscriptions du <sup>x<sup>e</sup></sup> au <sup>viii<sup>e</sup></sup> siècle, époque des cités araméennes indépendantes de Syrie. Contrairement à l'opinion généralement reçue, l'auteur estime que cet araméen antique, malgré des affinités précises avec le cananéen d'une part, l'assyrien d'autre part, est une langue bien différenciée, déjà divisée en plusieurs dialectes, dont la présente étude s'efforce de dégager et les traits communs et les différences. Cette diversité dialectale, entretenue par le fractionnement politique, recule après l'avènement de Téglatphalasar III (745-727), lorsque le dialecte araméen déjà parlé dans certaines villes de l'empire assyrien, promu au rang de langue officielle de cet État, se superpose aux autres. C'est alors seulement que l'on peut parler d'un araméen commun. — Je n'ai pas la compétence requise pour juger des conclusions de ce mémoire. Il me suffira de noter qu'il est précédé d'un *Imprimatur* fort élogieux de spécialistes aussi distingués que MM. Furlani et Levi della Vida.

En analysant sous la rubrique « milieu religieux préchrétien » l'étude de M. FURLANI, je n'entends pas prendre parti sur le problème chronologique posé par le mandéisme<sup>1</sup>. Il m'a semblé simplement qu'elle était mieux placée ici, dans un contexte de sémitisme ancien, que sous la rubrique « divers », où sont groupés des ouvrages traitant d'aspects très différents et, pour l'essentiel, beaucoup plus récents de l'histoire des religions. Il s'agit ici d'une recherche sémantique, portant sur un terme-clé du vocabulaire religieux : mandéen *raza* (du persan *ras*) = mystère. Après avoir passé en revue les formes que revêt le mot dans les autres dialectes araméens, et les autres vocables signifiant mystère dans les diverses langues sémitiques, l'auteur donne une traduction commentée d'un passage du *Livre de Jean*, qui traite essentiellement des diverses acceptions du terme, ce qui lui permet de cerner le mot et le concept de plus près. Suit une liste de mystères, relatifs à des choses, à des personnes, de dieux ou de démons, à des notions scientifiques, juridiques ou théologiques. Une conclusion très dense récapitule les résultats de l'enquête, menée avec une méthode et une minutie également remarquables. Le mystère, désigné par le terme en question, va de la Vie, mystère suprême, en passant par toutes ses manifestations, par les Puissances, bonnes ou maléfiques, jusqu'aux opérations magiques, aux amulettes, au serment, à la pensée, au silence, à l'homme même ; en même

1. Giuseppe FURLANI, *I significati di mand. Raza = mistero, segreto* (Atti della Accademia Nazionale dei Lincei. Memorie. Classe di Scienze Morali, Serie VIII, volume VII, fascicolo 9). Rome, Acc. Naz. dei Lincei, 1957, p. 447-510.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

temps que mystère, *raza* signifie aussi symbole, allégorie, énigme, comparaison... Un travail comme celui-ci illustre admirablement le secours que l'histoire des religions peut attendre de la linguistique. On souscrira volontiers au jugement de l'auteur lorsqu'il note que son étude « jette une vive lumière sur certains enseignements théologiques et démonologiques des Mandéens, qui sont d'une importance capitale pour la compréhension de leur doctrine ».

L'auteur de ce David<sup>1</sup> M. PARMITER ne prétend pas à la nouveauté ; il se défend même d'avoir écrit « a work of scholarship » et déclare n'avoir voulu, en retraçant à son tour une histoire maintes fois racontée, qu'éclairer quelques détails du récit biblique. En fait on perçoit, derrière ce récit alerte et clair, une connaissance approfondie de l'Ancien Testament et de la bibliographie moderne. Les textes cités le sont dans la traduction de l'auteur lui-même. Bien que le livre ne s'adresse pas aux spécialistes on aimerait çà et là un ton un peu moins strictement narratif et un peu plus de liberté vis-à-vis des sources : à les suivre avec une fidélité excessive il tombe parfois dans d'inutiles longueurs. L'auteur ne méconnaît pas l'existence des problèmes de la critique et en mentionne certains en passant (ainsi p. 54, n. 1, à propos de l'épisode de Goliath). Il est curieux qu'aucune allusion ne soit faite (p. 122) à celui que pose, dans l'épisode de la prophétie de Nathan, l'annonce de la construction du Temple (*II Sam.*, 7, 13) que nombre de critiques considèrent comme interpolée. On notera en revanche un bon chapitre d'introduction sur les débuts de l'histoire israélite. Une carte de Palestine n'eût pas été superflue pour permettre au lecteur de situer les nombreuses localités mentionnées dans le livre. L'auteur souligne avec raison que l'instauration d'une monarchie héréditaire représente une rupture totale avec la tradition originelle d'Israël et la conception d'une théocratie charismatique telle que l'avaient exercée Moïse et les Juges. L'ouvrage s'achève par quelques pages sur le Psautier et son élaboration et un portrait nuancé et sympathique de David. On est un peu surpris après cela de se voir offrir encore un ultime chapitre, intitulé *Bethlehem*, qui consiste tout bonnement dans la traduction de Luc, 2, 1-39. On en voit bien la raison d'être sur le plan de l'apologétique chrétienne. Sur celui de l'histoire c'est un hors-d'œuvre qui ne s'imposait pas.

On doit déjà à M. NEHER des ouvrages très remarquables et très personnels sur Amos, sur le prophétisme en général et sur Moïse. En nous présentant ici une autre des grandes figures de l'Ancien Testament<sup>2</sup>, il reste fidèle à sa manière, je dirais volontiers à sa vocation, qui est précisément cette « vocation juive » mentionnée dans le sous-titre de son Moïse. Enraciné dans la tradition religieuse d'Israël, c'est à partir d'elle qu'il s'efforce d'en éclair-

1. Geoffrey de C. PARMITER, *King David*. Londres, Arthur Barker, 1960, 195 p.

2. André NEHER, *Jérémie*, Paris, Librairie Plon, 1960, XIII-233 p.

## Marcel Simon

rer et interpréter, dans une perspective existentielle, les porte-parole et les composantes. Ce nouveau livre suscitera de la part des lecteurs non juifs, et en particulier des historiens formés aux méthodes de l'exégèse critique, les mêmes réserves que les précédents. L'auteur ne croit guère à la critique biblique. Il ne s'arrête donc pas aux problèmes d'authenticité et d'intégrité que peut poser le livre de Jérémie. Quant à l'histoire, son propos est d'en scruter le sens profond, providentiel, plutôt que d'en mettre en place le détail. Non pas qu'il soit indifférent au cadre historique : le second chapitre de son livre s'efforce de le restituer avec précision. Mais c'est dans cette partie « événementielle » de son analyse que l'auteur, visiblement, est le moins à l'aise. Et il me paraît caractéristique qu'elle se trouve placée en seconde position, entre un premier chapitre qui situe Jérémie « dans les sources de son existence » et un troisième et dernier qui « tente de saisir le revers spirituel, éternel, de cette vie ». Elle est centrale certes, mais non essentielle : car il s'agit moins de reconstituer l'histoire à travers Jérémie que d'éclairer à partir de l'histoire une expérience religieuse intensément personnelle à coup sûr et qui porte la marque des circonstances, mais qui n'en illustre pas moins la pérennité de l'expérience juive : elle a, comme celle d'Amos ou de Moïse, valeur d'exemple. C'est précisément ici qu'apparaît la force singulière et la beauté du livre. Ce serait être injuste envers lui que de le tenir seulement pour ce qu'il n'a pas voulu être, savoir un livre d'histoire au sens habituel du terme. Il s'agit plutôt d'une méditation, dans le cadre d'une histoire, mieux encore un dialogue qui, par delà la diversité des situations, révèle l'identité des problèmes et où la vigueur de la pensée le dispute à la beauté du verbe. M. Neher est à l'heure actuelle un des maîtres à penser du judaïsme. C'est aussi un écrivain de classe. Rien de ce qu'il nous apporte n'est indifférent.

Le dossier de Qumran ne cesse de s'accroître. Les deux nouveaux ouvrages que M. DUPONT-SOMMER consacre aux manuscrits de la mer Morte seront accueillis avec une particulière faveur, à la fois parce que l'autorité de l'auteur est incontestée, et parce qu'ils mettent à la portée du public, en traduction française, tous les documents déchiffrés et publiés jusqu'à ce jour<sup>1</sup>. Le livre des Hymnes (*Hodayôt*), « dont le lyrisme s'inspire non seulement des Psaumes, mais encore de Jérémie, des Lamentations, de Job », paraît avoir nourri la vie liturgique de la secte : il en « reflète toutes les doctrines et toutes les préoccupations essentielles ». M. Dupont-Sommer y reconnaît avec raison, « du point de vue littéraire et mystique, le joyau de toute la littérature de Qumran ». Leur ton très personnel, le rôle primordial que s'attribue dans la vie du groupe leur auteur anonyme incitent le tra-

1. A. DUPONT-SOMMER, *Le Livre des Hymnes découvert près de la mer Morte* (Semitica, VII). Paris, Librairie Adrien Maisonneuve, 1957, 120 p. — *Les Écrits esséniens découverts près de la mer Morte*. Paris, Payot, 1959, 446 p.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

ducteur à y reconnaître l'œuvre même du Maître de Justice, le problème — d'ailleurs insoluble — étant simplement de savoir s'ils sont en totalité de sa plume, ou si certains d'entre eux ont été composés par l'un de ses disciples. En tout état de cause, ils éclairent d'un jour précieux la personnalité mystérieuse du Maître que M. Dupont-Sommer nous présente dans son introduction comme prophète, homme de douleurs et chef d'Église. La traduction qu'il nous propose est à la fois fidèle, précise et élégante. Les lacunes, malheureusement nombreuses, du manuscrit sont comblées, lorsqu'elles sont de faible ampleur, à l'aide de restitutions, certaines pour une part, probables pour une autre et parfois simplement destinées à rétablir le mouvement de la phrase et du vers. Les notes, philologiques et historiques, qui accompagnent le texte précisent les données de l'introduction et font de ce volume un outil indispensable pour quiconque voudra approfondir les problèmes posés par les manuscrits.

Dans le second volume, M. Dupont-Sommer, dont il faut admirer l'activité inlassable, nous présente à la fois une synthèse de ses travaux antérieurs sur les manuscrits et la secte, et le corpus complet, *Hodayôt* compris, des écrits esséniens. Un avant-propos rappelle les circonstances de la découverte et de la publication des manuscrits, et en souligne l'importance pour la critique textuelle de la Bible et pour l'histoire des religions. Viennent ensuite la traduction des notices anciennes (Philon, Josèphe, Plin) sur les Esséniens et un chapitre destiné à établir l'origine essénienne des écrits de Qumran. La partie centrale du livre (chap. III à XI) apporte une analyse et une traduction de ces différents écrits. Les derniers chapitres (XII à XIV) étudient, à l'arrière-plan historique des manuscrits, la personne du Maître de Justice telle que la révèlent les Hymnes, et le problème des rapports entre essénisme et christianisme. Enfin, une série d'appendices sont consacrés à réfuter les autres théories proposées par divers chercheurs touchant l'identité des sectaires (Qaraites, Judéo-chrétiens, Zélotes, Pharisiens). Des index détaillés complètent le volume. Il ne saurait être question de l'analyser ici en détail. Aussi bien, la position de M. Dupont-Sommer est bien connue. Il peut, avec une fierté légitime, enregistrer le consensus croissant qui s'opère autour des vues professées par lui depuis dix ans : l'immense majorité des critiques admet aujourd'hui qu'il s'agit bien de l'essénisme à Qumran ; et il n'y a plus de doute sur l'origine préchrétienne des manuscrits. Les divergences portent désormais sur des points d'importance moindre, en particulier sur la chronologie, absolue et relative, des écrits et sur la nature précise et l'ampleur des contacts entre essénisme et Église naissante, puisque aussi bien leur réalité même n'est plus guère mise en doute. Dans quel ordre se sont succédés chez les Esséniens le pacifisme souligné par Philon et Josèphe et l'état d'esprit belliqueux qui s'exprime dans le Règlement de la guerre ? Celui-ci paraît bien, comme le pense M. Dupont-Sommer, dater de la période romaine. Il se situerait peut-être mieux aux approches de la révolte

## Marcel Simon

de 66-70 qu'au lendemain de l'occupation de la Palestine par Pompée : si le monastère essénien a été détruit par les Romains en 68, c'est peut-être que ses occupants avaient alors été gagnés par le messianisme de type zéloté qui s'exprime dans le livre en question. Mais on ne peut ici que formuler des hypothèses, et ce ne sont pas nécessairement les plus vraisemblables qui correspondent à la réalité.

Pour ce qui est des origines chrétiennes, presque tous les critiques sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître que les manuscrits de Qumran en renouvellent l'histoire. En quelques pages précises et nuancées, M. Dupont-Sommer rappelle sa propre position. Il reste, comme par le passé, convaincu que Qumran nous fournit un élément essentiel d'explication, que « l'Église naissante a fait à l'essénisme des emprunts nombreux », mais que « ces emprunts n'ont jamais été passifs » ; et il souligne les différences et les oppositions, au même titre que les affinités. La méthode est impeccable. Les discussions n'en continueront pas moins, dans un climat d'ailleurs très apaisé, pour mesurer la portée exacte de ces influences. Il me paraît essentiel, dans cette tâche délicate, de ne pas isoler l'essénisme et le christianisme naissant de la tradition religieuse dont ils procèdent l'un et l'autre, de leurs communes racines bibliques et des autres formes de la pensée et de la piété juives à l'époque. On ne conclura à une influence directe de Qumran sur la primitive Église que si l'on relève des éléments vraiment originaux et spécifiques, caractérisant ces deux groupes là, et ceux-là seulement. Leur parenté apparaîtra ainsi étroite sur nombre de points.

Le livre de M. SÉROUYA<sup>1</sup> étudie dans une première partie les Esséniens et aussi les Thérapeutes d'après les notices des auteurs anciens. Une seconde partie refait, une fois de plus, l'histoire de la découverte de Qumran et des controverses qu'elle a suscitées et conclut que malgré certaines ressemblances les sectaires de Qumran ne sont pas des Esséniens. Une troisième partie confronte l'essénisme et le christianisme, le Maître de Justice et le Christ. L'auteur admet comme possible une influence sur l'Église naissante et des Esséniens et de la secte de Qumran et, tout en affirmant que le Maître devait lui aussi revenir en souverain juge, est en définitive plus sensible aux différences des deux figures qu'à leurs ressemblances. Le livre suscitera bien des réserves. Le style et la composition sont fort contestables. La thèse qu'il soutient relativement à Qumran — Essénoides et non Esséniens — n'est certes pas irrecevable : elle s'appuie sur l'autorité de M. Millar Burrows. Mais elle est plaidée fort maladroitement. L'auteur reproche à ses adversaires de démontrer l'équation Qumran = Esséniens au nom de la méthode comparative, appliquée aux notices classiques et aux manuscrits. On aimerait savoir quelle autre méthode était à leur disposition... L'ouvrage

1. Henri SÉROUYA, *Les Esséniens*. Paris, Calmann-Lévy, 1959, 244 p.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

fourmille d'à peu près, d'affirmations contestables, de contradictions, de phrases incompréhensibles — « Il est vrai que l'harmonie formée par l'opposition des contraires est une vieille découverte de Moïse » (p. 77). « L'influence de la pensée grecque semble être assez superficielle, même chez un des meilleurs représentants du judaïsme alexandrin, Philon, profondément nourri pourtant de cette pensée » (p. 103). Il abonde en erreurs typographiques, qui ne sont peut-être pas que typographiques : Héméropathistes (p. 68), *corpus operatum* (p. 100), Tricher pour Teicher, Millet pour Meillet (p. 240-241). Les spécialistes n'en tireront pas grand'chose de positif. On ne saurait le recommander très chaleureusement au grand public.

Le livre de M. PEROWNE<sup>1</sup> fait suite à un volume que le même auteur a consacré à Hérode le Grand (1956). Il est non pas d'un spécialiste, mais d'un amateur, au meilleur sens du terme : des études supérieures à Cambridge et à Harvard, où il fut l'élève de G. F. Moore, une large et solide culture, qui lui permet de citer Racine et Dante au même titre que Suétone ou Dion Cassius, des séjours prolongés dans le Proche-Orient, une connaissance approfondie des choses et des gens de Palestine, tels sont les titres qui qualifiaient l'auteur pour écrire cet ouvrage, destiné d'abord au public cultivé. Son objet propre est, comme l'indique le sous-titre, d'éclairer « l'arrière plan politique du Nouveau Testament ». Il n'y est question d'histoire religieuse que très incidemment, et on peut le regretter. Le messianisme juif appelait davantage qu'une brève allusion (p. 50), complétée par un petit développement sur le Messie (p. 36-37). Les Pharisiens méritaient plus qu'une douzaine de lignes (p. 34). Ce laconisme est d'autant plus surprenant que l'auteur rappelle, de façon très judicieuse, que les Pharisiens « étaient indubitablement les guides spirituels du peuple, en particulier dans ce domaine sans limites bien définies où politique et religion interfèrent ». Les problèmes posés par la découverte des manuscrits de la mer Morte sont brièvement abordés, et l'auteur identifie la secte de Qumran aux Esséniens. On regrettera qu'il cite comme unique autorité à ce propos M. Allegro. Plus généralement, on aimerait autre chose, en matière de bibliographie, qu'un renvoi aux ouvrages cités dans le volume précédent : n'y avait-il vraiment rien à y ajouter de plus que le livre d'Allegro sur les manuscrits, et l'ouvrage classique, mais qui n'offre qu'un lien assez lâche avec le sujet traité, de M. Carcopino sur la vie quotidienne à Rome (p. viii)? L'auteur reconnaît très honnêtement sa dette envers l'*Histoire de la Palestine* du P. Abel, qu'il déclare « avoir suivi jusqu'au plagiat ». C'est dire qu'il ne prétend pas faire œuvre originale. Mais la synthèse qu'il nous offre est vivante et bien écrite ; elle témoigne d'un sens historique incontestable ; l'archéologie et la topographie palestiniennes y sont judicieusement utilisées ; l'illustration est abondante, belle et bien choisie. Des tableaux de la dynastie hérodiennne et

1. Stewart PEROWNE, *The later Herods*. Londres, Hodder and Stoughton, 1958, xvi-216 p.



## Marcel Simon

des rois nabatéens, une table chronologique et un index facilitent le manie-  
ment de ce volume qui, complété par les indications bibliographiques indis-  
pensables, rendra service aux étudiants. Les spécialistes le liront avec plaisir.

Aucune étude d'ensemble sur Philon n'avait paru en France depuis la  
thèse d'Émile Bréhier. Dans l'intervalle, les travaux étrangers se sont mul-  
tipliés, en particulier en Amérique où Goodenough d'abord et tout récem-  
ment Wolfson ont consacré au penseur alexandrin d'importants ouvrages.  
Le livre du R. P. DANIELOU vient à son heure<sup>1</sup>. Très informé de la bibliogra-  
phie récente, il apporte à la fois une mise au point et des vues personnelles.  
Les interprétations contradictoires qui ont été proposées de Philon — « re-  
présentant d'une piété syncrétiste, de couleur seulement juive... ou Juif  
croyant, empruntant à l'hellénisme ses formes d'expression » — paraissent  
à l'auteur s'expliquer par « l'extrême subtilité de sa personnalité », les in-  
fluences multiples qui se sont exercées sur lui, et sa très grande faculté  
d'adaptation aux milieux et aux formes de pensée les plus divers. Aussi le  
P. Daniélou s'efforce-t-il de faire d'abord vivre l'homme, en groupant dans  
un premier chapitre tous les renseignements biographiques dont nous dis-  
posons. Le milieu spirituel est ensuite restitué, dans deux chapitres intitulés  
respectivement « Philon et son temps » et « la Bible à Alexandrie ». Les cha-  
pitres suivants étudient successivement l'exégèse, la théologie et la spiri-  
tualité philoniennes. Le chapitre final traite de l'important problème des  
relations entre Philon et le Nouveau Testament. L'image nuancée qui nous  
est ainsi restituée, et qui a toutes chances d'être exacte, est celle d'un  
homme « passionnément dévoué à la communauté juive et à sa foi », mais  
dont « le judaïsme n'a rien de la raideur pharisienne ou du fanatisme zé-  
lote. Philon est imprégné de l'humanisme grec... mais ce Juif de grand ca-  
ractère et de grande culture n'a rien d'un syncrétiste ».

On retrouvera dans ce livre les qualités habituelles de l'auteur : érudition,  
clarté de l'exposé, vues pénétrantes. On y notera nombre de pages fort  
bien venues, sur les composantes philosophiques de la pensée philonienne  
(p. 57 ss.), sur les différentes traductions grecques de la Bible qui semblent  
avoir été en usage dans la Diaspora et sur leur répartition géographique  
(p. 96 ss.), sur la cosmologie de Philon (p. 168 ss.). En revanche la forme  
n'est pas toujours impeccable et le sens est parfois obscurci par une rédac-  
tion un peu hâtive ou approximative : ainsi à propos de l'allégorie et du  
mythe (p. 109). Je comprends mal également ce que pouvait être, chez les  
Thérapeutes, « leur célébration de la vigile pascale, qui est la veille de la  
grande fête, c'est-à-dire des sept semaines de la Pentecôte » (p. 17), et je  
ne suis pas sûr que le rite décrit par Philon se situe au début plutôt qu'à  
la fin des sept semaines qui séparent la Pâque de la Pentecôte. Lorsque,  
dans une note de la page 163, l'auteur nous avertit qu'« il y aurait lieu de

1. Jean DANIELOU, *Philon d'Alexandrie*. Paris, Librairie Arthème Fayard, 1958, 220 p.



## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

parler aussi de la théologie philonienne du pneuma » et se contente, pour combler cette lacune, brusquement constatée, semble-t-il, à la lecture du manuscrit ou des épreuves, de deux références bibliographiques, nous sommes tentés de trouver le procédé un peu expéditif et désinvolte.

Je suis très sceptique quant à la possibilité d'une influence chrétienne sur l'essénisme aux environs de 40, et je considère comme fort peu vraisemblable que les Esséniens aient emprunté à l'Église naissante leur idéal, tardivement apparu dans la secte, de la virginité (p. 51). Le chapitre sur Philon et le Nouveau Testament est nuancé et judicieux. L'auteur souligne avec raison, à propos des deux Adams, l'opposition entre « la perspective (philonienne) mythique de retour aux origines et la perspective (paulinienne) historique de l'attente de la parousie ». Peut-être cependant a-t-il, çà et là, durci les contrastes. Si le rôle du Logos comme agent de la création et de la conservation du monde est, en effet, prédominant dans la pensée stoïcienne (p. 211), l'idée d'un Logos agent de la révélation n'en est pas pour autant tout à fait absente (cf., par exemple, Cornutus, *Compendium*, 16). Il paraît difficile d'exclure « toute dépendance directe » de l'Épître aux Hébreux par rapport à Philon (p. 210 et 213). Je ne suis pas convaincu enfin que l'opposition entre le Logos philonien et celui de saint Jean soit à tous égards aussi radicale que le pense l'auteur. « Pour saint Jean », écrit-il, « le Fils est Dieu au sens propre du mot : *Deus erat Verbum* » (p. 209). Pourquoi citer ici le quatrième Évangile en latin, alors que précisément le texte grec, affirmant que le Logos est *pros ton Theon*, mais le qualifiant lui-même de *Theos*, sans article, reproduit exactement une nuance du vocabulaire philonien que le R. P. Daniélou avait souligné avec raison (p. 156) et que le latin, ne possédant pas d'article, est incapable de rendre ?

Sur un des aspects majeurs de l'histoire religieuse antique, voici un livre qui a toutes chances de rester pour longtemps l'ouvrage fondamental<sup>1</sup>. Il se place dans une perspective d'histoire chrétienne et étudie le culte des souverains en tant que rival du christianisme. On félicitera les auteurs d'avoir préféré « à une comparaison continue... une description totalement désintéressée du concurrent ». En fait, la comparaison n'est qu'esquissée, à la fin du volume, dont les toutes dernières pages rendent un son nettement apologétique. Malgré cette concession faite, *in extremis*, à la théologie, comme pour la remercier de son patronage, on reconnaîtra volontiers que l'enquête est menée avec toute l'objectivité désirable. Comme « le christianisme est né et s'est développé dans le monde gréco-romain », elle commence, pour l'essentiel, à Alexandre. Mais un chapitre d'introduction analyse brièvement les antécédents orientaux et aide à mieux saisir dans sa spécificité le culte hellénistique des souverains. La division du livre est rigoureusement chro-

1. L. CERFAUX et J. TONDRIAU, *Le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine* (Bibliothèque de théologie, série III, vol. 5). Paris-Tournai, Desclée et C<sup>ie</sup>, 1957, 535 p.

## Marcel Simon

nologique. L'époque impériale romaine est étudiée règne par règne jusqu'à la victoire chrétienne. Cependant des paragraphes de synthèse, dégageant pour chaque période les grands traits de l'évolution, viennent utilement corriger ce principe de composition très analytique. Ils auraient pu le faire peut-être de façon plus vigoureuse encore, en situant l'enquête dans un cadre plus vaste : c'est ainsi que l'articulation entre théologie impériale et théologie cosmique aurait mérité d'être plus fortement mise en lumière, principalement pour ce qui est du Bas-Empire, ce qui aurait permis de mesurer mieux la portée réelle du culte des souverains. Du moins toutes les variantes d'un phénomène lui-même très complexe, qu'il s'agisse de la dévotion ou de la pensée, sont-elles scrutées avec une minutie exemplaire et restituées avec toute la clarté possible.

Un chapitre substantiel et nuancé dégage, au terme de l'étude, la signification de ce culte. On y appréciera la prudence des auteurs, la sûreté de leur méthode, leur défiance vis-à-vis de toute systématisation. On ne sera pas surpris qu'ils refusent de souscrire aux conclusions de l'école scandinave sur la royauté divine dans le Proche-Orient, surtout en ce qui concerne la monarchie israélite, et qu'ils louent, en les opposant à celles de Widengren, les « conclusions relativement modérées » de Mowinckel. Les parentés précises de vocabulaire et de pensée avec la christologie antique sont loyalement enregistrées, avec le double souci de ne pas nier ou minimiser les influences possibles et de faire ressortir l'originalité et la spécificité du christianisme. On notera, par exemple, les pages très fines, résumant des études antérieures de M. Cerfaux, sur les diverses nuances du terme de Kyrios (p. 446 ss.) et les heureuses formules où s'exprime le point de vue des auteurs : « Pour se formaliser des ressemblances et contacts entre les deux théologies il faudrait priver Dieu du droit de s'impliquer dans les phénomènes humains... Le christianisme, tout en se distinguant essentiellement du paganisme par le don de sa foi, ne peut manquer de se rencontrer avec lui sur le terrain des phénomènes » (p. 454-455). Plus de soixante pages de bibliographie méthodique, précisant et amplifiant celle que M. Tondriau avait publiée en 1948, des listes de personnages héroïsés ou divinisés, de copieux et excellents index, des notes et références abondantes, témoignant d'une érudition à peu près sans failles, contribuent à faire de ce volume un remarquable instrument de travail.

### III. *Christianisme antique.*

Cette édition allemande d'un ouvrage écrit en néerlandais<sup>1</sup> met à la dis-

1. F. van der Meer-Christine MOHRMANN, *Bildatlas der frühchristlichen Welt*. Deutsche Ausgabe von Heinrich KRAFT. Gutersloher Verlagshaus Gerd Mohn, 1959, 216 p.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

position des lecteurs cultivés et des chercheurs une magnifique réalisation de librairie et un très précieux instrument de travail. Les uns admireront la beauté de la présentation technique et des gravures ; les autres apprécieront en outre comme il convient la somme inestimable de connaissances qui leur est ainsi communiquée, le choix très sûr des documents, l'originalité de la présentation. La période envisagée va des origines chrétiennes jusqu'aux environs de l'an 600. L'ouvrage comprend d'abord une quarantaine de cartes très parlantes, où M. van der Meer a fixé les divisions administratives du Bas-Empire, les étapes de la diffusion du christianisme et de l'organisation ecclésiastique, dans l'ensemble de l'Empire et dans les provinces les plus importantes, les plans des grandes villes, la géographie hagiographique, monumentale, monastique et littéraire de la chrétienté antique, et qui sont complétées chacune par quelques lignes de commentaire. Le corps même du volume est divisé en trois chapitres : l'Eglise des martyrs (30-313), l'Eglise impériale (313-600), les Pères de l'Eglise et la littérature chrétienne antique, eux-mêmes subdivisés selon la chronologie et la matière. Il est fait de la juxtaposition, ou plutôt de l'heureuse imbrication d'une riche série de documents figurés, fresques catacombales, sculptures des sarcophages, mosaïques, miniatures, monuments de l'architecture, et d'un texte explicatif où s'intègrent, dans l'original ou en traduction, des inscriptions ou des passages d'œuvres littéraires chrétiennes de l'époque. L'ensemble est singulièrement parlant. Une série d'index très complets contribue à la haute tenue scientifique de l'ouvrage. Une brève introduction renseigne sur le point de vue des auteurs : « Le monde du christianisme naissant doit être compris du dedans. Ce qui est décisif, ce n'est pas la forme, qui très souvent appartient encore entièrement à la *Spätantike*, mais le contenu chrétien. Les formes antiques de vie et de pensée dans lesquelles la vie de l'Eglise ancienne se présente à nous ne sont rien de plus qu'un vêtement ». C'est dire que l'accent est mis surtout sur la spécificité du fait chrétien. On peut penser à cet égard que le contexte religieux et les connexions au moins formelles pourraient être plus clairement mises en lumière : six gravures (29-34) sur la vie religieuse païenne, cinq sur le judaïsme (35-39), on pourra trouver que c'est peu dans un recueil qui en compte plus de six cents. Des exemples païens de figuration du philosophe sont fort judicieusement mis en regard des premiers sarcophages chrétiens où le même motif est reproduit (40-47) ; le rapprochement de deux scènes de la création de l'homme, l'une chrétienne, l'autre païenne (171-172) est extrêmement suggestif. D'autres parallèles auraient pu être mis en relief : les figurations du repas eucharistique se seraient utilement éclairées par celle de la cène mithriaque ; nous comprendrions mieux la fortune dans l'art funéraire de l'histoire de Jonas si on nous montrait comment cette composition est née d'un simple regroupement d'éléments païens (Endymion couché, monstre d'Andromède, scène de navigation, etc.) et figure ainsi, en face des mythes où le spiritua-

## Marcel Simon

lisme païen exprimait ses espoirs de survie, une sorte de mythe chrétien. Quelques retouches et quelques additions du même ordre auraient encore accru l'intérêt de ce très remarquable ouvrage.

On pouvait penser que la vogue de la thèse mythologique en matière d'origines chrétiennes ne survivrait pas à ses représentants en quelque sorte classiques, Alfarc et Couchoud. Or voici une nouvelle tentative pour démontrer que le Christ n'a jamais existé en tant que personnage de l'histoire<sup>1</sup>. Le livre, paru sous un pseudonyme, est de la plume de M. Weill-Raynal. Il est écrit avec talent et témoigne d'une bonne connaissance des textes. Il est néanmoins douteux qu'il réussisse à convaincre beaucoup de lecteurs informés. Son argumentation n'apporte rien de fondamentalement nouveau en regard de ses devanciers. Elle s'appuie essentiellement sur l'antériorité par rapport aux récits évangéliques — incontestable pour les Épitres de Paul, plus douteuse pour l'Épître aux Hébreux et l'Apocalypse — d'écrits où le Jésus de l'histoire ne tient effectivement qu'une place très modeste. Les Évangiles sont, de façon assez arbitraire, rabaisés jusqu'à une date très tardive : Marc se situerait « aux alentours de l'année 100 ». On aimerait voir justifier cette datation autrement que par la seule autorité d'Alfarc ou du Loisy dernière manière. De façon générale, l'auteur suit avec une confiance assez surprenante les critiques radicaux, y compris Turmel. Par surcroît, les auteurs qu'il cite sont presque exclusivement français. Des références plus abondantes à des exégètes d'autres tendances, d'autres nationalités et à des travaux plus récents auraient permis au lecteur non spécialiste de se faire une opinion en connaissance de cause et de vérifier le bien-fondé de celles de l'auteur. C'est se rendre la partie un peu trop facile que d'accumuler, en les tenant pour acquises, des hypothèses qui littéralement créent le problème. Il est trop commode aussi d'esquiver toute la question de la tradition orale antérieure à la fixation des écrits néotestamentaires. L'auteur se refuse à discuter « le principe de la valeur de cette tradition » (p. 45) pour ne pas avoir l'air de mettre en cause la foi chrétienne. La position est singulière, car ce n'est pas ici un problème de foi, mais bien un problème scientifique d'importance fondamentale. Si l'on arrive à établir l'existence d'une telle tradition, la thèse du mythe s'en trouve singulièrement ébranlée. M. STÉPHANE fait grand cas d'un texte paulinien (*I Cor.* 2, 7-8) où l'apôtre parle, à propos de la crucifixion, de mystère. Mais il est bien clair que ce n'est pas le fait même de la crucifixion qui est ainsi qualifié, mais l'interprétation théologique que Paul en propose, savoir son imputation aux « princes de cet âge », ce qui n'exclut nullement d'ailleurs que ceux-ci aient eu recours, pour mettre Jésus à mort, à des intermédiaires humains, dont Paul ne parle pas, parce que ce n'est pas là ce qui pour l'instant l'in-

1. MARC STÉPHANE, *La passion de Jésus, fait d'histoire ou objet de croyance*. Paris, Dervy-Livres, 1959, 318 p.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

téresse. Quant au fait lui-même, s'il peut ainsi le mentionner sans y insister, c'est bien qu'il est connu de tous ses lecteurs comme un fait historique. Paul lui-même le tient, nous dit-il, de la tradition orale venue des premiers disciples (*I Cor.* 15, 3-5).

Je ne puis, dans le cadre de ce Bulletin, pousser plus avant ma critique. Les objections viennent à chaque page à l'esprit du lecteur. J'ajouterai simplement que les parallèles relevés par l'auteur dans sa conclusion ne prouvent pas grand'chose. Le cas des religions à mystères, où une figure mythique est considérée comme ayant une réalité historique dans un passé très lointain, ne serait probant que si, entre la date supposée de la mort de Jésus et les premiers documents qui la relatent comme un fait d'histoire, des siècles s'étaient écoulés. Même si l'on admet la chronologie très contestable de l'auteur, et si l'on place Marc autour de 100, on voit mal comment en deux générations un mythe a pu devenir histoire. Quant à la phrase célèbre que Mignet a mise dans la bouche de Guillaume d'Orange, et que tout le monde aujourd'hui croit avoir été la devise du personnage, « point n'est besoin d'espérer pour entreprendre... » (p. 229), elle peut nous inciter à une réserve accrue vis-à-vis de telle parole prêtée au Christ par les Évangiles ; je ne vois pas comment elle pourrait étayer la thèse du mythe : autant vaudrait, sous prétexte que la phrase est apocryphe, mettre en doute l'existence de Guillaume d'Orange ! L'auteur souligne en terminant que la thèse du mythe serait de nature, si elle était admise par les tenants des diverses religions issues de la Bible et par les incroyants, à promouvoir la compréhension mutuelle et la paix religieuse. Cessez de croire que le Christ a existé, demande-t-on aux chrétiens, opérez dans vos croyances la révision rendue nécessaire par les résultats de la science, et tout ira bien. Il est douteux que ces vues optimistes suscitent chez les principaux intéressés beaucoup d'enthousiasme...

Venant après beaucoup d'autres, M. Trocmé ne prétend pas apporter sur les Actes des Apôtres du nouveau à tout prix<sup>1</sup>. Son propos est surtout de déterminer la valeur comme document historique de ce livre qui est notre principale source d'information sur la période apostolique et sur la première mission chrétienne. « Les résultats atteints », écrit-il en conclusion, « sont modestes... Nous voulions seulement définir l'attitude d'esprit et la méthode que doit adopter l'historien en face de cet ouvrage, puis montrer sur un certain nombre d'exemples quelles richesses le critique prudent et éclairé peut y déceler » (p. 215). La tâche qu'il s'est ainsi assignée est parfaitement remplie. L'auteur pratique à coup sûr cette prudence éclairée qu'il préconise. A ses yeux, Luc, sans être historien au sens où nous l'entendons, l'est cependant plus que les autres évangélistes. Il critique les sources, souvent valables, qu'il utilise. M. Trocmé s'efforce, avec beaucoup d'acuité et de pé-

1. Étienne Trocmé, *Le « Livre des Actes » et l'histoire* (Études d'histoire et de philosophie religieuses, n° 45). Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 238 p.

## Marcel Simon

nétration, dans la seconde moitié de son travail (p. 122-214) de les distinguer. Il estime que les chapitres des Actes sont inégalement sûrs : ceux du début le sont moins que ceux qui relatent les voyages de saint Paul et qui utilisent, entre autres, le « diaire » rédigé par un des compagnons de l'apôtre. Mais en définitive, ce que « l'auteur à Théophile » nous offre est fondamentalement un « évangile » : l'Évangile de Luc et les Actes, ultérieurement dissociés, ne formaient d'abord qu'un seul ouvrage, « qui embrassait d'un seul coup d'œil tout le temps du salut, de Jean-Baptiste à Paul. C'est seulement dans le cours du 1<sup>er</sup> siècle, lorsque le Livre des Actes eut été séparé du troisième Évangile, qu'il apparut comme la première manifestation d'un genre littéraire nouveau, la biographie des Apôtres » (p. 58). Dans cette perspective, la place faite à Paul, disproportionnée si l'on envisage les Actes isolément, se comprend beaucoup mieux. Elle correspond d'ailleurs à une préoccupation apologétique fondamentale de l'auteur : il cherche à « grandir le rôle de Paul, en qui il montre successivement un représentant du véritable apostolat et un « témoin » indépendant, choisis par Dieu pour mener l'histoire du salut à son terme » (p. 64). Il semble même « qu'il ait cherché, pour défendre Paul contre les attaques judéo-chrétiennes, à le présenter comme le seul continuateur de l'œuvre entreprise par les Douze » (p. 67). Ces considérations, développées avec beaucoup de talent, permettent à M. Trocmé de préciser les circonstances de la composition de l'ouvrage. Il est d'un temps « où le genre littéraire inauguré par Marc était encore mal fixé », où il fallait défendre Paul contre les attaques des partisans de Jacques, où les adversaires juifs du christianisme se recrutaient, pour l'essentiel, dans la Diaspora : nous sommes par conséquent après 70, mais avant la diffusion des évangiles de Matthieu et de Jean ; c'est donc vers 80-85 qu'il faut situer l'ouvrage. Si l'on objecte qu'à cette date les judéo-chrétiens ne comptent plus guère, M. Trocmé, suivant en cela M. Brandon, répond que c'est vrai sans doute pour la Palestine, mais qu'Alexandrie a pu se substituer à Jérusalem comme foyer du judéo-christianisme.

Que tout cela reste dans une large mesure hypothétique, l'auteur est le premier à le reconnaître. Du moins doit-on convenir que ces hypothèses sont plausibles et développées de façon très convaincante. Quant à la fin abrupte de l'ouvrage, elle s'expliquerait par des raisons de « logique interne » : « Il est normal que l'auteur ait arrêté son récit au moment où Israël se trouvait définitivement rejeté et où la prédication de l'Évangile aux païens ne se heurtait plus au moindre obstacle » (p. 50). Je croirais plus volontiers, pour ma part, que l'auteur, soucieux, comme le montre par ailleurs M. Trocmé, de souligner que l'autorité romaine avait toujours été bienveillante envers le christianisme, n'a pas voulu relater la persécution de Néron et, signalant en terminant qu'à Rome même Paul prêchait « en toute liberté et sans obstacle », a rappelé à l'opinion païenne cette tradition de libéralisme qui est la tradition authentique de l'Empire.



## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

Le livre de M. LE CAPITAIN<sup>1</sup> est fait d'un double récit de voyage, qui combine en une trame unique les impressions actuelles et les reconstitutions d'histoire romancée : l'auteur et ses coéquipiers, opérant pour le compte de la Télévision française et de *Paris Match*, ont suivi pas à pas, Actes des Apôtres en main, les itinéraires de saint Paul. L'entreprise était passionnante. Le livre offre à ce qu'on est convenu d'appeler le grand public des pages agréables, de la couleur locale, de belles photographies. Mais une fois admis le genre, mieux vaudrait que l'exactitude historique n'y fût pas trop sacrifiée à la fantaisie. L'historien pointilleux y relèvera, sous un vernis de fausse érudition, bien des à peu près, des affirmations contestables, quelques erreurs caractérisées. « L'Empire romain venait de se substituer à l'Empire grec » (p. 27). « Le rabbi Gamaliel exposait la tradition et la Halacha. Il développait l'histoire métaphysique de l'humanité » (p. 35). Gamaliel métaphysicien ? « Par les Prophètes, Étienne démontre que le Messie devait souffrir et mourir » (p. 37) : je n'arrive pas, avec la meilleure volonté du monde, à retrouver cela dans le discours du Protomartyr, pas plus que je n'arrive à comprendre ce que veut dire l'auteur lorsque, ayant relaté l'histoire de Thècle, il oppose au roman écrit au II<sup>e</sup> siècle « l'épisode réel, consigné dans les Actes par Timothée » (p. 71). Ce n'est pas des sacrifices que le décret apostolique (*Actes* 15) prescrit de s'abstenir (p. 84), mais des viandes sacrifiées aux idoles. « Athènes, centre religieux de la terre » (p. 121), la formule est contestable ; l'expression « les prêtres des synagogues » est tout autant (p. 136). Dire que Paul considère les dieux païens « en quelque sorte comme l'affabulation des passions et des forces terrestres », mais « qu'ils le navrent par leur grandeur frelatée » (p. 123), est une phrase creuse et une contre-vérité : les dieux, pour Paul, sont bien réels, mais ce sont des démons. Ce n'est pas parce qu'il « leur refuse le titre de race élue » (p. 152) — il n'y songe pas un instant — que les Juifs persécutent Paul, mais parce qu'il s'écarte du monothéisme sous sa forme traditionnelle et fait bon marché de la Loi. On pourrait allonger le florilège. Je l'arrête ici. Aussi bien, une préface prudente de M. Daniel Rops nous avait avertis : « Le livre ne s'adresse que peu aux doctes exégètes qui, peut-être, à dire vrai, y pourraient relever de-ci de-là des détails quelque peu discutables ». La vérification est faite.

Sur un aspect peu étudié de l'histoire du christianisme primitif, voici un travail très neuf<sup>2</sup>. L'auteur n'est pas spécialiste du Nouveau Testament, qu'il aborde avec ses préoccupations d'historien de l'antiquité profane. Son objet est d'éclairer l'arrière-plan social des écrits néotestamentaires, ou plus

1. René LE CAPITAIN, *Les chemins de saint Paul*. Paris, Librairie Arthème Fayard, 1957, 167 p.

2. E. A. JUDGE, *The Social Pattern of Christian Groups in the First Century*. Londres, The Tyndale Press, 1960, iv-77 p.



## Marcel Simon

précisément de définir les cadres de la structure sociale de l'époque, tels qu'ils s'imposent à la pensée et à la vie chrétiennes primitives : *politeia* (cité républicaine), *oikonomia* (communauté domestique), *koinonia* (association dénuée de caractère officiel). Après une analyse de ces diverses notions, il étudie la composition sociale des groupements chrétiens, les mesures légales dans lesquelles ils furent impliqués et la conception qu'ils avaient de leurs devoirs envers la société. Ce petit volume illustre de façon très heureuse le secours que peuvent s'apporter l'une à l'autre des disciplines voisines, mais différentes. A l'inverse, les correctifs qu'il appelle çà et là sont précisément ceux que réclame l'historien des origines chrétiennes. Je ne pense pas que l'on puisse définir les Pharisiens comme des professionnels de la religion et les Sadducéens comme des intellectuels (p. 10). Lorsque l'auteur, opposant les cadres de pensée des premiers disciples à ceux de la chrétienté du dehors, souligne que la forme de gouvernement la plus familière à l'esprit des premiers était la monarchie et explique cette particularité par le fait que la cité républicaine (*polis*) de type hellénistique n'avait pas réussi à s'implanter en terre israélite (p. 10), la remarque est intéressante et peut-être pertinente. Mais si les rois et la royauté tiennent une telle place dans les Évangiles il faut sans doute voir là l'influence d'une tradition littéraire, celle de l'Ancien Testament, autant et plus que d'un état de fait contemporain. Il en va de même pour la notion de communauté domestique. Si les chrétiens se définissent avec prédilection comme les serviteurs de Dieu, il y a là, me semble-t-il, une démarche spontanée de l'âme religieuse. C'est vraiment chercher bien loin que d'y voir « l'adaptation la plus évidente de termes de la vie domestique à des idées théologiques » (p. 38). L'on s'étonne qu'à propos de la *koinonia* il ne soit pas fait mention de celle, fondamentale, que l'Esprit établit entre les fidèles et qui fait la spécificité de l'assemblée chrétienne (II Cor. 13, 13).

D'autres réserves et critiques de détail pourraient être faites. Je préfère souligner combien ce petit livre, dense et suggestif, apporte de vues intéressantes. On y relève presque à chaque page des notations et des formules excellentes : « Le christianisme sous sa forme canonique n'est pas tant l'œuvre de Galiléens que d'une section très cultivée du judaïsme international » (p. 57). L'auteur nuance fort utilement à ce propos la notion communément admise que le christianisme naissant s'est développé surtout dans les classes les plus déshéritées, en rappelant que la plus déshéritée de toutes, à savoir les masses paysannes et les esclaves ruraux, ne paraît pas avoir été touchée, Palestine mise à part, avant l'époque de Pline le Jeune (p. 60-61). Il y a de fort bonnes remarques sur le procès de Jésus, sur le caractère tâtonnant et empirique des premières mesures prises contre les chrétiens, sur le problème des relations entre ceux-ci et les diverses communautés auxquelles ils sont intégrés, beaucoup plus important, pense l'auteur, que celui des rapports avec le gouvernement impérial. Le chapitre final, qui

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

retrace l'évolution des conceptions chrétiennes en la matière, souligne le caractère en partie apologétique de la pensée sociale du Nouveau Testament, qui traduit le désir de ruiner les calomnies païennes. Le caractère un peu schématique du développement qui nous est ainsi proposé est utilement corrigé par cette remarque finale qu'en définitive les réactions, variables selon les situations, des chrétiens vis-à-vis de leur contexte social ne sont pas dictées par des considérations de pure opportunité, mais reflètent une conviction théologique : « L'idée qui met de la cohésion dans leurs attitudes sociales fluctuantes est l'affirmation que Jésus est le Messie ».

La bibliographie du gnosticisme est immense. Les questions qu'il pose sont parmi les plus difficiles de l'histoire religieuse de l'antiquité finissante. La découverte récente et la publication, partielle pour l'instant, des documents de Nag Hammadi leur ont conféré un regain d'actualité et apportent peut-être des éléments nouveaux de solution. Il faut admirer le courage de M. GRANT qui, dans un livre aussi aéré que bien informé, et assaisonné du meilleur humour anglo-saxon, a pris le problème à bras le corps<sup>1</sup>. On trouvera dans ce volume à la fois une définition de la gnose, une analyse des principaux systèmes gnostiques, un essai de mesurer l'influence de la pensée gnostique sur celle du christianisme naissant, et surtout une hypothèse touchant l'origine même du mouvement. Celle-ci serait à chercher pour l'essentiel du côté de l'apocalyptique juive et, plus précisément, dans l'effondrement de ses espérances consécutif à la ruine de Jérusalem et du Temple en 70. Cette catastrophe aurait amené certains milieux juifs, déjà aberrants par rapport au judaïsme officiel — Esséniens de Qumran par exemple — et ouverts aux influences étrangères, à repenser leur religion en termes radicalement nouveaux. Le gnosticisme serait ainsi une espèce de judaïsme à rebours qui, amené par une effroyable déception à douter de tout, aurait en quelque sorte renversé les affirmations fondamentales de l'enseignement biblique : le créateur n'est pas le vrai Dieu ; l'univers, dominé par les puissances du mal, est mauvais en soi ; faute d'espérer le vaincre et y instaurer le Royaume il faut, dans une perspective strictement dualiste, lui échapper par une libération de l'élément spirituel...

L'explication est séduisante, ingénieuse, développée avec beaucoup de talent et de force. L'auteur tire argument, de façon aussi judicieuse qu'habile, du fait que tous les systèmes gnostiques portent l'empreinte profonde de la Bible, paraissent édifiés à partir d'elle et se sont effectivement constitués, dans la forme que nous leur connaissons et pour autant que nous puissions en juger, après 70. Il y a là des données qu'on n'a pas le droit de négliger. Que le gnosticisme se donne comme une révélation plutôt que comme une philosophie me semble moins probant : il en va de même pour d'autres

1. R. M. GRANT, *Gnosticism and Early Christianity*. New-York, Columbia University Press, 1959, VIII-227 p.

## Marcel Simon

systèmes de pensée religieuse de l'époque, qui n'ont pas nécessairement de lien avec la Bible. Bien que M. Grant apporte chemin faisant d'heureuses nuances à sa thèse, elle reste encore trop absolue. Le gnosticisme me paraît un phénomène trop complexe pour qu'on puisse le ramener à des cadres aussi simples. Je suis pour ma part convaincu que M. Grant a mis l'accent sur une de ses composantes majeures. Mais ce paraît une gageure que de vouloir expliquer un courant de pensée dualiste essentiellement par une religion qui répudiait le dualisme, plutôt qu'à partir d'éléments iraniens ou même de la pensée grecque, celle du moins qui se rattache à l'inspiration platonicienne. Ces éléments, M. Grant à coup sûr ne les exclut pas. Mais il ne les mentionne que très occasionnellement et ne paraît en envisager l'influence qu'à travers un certain judaïsme : « Comme le christianisme, ce type de gnose commença dans le judaïsme hétérodoxe, mais finit dans le monde du syncrétisme gréco-romain » (p. 118). On doit se demander si un certain syncrétisme, largement nourri du reste d'éléments bibliques et juifs, et ultérieurement chrétiens, n'est pas au point de départ comme au point d'arrivée et si le contact entre le judaïsme et le monde hellénistique et leur imprégnation réciproque n'ont pas été plus déterminants dans la genèse du phénomène que les seuls événements de 70. Ceux-ci ont bien pu en hâter la maturation et en favoriser la diffusion dans les milieux du judaïsme marginal. Mais il y a déjà chez Paul par exemple, M. Grant le rappelle fort opportunément, des éléments qui annoncent la gnose. Du moins n'est-il plus possible de voir dans le gnosticisme un pur produit de l'hellénisme. C'est le très grand mérite de M. Grant d'avoir démontré qu'il est impensable sans le judaïsme et la Bible.

Les travaux antérieurs de M. MOREAU, et en particulier son excellente édition du *De mortibus persecutorum* de Lactance, le qualifiaient tout spécialement pour écrire ce petit livre de synthèse<sup>1</sup>. L'étude est menée depuis les origines jusqu'à la victoire de Constantin et situe le problème dans le cadre plus général de la politique religieuse de Rome : « Le gouvernement républicain et les empereurs n'interviennent jamais contre une religion ou une doctrine magico-philosophique en tant que telle ; ils agissent toujours dans l'intention de sauvegarder l'ordre public menacé » (p. 19). Plus que l'exposé très nourri des faits, ce sont les points de vue de l'auteur qui retiendront l'attention. Il souligne fort justement que les hérésies de type gnostique, soucieuses d'ailleurs de trouver un *modus vivendi* avec le paganisme, jouissent d'une impunité totale parce que, « répugnant à l'organisation fortement hiérarchisée de la Grande Église, elles ne représentaient pas un grave danger pour l'État... La seule secte de cette sorte qui compte des martyrs est celle de Marcion. C'est aussi la seule qui ait comporté une organisation ec-

1. Jacques MOREAU, *La persécution du christianisme dans l'Empire romain*. Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 144 p.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

clésiastique » (p. 53-54). Le rôle du montanisme dans le durcissement de l'attitude impériale est justement souligné. De l'*institutum Neronianum*, M. Moreau donne la seule interprétation vraiment satisfaisante : « L'*institutum* de Tertullien est une réminiscence de Suétone et signifie uniquement : la coutume, l'usage introduit par Néron... On a prétendu que le mot *institutum* équivaldrait à *lex*. Il n'en est rien » (p. 69). J'aurais souhaité, pour ma part, qu'une place plus large fût faite au judaïsme. Car je demeure convaincu que la politique chrétienne des empereurs est, en plus d'une occasion et de diverses manières, liée à leur politique juive. Le problème juridique est résolu de la façon la plus plausible : c'est en vertu de leur pouvoir de *coercitio* que les gouverneurs interviennent contre le christianisme et parce que celui-ci, « n'ayant jamais fait l'objet d'une demande d'autorisation en bonne et due forme, est par là même *religio illicita* » (p. 71). Les hésitations et contradictions de la politique impériale sont bien mises en lumière, de même que les caractères propres de chacune des grandes persécutions du III<sup>e</sup> siècle, l'importance, chez certains empereurs-soldats, Galère, par exemple, « de la haine contre le « civil » chrétien d'un Orient civilisé, amoili par la religion des « objecteurs de conscience » (p. 114) et le rôle personnel des divers empereurs associés à Dioclétien ou se disputant le pouvoir après son abdication. Si l'interprétation proposée de la théologie impériale de la Tétrarchie me paraît un peu courte (p. 112), en revanche la signification nouvelle prise par le culte impérial dès lors que les souverains sont fils de dieux est parfaitement dégagée. L'interprétation proposée de l'édit de Galère est fort vraisemblable : répugnant à se plier aux rites du paganisme et se voyant interdire de célébrer les leurs, les chrétiens « constituent pratiquement une masse d'individus sans religion, ce qui ne saurait qu'être nuisible à l'Empire. C'est pourquoi il leur accorde leur pardon » (p. 130). Riche en vues originales, cette mise au point solide et dense rendra les plus grands services.

Le donatisme continue de s'imposer à l'attention des chercheurs. J'ai signalé, dans mon précédent Bulletin, l'ouvrage très important que lui a consacré M. Frend. C'est du donatisme encore que traite le livre de J.-P. Brisson<sup>1</sup>, entièrement rédigé déjà lorsque parut celui de Frend. Le titre en indique clairement l'orientation, assez analogue à celle de Frend, dont M. Brisson, tout en se rencontrant avec lui sur divers points, déclare cependant contester les conclusions d'ensemble. Il s'agit, de part et d'autre, d'éclairer le donatisme en tant que réaction africaine face à la romanité et à l'Église officielle. Mais tandis que Frend, sensible aux oppositions ethniques, insistait sur le caractère à ses yeux spécifiquement berbère du phénomène et croyait pouvoir le rattacher par un certain biais au paganisme africain,

1. Jean-Paul Brisson, *Autonomisme et christianisme dans l'Afrique romaine*. Paris, Éditions E. de Boccard, 1958, II-456 p.

## Marcel Simon

Brisson estime que l'explication est à chercher dans une certaine conception de l'Église d'une part, dans la situation politique, économique et sociale de l'Afrique au IV<sup>e</sup> siècle d'autre part : d'où les deux parties de son livre, l'une essentiellement théologique, l'autre de caractère plus précisément historique et sociologique, intitulées respectivement « la *catholica* » et « martyrs et Circoncillions ». Partant d'une analyse de l'ecclésiologie de S. Cyprien, l'auteur s'efforce de démontrer, à travers les controverses ecclésiologiques du siècle suivant, la profonde continuité de la théologie donatiste par rapport à celle de Cyprien. Il n'est pas sûr que la démonstration soit absolument convaincante, ni surtout que la théologie ait été déterminante dans la genèse du schisme. Au reste l'auteur lui-même a une conscience très claire de la complexité du phénomène. S'il parle d'abord de doctrine, c'est parce que les premières formulations doctrinales africaines sont antérieures au schisme ; il réintroduit ainsi, par la bande, ce principe de division chronologique qu'il avait d'abord répudié. Mais cette priorité dans la succession des faits et dans l'économie de l'ouvrage n'implique pas nécessairement qu'il faille conférer à la doctrine la primauté parmi les causes du donatisme. M. Brisson se préoccupe à maintes reprises de mettre les choses au point, dans des formules souvent heureuses : « il est probable que dans bien des consciences, les deux aspects de séparation religieuse et d'autonomisme provincial restaient confondus : la foi chrétienne et la fierté africaine trouvaient également leur compte à la revendication des donatistes, et rares sans doute étaient ceux qui éprouvaient le besoin de distinguer (p. 210)... Le donatisme ne fut jamais un mouvement uniquement religieux ; il fut aussi autre chose qu'un autonomisme totalement camouflé » (p. 236).

Sur le plan de l'histoire, le fait à ses yeux déterminant réside dans « les nouvelles perspectives ouvertes à l'Église par Constantin... Dans le statut officiel de tolérance accordé au christianisme, les donatistes virent une périlleuse compromission et affirmèrent en opposition leur fidélité à l'ecclésiologie du temps des grandes persécutions » (p. 7). C'est possible, en ce qui concerne les penseurs du mouvement. Mais les réactions de masses étaient moins rigoureusement motivées. Aussi bien, le dernier chapitre du livre, intitulé « l'impatience populaire », s'efforce de mesurer le poids de l'injustice sociale et de la misère dans la genèse du mouvement. Ce sont là choses maintes fois étudiées, mais que M. Brisson éclaire parfois d'une lumière nouvelle : ainsi lorsqu'il essaie de préciser le lien entre le donatisme, schisme religieux, et les Circoncillions, prolétariat en révolte contre les possédants. Comme les Circoncillions constituent un *ordo*, il n'est pas exclu qu'ils aient compté au départ des catholiques dans leurs rangs, avant de se faire en masse « les zéloteurs d'une secte religieuse qui ne paraît pas les avoir très favorablement accueillis » (p. 354). Le caractère essentiellement rural du mouvement circoncillon et plus généralement du donatisme est bien mis en relief. En revanche, l'auteur ne fait guère de place aux oppositions lin-

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

guistiques. Elles pourraient bien avoir joué un rôle considérable, au moins pour ce qui est des Circoncellions, qui semblent n'avoir parlé le plus souvent que punique ou berbère, à l'exclusion du latin. Le dernier mot n'est pas encore dit sur le donatisme. Les vues exposées par M. Brisson ne manqueront pas, comme il le souhaite, « d'être fécondes en recherches ultérieures ».

Restituer le visage et, dirait-on volontiers, l'âme d'une « grande capitale du Bas-Empire, où païens et chrétiens vivaient côte à côte », tel est le propos du R. P. FESTUGIÈRE, dans cette monumentale et très attachante enquête<sup>1</sup>. Le choix d'Antioche se justifie et par l'importance de la cité dans la vie de l'époque, et par la qualité des hommes qui en ont alors illustré l'histoire, et par l'abondance des documents. L'étude porte sur un siècle environ, du milieu du IV<sup>e</sup> au milieu du V<sup>e</sup>. La reconstitution du cadre extérieur est fondée sur l'*Antiochikos* de Libanius, dont le R. P. Festugière nous apporte une traduction complète et dont il a confié le commentaire archéologique à M. Roland Martin, spécialiste d'urbanisme antique. Pour faire revivre les mœurs et la culture des Antochiens, Julien l'Apostat, Libanius et quelques-uns de ses disciples, saint Jean Chrysostome sont interrogés tour à tour. Mais il s'agit ici de bien plus que d'une monographie de ville. C'est, étudié sur un exemple particulièrement frappant, tout le problème des rapports entre christianisme et culture antique qui est au cœur de la recherche.

Celle-ci s'articule ainsi tout naturellement en un diptyque : en face du milieu antiochien voici, dans la seconde partie du livre, les réactions qu'il a suscitées du côté chrétien, chez les « moines de Syrie ». La transition entre les deux parties est constituée par un important chapitre intitulé « *paideia* grecque et éducation chrétienne », qui est à bien des égards la charnière du livre. L'auteur, contestant qu'il y ait « un lien nécessaire entre la *paideia* grecque et le culte des dieux païens » (p. 230) se demande pourquoi ce lien a été universellement admis à l'époque et conclut que cela tient à « une cause occasionnelle. D'une part les empereurs « chrétiens », d'autre part les moines ont attaqué tout ensemble les temples et la culture grecque. C'est cette commune attaque qui a fait de ces deux un tout apparemment indissoluble » (p. 235). A l'inverse, il y a au contraire un lien profond entre Antioche et le monachisme, c'est-à-dire entre un christianisme qui, étant devenu religion officielle et religion des masses, risque par là même de « se borner à recouvrir un paganisme de fond » et la protestation élevée contre ces adultérations. Outrancières, excessives, effroyables souvent, les réactions des moines syriens, minutieusement analysées sur des exemples individuels et comme phénomène collectif, n'en sont pas moins compréhensibles vis-à-vis des « tares inévitables » de la grande ville encore tout imprégnée de paga-

1. A.-J. FESTUGIÈRE, *Antioche païenne et chrétienne* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 194). Paris, Éditions de Boccard, 1959, 540 p.



## Marcel Simon

nisme. Mais il n'y a pas dans ce paganisme que des tares. Nul ne s'étonnera de voir l'auteur revendiquer l'héritage culturel de l'antiquité, « tout le trésor, d'Homère à Plotin, de Virgile à Boèce... enraciné en nous à l'égal du christianisme » (p. 240). On lira avec plaisir les pages si nuancées où il dégage tout à la fois la grandeur et les limites de l'hellénisme tel qu'on l'enseignait au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle (p. 217 ss.). Et l'on se réjouira d'entendre rappeler, en face des anathèmes formulés par un certain biblisme étroit et exclusif, que « la tragédie grecque est bien moins liée à la multiplicité des dieux... qu'au mystère de la présence simultanée d'un Dieu juste tout puissant et d'une humanité souffrante », et qu'à cet égard « Eschyle et le livre de Job sont sur le même plan » (p. 230). Fidèle à sa double allégeance chrétienne et humaniste, l'auteur est à l'abri de toute tentation manichéenne. Si, en bon historien, il s'efforce de comprendre Libanius comme Chrysostome, il n'en dénonce pas moins chez ce dernier « une sorte de rigorisme farouche, de haine pour tout l'humain et par là-dessus une méconnaissance des vraies conditions de la vie religieuse, une absence de tact spirituel, qui nous afflige et nous rebute » (p. 212). On ne saurait rester insensible au large souffle de sympathie humaine qui anime ce livre dont on admirera par ailleurs l'exceptionnelle densité et l'érudition sans défaut. Il y est fait un constant recours aux sources, abondamment citées, excellemment traduites et commentées. Intégrés à la trame de l'ouvrage ou publiés en appendice, lettres et discours de Libanius, pages de Chrysostome, vie de Syméon le Stylite font de ce volume une véritable anthologie antiochienne. Mais c'est aussi et surtout une contribution de premier ordre à l'histoire de la civilisation antique finissante et à celle du monachisme chrétien.

Publiés par les soins de MM. W. Eltester et H. D. Altendorf, ces deux volumes de travaux d'Eduard SCHWARTZ<sup>1</sup> complètent une série commencée à la veille de la guerre, encore du vivant de l'auteur. Les études réunies dans le premier se rapportent toutes à Athanase et à la querelle arienne. Elles ont paru dans les *Göttinger Nachrichten* entre 1904 et 1911. Il y manque un mémoire sur l'accession de Constantin à la monarchie universelle, dont la substance a passé dans le livre classique de Schwartz sur cet empereur. De même, l'étude sur la lettre synodale du concile d'Antioche de 324/325 n'est reproduite qu'en partie, allégée de presque toute la polémique, extrêmement vive, de l'auteur avec Harnack, qui tenait le document en question pour un faux. Des huit études ainsi réunies, les six premières consistent essentiellement en analyses critiques de sources ; les deux dernières, de caractère plus narratif, relatent le déroulement des événements depuis Nicée jusqu'à la mort de Constantin, puis jusqu'au concile de Sardique de 342. Les quatre

1. Eduard SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius* et *Zur Geschichte der alten Kirche und ihres Rechts* (*Gesammelte Schriften*, 3 et 4). Berlin, Walter de Gruyter, 1959, xii-334 p., et 1960, xii-344 p.



## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

mémoires réunis dans le second volume ont été choisis, entre beaucoup d'autres, parce qu'ils traitent de grandes périodes ou de problèmes importants. A l'exception d'un seul, ils appartiennent aux cinq dernières années de la vie de l'auteur, et offrent ainsi comme une synthèse et un couronnement de son œuvre d'historien de l'Église. Chronologiquement elles font suite aux articles du volume précédent et traitent respectivement des grands traits de l'histoire ecclésiastique du IV<sup>e</sup> siècle, depuis la mort de Constantin jusqu'au second concile oecuménique, des conciles impériaux de Théodose à Justinien, des premières collections de canons et de la politique ecclésiastique de Justinien.

L'ensemble fait admirablement ressortir les qualités d'esprit qui ont classé Ed. Schwartz comme un maître. Les divers articles se signalent par une érudition souvent austère, toujours impeccable, une parfaite connaissance des documents utilisés, qu'ils soient grecs, latins ou syriaques, un sens historique très sûr, qui rattache l'histoire ecclésiastique à l'histoire générale, et dégage clairement les connections et les interactions. L'auteur se meut avec aisance dans un domaine hérissé de difficultés, rectifie des dates, précise des nuances. Lorsqu'il présente une pièce jusqu'alors inédite, comme la lettre synodale d'Antioche, elle modifie des perspectives qu'on pouvait croire solidement assurées. Ce n'est pas d'ailleurs de chronologie seulement qu'il s'agit, ou de détails biographiques. A travers la trame serrée des faits se dégage avec beaucoup de relief la personnalité des protagonistes : Athanase, dont l'auteur ne méconnaît pas la grandeur, mais qui ne lui inspire guère de sympathie et dont l'auréole de sainteté lui paraît usurpée ; ses adversaires, Eusèbe de Nicomédie par exemple, envers lesquels Schwartz s'efforce d'être équitable et qu'il réhabilite parfois en rappelant que les condamnations formulées à leur endroit ne l'ont été que par une fraction de l'Église ; Constantin, « dont le principe fondamental en matière de politique ecclésiastique fut toujours de ne jamais s'identifier à un parti de l'Église » ; Basile, dont la personnalité, le rôle et l'originalité par rapport aux autres Cappadociens sont dégagés avec beaucoup de finesse ; Justinien, qui régent l'Église avec d'autant plus d'énergie « qu'il se considère comme un théologien rompu à tous les problèmes du dogme ». Sur certains points les interprétations de l'auteur sont à coup sûr contestables ou dépassées. Mais l'ensemble, même dans ses parties les plus anciennes, a remarquablement résisté à l'épreuve du temps. Il faut savoir gré à l'éditeur et aux responsables des volumes d'avoir rendu accessibles, dans une excellente présentation typographique, ces études d'importance fondamentale pour l'histoire ancienne de l'Église.

Le titre de l'ouvrage de M. QUACQUARELLI<sup>1</sup> appelle quelques éclaircisse-

1. Antonio QUACQUARELLI, *Retorica e Liturgia Antenicensa* (« Ricerche Patristiche », 1). Rome-Paris, Desclée & C<sup>ie</sup>, 1960, XXVIII-344 p.

## Marcel Simon

ments. Les deux termes qu'il confronte doivent s'entendre dans leur acception la plus large : la liturgie, c'est tout le culte public, y compris la prédication ; la rhétorique de son côté tend à englober, dans l'esprit de l'auteur, tous les aspects de la culture et de la pensée classiques en même temps que l'art de la parole. Il s'agit en fait d'une vaste enquête sur le thème *Antike und Christentum*. Bien des pages, intéressantes en soi, apparaissent par rapport au sujet tel qu'il nous est annoncé comme des digressions et des hors-d'œuvre. Le lecteur aura parfois quelque peine à déceler entre les divers chapitres un lien organique. En outre l'historien des origines chrétiennes notera au passage certaines opinions contestables. Il lui sera difficile de souscrire à une définition qui englobe sous le terme d'apôtres « tous les chrétiens qui, délaissant tout intérêt privé, se consacrent à diffuser la parole de Dieu » (p. 30) et aux vues de l'auteur touchant les relations entre la hiérarchie ecclésiastique et les ministères charismatiques (p. 33) ou la primauté romaine aux premiers siècles (p. 79). « La lecture (scripturaire) et l'homélie », nous dit-on, « nous reportent dans les milieux de la rhétorique plus que de la synagogue » (p. 37) : cette affirmation aventureuse est contredite par une note de la même page, rappelant que dans les synagogues l'explication du texte sacré était nécessaire parce que l'assistance ne comprenait plus l'hébreu, mais que cependant « on y faisait non pas une traduction ou une paraphrase du texte original, mais un vrai sermon », qui est donc bien au point de départ de l'homélie chrétienne. Il est abusif de dire (p. 98) que la catéchèse chrétienne primitive ne s'appuyait pas sur les miracles, parce que les païens affirmaient que leurs dieux aussi en accomplissaient. Il l'est également d'affirmer à plusieurs reprises (pp. 127 et 150) que l'hellénisme ne fut pas capable de créer une métaphysique avant l'apparition du néoplatonisme.

Ces réserves faites, on n'en sera que plus à l'aise pour souligner ce que le livre apporte de suggestif, et souvent de neuf, sur le sujet lui-même et sur ses côtés. La genèse des fonctions du *lector* est judicieusement mise en rapport avec les exigences techniques de la proclamation du message chrétien (p. 37 ss.). La prière pour l'empereur, substitut chrétien du culte impérial, est rattachée à la diatribe philosophique hostile à la divinisation du souverain (p. 127 ss.). Le chapitre intitulé *Lux perpetua* (p. 153-180) est plein de notations intéressantes sur le symbolisme de la lumière chez les païens, les juifs et les chrétiens. C'est peut-être cependant lorsqu'il aborde le problème des rapports entre rhétorique et liturgie entendues au sens précis que l'auteur nous offre le plus, soit qu'il retrace la fortune de certains thèmes, images ou symboles repris ou transposés par les chrétiens (course, couronne, « pompe » du cirque et de Satan), soit qu'il analyse le rôle d'un Tertullien comme intermédiaire entre la rhétorique classique et la liturgie, soit enfin qu'il commente, du point de vue des règles de la rhétorique et de la prosodie, les nombreux textes latins, littéraires ou liturgiques, cités dans son livre et qui contribuent à en faire un utile instrument de travail.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

Il est difficile de rendre compte d'un livre comme celui de M. PINCHERLE<sup>1</sup>, qui groupe douze études, d'importance et de volume très inégaux — les plus courtes ne dépassent pas quatre pages, la plus longue en compte près de quarante — précédemment publiées dans divers périodiques, journaux ou recueils et traitant des sujets les plus divers. La première est la leçon inaugurale faite par l'auteur dans la chaire d'histoire du christianisme de l'Université de Rome et nous apporte, avec un historique de cette chaire, d'utiles réflexions d'ordre méthodologique. La dernière est consacrée à Meinecke. Dans l'intervalle il est question de la religion à l'époque de la Renaissance, de la première messe de Luther, de Henri VIII, de Byzance. Deux articles particulièrement suggestifs traitent de l'*Apologética historica de las Indias* de fra Bartolomé de Las Casas, et du théologien péruvien Bartolomé Herrera. De tout cela M. Pincherle parle de façon pertinente et compétente, et l'on doit rendre hommage à l'étendue de ses curiosités et à la solidité de son information. Je me contenterai, dans ce Bulletin, de signaler d'un mot les trois études qui intéressent l'histoire ancienne du christianisme.

L'une (*noterelle ottazianee*) propose, avec de bonnes raisons, de placer aussitôt après la mort de Julien l'Apostat le traité d'Optat de Milev contre les Donatistes et d'attribuer à Optat de Thamugadi, évêque donatiste, un sermon que l'homonymie a fait mettre au compte d'Optat de Milev, mais dont l'inspiration s'accorde mal avec les positions de l'orthodoxie catholique. L'autre, consacrée à la politique ecclésiastique de Maxence, démontre qu'il a cherché à plusieurs reprises une entente avec les chrétiens de Rome. La réputation de persécuteur que lui ont faite Lactance et Eusèbe serait donc imméritée et tiendrait au fait que, s'opposant à Constantin, protecteur de l'Église, Maxence devait nécessairement être présenté par les chrétiens comme leur ennemi. La troisième étude apporte sur le problème considérable des relations entre christianisme et Empire romain des réflexions très pénétrantes. L'auteur estime qu'il faut tenir compte plus largement, quand on l'aborde, de la diversité des Églises locales, dont l'attitude vis-à-vis du pouvoir civil et des formes traditionnelles du loyalisme n'était pas nécessairement identique d'une région à l'autre, et aussi de la diffusion du christianisme en dehors des frontières. Le but de la politique impériale n'est pas d'exterminer les chrétiens, mais de rompre les liens qui les unissent à leurs frères du dehors et, en les absorbant, de refaire l'unité spirituelle de l'Empire. A ces tentatives, les divers secteurs de la chrétienté ont réagi de façon différente. Si la gnose représente un effort pour concilier certaines valeurs chrétiennes et la culture antique, si à l'inverse les cercles millénaristes et illuministes répudient tout compromis avec un monde mauvais et voué à sa perte, la grande Église elle-même est loin de constituer, face aux offres de

1. Alberto PINCHERLE, *Cristianesimo antico e moderno*. Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1956, 206 p.

## Marcel Simon

compromis, un front uniforme. Il y a, dans les remarques de M. Pincherle, matière à discussion féconde. Elles peuvent aussi servir de point de départ à de nouvelles recherches.

La légende de sainte Catherine d'Alexandrie a été extrêmement populaire pendant le Moyen Âge dans toute l'Europe. Une étude comparée de ses diverses recensions grecques amène M. BRONZINI<sup>1</sup> à considérer que la notice du Ménologe de Basile (x<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècle) en représente l'état le plus voisin de la version originale, qui n'offre d'ailleurs aucun élément historique assuré. L'examen des passions latines embrasse, en plus des versions déjà connues, quelques textes encore inédits, publiés et analysés ici pour la première fois. Au terme de son enquête philologique, l'auteur dégage quelques conclusions de caractère historique touchant la genèse de la légende et les étapes de son développement. La mention, dans certains manuscrits, parmi les tortionnaires de Catherine, d'un personnage qui porte un nom de consouance persane lui paraît pouvoir être mise en rapport avec l'occupation d'Alexandrie par les Perses en 620. Le texte primitif serait donc antérieur à cette date. La mention, particulière à certains manuscrits, de la sépulture de la sainte sur le Sinaï est en rapport avec un culte local dont nous savons, par des récits de pèlerins, qu'il ne s'était pas encore développé à la date de 820. La légende avait cependant déjà établi un lien entre la sainte et le Sinaï. Ce n'est donc pas une *inventio* de reliques qui est à l'origine de la légende du Sinaï, c'est au contraire un épisode légendaire déjà largement diffusé jusqu'en Occident même qui a donné naissance au culte. L'étude est minutieuse et solide, et menée selon les meilleures traditions de la critique hagiographique.

## IV. — Divers.

Le livre de Joseph BARATZ<sup>2</sup> n'offre qu'un rapport assez lâche avec l'histoire religieuse. Quelques brèves notations seulement, sur le milieu d'origine de l'auteur, le ghetto de Kichinev, sur les rites qui continuent de rythmer la vie des colonies agricoles en Israël, sabbat, fêtes annuelles, mariages et enterrements, évoquent l'arrière-plan cultuel sur lequel se détache le récit. La communauté dont il relate l'histoire, pittoresque et dramatique, dangereuse et exaltante, n'est pas de stricte observance. Les anciens seuls y sont très pieux et se plient aux prescriptions alimentaires, ce qui les isole un peu de leurs compagnons. Quant aux jeunes, venus de l'étranger, « beau-

1. Giovanni B. BRONZINI, *La Leggenda di S. Caterina d'Alessandria. Passioni greche e latine* (Atti della Accademia Nazionale dei Lincei, Memorie, Classe di Scienze Morali, Serie VIII, vol. IX, fasc. 2). Rome, Acc. Naz. dei Lincei, 1960, p. 257-416.

2. Joseph BARATZ, *Mon village en Israël*. Paris, Librairie Plon, 1957, v-206 p.

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

coup, peu pratiquants en arrivant, le deviennent davantage maintenant. Je pense qu'ils voient dans la pratique de la religion un lien avec leur passé et une manière d'honorer leurs parents morts pendant les persécutions » (p. 201). Si le judaïsme en tant que religion n'occupe dans ce livre qu'une place modeste, c'est un des aspects les plus étonnants de la résurrection du peuple juif et de la nation israélienne qui y est présenté en termes très simples et très directs. Témoignage vécu et particulièrement précieux, puisque l'auteur, arrivé en Palestine en 1906, est le premier à avoir imaginé et réalisé, quelques années après, à Degania, sur la rive sud du lac de Tibériade, et aujourd'hui à deux pas de la frontière jordanienne, cette forme originale de vie rurale que représente le kibboutz ; témoignage d'autant plus prenant qu'il est sans apprêt. On le lira avec intérêt et émotion. L'historien et plus encore le sociologue le consulteront avec profit.

*San Nicandro*<sup>1</sup> nous apporte le récit d'une des plus étonnantes aventures spirituelles de notre temps. En 1930, à l'impulsion d'un visionnaire, Donato Manduzio, prophète ardent, quelques paysans des Pouilles, mis en contact avec la Bible par des prédicateurs protestants, lisent avec émerveillement le livre saint, découvrent l'Ancien Testament et spontanément, sans même savoir qu'il existe encore des Juifs, se mettent à observer la Loi. Ils entrent par la suite en relations avec le grand rabbin de Rome, d'autant moins enclin à accueillir ces embarrassants prosélytes que le régime fasciste est en train de céder à l'antisémitisme. Le petit groupe continue ainsi à mener, un peu en marge du judaïsme officiel et mollement appuyé par lui, son existence de secte, jusqu'au jour où la campagne d'Italie de 1943 amène à San Nicandro une unité palestinienne intégrée à la VIII<sup>e</sup> armée britannique. La conversion est alors régularisée, les hommes sont circoncis, les femmes se prêtent sur une plage de l'Adriatique au bain rituel. Et la communauté, sans son chef mort dans l'intervalle, quitte l'Italie pour la Palestine.

Telle est l'extraordinaire expérience qu'Eléna CASSIN nous raconte dans la première partie de son livre. La seconde essaie d'éclairer la genèse du phénomène par l'histoire et le milieu. Les chapitres proprement historiques, où l'auteur remonte jusqu'aux origines lointaines du pays du mont Gar-gano, auraient pu, me semble-t-il, être abrégés sans inconvénient. Ils ne m'ont point paru apporter d'élément d'explication vraiment décisif. On retiendra surtout que les conditions économiques et la structure sociale, l'extrême misère des *braccianti* et *cafoni* de l'Italie du Sud sont de nature à entretenir chez eux une fermentation qui a pris, selon les temps et les circonstances, la forme du brigandage, des ligues paysannes, de la conspiration et de l'insurrection politique ou de la dissidence religieuse. Les sectes protestantes du type illuministe y connaissent aujourd'hui une remarquable

1. Eléna CASSIN, *San Nicandro. Histoire d'une conversion*. Paris, Librairie Plon, 1957, 256 p.

## Marcel Simon

diffusion, qui a préparé San Nicandro. Le caractère très extérieur et superficiel du catholicisme de l'Italie méridionale contribue à coup sûr à l'expliquer. A cet égard San Nicandro n'est, l'auteur le note fort justement (p. 213), qu'un aspect particulier des problèmes du *mezzogiorno* italien et de sa paysannerie. Mais en tant que phénomène spécifique, il s'explique en définitive surtout par l'action d'une personnalité : « Il est en effet évident », écrit l'auteur, « que sans Donato Manduzio il n'y aurait jamais eu de judaïsme san-nicandrais ». Lui-même cependant est étroitement tributaire de son milieu. Ce qui les fascine dans la Bible, lui et ses condisciples, c'est moins le message des prophètes que les rites du Pentateuque, c'est-à-dire d'une religion qui est dans son essence une religion de ruraux, et dont le cycle liturgique se modèle très fidèlement sur le rythme des saisons et des travaux des champs. Il est très caractéristique que Manduzio rejette avec horreur le Talmud et ses arguties. Enfin, la langue elle-même — et il ne me semble pas que l'auteur l'ait noté — a joué son rôle dans la conversion du groupe. Incité par la Bible à sanctifier le sabbat, un paysan d'Auvergne serait sans doute perplexe. Qu'évoque pour lui le terme, sinon peut-être, et tout au plus, une assemblée de sorcières ? Pour un Italien en revanche il n'y a pas là de problème, puisque *sabato* c'est samedi. Or le judaïsme de la secte est essentiellement sabbatiste : le statut rédigé par Manduzio affirme dans ses deux premiers articles que la Loi est celle du Sinaï et que le samedi est un jour saint ; et son épitaphe rappelle qu'il a « proclamé l'unité de Dieu et le repos du samedi ». Ainsi un détail linguistique paraît-il avoir joué un rôle non négligeable dans la genèse de cet étonnant phénomène religieux.

On lira avec plaisir le livre de Pierre CABANNE, un peu verbeux parfois, mais agréablement écrit, dont le sous-titre nous annonce qu'il décrit « les pèlerinages de tous les temps et de toutes les croyances »<sup>1</sup>. Ce programme ambitieux n'est en fait que partiellement rempli. Car si le chapitre d'introduction, que l'on souhaiterait plus vigoureux et plus développé, sur la phénoménologie des pèlerinages, et le chapitre de conclusion mentionnent bien, dans un pélemêle un peu déconcertant, des actes rituels d'une foule de religions, vivantes ou mortes, l'ouvrage traite pour l'essentiel du christianisme, de l'Islam et de l'hindouisme, en y joignant quelques indications sur les autres religions de l'Extrême-Orient et sur le judaïsme. On trouvera en appendice la liste des principaux pèlerinages chrétiens de France et « des deux mondes », et une étude sur les principaux guides de pèlerinages, particulièrement en Terre sainte. Le livre n'a pas de prétentions scientifiques. La rigueur y est parfois sacrifiée au goût du pittoresque. Les références bibliographiques sont peu nombreuses et parfois approximatives : le *Dictionnaire d'Archéolo-*

1. Pierre CABANNE, *Les longs cheminements*. Paris, Le Livre contemporain, 1958, 314 p.



## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

gie chrétienne est cité sous le titre « Encyclopédie d'Archéologie et de Liturgie » ; l'ouvrage fondamental de Kötting, *Peregrinatio Religiosa*, n'est pas mentionné. Il y a des erreurs : ce n'est pas en grec, mais en araméen, que *kephas* signifie pierre (p. 17) ; et si Pierre est mort à Rome « victime de la persécution », c'est en 64 et non pas en 67 ; mieux vaudrait d'ailleurs être moins affirmatif sur les circonstances de sa mort et de sa sépulture (p. 56). Des spécialistes de l'Islam ou de l'hindouisme auraient sans doute à faire des corrections du même ordre. Ces réserves faites, on reconnaîtra volontiers à l'auteur des qualités littéraires certaines et un réel talent d'évocation.

En nous apportant le point de vue d'un historien sur la religion, Arnold TOYNBEE<sup>1</sup> ne fait, en un sens, que tirer les conclusions de sa monumentale enquête *A Study of History* qui, à mesure qu'il s'y engageait plus avant, lui a révélé avec une netteté croissante l'importance fondamentale, dans l'histoire de l'humanité, du fait religieux. Effectivement, la plupart des questions traitées ici ont été déjà abordées dans l'ouvrage précédent, maintes fois cité en bas de pages. Il reste que le problème central, religion et histoire, est ici attaqué de front, et que le présent volume représente bien autre chose qu'un simple appendice. Point n'est besoin, pour le lire et le méditer, d'avoir au préalable lu de la première page à la dernière l'*opus magnum* qui l'a précédé. Il s'agit à bien des égards d'une œuvre originale. Le nom de l'auteur suffit à en dire l'intérêt et la richesse, dont quelques lignes de compte rendu ne sauraient donner une idée adéquate.

Le propos de l'auteur est audacieux : la tâche qui s'impose à l'historien, il le proclame d'emblée, c'est d'essayer d'apporter une réponse à cette question : quelle est la nature de l'univers ? (p. 13). On peut se demander dès lors où passe la frontière entre histoire et philosophie ou même théologie. Plus d'un historien estimera sans doute qu'en opposant à la poésie, qui vise à exprimer l'universel, l'histoire, qui s'attache au particulier (p. 9), Aristote a eu des tâches de l'historien une conception moins exaltante certes, mais en définitive plus juste que celle que nous propose Toynbee. En fait, un livre comme celui-ci transcende largement le plan où se meut d'habitude la recherche historique, puisqu'il apporte une interprétation d'ensemble sinon de l'univers, du moins de l'évolution de l'humanité. Personne au demeurant ne s'en plaindra, car cet effort nous vaut un ouvrage singulièrement riche et stimulant. Il appellera le même genre de réserves que *A Study of History*. On y trouvera des généralisations contestables, des oppositions ou des rapprochements parfois aventureux, une tendance à la systématisation. L'évolution telle que la voit l'auteur sert trop bien son propos pour qu'elle corresponde parfaitement à la réalité. Elle peut paraître un peu construite. Mais c'est là la rançon inévitable d'une telle entreprise.

1. Arnold TOYNBEE, *An Historian's Approach to Religion*. Londres, Oxford University Press, 1956, ix-316 p.



## Marcel Simon

Dans la première partie, l'auteur analyse les différentes déviations déjà subies par la vie religieuse de l'humanité au moment où entrent en scène les religions supérieures : culte de la nature, culte de l'homme par « idolisation » de communautés nationales, d'empires universels, de philosophies. Les religions supérieures elles-mêmes — bouddhisme sous ses deux formes et hindouisme post-bouddhique d'une part, religions issues de la Bible et parisme d'autre part — subissent, pour les avoir rencontrées sur leur chemin, le contre-coup de ces déviations, soit qu'elles se laissent détourner de leur mission spirituelle vers des tâches profanes, soit que, recourant pour formuler leur message au vocabulaire philosophique d'une époque déterminée, elles confondent les vérités éternelles et leur expression transitoire, soit encore qu'elles « idolisent » leurs institutions ecclésiastiques. Le résultat est pour elles désastreux. La seconde partie du livre en apporte la démonstration pour ce qui est du christianisme, en faisant le bilan de la religion dans un monde en voie de s'occidentaliser (*a westernizing world*). Le christianisme, pour s'être trop étroitement identifié à la civilisation occidentale, du fait aussi de ses dissensions internes, de son intolérance, de son fanatisme générateur de guerres de religion, a échoué dans le reste du monde et recule, en Occident même, devant une civilisation sécularisée qui, elle, a trouvé accueil au dehors. Mais devant l'idolâtrie contemporaine de la technique et du technicien invincible, un retour aux valeurs religieuses s'impose : car on peut penser « qu'à l'âge atomique, c'est le domaine de l'activité spirituelle et non celui de la physique qui sera celui de la liberté » (p. 285). Le salut est dans un effort pour repenser les grandes religions, pour y opérer le difficile partage entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. Le danger est à la fois dans un obscurantisme qui tenterait d'oublier l'acquis de la science, dans la prétention à l'absolu des formulations doctrinales, dans l'égocentrisme des groupes religieux. En fait, les grandes religions sont complémentaires, car aucune d'elles ne saurait prétendre posséder seule la vérité, ni la posséder tout entière. La tolérance active que préconisait le païen Symmaque s'appelle en langage chrétien la charité.

Ainsi Toynbee reste fidèle à son message fondamental d'un christianisme très ouvert, très libéral, très largement humain. Il a peu de chances de trouver beaucoup d'échos parmi les théologiens. L'on peut trouver, pour s'en tenir au seul christianisme — mais la remarque vaudrait sans doute aussi pour les autres religions — qu'il sacrifie parfois allégrement comme accessoire ce qu'il est difficile, même d'un point de vue strictement historique, de ne pas tenir pour essentiel. Préoccupé de « démythologiser » le christianisme, il semble mettre sur le même plan, comme pouvant être révisés ou abandonnés sans inconvénient, le « mythe » de la naissance virginale et celui de la rédemption par le libre sacrifice du Christ, qui ne sont tout de même pas du même ordre et de la même importance (p. 280). Soucieux de déceler entre les grandes religions des affinités et des convergences,

## Histoire ancienne du Christianisme. Histoire des Religions

il en minimise parfois l'originalité et les caractères spécifiques. Peut-on par exemple, sans les mutiler, faire abstraction de leurs éléments rituels, et est-il licite de ne voir autre chose, dans « le sacrement chrétien du pain et du vin », qu'une survivance des religions naturistes? (p. 20). L'historien, au même titre que le théologien, bien que pour des raisons différentes, fera ici toutes réserves. Du moins, à une époque où certaines écoles théologiques proclament bruyamment qu'en dehors de la révélation biblique il n'y a qu'errements et contrefaçons diaboliques, se réjouira-t-il de voir une conception tout à la fois plus généreuse et plus équitable développée avec autant de conviction et de talent.

M. HESSEN<sup>1</sup> traite en philosophe d'un problème qui est au premier chef philosophique et théologique, mais qui mérite également de retenir l'attention de l'historien des religions : est-il légitime que la foi chrétienne s'exprime en termes de philosophie grecque? Ou au contraire l'édifice doctrinal construit par les Pères et les Conciles, et qui culmine dans la scholastique thomiste, représente-t-il par rapport à la Bible et au christianisme authentique une trahison? On sait les controverses très vives auxquelles la question a donné lieu au cours des années récentes. M. Hessen, au terme d'analyses très nuancées, condamne toute solution radicale. Il est indispensable, estime-t-il, que soit élaborée pour le temps présent une théologie spécifiquement biblique. Mais pour se faire entendre du monde antique, le christianisme n'avait d'autre ressource que de recourir aux catégories de pensée de l'hellénisme. Si les synthèses élaborées dans le passé apparaissent à bien des égards caduques aujourd'hui, un divorce total entre le christianisme et l'hellénisme, par quoi l'auteur entend plus généralement la philosophie, lui paraît dangereux. La théologie chrétienne ne saurait se passer du secours de la philosophie ; sa tâche présente est de « retraduire les concepts issus de la pensée grecque en modes de pensée bibliques » (p. 162).

Je n'ai pas à juger de l'entreprise. Du point de vue de l'histoire, le livre appelle quelques remarques. Il n'est pas douteux que les oppositions, analysées ici une fois de plus, entre pensée biblique et pensée grecque, correspondent à une réalité. Mais ne sont-elles pas çà et là un peu trop schématiques et parfois forcées? Aristote n'est pas toute la pensée grecque et la pensée biblique n'est pas le bloc monolithique qu'on nous laisse entrevoir. Il est assez artificiel de considérer que « l'hellénisation » du christianisme représente un phénomène de la seconde heure, alors que déjà certains livres de la Bible juive en portent la marque. Il serait bon, lorsqu'on oppose Bible et hellénisme, de tenir compte plus largement de la chronologie et des synthèses hellénistiques préalables à l'entrée en scène du christianisme et qui

1. Johannes HESSEN, *Griechische oder biblische Theologie?* Leipzig, Verlag Kochler & Amelang, 1956, 198 p.

### Marcel Simon — Histoire ancienne du Christianisme

dès l'abord l'ont influencé. L'auteur est visiblement embarrassé par le prologue du quatrième Évangile, auquel il ne consacre que quelques lignes et dont il donne une interprétation discutable (p. 153). Et l'on est en droit de s'étonner qu'il n'ait fait de place, à propos de la christologie primitive, ni à *Philipp.* 2, 5-11, ni à *Col.* 1, 15 ss., dont il paraît difficile de contester le caractère « métaphysique », donc, si nous acceptons les catégories que nous propose l'auteur, grec. En fait, dans sa recherche d'une théologie moins soucieuse de définitions précises, moins intellectualiste, l'auteur devrait en bonne logique élaguer le Nouveau Testament même, dans la mesure où celui-ci fait une place à ce que M. Hessen appelle « Forschungstheologie » et s'efforce de définir ce qui lui apparaît comme indéfinissable. A cet égard, son plaidoyer pour une théologie plus « biblique » exprime excellemment un trait de la mentalité religieuse moderne, savoir cette défiance vis-à-vis des affirmations méta-historiques que l'on appelle volontiers, outre-Manche, « reverent agnosticism » et qui correspond à un sens plus aigu du mystère.

Marcel SIMON,

Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Strasbourg.

## Colonisation britannique

---

### Océan Pacifique ET Océan Indien

#### Australie

On lit avec plaisir l'histoire de l'Australie de M. SHAW<sup>1</sup>. S'il n'apporte rien de neuf, il a le mérite de bien caractériser les diverses périodes d'une évolution où les facteurs économiques ont presque toujours dominé. On regrette cependant qu'il ait négligé le rayonnement de la Nouvelle-Galles et de l'Australie dans l'occupation des archipels du Pacifique. Il donne, sur le rôle joué par l'Australie au sein du Commonwealth, sur la défense de « l'Australie blanche », sur la succession des libéraux et des travaillistes, également hostiles au communisme, et sur l'immigration d'Européens non britanniques à l'époque contemporaine, une mise au point objective. L'orientation bibliographique de dix pages, qui clôt ce travail, permettra d'approfondir cette étude.

La jolie petite monographie de M<sup>me</sup> BASSETT sur Mrs. King<sup>2</sup>, femme du premier lieutenant-gouverneur de l'île Norfolk, où le gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, Philip, l'envoya de 1791 à 1796, se lit comme un roman. Il y avait 800 forçats dans l'île. King, après un séjour en Angleterre, regagna l'Australie comme gouverneur de la Nouvelle-Galles de 1800 à 1808. L'ouvrage de M<sup>me</sup> Bassett ne nous apprend rien sur les conflits entre les gouverneurs et les officiers qui se livraient au commerce de l'alcool, ou les colons libres peu favorables à l'affranchissement des forçats. Mais, grâce aux correspondances et aux journaux intimes inédits qu'il utilise, il restitue avec bonheur la vie quotidienne de ces exilés. Les détails

1. A. G. L. SHAW, *The story of Australia*. Londres, Faber & Faber, 1955, in-8°, 308 p., ill.

2. Marnie BASSETT, *The governor's Lady. Mrs. Philip Gidley King*. Oxford University Press, 2<sup>e</sup> éd., 1956, in-8°, xii-132 p., ill.

## Henri Brunschwig

qu'il apporte sur l'armement des bateaux, sur les difficultés et les dangers de la vie à bord, ravivent des images familières. Ce petit ouvrage, respectueux de ses sources, plaît par son authenticité.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la colonisation connaissent le petit recueil de sources de Keith : *Speeches and documents on Colonial Policy*. Le même éditeur publie, sous le même format et dans la même présentation, un volume sur les sources de l'histoire d'Australie. Les textes choisis par M. CLARK<sup>1</sup> sont groupés en six chapitres : la découverte (500-1770), forçats, géoliers et colons (1779-1821), colons, forçats et chercheurs d'or (1821-1856), bourgeois et bushmen (1856-1883), nationalistes et progressistes (1883-1901), optimistes (1901-1919). Chaque période est introduite par une brève notice, accompagnée de bibliographie. Ce petit recueil sans prétention pourrait bien former une des meilleures histoires de l'Australie. Les spécialistes y recourront souvent.

L'Australien type est un homme fruste, débrouillard, taciturne, gros travailleur quand cela est nécessaire, et gros buveur quand cela est possible. Jureur, joueur, dédaigneux de l'épargne bourgeoise, il est toujours prêt à partir à l'aventure. C'est une pierre qui roule, mais il est hospitalier et d'une fidélité à toute épreuve à ses amis. Il ne témoigne à la religion et, d'une façon générale, aux valeurs intellectuelles qu'un respect mitigé. Frondeur à l'égard des autorités, il déteste la police et l'armée.

Après avoir constaté la popularité de ce type national, volontiers invoqué par ses compatriotes, M. Russel WARD<sup>2</sup> a entrepris une étude originale, d'un grand intérêt pour l'historien et pour le sociologue. Il a cherché où et quand ce type s'est formé dans le passé. Cela le conduit à vérifier, en conclusion, la thèse de l'historien américain Turner sur l'influence prédominante, dans les pays neufs, des régions frontières, les plus éloignées de la mer par laquelle arrivaient les immigrants.

L'auteur se réfère aux mémoires et aux journaux, aux chansons populaires et aux statistiques démographiques. Il ressuscite ainsi les divers groupes sociaux qui se sont formés en Australie et critique, chemin faisant, bien des idées généralement reçues.

Jusqu'à la ruée vers l'or de 1851, le trait saillant de la société australienne a été la faiblesse des classes moyennes. L'influence prédominante dans la formation d'une mentalité différente de celle de l'Angleterre a été celle des forçats et des anciens forçats. Ceux-ci ont, plus souvent qu'on a coutume de l'admettre, été d'authentiques criminels. Leur nombre, le fait qu'ils étaient employés comme domestiques dans les familles riches ou par les

1. M. CLARK, *Sources of Australian History*. Londres, Oxford University Press, in-16, XII-622 p.

2. Russel WARD, *The Australian Legend*. Melbourne, Oxford University Press, 1958, in-8°, XII-270 p., ill.

## Colonisation britannique

immigrants aisés, dont, souvent, ils gardaient les enfants, expliquent qu'ils aient marqué les natifs libres. Les immigrants pauvres, d'autre part, Écossais et surtout Irlandais, ont subi l'influence des natifs, qui les aidaient à s'adapter aux conditions locales et dont ils adoptèrent les préjugés plutôt que de leur imposer les leurs. L'expansion au delà de la Cordillère fut le fait de pionniers libres, généralement accompagnés de forçats. Le « Bushman » à la vie aventureuse développa un esprit de corps semblable à celui des forçats. Il s'opposa sans doute au squatter, propriétaire des troupeaux, mais au fond il partageait sa mentalité, son goût du risque, son mépris des autorités et, quand il allait à Sidney, dépenser en un mois ses économies de l'année, il s'imposait, par son geste, son jargon, son attirant et disponible romantisme. Les immigrés et les petits bourgeois l'imitèrent plus qu'ils ne lui imposèrent les conceptions de l'Angleterre victorienne.

Contrairement à ce qu'on croit, l'afflux des chercheurs d'or n'engendra pas une révolution sociale. Au point de vue politique, sans doute, il accéléra l'évolution vers l'autonomie. Mais il ne modifia pas la mystique nationale que les immigrants trouvèrent déjà solidement installée. La forte natalité locale, d'abord, créait des groupes assez compacts pour pouvoir s'imposer aux nouveaux venus. Ces derniers, d'autre part, se disséminèrent d'abord sur les champs aurifères. Là, ils subirent l'influence du natif ou du bushman qui les y avaient précédés et qui les aidèrent à s'adapter à des conditions d'existence très différentes de celles de l'Europe. L'esprit australien l'emporta sur l'esprit bourgeois, dont la plupart des nouveaux venus durent se défaire pour s'adapter.

La preuve en est dans la popularité de ces bandits de la brousse (Bushrangers), qui devinrent parfois de véritables héros nationaux et dont le souvenir est resté aussi vivant dans la tradition populaire que chez nous celui de certains généraux ou francs-tireurs. Dans son chapitre sur les bushrangers, M. Ward fait allusion aux bandits américains à la même époque. Une étude plus étendue et plus approfondie du banditisme dans les provinces peu peuplées, avant le développement des communications rapides, tel qu'on le rencontre aussi en Sicile, dans les Balkans et ailleurs, ne décevrait sûrement pas celui qui la tenterait.

La vie pastorale, sur laquelle se fondait l'économie lainière de l'Australie de la fin du siècle dernier, améliora et acheva de définir ce type national. À l'époque où le nationalisme était roi, il prit une teinte xénophobe et raciste qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

Il apparaît donc que l'idéologie nationale australienne s'est développée, comme celle des États-Unis, à l'intérieur du continent et que les immigrants l'ont adoptée ou subie sans que leur apport européen ait pu s'y imposer.

## Henri Brunschwig

### Nouvelle-Zélande

M. REED<sup>1</sup> est l'auteur d'une histoire populaire de la Nouvelle-Zélande, dont six éditions ont paru sur place. Une septième édition, revue et illustrée, a été publiée en Angleterre en 1955. Histoire anecdotique, pittoresque, qui s'attarde volontiers sur la longue période des rivalités entre Maoris et colons. Bien que l'auteur ne donne pas de références, il résume ce que les explorateurs, les baleiniers, les premiers missionnaires et les premiers colons ont conté. Mais il n'apporte aucun document nouveau. Ce n'est qu'à la page 264 qu'on en arrive à la constitution unitaire de 1876 et l'évolution politique subséquente est expédiée en 57 pages. Le rôle de la Nouvelle-Zélande dans l'Empire britannique, en particulier sous Ward, la politique extérieure depuis 1914 ne sont à peu près pas traités.

La petite histoire de Nouvelle-Zélande de M. Keith SINCLAIR<sup>2</sup>, professeur à l'Université d'Auckland, est plus scientifique, mais non moins agréable à lire. Après un exposé de la mythologie maori, l'auteur a divisé son récit en trois parties bien équilibrées : Maori et colons, 1662 (en réalité 1769 à 1870), de la colonie au dominion, 1870 à 1914, et la Nouvelle-Zélande de 1914 à 1956. Attentif à l'évolution économique, psychologique et morale autant qu'à la politique, il ne néglige pas non plus le pittoresque. En peu de mots, par exemple, il essaye d'évaluer l'importance du commerce du bois et du lin dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Il décrit la dégradation de la population indigène sous l'effet du contact avec l'Occident, puis la lente adaptation des Maori à de nouvelles conditions d'existence; réduits à 42 000 âmes en 1896, ils étaient 56 000 en 1921 et 135 000 en 1955; bien que la moitié d'entre eux soient métissés, ils vivent une vie différente de celle de la population blanche.

Le souci de situer la Nouvelle-Zélande dans le cadre international, une bibliographie sélectionnée et critique, qui oriente rapidement le lecteur vers les meilleurs ouvrages publiés jusqu'en 1956 et vers les thèses manuscrites, trois croquis simples et clairs, l'index alphabétique, font de ce petit aperçu la synthèse à consulter d'abord par tous ceux qui veulent prendre contact avec la Nouvelle-Zélande et l'Océanie. M. Sinclair n'a pas eu connaissance de deux ouvrages parus peu avant son livre et qui ressortissent à la recherche érudite et critique. Fondés l'un et l'autre sur une documentation essentiellement manuscrite et inédite, dotés de bibliographies copieuses, ils sont cependant accessibles au public cultivé, grâce à leur brièveté, à leur illustration et à une impression aérée et attrayante.

1. A. H. REED, *The story of New Zealand*. Londres, Phoenix, 1955, in-8°, 335 p., ill.

2. Keith SINCLAIR, *A history of New Zealand*. Londres, Penguin Books, 1959, in-16, 320 p.



## Colonisation britannique

M. TAPP<sup>1</sup> reprend aux sources l'étude de la période de 1788 à 1841, pendant laquelle la Nouvelle-Zélande fut rattachée à la Nouvelle-Galles du Sud. Il analyse d'abord les premiers contacts entre la colonie australienne et l'archipel, jusque vers 1814. Aventuriers et commerçants, attirés par le lin, y nouèrent avec les Maori des relations qui s'envenimèrent souvent, à cause de la fourberie des marchands ou de la profanation involontaire de tabous locaux. Les gouverneurs encouragèrent modérément les initiatives des commerçants et des baleiniers et n'y furent en général pas incités par Londres. Ce furent les missionnaires qui obligèrent les gouverneurs à une action continue. Marsden introduisit la civilisation occidentale dans l'archipel. Son caractère difficile l'opposa au gouverneur Macquarie comme à ses propres collaborateurs. Lorsqu'il comprit enfin que les missions, contrariées par les abus des commerçants et des baleiniers, ne pourraient poursuivre leur œuvre qu'avec un concours officiel, il se heurta au gouverneur Brisbane, qui, jusqu'en 1830, refusa d'admettre l'archipel dans les territoires de son ressort.

Les missions obtinrent finalement l'envoi d'un résident en 1832. Vingt pages analysent le commerce du lin et les conditions d'exploitation des pêcheries de baleines. Puis l'auteur suit la lente progression de l'intervention officielle, de la Nouvelle-Galles d'abord, puis de l'Angleterre. Ces quelque 110 pages sont neuves et remplacent les études précédentes. L'activité de Busby, entre 1832 et 1839, le rôle, assez mince, joué par les craintes d'intervention française, la confiante collaboration entre le gouverneur de la Nouvelle-Galles, Gipps, et le lieutenant-gouverneur de Nouvelle-Zélande, Hobson, désigné par Londres, les difficultés éprouvées par la Nouvelle-Galles pour régler le problème des concessions de terre à des spéculateurs australiens ou à la Compagnie de Nouvelle-Zélande de Wakefield, après la proclamation de la souveraineté britannique, la décision, enfin, de séparer Nouvelle-Galles du Sud et Nouvelle-Zélande à partir de 1841 sont exposés avec une abondance de précisions qu'on ne trouve dans aucun ouvrage antérieur.

M. John MILLER<sup>2</sup> a écrit un livre qui fait suite au précédent. « *Early Victorian New Zealand* » est l'étude de la tentative de Wakefield pour introduire en Nouvelle-Zélande la civilisation de l'Angleterre victorienne et des conflits qui en résultèrent.

L'ouvrage, fondé sur le dépouillement des archives de la « Compagnie de Nouvelle Zélande », qui acquit des terres et y transporta des émigrants, sur de nombreuses correspondances privées et sur des archives officielles,

1. E. J. TAPP, *Early New Zealand. A dependency of New South Wales 1788-1841*. Melbourne, University Press, 1958, in-8°, xii-192 p., ill.

2. John MILLER, *Early Victorian New Zealand. A study of racial tension and social attitudes 1839-1852*. Londres, Oxford University Press, 1958, in-8°, x-217 p., ill.

## Henri Brunschwig

est neuf. Bien présenté, illustré, soucieux d'éviter tout pédantisme, il mérite d'être apprécié par le grand public autant que par le spécialiste. Il y manque cependant un croquis où seraient indiqués tous les lieux cités par l'auteur et un cadre d'histoire générale qui préciserait les grandes lignes des rapports entre la compagnie et le gouvernement. C'est en ordre dispersé, parfois presque allusivement, qu'on nous rappelle le refus par les Communes de patronner la Compagnie de Nouvelle-Zélande en 1839, la concession d'une charte l'année suivante, la nomination de Hobson, dont le nom apparaît subitement page 60, sans autre explication, le traité de Waitangi, etc.

Sur l'insuffisance du colonel Wakefield, de son neveu, de la plupart des responsables de la Compagnie, sauf peut-être du capitaine Wakefield, cadet du colonel, l'auteur apporte d'accablantes précisions. Il décrit aussi les déceptions des émigrants, trompés par les actionnaires de la Compagnie, les réactions des indigènes, dupés malgré les efforts des missionnaires. Il montre comment le colonel gêna le travail de Spain, commissaire du gouvernement, pour enquêter sur la validité de ses prétendues acquisitions de terres, comment la maladresse des colons, excités par les agents de la compagnie, provoqua la révolte de Rauparaha et la défaite des Anglais sur le Wairu, comment le gouverneur Fitz-Roy, en 1842, eut à lutter contre les colons autant que contre les Maori. Sa diplomatie et son sens de l'équité lui acquirent parmi les Maori des alliés sans lesquels il n'aurait pas, finalement, triomphé du chef du Nord, Hone Heke. Après son rappel, en 1845, Georges Grey, avec plus de moyens et autant d'habileté, réussit à étendre la pacification; il y fut aidé par l'affaiblissement relatif des Maori, qui passèrent de plus de 100 000 en 1840 à quelque 40 000 en 1870, et, plus encore, par la déception des colons et les révoltes contre la Compagnie, des laboureurs, artisans et autres émigrants pauvres qu'elle avait trompés. Tout cela est illustré par de nombreux détails, commenté, précisé, critiqué. Le développement des divers établissements, la genèse de la première constitution politique, l'action persévérante de missionnaires vraiment désintéressés comme Hadfield, la formation d'une société nouvelle, dont les caractères originaux s'affirmaient vers 1850, sont exposés à la lumière d'une documentation nouvelle. Et, d'un bout à l'autre de cette période de 1839 à 1852, le gouvernement apparaît comme l'arbitre entre les colons et les indigènes, assumant un rôle qui, en d'autres régions et en d'autres temps, a souvent caractérisé la colonisation britannique.

M. W. G. McClymont<sup>1</sup> publie une seconde édition, révisée, de son histoire de l'exploration de la Nouvelle-Zélande, parue en 1940. Bon historien et alpiniste passionné, il y raconte la découverte des fies, leur prospection

1. W. G. McClymont, *The exploration of New Zealand*. London University Press, 1959, 2<sup>e</sup> éd., in-8°, xiv-125 p., ill.

## Colonisation britannique

par les premiers colons, l'exploration du Nord, déjà parcouru par les Maori, et celle, méthodique, des montagnes encore inviolées du Sud. Ses brefs chapitres, illustrés de croquis et de photos, intéresseront les étrangers autant que les Néo-Zélandais.

M. W. P. MORRELL<sup>1</sup> a écrit une histoire de la politique anglaise dans le Pacifique. Professeur à l'Université néo-zélandaise d'Otago, l'auteur a le mérite d'étudier les problèmes tels qu'ils se sont posés sur place. Il a, dès lors, nuancé les affirmations de ceux qui les considéraient de Londres. Ainsi, son prédécesseur en cette matière, M. J. M. Ward, dont nous avons analysé la synthèse « *British Policy in the South Pacific*<sup>2</sup> », qualifiait de politique d'intervention minimum la conduite de l'Angleterre jusqu'aux partages de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. M. Morrell ne croit pas, lui, à une attitude préconçue de la part de la Grande-Bretagne, dont le comportement semble avoir été beaucoup plus opportuniste. Il ne pense pas qu'il y ait jamais eu, à proprement parler, une politique anglaise dans le Pacifique.

L'auteur s'est heurté à une énorme masse de documents. Les rapports des missionnaires occuperaient à eux seuls la vie tout entière de l'historien qui voudrait les lire. De nombreux sondages dans les archives font cependant du présent ouvrage plus qu'une compilation. Les notes en font foi, à défaut d'une bibliographie qui recenserait plus commodément l'ensemble des sources et des ouvrages consultés.

M. Morrell a donc dû se limiter, exclure l'Australie et la Nouvelle-Zélande, s'arrêter à la veille de la première guerre mondiale. Un épilogue donne cependant un aperçu du progrès de la pénétration anglaise après 1920, ainsi que de l'organisation de la Nouvelle-Guinée britannique par l'Australie, qui en reçut l'administration en 1902.

Dans les limites qu'il s'est imposées, M. Morrell renouvelle la question. Son histoire, essentiellement politique, met en œuvre suffisamment de documents nouveaux pour surclasser les exposés antérieurs. En particulier, nous trouvons dans ce livre une analyse détaillée de la rivalité franco-britannique au début du XIX<sup>e</sup> siècle et de l'affaire Pritchard, un bon exposé sur l'occupation des Nouvelles-Hébrides, une histoire particulièrement fouillée — l'auteur ayant pu aller se documenter sur place — de tout ce qui concerne les Fidjis. La synthèse sur le recrutement de travailleurs dans le Pacifique et sur les frictions qui en résultèrent entre les puissances est nouvelle aussi. L'intervention européenne aux Samoa, la lutte sourde entre l'armateur hambourgeois Godeffroy et les consuls anglais et américains sont longuement analysées. L'imbroglio de la politique internationale, des intérêts économiques et des luttes tribales est débrouillé avec une admi-

1. W. P. MORRELL, *Britain in the Pacific Island*. Oxford, Clarendon Press, 1960, in-8°, XII-454 p.

2. *Rev. histor.*, juillet-septembre 1955, p. 69-72.

## Henri Brunshwig

nable patience. Nouvelle-Guinée, Micronésie, Polynésie, Mélanésie sont étudiées jusqu'aux partages de la fin du siècle. Le livre de M. Morrell est désormais l'ouvrage de référence indispensable sur l'histoire politique du Pacifique.

### *Monde malais*

Nous manquions de bons ouvrages sur Bornéo. Trois livres récents éclairaient le passé de la zone d'influence britannique de l'île.

C'est un médiéviste, Sir Steven RUNCIMAN<sup>1</sup>, qui a écrit la première synthèse critique sur le sultanat de Sarawak. Invité par le gouvernement de ce territoire à compulser les archives locales, l'auteur put travailler en toute indépendance et il revendique la responsabilité de ses jugements qui n'ont été soumis à aucune pression ou censure officielles.

Après une utile introduction sur le passé de Bornéo, tel que l'ethnographie permet de le restituer, puis sur la pénétration islamique et malaise dans le nord, enfin sur les diverses tentatives d'établissement des métropoles européennes intéressées au commerce avec la Chine et gênées par les pirates qui opéraient dans les Soudans et sur les côtes du sultanat de Brunei, l'auteur retrace avec beaucoup de verve et de détail la biographie de James Brooke qui reçut du sultan de Brunei, en 1841, des droits souverains sur la province de Sarawak. Il en fit un État modèle où les tribus locales, les Malais et les Chinois, connurent, sous son égide, une paix et une prospérité enviables. À sa mort, en 1868, son État, agrandi aux dépens de Brunei, était internationalement reconnu et faisait envie — l'auteur a négligé cet aspect secondaire de son sujet — aux candidats européens à des royautes coloniales, tels que Léopold II. Les chapitres suivants, consacrés aux règnes de Charles Brooke (1868-1917), neveu du précédent, et de son fils, Charles Vyner Brooke (1917-1946), sont plus neufs. L'expérience qu'ont poursuivie le « despote éclairé » Charles, qui s'est opposé à l'exploitation économique de ses États par les grandes compagnies capitalistes, et son fils, qui, avec plus de nonchalance, a suivi la même voie, prend un regain d'intérêt au moment où l'on s'inquiète d'apprécier les actes de l'impérialisme colonial. Les Brooke ont fait évoluer leur État multiracial à un rythme beaucoup plus lent que celui de leur époque. Cette lenteur les a rendus populaires. Encore Vyner, qui se sentait dépassé par les progrès techniques des colonies environnantes, a-t-il par moment brusqué ses sujets, malgré son frère et co-régent, qu'en dépit du testament de Charles il négligeait de consulter. La constitution de 1941, en particulier, aurait pu être mieux comprise et

1. Steven RUNCIMAN, *The white Rajahs. A history of Sarawak from 1841 to 1946*. Cambridge, University Press, 1960, in-8°, xii-320 p., ill.

## Colonisation britannique

évoluer rapidement vers un système plus libéral, si elle n'avait pas été pratiquement imposée.

Le paternalisme des Rajahs blancs leur a cependant indiscutablement gagné l'attachement de leurs sujets. Vyner n'avait pas de fils et n'aimait pas son neveu. Dans quelle mesure fut-il guidé par cette antipathie plutôt que par le sentiment de ses devoirs lorsque, après l'avoir, à plusieurs reprises, reconnu dauphin, il exclut son neveu de sa succession et, finalement, négocia la cession de Sarawak à la Grande-Bretagne en 1946? Il est certain que les Brooke ne pouvaient pas trouver les moyens indispensables à l'outillage technique du territoire. Certain aussi que leurs peuples ne souhaitent pas leur abdication. Mais probable qu'aujourd'hui ils ne la déplorent plus.

Pendant que l'État de Sarawak se développait, la première compagnie à charte de l'Angleterre impérialiste s'attachait à la mise en valeur des territoires au nord-est de Brunei. Liquidée volontairement en 1946, la Compagnie du Nord de Bornéo déposa une masse d'archives à la bibliothèque du Colonial Office. M. TREGONNING<sup>1</sup> les a compulsées et complétées en consultant les minutes des grands rapports, conservées à Jesselton (Bornéo). Tous ces documents, encore incomplètement classés, permettent d'écrire l'histoire événementielle du pays.

L'auteur l'a fait avec un louable scrupule. Il aurait pu dominer son sujet de plus haut, ignorer par exemple les simples projets de colonisation qui n'eurent pas même de commencement d'exécution avant la création de la compagnie des frères Dent, ou les querelles infimes entre les membres d'un club et les constructeurs du chemin de fer, etc. Le plan du livre révèle le même défaut de maturation. Après deux chapitres d'histoire proprement dite sur la genèse de la compagnie à charte et sur son évolution, on passe à une série d'études qui correspondent évidemment à des séries d'archives sur le développement économique, la politique indigène, le travail, la santé, l'éducation, l'esclavage, puis on retrouve deux chapitres d'histoire politique sur les rébellions et l'évolution de 1941 à 1946. Tout cela a passé trop vite du dépôt d'archives à l'imprimerie. Une réflexion prolongée aurait rendu l'œuvre plus attrayante. Telle quelle, elle n'en révèle pas moins une masse de faits souvent ignorés et sera précieuse à celui qu'un ouvrage d'ensemble sur les compagnies à charte tentera certainement un jour.

M. Malcolm MACDONALD<sup>2</sup>, fils de Ramsay Macdonald, a été gouverneur général de Malaisie et de Bornéo de 1946 à 1948, puis commissaire général

1. K. G. TREGONNING, *Under Chartered Company Rule. North Borneo 1881-1946*. Singapore, University of Malaya Press, 1958, in-8°, vii-250 p., ill.

2. Malcolm MACDONALD, *Borneo People*. Londres, Jonathan Cape, 1956, in-8°, 376 p., ill.

## Henri Brunschwig

britannique en Asie du Sud-Est. Ce fut lui qui représenta la Grande-Bretagne lors de la cession au Royaume-Uni du petit État de Sarawak. Dans un livre rayonnant de sympathie et d'intelligence, l'auteur résume l'histoire de cette principauté, détachée du sultanat de Brunei et pacifiée par James Brooke et par ses successeurs.

Leur administration satisfait pleinement les diverses populations qui, des Land Dayaks, des Ibans, des Kayans et des Kenyahs de l'intérieur, aux Mélanésien, aux Chinois et aux Malais de la côte, vivaient selon leurs traditions. Les premiers, chasseurs ou cultivateurs, habitaient encore les « longues maisons » qui groupaient sous un seul toit de nombreuses familles dispersées dans les diverses chambres. Il fut difficile de leur faire renoncer au sport traditionnel de la chasse aux têtes humaines. Les autres se livraient au commerce ou à l'artisanat.

Les Brooke n'avaient pas eu les moyens de faire beaucoup évoluer ces populations, de multiplier les hospices, les écoles, les travaux publics. Il en résulta que ces quelque 600 000 habitants du Sarawak évoluèrent d'une façon particulièrement rapide entre 1946 et 1956. L'auteur suivit les étapes de cette progression au cours des nombreux voyages qu'il effectua dans la province. Il se lia d'amitié avec les chefs qu'il conseilla et protégea. Il nous les montre, chez eux, ou en visite à Singapour ; leur émerveillement et leur stupéfaction, dans les rues, en avion, en ascenseur ou dans un grand magasin sont contés avec humour. L'auteur insiste sur l'opposition qui se manifeste entre les générations, sur les conflits et les cas de conscience soulevés par le heurt des coutumes et des principes chrétiens. On participe au destin de Segura, fille du chef iban Temonggong Koh, à la vie familiale du chef kenyah Tama Weng.

L'ouvrage intéressera les ethnographes autant que les historiens et le grand public autant que les spécialistes. Ces derniers, cependant, regretteront l'absence de bibliographie, d'index et d'une carte.

\* \* \*

Les ouvrages classiques sur l'histoire malaise sont ceux de Swettenham. Cet administrateur se fondait autant sur ses souvenirs que sur les documents ; il était donc utile de reprendre aux sources l'histoire de l'établissement du protectorat britannique.

Le royaume de Malaisie, d'autre part, n'échappe pas au besoin d'une histoire nationale qui caractérise tous les nouveaux États d'Afrique et d'Asie. Sous le patronage de l'Université de Malaisie, une série d'une douzaine de volumes doit retracer l'histoire de cette région depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1957, date de l'accession à l'indépendance.

## Colonisation britannique

Le premier livre paru est celui de M. C. Northcote PARKINSON<sup>1</sup>, qui étudie l'intervention britannique dans la péninsule entre 1867 et 1877. En 1867, les comptoirs anglais Penang, Malacca, Singapour (Straits Settlements) furent transférés du Gouvernement de l'Inde au Colonial Office. Le premier gouverneur, Ord, organisa la nouvelle Colonie de la Couronne sur le modèle classique, négocia l'accord qui permit aux Hollandais de déclarer la guerre au sultan d'Atjeh à Sumatra (1873) et qui aboutira, en échange, à la cession à l'Angleterre en 1879 du comptoir hollandais d'Axim, en Gold Coast. Ord noua enfin des relations amicales avec le Siam et avec les autres États malais.

Ses relations avec les colons anglais de Singapour furent mauvaises, car il respecta les ordres de Londres, qui ne voulait pas d'intervention en dehors des établissements existants.

L'auteur, par la suite, montre comment, sous la pression des intéressés de Singapour, le deuxième gouverneur, Sir Andrew Clarke, outrepassa ses instructions et intervint, en particulier au Perak, dont le sultan, soutenu contre ses rivaux par le gouverneur, accepta la présence d'un résident britannique (traité de Pangkor, 1874). Le Selangor puis le Sungei Ujong suivirent cet exemple et Lord Carnarvon, secrétaire d'État aux Colonies, ratifia. Ce protectorat avant la lettre pouvait assurer la paix le long des côtes et supprimer la piraterie qui gênait le commerce britannique. Il était fragile, car les résidents ne disposaient d'aucune force et leurs avis n'étaient que consultatifs. Il ne coûtait pas cher et supposait que l'étranger respectât cette zone d'influence où les Anglais n'avaient, juridiquement, aucune souveraineté.

Mais le commerce maritime n'était pas seul en jeu. Les grandes compagnies installées à Singapour s'intéressaient aussi aux mines d'étain de l'intérieur. Les fonctionnaires, les militaires et les marins souhaitaient des expéditions victorieuses, dont la gloire assurerait leurs carrières. Si Clarke, avec beaucoup de prudence, avait déjà cédé à leur pression en installant ses résidents, son successeur, Sir William Jervois (1875-1877), négligea la prudence et laissa, en particulier, le moins qualifié de ces résidents, Birch, se mêler des affaires intérieures du Perak. Jervois modifia le traité de Pangkor et remplaça le résident par un commissaire chargé du gouvernement au nom du sultan. Il en résulta l'assassinat de Birch et une révolte qui obligea Jervois à faire appel aux troupes de l'Inde et de Hong-Kong. Lord Carnarvon rappela Jervois et revint au système des résidents.

M. Parkinson reprend l'étude de ces faits et rectifie, dans le détail, la version de Swettenham. Il insiste surtout sur l'influence du milieu anglais

1. C. Northcote PARKINSON, *British intervention in Malaya 1867-1877*. Singapour, University of Malaya Press, 1960, in-8°, xx-384 p., ill.



## Henri Brunschwig

de Singapour; les longues analyses qu'il en donne sont originales et indispensables à l'intelligence des événements. Le soin qu'il apporte aussi au portrait psychologique des principaux acteurs de cette histoire nous introduit, mieux que ne fit Swettenham, au centre du débat. Son ambition est d'écrire l'histoire en se plaçant en Malaisie plutôt qu'à Londres. Sa remarquable introduction — qui aurait aussi bien figuré en conclusion — le montre habile à manier les idées générales et conscient de la nécessité de replacer toute l'histoire locale dans le cadre de l'évolution de l'humanité. Nul doute, par conséquent, que son livre soit désormais le meilleur, l'indispensable ouvrage de base. Mais il ne découragera pas les successeurs, car il ne réalise pas entièrement les intentions de l'auteur. Dans cette histoire, écrite d'un point de vue national, on rencontre surtout des Anglais. Le monde malais est beaucoup moins bien décrit. Et, parmi les Anglais, les fonctionnaires ou les journalistes de Singapour l'emportent. On cherche en vain les bilans de ces compagnies de commerce qui avaient des intérêts dans les mines. Quelques cas de corruption sont révélés, sans doute. Mais le travail de recherche en profondeur, qui permettrait de comprendre ce qu'a été, pour le Malais moyen, dans sa vie quotidienne, la lente pénétration de l'influence britannique, reste à écrire. N'en faisons pas grief à M. Parkinson. Il a tiré le maximum de la documentation anglaise dont il disposait. Une documentation malaise doit exister; ce sont d'abord des monographies qui l'exploiteront, sans doute, ces monographies de détail dont le défaut a évidemment gêné l'auteur.

## Océan Indien

En entreprenant d'écrire l'histoire de l'Océan Indien, M. Auguste TOUSSAINT<sup>1</sup> s'attaquait à une rude tâche. Il y était bien préparé par sa profession d'archiviste à l'île Maurice et par ses travaux antérieurs sur les Mascareignes. Sa bibliographie est au courant des travaux essentiels à très peu d'exceptions près, dont l'omission du livre de M. Harlow : *The founding of the second British Empire*.

La principale difficulté résidait dans la nécessité de recenser tous les faits importants, sans pour autant négliger les thèses et les hypothèses qui s'affrontent sur les rapports entre l'Occident et l'Orient, les hégémonies des grands empires asiatiques et les intermittences de la présence africaine. L'auteur s'en est bien tiré. Il présente les événements en chartiste, avec le scrupule et la critique nécessaires; et il discute les hypothèses qui donnent

1. Auguste TOUSSAINT, *Histoire de l'Océan Indien*. Paris, P. U. F., 1961, in-8°, 286 p. (\* Pays d'outre-mer \*).

## Colonisation britannique

à cette histoire son épaisseur, son mystère et son intérêt, avec une objectivité et une mesure dont on lui sait gré.

Nous ne sommes pas qualifié pour apprécier en spécialiste les premiers chapitres sur le Pount et l'Ophir, sur la mer Érythrée, sur l'intervention des Perses et des Arabes, de l'Inde colonisatrice et des Chinois. On y voit l'Océan Indien, dont seules les façades asiatique et africaine sont connues, parcouru par des représentants de civilisations diverses. Certains paraissent y avoir dominé : les Iraniens aux <sup>v</sup><sup>e</sup> et <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles, les Arabes, inventeurs de la voile triangulaire, ensuite, puis l'Insulinde et l'Inde jusqu'au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, enfin l'Islam. L'auteur aurait peut-être dû tenter de se placer au centre de ces empires, pour donner une idée de l'Océan Indien tel qu'ils l'ont vu et exploité et pour préciser l'importance des routes commerciales, dont le tracé, imposé par les conditions naturelles, n'a sans doute pas beaucoup varié, mais dont la valeur relative et l'utilisation dépendaient de la puissance politique de ceux qui les contrôlaient.

L'empire portugais est bien caractérisé ; l'auteur insiste à juste titre sur le fait que, jusqu'à la conquête du Bengale par les Anglais au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, l'Orient a continué de drainer les métaux précieux de l'Occident ; cette persistante saignée, qui date de l'Antiquité, est, avec l'exportation des noirs d'Afrique, aussi ancienne, l'une des grandes constantes de l'histoire universelle.

Un tournant est marqué dans l'histoire de l'Océan Indien, au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, par l'intervention des Hollandais, qui y introduisirent le principe du monopole commercial et les rivalités entre les diverses compagnies des Indes orientales. La reconquête arabe s'opéra, le long de la côte africaine, pendant « l'interregne » dû au fait que les Occidentaux étaient surtout occupés à se disputer la prépondérance dans l'Océan Atlantique. Un deuxième tournant fut pris au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, par suite de la décadence de l'Asie. M. Tous-saint insiste judicieusement sur « l'heure des Mascareignes » et rejette au second plan le « nababisme duplexien ».

L'étude du commerce d'Inde en Inde à la fin du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle apporte des synthèses utiles sur la prédominance commerciale de la Chine, sur l'intervention des interlopes danois et celle des Américains, sur l'exploration des terres australes et sur l'œuvre des missionnaires.

Les divers aspects, commercial, démographique, technique, de la thalassocratie anglaise sont ensuite clairement exposés. Le chapitre sur le canal de Suez introduit la conclusion sur le monde moderne. Elle constate le réveil de l'Asie, l'opposition, dans l'Océan Indien, entre « le monde du Cancer » et « le monde du Capricorne », le premier dominé par les nationalismes de l'Asie décolonisée, le second par la civilisation occidentale.

L'auteur a le souci de ne pas ennuyer. Telle remarque, un peu surprenante, sur la puissance créatrice exceptionnelle de Lesseps, qui, d'une part, réalisa le canal de Suez et, de l'autre, fit douze enfants à sa femme après

### **Henri Brunshawig — Colonisation britannique**

s'être remarié à soixante-quatre ans, en témoigne. Il a dû souffrir de ne pas pouvoir choisir, dans l'abondante littérature des explorateurs, des commerçants et des missionnaires, les extraits qui auraient illustré son livre, mais en auraient doublé le volume. Tel quel, ce petit manuel un peu sec, mais probe, groupe les données essentielles et rendra grand service aux étudiants.

Henri BRUNSWIG,

Professeur à l'Institut des Hautes-Études d'Outre-Mer.

---

# COMPTES RENDUS CRITIQUES

---

Ulrich KAHRSTEDT. *Die wirtschaftliche Lage Grossgriechenlands in der Kaiserzeit*. Wiesbaden, Fr. Steiner, 1960 ; in-16, viii-193 pages, 1 carte.

Cette savante étude, rédigée par M. Kahrstedt avec sa conscience et son érudition coutumières, a pour objet la situation économique d'une vingtaine de cités de l'Italie méridionale sous l'Empire romain. L'introduction rappelle le jugement si pessimiste de Cicéron sur « la Grande-Grèce actuellement anéantie » et celui de Strabon, qui en dit autant, du moins pour la Lucanie et le Bruttium. Mais le fait est que ce marasme ne persistera pas jusqu'à la fin de l'Empire. Tel est le cas, notamment, à Paestum ; Strabon, il est vrai, parle de sa situation malsaine, due à l'embouchure marécageuse du fleuve voisin ; mais, vers la fin de l'époque impériale, Paul Diacre y verra la seule ville digne d'être nommée ; son histoire, en somme, avait été marquée par une lutte incessante contre les marais et la fièvre ; sa force d'attraction s'était montrée si grande que la plaine environnante était devenue presque déserte. Vélia connaissait un sort assez différent : au voisinage de campagnes médiocrement fertiles, elle vivait surtout de la pêche et gardait une notable activité, sans bénéficier, toutefois, d'appréciables progrès. Rhégion, dépeuplée après la guerre contre Sextus Pompée, avait reçu des matelots comme colons et accompli des progrès sous l'Empire, mais sans redevenir jamais plus grande que la vieille cité grecque ; en revanche, tandis que la ville conservait une population de « petits bourgeois », la production de ses campagnes augmentait et de riches bourgeois y acquéraient d'importants domaines. Tarente avait durement pâti de la deuxième guerre punique ; depuis, son état économique et social s'était fort amélioré : la production rurale — en particulier celle du vinoble et des fleurs — était redevenue abondante, et son importance grandira encore sous l'Empire. En revanche, son port déclinera au profit de Brindes ; son activité économique ne renaitra point, et elle n'aura plus de riche bourgeoisie ; elle restera une ville de *tenuiores*, où la population grecque se sera prolétarisée, comme la population latine, et renfermera, en particulier, nombre de teinturiers, de pêcheurs de moules et de bergers.

En résumé, la vie économique et sociale de la Grande-Grèce entre l'avènement d'Auguste et le règne de Constantin offre une extrême diversité : certaines villes originellement considérables et opulentes deviennent de modestes villages, à proximité de campagnes pleines d'activité ; d'autres restent ce qu'elles étaient : de petites cités, mais dont la campagne est semée de riches villas ; d'autres encore renaissent à la suite d'une longue dépression (il en est ainsi de Paestum et de Tarente). Le déclin de Rhégion avait peu duré ; elle se releva bientôt, et de riches villas couvrirent ses campagnes. Souvent, d'ailleurs, la grande majorité de la

## Comptes rendus critiques

population urbaine resta pauvre. L'auteur critique avec vigueur certaines appréciations des historiens modernes, qui voient dans les *latifundia* et la malaria deux fléaux de la Grande-Grèce impériale : il y eut certainement alors nombre de *latifundia* (notamment à Paestum, à Tarente, à Crotone et, surtout, à Métaponte et à Héraclée) ; mais ce ne fut pas « la règle » ; si plusieurs cités se sont appauvries, elles ont du moins continué à vivre d'une vie normale. Quant au rôle de la malaria, il fut médiocre ; ce n'est pas elle, en tout cas, qui fit dépérir Métaponte et Héraclée : celle-ci se trouvait à deux kilomètres seulement de Lagaria, située au sud et très florissante ; aujourd'hui, la malaria sévit principalement dans la plaine de Thourioi, où abondaient sous l'Empire villages et villas ; cette cité, Rhégion et Locres eurent alors plus d'habitants que jamais ; si Héraclée et Métaponte en comptaient assurément beaucoup moins, il y en avait ailleurs, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins que jadis. Bref, si la Grande-Grèce a souffert d'une profonde dépression entre la guerre hannibalique et le commencement de l'époque impériale, cette région a bénéficié, dans son ensemble, d'un notable relèvement jusqu'à la fin de l'Antiquité (la Lucanie orientale constitue à cet égard une déplorable exception).

Paul CLOCHÉ.

Alexander BERGENGRUEN. *Adel und Grundherrschaft im Merowingereich*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1958 ; 219 pages, 2 cartes. (Vierteljahrsschrift für Sozial-und Wirtschaftsgeschichte, Beiheft 41.)

L'établissement des Francs en Gaule, les étapes et les modalités du phénomène constituent l'un des grands problèmes de l'histoire de l'Europe médiévale. L'intérêt que suscite ce problème, depuis cent ans et plus, n'a jamais faibli. Après qu'au *xix<sup>e</sup>* siècle on eut surtout mis en œuvre les sources historiques et juridiques, de nombreux auteurs, depuis une trentaine d'années, ont notablement approfondi la question en faisant appel aux données archéologiques et toponymiques. Citons, parmi les historiens allemands, E. Gamillscheg, H. Mitteis, F. Petri, F. Steinbach, H. Zeiss ; parmi les belges, J. Dhondt, Ch. Verlinden ; parmi les français, M. Bloch, F. Lot, M. Toussaint, E. Roblin, E. Salin.

Dans une thèse présentée à l'Université de Hambourg, M. Bergengruen a repris le problème d'un point de vue particulier. Il s'est donné pour tâche de retracer l'origine et le développement de la noblesse franque (peut-être vaudrait-il mieux parler d'aristocratie ?) en suivant la formation et l'extension de sa propriété foncière. Dans le temps, son étude est limitée aux *vi<sup>e</sup>* et *vii<sup>e</sup>* siècles, dans l'espace à l'aire correspondant à peu près à la première expansion des Francs, entre Seine et Meuse, zone de colonisation relativement dense. Constatant que souvent les études sur ces questions s'appuient trop exclusivement sur les données d'une seule discipline, l'auteur marque le souci de scruter également toutes les sources disponibles, historiques, archéologiques, toponymiques. L'une des originalités de son livre est d'utiliser largement les vies de saints de l'époque mérovingienne ; tout en montrant ce qu'il faut en rejeter, il s'efforce de reconnaître les éléments valables qu'elles contiennent : ainsi le nom du saint, sa filiation, sa nationalité, ses donations.

L'idée centrale que M. Bergengruen développe à travers tout son livre est la

## Adel und Grundherrschaft im Merowingerreich

suivante : la propriété noble, la seigneurie et, par suite, la noblesse elle-même n'existaient pas chez les Francs au moment de la conquête ; bien plus, cette propriété foncière noble ne s'est pas constituée aussitôt après, mais seulement à partir de la fin du VI<sup>e</sup> et surtout au VII<sup>e</sup> siècle, à l'instigation et à l'imitation de la royauté, à partir du domaine royal. Il commence par poser la question : au moment de la conquête, les Francs apportaient-ils avec eux un mode d'établissement seigneurial, comme on l'a inféré du titre 59, § 5, de la loi salique, excluant les filles de l'héritage de la « terre salique » ? Il rejette cette hypothèse, montrant que rien, ni dans la loi salique, ni dans d'autres textes, ne permet de discerner l'existence de lots privilégiés, différents des lots attribués aux simples hommes libres et pouvant être le noyau d'un complexe foncier avec tenanciers dépendants, à la manière gallo-romaine. Seconde question : des nobles francs — à supposer qu'il y en ait eu — se sont-ils substitué, au moment de la conquête, à des grands propriétaires gallo-romains dans leurs domaines ? Y eut-il continuité entre la grande propriété gallo-romaine et celle des seigneurs francs ? Là encore, M. Bergengruen répond par la négative, les différences entre les deux institutions étant trop grandes pour accepter ce point de vue. Il illustre sa démonstration par l'étude de deux familles de nobles francs possessionnées dans la région de Meaux à la fin du VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle, celles de Chagneric et d'Audoïn, qu'il est en mesure de suivre à travers plusieurs générations grâce à des testaments et des indications diverses insérées dans des vies de saints. Il montre que, si leurs propriétés englobent de nombreux habitats gallo-romains, il n'y a pas succession entre eux, ni identité dans leur organisation. L'important est de constater, pour Chagneric en particulier, que ses possessions font partie du *fiscus* de Nanteuil : la seigneurie de Chagneric résulte donc de l'attribution à cette famille des terres et des fonctions administratives que la royauté tenait entre ses mains au VI<sup>e</sup> siècle.

Et c'est ce schéma que M. Bergengruen retrouve dans d'autres cas : la seigneurie franque s'est formée toujours à partir des *fisci* et des *villae* royales, depuis la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Il met en évidence cette filiation par deux cartes superposables, l'une représentant le domaine royal mérovingien, l'autre les propriétés de l'aristocratie franque au VII<sup>e</sup> et au VIII<sup>e</sup> siècle. Le parallélisme est frappant surtout pour la région parisienne, le Valois, l'Artois et la haute Meuse. Là où il fait défaut, par exemple pour les possessions des Pippinides dans l'Ardenne, il s'agit d'une colonisation tardive, entreprise, d'ailleurs, à l'imitation de celle de la royauté, par les grandes familles franques. Mais, si la propriété noble franque s'est constituée uniquement par démembrement et concession des *fisci* royaux, il en résulte qu'au début, c'est-à-dire à la fin du V<sup>e</sup> et dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, il n'existait pas d'autre seigneurie franque que celle du roi. Et le domaine royal n'est autre que le *fiscus* impérial romain confisqué lors de la conquête. Au moyen de plusieurs exemples, l'auteur montre la continuité étroite de l'un à l'autre du moins au point de vue territorial ; par contre, la continuité est moins rigoureuse au point de vue institutionnel, l'administration des *fisci* mérovingiens apparaissant beaucoup moins centralisée que celle du domaine romain.

M. Bergengruen cherche à étayer cette thèse sur les données de l'archéologie et de la toponymie. Les premières, à vrai dire, lui sont d'un faible secours. On ne saurait voir dans les cimetières par rangées (*Reihengräber*) un usage de l'aristocratie franque, puisqu'on les rencontre dans le nord de la France dès le début

## Comptes rendus critiques

du <sup>vi</sup> et jusqu'au <sup>viii</sup> siècle ; d'ailleurs, il est connu que les grands se faisaient inhumer, à l'époque mérovingienne, soit dans leurs *villae*, soit dans les églises qu'ils avaient fondées. Mais les tombes alignées ne peuvent pas non plus passer pour une coutume propre à l'ensemble des Francs libres, puisqu'elles se trouvent exclusivement dans les régions conquises par eux, non dans leur habitat primitif, en Belgique. Il s'agirait donc, selon l'auteur, d'un usage particulier aux guerriers francs conquérants de la Gaule, du moins en Neustrie ; par contre, en Austrasie, où les cimetières par rangées ne datent pour la plupart que du <sup>vii</sup> siècle, on serait en présence de sépultures de Francs colonisateurs, formant la suite des nobles : on ne peut se défendre de trouver quelque peu boiteuse cette explication dualiste.

Les données de la toponymie sont, par contre, plus favorables. M. Bergengruen, scrutant les noms de lieux formés d'un nom de personne germanique avec les suffixes *-ville* ou *-court*, constate qu'ils n'apparaissent qu'à la fin du <sup>vi</sup> siècle ; en pays germanique, il en est de même des noms en *-weiler* et *-heim*. Ces noms, soit qu'ils se substituent à un nom gallo-romain, soit qu'ils s'appliquent à un établissement nouveau, sont le témoignage, selon lui, d'une institution nouvelle : la seigneurie franque. Enfin, la naissance tardive de celle-ci apporte une explication ingénieuse à une particularité très controversée de la loi des Francs Chamaves. D'après cette loi, l'*homo Francus* bénéficie d'un *werfeld* triple de l'*homo ingenuus*, distinction inconnue de la loi salique. Mais la loi des Chamaves, rédigée au <sup>ix</sup> siècle, n'est certainement pas antérieure au <sup>vii</sup>. Dès lors, l'auteur identifie l'*homo Francus* avec le noble franc, qui à cette époque s'est détaché de la masse des hommes libres par ses privilèges, ce qui n'était pas encore le cas un siècle plus tôt, lors de la rédaction de la loi salique.

L'exposé de M. Bergengruen séduit par la vigueur de la démonstration, la solidité de l'érudition et aussi par une objectivité, une absence de parti pris national remarquables : ainsi l'auteur insiste sur l'origine romaine du comté et du duché mérovingiens et il montre — après d'autres, mais avec force — qu'on ne saurait voir dans un nom de lieu germanique une preuve de peuplement germanique. Sa thèse de l'origine de la noblesse franque est convaincante, même lorsqu'on se rappelle combien fragiles et incertaines sont les données sur lesquelles elle s'appuie. Nul doute que ce livre se classe parmi les grandes études consacrées aux problèmes de l'établissement des Francs en Gaule.

Ph. DOLLINGER.

Paul Leonhard GANZ. *Die Miniaturen der Basler Universitätsmatrikel*. Herausgegeben im Auftrag der Universität Basel zur Feier ihres fünfhundertjährigen Bestehens. Basel-Stuttgart, Benno Schwabe & Co Verlag, 1960 ; in-4°, 260 pages, dont 40 planches groupant 112 figures, VII planches en couleur.

Entre autres publications consacrées à l'Université de Bâle à l'occasion de son cinquième centenaire, c'est une excellente idée d'avoir étudié les miniatures des registres d'immatriculation. Il en résulte un beau volume, très soigné et abondamment illustré, sur un sujet très particulier, mais qui touche à plusieurs autres



## Die Miniaturen der Basler Univerititätsmatrikel

domaines tous intéressants. Ces miniatures avaient déjà été étudiées, mais sommairement, par K. Escher dans un ouvrage général sur les miniatures appartenant à la ville de Bâle (*Die Miniaturen in den Basler Bibliotheken, Museen und Archiven*, Basel, 1917). La peinture ancienne de Bâle, les vitraux ni les incunables n'ont pas encore fait non plus l'objet de l'étude d'ensemble qu'ils méritent. Les miniatures des registres d'immatriculation de l'Université pourront maintenant servir de base à ce travail, car elles constituent, du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, une série continue d'une valeur exceptionnelle en raison de la certitude des données. Elles représentent, selon les expressions de l'auteur, une coupe fidèle dans l'art de Bâle, une collection de « cartes de visite » de plus de soixante artistes. Elles permettent d'identifier un grand nombre de peintres jusqu'ici inconnus et, par suite, de retrouver leurs œuvres. Il est intéressant de replacer les œuvres étudiées ici, d'un caractère particulier, dans l'ensemble de la production contemporaine, notamment des miniatures d'Augsbourg et de Munich, mieux connues. Trop modestement, l'auteur s'excuse de n'avoir pu pousser aussi profondément qu'il l'aurait voulu ce travail de comparaison. Mais il l'a rendu possible par sa publication, où sont reproduites la plupart des miniatures. La qualité principale de cet ouvrage, qu'on peut croire exhaustif, est la précision des renseignements qu'il fournit.

Les deux premiers chapitres rappellent brièvement l'histoire de l'Université, qu'étudie plus longuement un autre ouvrage paru à la même occasion<sup>1</sup>. Les trois autres étudient dans leur ensemble les miniatures et les miniaturistes de l'Université, en rapport avec l'histoire de la peinture à Bâle. Mais la partie la plus considérable, par ses dimensions et par son intérêt, est le Catalogue (p. 75 à 212), dont la minutie et la densité sont remarquables, en dépit des redites inévitables dans ce genre de publications.

De la fondation de l'Université, en 1460, à 1818, il y a quatre registres, mais le dernier n'est pas illustré. Le plus ancien est le plus intéressant. Il semble avoir eu pour modèle celui de l'Université d'Erfurt, fondée en 1392. La première miniature représente la cérémonie de fondation de l'Université, dans la cathédrale. Les autres se situent, en général, au commencement de la période d'administration d'un recteur : elles comportent essentiellement des armoiries et des figures allégoriques. Le décor des marges et de l'encadrement varie peu. Les formes de la Renaissance n'apparaissent que tardivement, vers 1520. A partir de 1568, ce sont les portraits, en médaillon ou en pied, dont on comprend aisément le très grand intérêt.

La numérotation du catalogue suit naturellement l'ordre chronologique et renvoie aux folios du registre. Mais elle distingue trois catégories d'images : M, désigne les miniatures ou peintures à la détrempe, et plus tard à l'huile ; Z, les dessins et, en général, tous les décors plus modestes ; G, les gravures au burin ou à l'eau-forte, le papier étant collé sur le parchemin. Chaque notice comporte un bref résumé de la vie du recteur, la description de l'écusson, l'indication précise de la technique, des couleurs, etc., enfin une description minutieuse de l'image et un commentaire détaillé.

Complétant heureusement la publication du texte (par H. G. Wackernagel,

1. Edgar Bonjour, *Die Universität Basel von den Anfängen bis zur Gegenwart, 1460-1900*. Basel, 1960.

## Comptes rendus critiques

*Die Matrikel der Universität Basel*, Bd I : 1460-1529, Basel, 1951 ; Bd II : 1532-1600, Basel, 1956 ; le troisième volume a paru en 1960), l'étude des miniatures des registres d'immatriculation de l'Université de Bâle rendra service aux historiens, comme aux historiens de l'art.

Georges GAILLARD.

**Bernhard MILT. Vadian als Arzt..., im Auftrag der Stätte für Vadianforschung in St. Gallen**, herausgegeben von Conradin BONORAND. St. Gallen, Fehr'sche Buchhandlung, 1959 ; in-8°, x-148 pages. (*Vadian-Studien, Untersuchungen und Texte*, im Namen des Historischen Vereins des Kantons St. Gallen, herausgegeben von Werner NÄF, 6.)

Parmi les multiples activités de Vadian, humaniste, chroniqueur, géographe, homme d'État, prosélyte de la Réforme, il en est une que ses biographes ont à peu près négligée : l'exercice de l'art médical. Le livre que voici comble donc une lacune. Issu de bonne bourgeoisie, Joachim von Watt, dit Vadianus, est né à Saint-Gall en 1484. Il se rendit à l'Université de Vienne, où, en 1508, il obtint le grade de maître ès arts. En attendant de fixer son choix sur une carrière, il procura une édition (Vienne, 1510) d'un poème de l'époque carolingienne sur les plantes médicinales, le *Hortulus* de Walafrid Strabo. En 1512, il se fit immatriculer à la Faculté de Médecine de Vienne. Humaniste il était et humaniste il resta, mais il voyait dans l'exercice de l'art de guérir un moyen de s'affranchir des soucis d'ordre matériel. En outre, il était porté vers l'étude de la médecine par son goût pour l'histoire naturelle, alors l'apanage exclusif des médecins. Sa scolarité médicale prit fin en 1517. Il soutint deux thèses pour le baccalauréat, faisant, dans la première, figure d'homéopathe avant la lettre. La licence lui fut accordée, par faveur spéciale, sans examen et, le 15 novembre, il reçut l'anneau et le sceau, insignes du doctorat. Pendant ses cinq années d'études médicales, Hippocrate et Galien, Rhazès et Avicenne n'avaient pas absorbé tout son temps. Il s'était montré brillant orateur et versificateur infatigable, ce qui, en 1514, lui avait valu de la part de l'empereur le titre de poète lauréat. Il avait occupé à la Faculté des Arts la chaire de poésie et revêtu, pendant un semestre, la dignité rectorale. Après sa promotion, Vadian demeura encore un an à Vienne, s'occupant de travaux littéraires. Il ne se livra point à la pratique et, s'il se fit agréger à la Faculté de Médecine, ce fut uniquement pour y professer un cours, moins médical que philologique, sur le poème *De medicina* de Quintus Serenus Sammonicus, qui fut tué, dit-on, sur l'ordre de Caracalla.

En septembre 1518, tournant décisif de sa vie. Le Grand Conseil de Saint-Gall lui fait savoir qu'il lui accorde, pour une période de trois ans, une pension annuelle de 50 florins, ainsi que l'exemption d'impôts, du service de garde et de toutes autres corvées, sans d'ailleurs préciser ce qui lui est demandé en échange. Au printemps suivant seulement, il entend qu'on voudra faire de lui le médecin de la ville. Vadian, qui était déjà médecin du « Seelhaus », hospice pour étrangers situé dans un faubourg, accepte cet emploi, qu'il conservera jusqu'à sa mort, en 1551. A peine était-il entré en charge qu'une occasion dramatique s'offrit d'éprouver ses capacités. La peste éclata à Saint-Gall, y faisant environ 1 700 victimes,

## Le livre de comptes de Giovanni Piccamiglio

soit le tiers de la population. Cela n'empêcha pas Vadian de quitter la ville infectée, occupé qu'il était des préparatifs de son mariage avec Martha Grebel, jeune patricienne de Zurich. Il se contenta de rédiger, à l'intention de ses concitoyens, un traité sur les causes, la préservation et la cure de la peste. Cet opuscule, dont Milt donne (p. 84 et suiv.) une analyse détaillée, fut imprimé à Bâle par Adam Petri, mais, par malchance, ne parvint à son adresse qu'après que le danger fût passé. L'absence du médecin en temps d'épidémie a été stigmatisée en 1520 dans une lettre à François Sforza, duc de Milan, signée de Martin Stainpeiss, qui fut à Vienne l'un des maîtres de Vadian. D'habitude, elle rencontrait plus d'indulgence, mais elle n'en fut pas moins reprochée à Vadian. Celui-ci, hâtons-nous de le dire, lors des épidémies qui affligeront Saint-Gall en 1530, 1541 et 1549, restera fidèle au poste et, tout en prenant soin de mettre les siens à l'abri, organisera l'exode de ceux qui fuyaient le fléau.

La lutte contre les épidémies, peste bubonique, suette anglaise, sans doute aussi grippe, contre d'autres affections contagieuses, lèpre, alors en pleine régression, et syphilis, donne lieu à des digressions qui dépassent la personnalité de Vadian et parfois son époque, mais qui ne laisseront pas indifférent quiconque s'intéresse à l'histoire de la médecine. Il en est de même des aperçus ouverts par l'auteur ou son éditeur sur la police sanitaire, sur les hôpitaux, sur les eaux minérales, sur les médecins qui se sont succédé à Saint-Gall depuis le temps de l'abbé Otmar, c'est-à-dire depuis le <sup>viii</sup> siècle. L'avant-dernier chapitre illustre par des exemples judicieusement choisis la pratique professionnelle de Vadian. Il est principalement basé sur sa correspondance conservée à Saint-Gall, dans la bibliothèque qui porte son nom et dont ses propres livres ont formé le fonds initial. Pour finir, des notes biographiques concernant les médecins dont la destinée s'est croisée avec celle de Vadian. Le plus célèbre est Paracelse.

Ernest WICKERSHEIMER.

Jacques HEERS. *Le livre de comptes de Giovanni Piccamiglio, homme d'affaires génois, 1456-1459.* Paris, S. E. V. P. E. N., 1959; 375 pages.

Giovanni Piccamiglio n'était pas un des plus grands marchands de Gênes au milieu du <sup>xv</sup> siècle, encore que, dès le <sup>xiii</sup>, sa famille y fût illustre. Celle-ci avait plutôt diminué d'importance depuis lors : vers 1456, contre 105 Doria et 140 Spinola, on ne comptait dans la ville de saint Georges qu'une dizaine de Piccamiglio. Giovanni ne brassait pas de très grandes affaires et il s'intéressait assez peu aux opérations proprement commerciales. Bourgeois aisé, il possédait une résidence en banlieue et plusieurs maisons dans la ville : il habitait l'une d'entre elles et louait les autres. Outre sa femme, trois filles et deux garçons, il abritait sous son toit trois esclaves, deux nourrices et un commis. Bien qu'il fût l'un des « protecteurs » de la *casa di San Giorgio*, Giovanni Piccamiglio, que nous ne voyons intégré entre 1456 et 1459 dans aucune société bancaire, n'était donc pas dans sa ville un homme de premier plan.

Cependant la publication du compte qu'il a rédigé entre le 31 janvier 1456 et le 27 juillet 1459 rendra de grands services à la science historique, d'abord parce qu'il est le premier registre de marchands génois du <sup>xv</sup> siècle qui ait été imprimé

## Comptes rendus critiques

jusqu'à ce jour, ensuite parce que de nombreux renseignements peuvent être tirés de sa lecture. Sur l'utilisation de la comptabilité à partie double, sur les changes, les prêts à intérêt, l'achat et la vente des titres d'emprunts publics, etc., le livre de comptes de Giovanni Piccamiglio apporte quantité d'informations et de confirmations utiles. Dans les cinquante pages de présentation qu'il a rédigées avant de retranscrire le texte même du registre, M. Heers a fort bien dégagé les caractéristiques de celui-ci et donné les indications indispensables à une lecture correcte du document. Il faut féliciter l'auteur de la publication de l'aisance avec laquelle il a su résoudre certaines difficultés qui se présentaient à lui et individualiser, par exemple, les trois catégories de monnaies de compte alors utilisées à Gênes (livres de bonne monnaie, livres de monnaie courante, livres *di paghe*), s'astreignant, naturellement, dans ses calculs aux conversions nécessaires. Car Giovanni Piccamiglio, probablement parce qu'il était son seul maître et n'était pas associé à d'autres marchands, négligeait parfois de tenir ses comptes dans une même unité monétaire. Toutes les précisions techniques que M. Heers a apportées sur les monnaies, les poids et les mesures en usage à Gênes au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle forment un répertoire précieux auquel devront se reporter tous les historiens qui s'intéressent à l'économie italienne de ce temps.

Sur l'activité de Giovanni Piccamiglio, que savons-nous à la lumière de cet unique registre? Essentiellement qu'il négligeait le commerce, mais s'adonnait au « jeu de l'argent » : il investissait son argent dans des « commandes » *ad quartam partem lucri*, dans les assurances maritimes assez souvent conclues sans notaires ni courtiers, dans les changes, dans les prêts à intérêt fréquemment camouflés derrière des changes et des rechanges, dans les titres de la dette publique qu'il achetait et revendait au bon moment. M. Heers insiste avec raison sur le fait que ce marchand génois n'était nullement spécialisé. En juillet 1459, Giovanni Piccamiglio avait 1 940 livres de bonne monnaie placées dans des « commandes ». D'autre part, durant les trois ans et demi couverts par le registre, nous voyons qu'il a placé 6 607 livres (de bonne monnaie) dans trente-neuf contrats d'assurances maritimes, une bonne partie d'entre eux s'appliquant à des navires qui ne touchèrent pas Gênes. Surtout il expédia dans cette ville, soit pour lui-même, soit pour le compte de son frère Tommaso, pour 81 690 livres (de bonne monnaie) de lettres de change et il en reçut pour 78 020. Les rechanges étaient généralement favorables à Giovanni, car la monnaie génoise était toujours cotée plus bas à Bruges ou à Londres qu'à Gênes et les bénéfices du marchand, modestes à chaque opération, mais intéressants par leur répétition, provenaient — c'est là un phénomène maintenant bien connu et étudié — de la différence des cours entre l'aller et le retour. Mais, pendant ces trois ans et demi, Giovanni Piccamiglio n'a déboursé et reçu que de faibles quantités d'espèces sonnantes. Les virements tiennent dans sa comptabilité beaucoup plus de place que les encaissements et les débours réels. Alors que les opérations de change portent sur un total de 160 000 livres (de bonne monnaie), les comptes *capsia* (ou de trésorerie) n'accusent que 15 100 livres de débours et 13 200 livres d'encaissements en numéraire. Que toutes ces constatations ne soient pas absolument neuves pour le médiéviste contemporain, la chose est certaine. Il reste que ce livre de comptes de Giovanni Piccamiglio sera désormais une base commode et un manuel utile pour la connaissance des hommes d'affaires italiens du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle et de leurs techniques.

Jean DELUMEAU.

## Centre national de la Recherche scientifique

Centre national de la Recherche scientifique. Colloques internationaux. Sciences humaines. Nicolas Poussin. Paris, 19-21 septembre 1958. Ouvrage publié sous la direction d'André CHASTEL. Paris, Éditions du C. N. R. S., 1960 ; 2 vol. in-4°, xxvi-340 et 318 pages, 374 figures groupées sur planches hors texte.

Les trois livres qui restent fondamentaux pour l'étude de Poussin ont été publiés en 1914, deux d'entre eux à Munich par des Allemands, Otto Grautoff et Walter Friedlaender, le troisième à Paris par un Français, Émile Magne. Celui-ci déclare lui-même qu'il a voulu, restant dans son domaine, faire œuvre d'historien plutôt que de critique d'art et présenter une biographie de Poussin, exacte, complète, dégagée de la légende (*Nicolas Poussin, Premier Peintre du Roi. Documents inédits, suivi d'un catalogue raisonné*, 1914 ; nouvelle édition, sans le catalogue, 1928). L'étude de Grautoff et le catalogue qu'il a donné ont fait autorité jusqu'à aujourd'hui. Friedlaender, comme le dit son titre (*Nicolas Poussin, Die Entwicklung seiner Kunst*), s'intéresse surtout à l'évolution du style de l'artiste. Auparavant se détachait le petit livre très suggestif de Paul Desjardins (1903). Depuis sont à retenir de nombreux articles de Paul Jamot ; les plus importants ont été réunis sous le titre *Connaissance de Poussin* (1948) par sa nièce, M<sup>lle</sup> Thérèse Bertin-Mouroit, animatrice du *Bulletin de la Société Poussin*, dont trois volumes seulement ont paru, de 1947 à 1950. Mais les recherches les plus considérables sur Poussin ont toujours été l'œuvre de savants étrangers : en Allemagne et aux États-Unis, après Friedlaender, Werner Weisbach, Erwin Panofsky ; en U. R. S. S., Michel Alpatof, et surtout en Angleterre, Sir Anthony Blunt, qui est l'auteur des travaux les plus décisifs et achève actuellement le catalogue des dessins de l'artiste, commencé en 1939 avec Walter Friedlaender. La dispersion à travers le monde des œuvres de Poussin, dont le plus grand nombre se trouve en Grande-Bretagne, explique peut-être partiellement l'intérêt de l'étranger pour le plus grand peintre français. Mais on peut aussi en voir la cause dans l'orientation suivie par l'histoire de l'art à la suite de Dvorak et de Wölfflin et dans la tendance de l'« école iconographique », que favorisait l'Institut Warburg, fondé par Fritz Saxl à Hambourg en 1912 et transféré à Londres en 1937 : la peinture de Poussin, nourrie de pensée, appelait tout particulièrement des recherches iconologiques.

L'année 1960 voit le couronnement de ces efforts avec l'exposition Poussin au Louvre, qui groupe tout l'essentiel de son œuvre et constitue véritablement son « Triomphe ». Le *Catalogue*, établi par Sir Anthony Blunt, devient un instrument de travail de premier ordre. La *Biographie*, rédigée par M. Charles Sterling et publiée dans le même volume que le Catalogue, est un modèle d'objectivité scientifique : bien différente des habituelles « vies de peintres », qui sacrifient trop souvent aux plus mauvaises formes de la littérature, elle indique, année par année, parfois même mois par mois, « les événements marquants, certaines pensées exprimées dans les lettres et les œuvres de Poussin, en précisant pour chaque affirmation sa preuve documentaire ».

Cette réalisation magnifique n'aurait pas été possible sans un très long travail préliminaire et, notamment, sans le colloque qui s'est tenu à Paris en septembre

## Comptes rendus critiques

1958. Une coïncidence heureuse fait que les *Actes* de ce colloque ont été publiés à la veille même de l'exposition : luxueusement édités, illustrés de belles et utiles reproductions dont beaucoup sont inédites, ils ont été établis par M. Jacques Thuillier, sous la direction de M. André Chastel. Celui-ci, dans la préface, rappelle les conditions du « micro-congrès » qui a rassemblé tous les poussinistes à l'Institut d'Art et d'Archéologie de l'Université de Paris. « Les congrès sont à la mode, mais l'expérience prouve qu'ils n'ont jamais un thème assez étroit et assez précis. » Pour ces entretiens de spécialistes, Poussin présentait un thème particulièrement approprié : centrés autour de ce grand artiste, les plus difficiles problèmes d'histoire, d'attribution et d'interprétation ; plus encore que l'étude de son œuvre, la recherche des sources littéraires et artistiques de son inspiration et de sa culture. « Que savons-nous des idées de Poussin, de sa manière de penser, de ses lectures préférées, de sa philosophie, de sa religion ? », demande A. Blunt dans l'Introduction de ces *Actes*. Ses relations avec les milieux romains, l'inspiration qu'il a pu trouver dans la pensée stoïcienne, l'influence des libertins qu'il a connus à Paris et à Rome, l'explication des allégories que représentent ses peintures, surtout dans les dernières années, telles sont quelques-unes des questions sur lesquelles on lira ici des pages très nouvelles et très suggestives.

Les communications présentées en 1958 ont été regroupées pour la publication. En effet, plutôt que de reproduire exactement la physionomie du colloque, il était plus intéressant d'adopter un ordre méthodique : I. *Les milieux parisien et romain* ; II. *Sources et thèmes* ; III. *Problèmes de style* ; IV. *Rayonnement de Poussin*. L'essentiel des discussions a été résumé à la fin de chaque texte et le lecteur pourra constater la richesse des nuances qu'elles ont parfois ajoutées à la pensée des auteurs.

Le tome I contient les études ; le tome II, les documents : *Archives. Textes. Tableaux*. Ainsi a pu être allégée la publication des études et développée celle des documents. C'est un travail qui s'est ajouté à celui du colloque, suggéré par lui. Il faut en détacher la très importante contribution de M. Jacques Thuillier : *Pour un « Corpus Pussinianum »* (p. 49 à 238), rassemblant les renseignements jusqu'ici souvent perdus dans les écrits du XVII<sup>e</sup> siècle : « Passages dispersés dans de vastes ouvrages, pages isolées dans des livres rarissimes, manuscrits demeurés inédits, ces fragments sont à l'ordinaire recopiés des premiers auteurs qui les ont cités, plus ou moins tronqués et privés de leur contexte. » Ils sont reproduits ici de la manière la plus scrupuleuse. M. Charles Sterling (*Exposition Nicolas Poussin*, p. 200) déclare : « ... des témoignages négligés ou inédits abondent dans cette « somme » dressée et commentée avec un soin des plus intelligents et notre *Biographie*, de même que le *Catalogue* d'Anthony Blunt, y ont puisé plus d'une fois. » Les documents d'ensemble sur Poussin étaient depuis longtemps d'un accès relativement aisé : la *Correspondance* ; la *Vie* écrite par Bellori ; l'*Entretien* consacré à l'artiste par Félibien ; et même la *Vie* composée par Passeri ou les récits de Sandrart. Le *Corpus* de Jacques Thuillier permet de les compléter très utilement et devient « indispensable à tous les poussinistes ». Présenté comme très provisoire, il constitue la partie la plus durable de cette publication. On souhaite que dès maintenant, peut-être enrichi de quelques textes qui n'ont pu trouver place ici, il soit réédité séparément.

Georges GAILLARD.



## The eighteenth Century Revolution in Spain

Richard HERR. *The eighteenth Century Revolution in Spain*. Princeton University Press, 1958 ; in-8°, xii-484 pages.

La « révolution du XVIII<sup>e</sup> siècle en Espagne » ? Et d'abord, a-t-elle existé ? Dans quel ordre de faits ? Économiques, sociaux, idéologiques ? Les trois sans doute, dans une certaine mesure, car ces transformations sont inséparables. Mais si aucune d'elle n'est décisive, peut-on parler de « révolution » ?

Ainsi posé, le problème était bien trop vaste pour que l'œuvre de M. Herr pût le résoudre parfaitement. À l'origine, ce devait être une étude idéologique. La publication de « l'Espagne éclairée » de J. Sarrailh, en rendant certains développements projetés inutiles ou caducs, incita l'auteur, nous dit-il lui-même, à tenter une synthèse plus générale et plus condensée.

Dans le domaine économique et social, elle est déjà fort intéressante par sa conception claire, sa bibliographie poussée, son maniement intelligent des grandes données statistiques de la fin du siècle. Des cartes d'une rare netteté, sur la distribution de la population, de la propriété, de l'exploitation, des industries, des échanges, sont discutables dans leur détail, mais seront utiles. Les résultats des études conjoncturelles de Hamilton sont assimilés et solidement intégrés au texte. Le défaut est que l'état de nos connaissances permet encore très mal, pour l'ensemble de l'Espagne, de rattacher à ces aperçus conjoncturels les changements de structure ; les tableaux statistiques de la fin du siècle n'ont pas leur équivalent au point de départ et ceux de la Ensenada, vers 1750, n'ont pas encore été publiés de façon utilisable. Au surplus, tous ces documents n'ont jamais été sérieusement critiqués. Autrement dit, cette partie de l'ouvrage de M. Herr est une excellente mise au point des sources généralement acceptées et des travaux récents les plus accessibles. Elle peut servir de manuel provisoire, plus moderne que Desdevizes ou Altamira. Elle n'offre presque aucun apport personnel.

Il n'en est pas de même de la partie idéologique. Je ne suis guère d'accord, malgré les traditions invoquées, avec une terminologie qui, en tête de deux chapitres, appelle « jansénistes » certains courants libéraux. Cela peut dérouter dangereusement. Mais la pénétration des « lumières » est bien étudiée, relie bien la première partie du siècle à ce que nous a appris sur la seconde le livre de J. Sarrailh. Une fois de plus, malgré tout, je pense que les idées de « francisation », ou « d'action des Bourbons », devraient toujours être soigneusement critiquées. L'évolution est beaucoup plus spontanée qu'on ne dit souvent. M. Herr le sait. Mais il ne dispose pas assez d'inédits, de textes peu connus, de thèmes développés en série pour bien décrire la véritable origine de la plupart des courants nouveaux.

La seconde partie du livre — après « l'enlightenment », la « révolution » — apporte beaucoup plus de documents de première main, en particulier sur les essais de propagande révolutionnaire venus de France, sur lesquels Miss Hyslop a fourni à M. Herr un matériel très neuf. L'influence négative de la Révolution française, coïncidant avec le changement de règne qui avilit singulièrement les procédés du pouvoir, bouleverse et complique les fronts idéologiques. L'Espagne et la monarchie opposent ensemble une vigoureuse résistance à la propagande venue de France, fondée sur le sentiment catholique évident des masses. Cela confirme le mouvement d'unification nationale que le changement des structures



## Comptes rendus critiques

économiques avait amorcé contre tant de vestiges d'anciens particularismes. Cependant, ce changement de structures avait été lié, de façon non moins frappante, à la naissance de couches bourgeoises et à celle de la nouvelle idéologie. Quand l'échec de la guerre contre-révolutionnaire devient patent, une opposition libérale avancée surgit.

La vraie conclusion ne pouvait être tirée qu'en étudiant la guerre d'Indépendance, les Cortes de Cadix et la réaction de Ferdinand VII. En s'arrêtant à l'invasion, le livre trahit son titre. A moins qu'il ne le justifie en signalant une révolution *potentielle* que la guerre d'Indépendance a d'une part fait réussir dans les textes, ceux de 1812, et fait échouer dans les faits, par le ralliement des masses au roi absolu.

Pierre VILAR.

M. Dorothy GEORGE. *English Political Caricature. A Study of Opinion and Propaganda. I : To 1792 ; II : 1793-1832.* Oxford, Clarendon Press, 1959 ; in-8°, 2 vol. de XII-237 et XII-275 pages, avec chacun 97 planches hors texte.

Les caricatures britanniques sont célèbres. Charles Nodier écrivait déjà au début du XIX<sup>e</sup> siècle : « L'Angleterre est une monarchie mitigée par les caricatures. » Les caricatures dessinées par Gillray et les Cruikshank père et fils sont bien connues. Plusieurs ouvrages ont été publiés sur les caricatures britanniques dirigées contre la Révolution et Napoléon ; on connaît les études de Broadley et Wheeler (1908) et de Broadley (1911). Le dessein de M<sup>me</sup> Dorothy George est plus vaste. Elle n'a voulu rédiger ni un catalogue, ni un répertoire, ni une étude partielle d'un groupe de caricatures ayant un objet déterminé, mais elle a voulu faire l'histoire de la caricature politique en Grande-Bretagne depuis les origines jusqu'en 1832, en tant que moyen d'expression de l'opinion publique et de propagande. Toutefois, dans cette histoire qui couvre deux siècles et demi, la période révolutionnaire (1770-1815) comporte 283 pages sur 512 et 130 planches sur 194. C'est dire l'importance de la caricature à l'époque de la Révolution, qui est vraiment « l'âge classique » de cette forme d'expression en Angleterre.

La caricature apparaît comme un moyen d'expression politique à l'époque de la Réforme : en Allemagne, les idées de Luther sont diffusées par les Cranach, qui combattent en même temps, et ridiculisent par l'image, l'Église catholique. Les premières caricatures anglaises appartiennent à ce cycle et apparaissent à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'époque d'Élisabeth. Les événements britanniques du XVII<sup>e</sup> siècle donnèrent un grand essor à la caricature. La révolution de 1640, les luttes entre royalistes et têtes rondes, la restauration de Charles II, puis la révolution de 1688 fournissent de multiples sujets aux polémistes. Mais, au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec le développement de la liberté de la presse, on peut dire que la caricature devient une arme habituelle dans les luttes politiques. Elle atteint son apogée pendant la période révolutionnaire, mais utilisée surtout contre la Révolution par des artistes à la solde du gouvernement. Après 1815, la caricature commence à décliner, mais, selon l'auteur, c'est 1832 qui marque vraiment la fin de sa belle période. Désormais, la caricature devient l'accessoire du journal, et non l'arme essentielle de la polémique.

## Primitive Rebels

M<sup>me</sup> Dorothy George a donc divisé les deux siècles et demi qu'elle étudie en un certain nombre de périodes et, pour chacune de ces périodes, elle a décrit les caricatures les plus caractéristiques (exclusivement choisies parmi celles qui sont conservées au British Museum). Les plus importantes des caricatures décrites sont reproduites dans les 194 planches photographiques groupées par moitié à la fin de chaque volume. Est-ce à dire qu'elle ait ainsi mené à bien une « étude sur l'opinion et la propagande » ? Sans doute a-t-elle essayé de déterminer quelques grands thèmes utilisés par les caricaturistes : il y a les caricatures dites « hiéroglyphiques », en fait des espèces de rébus ; il y a des parodies de tableaux célèbres ; il y a certains motifs qui se répètent, tel grand homme aux enfers, ou le « cycle » de la vie de tel ou tel personnage. Mais est-ce suffisant pour nous montrer le rôle joué par la caricature dans la formation de l'opinion publique et son efficacité dans la propagande ? Il en va de la caricature comme du journal : il ne suffit pas de le décrire, il est nécessaire de répondre, à son propos, à un certain nombre de questions : degré d'indépendance de l'auteur ? S'il ne dessine pas pour son propre plaisir ou pour exprimer des opinions personnelles, par qui est-il subventionné ? Et quelle somme a-t-il touché pour chacune de ses images ? Quel a été le tirage de chaque caricature ? Quels ont été les moyens de diffusion employés ? Et enfin, ce qui est essentiel, quelle a été l'influence du dessin ? Certes, à propos d'une caricature de Sayers du 20 janvier 1784, « le miroir du patriotisme », dirigée contre le ministre Fox, qui, se regardant dans une glace, se voit sous l'image de Cromwell, M<sup>me</sup> Dorothy George a consigné une réflexion de l'ambassadeur de France à Londres : « Je sais de bonne part que M. Fox a été sensible à cette caricature » (t. I, p. 179). Mais cette notation vague est-elle suffisante ? D'autre part, l'auteur remarque le nombre assez important de caricatures dirigées contre *Les réflexions sur la Révolution de France* de Burke, et elle estime que ce nombre infirme l'opinion de l'ambassadeur français, que l'ouvrage de Burke a uni contre la Révolution la quasi-totalité du peuple britannique. C'est possible. Mais ces remarques laisseront sur leur faim les historiens de l'opinion publique et de la propagande. Aucune recherche systématique ne semble avoir été entreprise pour répondre aux questions que j'ai posées plus haut. Par ailleurs, il aurait été intéressant d'étudier les caricatures faites sur le continent et leur influence sur la caricature anglaise. Il y eut durant l'époque révolutionnaire une véritable guerre des caricatures. Or, l'auteur se borne à noter que le Comité de Salut public a subventionné des artistes pour répondre aux caricaturistes anglais et que Napoléon a ordonné à Fouché de faire exécuter des caricatures pour démontrer les méfaits de l'or de Pitt. On aurait aimé voir reproduites côte à côte les images anglaises et leurs répliques françaises. L'ouvrage de M<sup>me</sup> Dorothy George rendra sans doute service aux historiens ; il n'est pas l'étude du rôle de la caricature dans l'opinion publique et la propagande que l'auteur semble avoir souhaité écrire.

Jacques GODECHOT.

E. J. HOBBSAWM. *Primitive Rebels. — Studies in archaic forms of social movement in the 19th and 20th centuries.* Manchester, University Press, 1959 ; in-8°, vii-208 pages, index.

Dans la première quinzaine de juillet 1960 les quotidiens parisiens nous ap-

## Comptes rendus critiques

prennent qu'à Nice les dockers, en s'insurgeant contre l'emploi des machines, ont provoqué de violentes bagarres. Un peu plus tard, l'hebdomadaire *France-Observateur* prétend qu'il s'agit là d'une lutte syndicale contre l'embauche des « jaunes ». Dans cette interprétation, il s'agit d'un conflit d'un niveau organique élevé, dans l'autre c'est un mouvement luddite exemplaire qui relève des analyses de M. Hobsbawm. En effet, son livre étudie les révoltes d'individus ou de masses, inadaptés à la civilisation contemporaine. Ce sont le plus souvent de petites gens, mais pas toujours ; ils ne savent pas comprendre les problèmes qu'ils affrontent, ils s'organisent mal et leurs aspirations sont informulées. Ce sont des vaincus d'avance. Pour les positivistes à la Lombroso, ils sont des malades mentaux. Mais c'est plutôt la société qui est malade, de cette misère qui crée les « classes dangereuses ».

Les phénomènes étudiés par l'auteur : banditisme rural, mafia, jacqueries messianiques, émeutes populaires urbaines précapitalistes, sectes revivalistes ouvrières, sont souvent peu connus et pas toujours expliqués. M. Hobsbawm s'excuse de son manque d'érudition et du caractère inachevé de son œuvre. De fait, ce petit livre ne recouvre qu'une aire géographique réduite en grande partie à l'Europe méditerranéenne occidentale ; il s'interdit les comparaisons que procure l'ethnologie, analysant les tensions provoquées par l'irruption des civilisations européennes dans les sociétés indigènes colonisées ; il se réfère rarement aux phases anciennes des mouvements sociaux. Mais la modestie de l'auteur est excessive ; ses recherches sont étayées par une vaste culture qui fait appel à l'histoire, à la sociologie, à la psychologie et elles aboutissent à huit monographies solidement liées entre elles par une notion de l'histoire comparée qui se refuse aux rapprochements trop faciles et dont les vues sont suggestives.

Un tel travail se heurte d'abord à des difficultés de documentation. S'il existe des récits, des reportages et quelques ouvrages scientifiques sur certains des sujets qu'il étudie, pour d'autres les sources imprimées n'existent pas. Des témoignages oraux sont d'ailleurs publiés à la fin du livre dans un appendice important. L'interprétation d'un tel matériel est toujours très difficile. Mises à part les sectes protestantes et les Charbonneries, ces groupes sont le plus souvent composés d'illettrés sans conscience politique, sans programmes stables, des primitifs égarés dans une société non primitive. L'une des distinctions fondamentales introduite par M. Hobsbawm est entre les réformistes, que sont malgré leur violence les redresseurs de torts s'insurgeant contre les abus, et les révolutionnaires manichéens qui refusent, pacifiquement parfois, le monde tel qu'il est et veulent le transformer, ou que Dieu le transforme. A la limite, on pourrait concevoir une violence réformiste et une non-violence révolutionnaire. L'étude de la transition des formes religieuses de la révolte aux formes sécularisées (mais non désacralisées) prouve que, dans l'action, réforme et révolution s'interpénètrent.

Le bandit d'honneur est le réformiste type, il repousse la loi et la morale pratique des gouvernants, mais il respecte les valeurs de la société officielle. Le hors-la-loi justicier est un type historique qui nourrit le folklore depuis Robin Hood jusqu'aux bandits corses. Coupable aux yeux de la loi, il est tenu pour innocent par son milieu social et sa propre conscience. Le rapt de sa compagne, la vendetta, le braconnage, pour lesquels il a pris le maquis, sont actes honorables. Depuis lors il pille les mauvais riches, se fait nourrir par les bons et distribue largement

aux pauvres. Réputé invulnérable, il est en fait protégé par la complicité paysanne. Il ne peut être éliminé que par la trahison des siens et quand la police arrive c'est sur son cadavre qu'elle décharge ses armes pour témoigner de son efficacité. Protégé par sa popularité, le hors-la-loi est perdu s'il se laisse couper de ses sources de ravitaillement, s'il est contraint de trahir son rôle et de vivre aux dépens de la veuve et l'orphelin. D'où ce brigandage d'été qu'on rencontre dans le Basilicate, parce que l'hiver il faut travailler pour subsister. Inconnu dans les pays qui ont fait leur révolution agricole, ce type de brigandage est endémique — épidémique en cas de guerre ou de famine — dans les sociétés rurales archaïques, prépolitiques. Le bandit succombe rapidement ; parfois le jouet des classes dirigeantes, il est en tout cas inefficace, mais cristallise le rêve de justice d'une paysannerie opprimée. A mon sens, c'est par erreur que l'auteur rattache Nestor Makhno à cette étude. Archinoff et Voline ont montré que la *makhnovitchina* se situait à un niveau très supérieur de conscience et d'organisation politique, supérieur même à celui des anarchistes illégalistes ruraux et urbains auxquels M. Hobsbawm fait allusion. Il cite les I. W. W. ; sait-il que d'après des témoignages oraux, ils existaient encore de nos jours sous la forme de groupes naturistes ? En fait, si différents les uns des autres qu'ils aient été, les illégalistes libertaires, de Ravachol à Durruti, ont toujours ajouté la « propagande par le fait », qui implique une idéologie, à la « reprise individuelle ». Il ne faut donc pas les confondre, par quelques phrases incidentes, avec Robin Hood ou les bandits corses.

C'est aussi dans les sociétés rurales attardées, semi-féodales, qu'on rencontre les associations secrètes comme la Mafia sicilienne. Le gouvernement central est lointain, incompréhensible et sans efficacité. La tradition populaire lui est fortement hostile, ancrée dans son autonomisme. Civilisation marginale autant que primitive. La Mafia est fondée sur le code de l'honneur commun aux écoliers et aux souteneurs : la loi du silence. Elle constitue un gouvernement parallèle qui maintient l'ordre public par des moyens privés. Elle est bien vue des pauvres qu'elle protège contre les abus de l'oppression, elle permet l'accès des paysans au secteur professionnel tertiaire comme hommes de main ou comme policiers. Ceux qui jouent aux gendarmes et aux voleurs sont frères par leur commune origine, comme par leur tempérament. La Mafia assure au féodal la persistance de son prestige social et la défense de sa propriété. Mais comme elle est dirigée par les classes moyennes, elle leur permet de conquérir le pouvoir et d'en évincer les aristocrates. Quand le socialisme apparaît, la Mafia perd son caractère populaire ; elle se transforme, par l'assassinat des militants de gauche et le contrôle des élections, en outil de gouvernement terroriste au service des classes dirigeantes. Aujourd'hui en déclin, elle apparaît comme un groupe de pression. M. Hobsbawm montre que la Camorra ne fut jamais une mafia, mais une simple association de criminels. Comme le banditisme, la Mafia, à un stade d'organisation plus élevé, est réformiste. Ces phénomènes prépolitiques s'observent dans des couches sociales diverses. Ils sont marqués par l'absence ou l'instabilité de l'idéologie. C'est ce que M. Vovelle a de son côté observé pour les Enragés des confins beaucerons en 1792, qui changèrent de camp en 1793. Le socialisme élimine de tels mouvements, ils sont inassimilables.

Il n'en est pas de même d'autres soulèvements agraires primitifs. L'introduction de l'économie capitaliste dans des secteurs ruraux attardés de Toscane,

## Comptes rendus critiques

d'Andalousie, de Sicile, le passage de l'Église à des positions de conservation sociale ont conduit des paysans misérables à vouloir conquérir le royaume de Dieu par la jacquerie, au nom du Christ et de saint François. Ce ne sont pas des réformistes, mais des révolutionnaires qui veulent détruire la société. L'effondrement de l'illusion millénaire laisse les Lazzarettistes toscans sans recours ; mais l'importation de messianismes modernes par des militants étrangers au milieu relance l'action chez les paysans andalous, qui passent de l'espérance du Jugement par l'Apocalypse à celle du Grand Soir par la grève générale, ou dans les Faisceaux siciliens devenus communistes de nos jours. De tels mouvements sont donc prédisposés par leur eschatologie à l'assimilation par l'anarchie ou le socialisme. L'auteur croit qu'ils ne peuvent exister qu'en milieu judéo-chrétien et que leur vie propre est toujours courte. La première affirmation est peut-être exacte, la seconde sûrement pas. L'allusion faite aux Anabaptistes vient mal à propos. Ceux-ci, non violents lorsqu'ils apparaissent à Zurich et en Bavière, insurgés avec Munzer, puis Jean de Leyde et dans tous les cas massacrés, ont été relevés par Menno Simmons et sont nombreux aujourd'hui, surtout en Amérique, à poursuivre leur objection de conscience à ce monde de perdition.

Tous ces chapitres sur les milieux agraires sont probablement les meilleurs. Il y a moins de rigueur dans l'étude des plèbes urbaines. Et d'abord, peut-on employer indifféremment le mot « mob » dans le sens de classes populaires (le faubourg Saint-Antoine) et dans celui de *Lumpenproletariat* (les mendiants)? Pense-t-on aussi que la journée des barricades de 1588 fut une émeute royaliste? En abondant dans certaines idées de l'auteur, on pourrait montrer au contraire que la pseudo-légitimité carolingienne à laquelle prétendait Henri de Guise établissait l'illégitimité du mauvais roi aux yeux du peuple. Pourtant les conclusions de M. Hobsbawm appellent l'acquiescement. Les classes populaires urbaines préindustrielles s'insurgent contre les riches, les étrangers, les mauvais serviteurs du souverain, pour le roi et pour l'Église. Violentes et impulsives, sans idées politiques, elles sont impénétrables au socialisme contemporain. On notera, sans vouloir trop généraliser les faits, que l'East end fut longtemps conservateur apolitique et, qu'en un milieu rural d'extrême-gauche, Naples reste monarchiste.

Aux paysans andalous millénariens correspondent les sectes ouvrières britanniques qui réclament elles aussi la justice de Dieu. C'est l'influence du réveil méthodiste que M. Hobsbawm étudie maintenant. L'oppresser social est ici anglican, c'est pourquoi l'anticléricalisme ouvrier est protestant, religieux, calviniste au sens anglais du mot, c'est-à-dire piétiste et peu dogmatique. En citant (p. 134) les tisserands saxons du célèbre drame de Hauptmann, l'auteur donne l'eschatologie des sectes ouvrières : « Ce sera le Jour du Jugement et nous ne serons pas les Juges. Car la Vengeance m'appartient, dit le Seigneur, Notre Dieu. » Le revivalisme a formé une multitude de militants socialistes zélés et rigoureux. Le pacifisme chrétien de Lansbury, Mac Donald et Snowden ne fut-il pas plus ferme en 1914 que « l'internationalisme prolétarien » continental? L'intransigeance de ce socialisme, modéré dans ses moyens, est manifestée par toute l'histoire de l'I. L. P., fils lui-même des groupes et des églises non-conformistes. On pourrait se demander si le Réveil eut dans le nord de la France des effets comparables, puisque ailleurs il n'a atteint que des milieux ruraux ; mais l'auteur s'est limité, sur ce chapitre, à la Grande-Bretagne.

## Crisis of the House divided

Mais c'est plutôt chez nous qu'il puise les exemples de sa dernière étude, fort courte, sur les fraternelles et les compagnonnages. Les rituels, les initiations, les rencontres périodiques et tous les symboles témoignent d'un besoin de la communion et du sacré (ou du sacrilège puisqu'il faut tirer sur une image du Christ pour entrer dans la Mafia). Nullement spécifiques des bas-fonds, ces pratiques répondent à des nécessités profondes pour les hommes de tous les temps, tous les continents et tous les groupes sociaux. Le cérémonial est seulement plus apparent et plus essentiel dans le compagnonnage, qui survit, marginal, parmi des ouvriers instruits, que dans les partis ouvriers de type moderne.

M. Hobsbawm, par sa terminologie, par l'emploi continu des mots primitif, archaïque, prépolitique, précapitaliste, semble balayer dans la poussière de l'histoire ses journaliers et ses clochards, mais il montre pourtant que ce passé plus ou moins récent imprègne nos sociétés et y maintient sa trace. Et en se gardant de faire revivre de défuntes interprétations freudo-marxistes, on pourrait aussi exprimer cette permanence de la révolte plus grande et plus générale que celle de la révolution par un autre vocabulaire : c'est l'instinct et le subconscient à côté de l'intelligence et du conscient. On pourrait aussi montrer que la société socialiste et le Welfare state, qui prétendent surmonter les contradictions de la civilisation industrielle et éliminer les causes de révolte comme de révolution, voient naître des tensions entre les adolescents et les générations dirigeantes qui s'expriment par des rebellions primitives, archaïques, prépolitiques (hooligans, teddy boys, blousons noirs). Il a fallu beaucoup d'art et beaucoup d'intelligence pour dégager la parenté profonde des phénomènes si disparates, à première vue, que M. Hobsbawm étudie. Son livre est un très bon livre, bien écrit, stimulant pour l'esprit, apportant de nombreuses idées. Situé au carrefour des sciences humaines, il ouvre des voies multiples aux recherches à venir. C'est un instrument nécessaire aux historiens des idées et des faits sociaux.

Henri DUBIEF.

Harry V. JAFFA. *Crisis of the House divided. An interpretation of the issues in the Lincoln-Douglas Debates.* Garden City (New-York), Doubleday and Co, 1959 ; 429 pages + appendices et index. Prix : 6 dollars 50.

M. Jaffa aborde la grande question des débats qui, à la veille de la guerre de Sécession, ont mis aux prises les deux adversaires politiques du moment, A. Lincoln et Stephen Douglas. Rejetant la vue de J. G. Randall que l'opposition ne portait que sur une question de mots, il procède à une analyse raisonnée du débat, afin d'en dégager la signification et de définir les principes qui inspiraient la politique des deux antagonistes : « Nor did the policy of either man reflect light or transient causes. » Son exposé, intéressant, souvent brillant, est rendu singulièrement instructif par l'importance qu'il donne à de nombreux aspects complémentaires de la discussion centrale.

L'auteur nous présente successivement les deux causes qu'il a entrepris de juger et les situe dans la perspective de leur époque. Le chef du parti démocrate est, à ses yeux, parfaitement conscient de tout ce qu'il y a de moralement répréhensible dans l'esclavage. L'indifférence apparente qu'on lui a reprochée procède de



## Comptes rendus critiques

sa conviction que la « peculiar institution » ne relève point du Congrès et qu'il est tenu de ne pas prendre position sur un problème qui reste purement local ; porter la question devant la législature fédérale n'aboutirait qu'à une rupture de l'Union. Dans ces conditions, l'abrogation du compromis du Missouri ne saurait être regardée comme la grande « action pro-esclavagiste » de sa vie. Douglas eut soin d'expliquer que la mesure renversait la barrière que le compromis interposait entre l'esclavage et la liberté et permettrait à celle-ci de réaliser des gains plus rapides et plus étendus dans les nouveaux territoires qui naîtraient sur le continent et engendreraient à leur tour de nouveaux États libres. La nation américaine oublierait dès lors la querelle de l'esclavage pour concentrer son énergie sur la tâche de l'occupation et du peuplement. L'Ouest, patrie du « sol libre », qui surgirait de cette politique d'expansion, constituerait une troisième force où se fonderaient les facteurs de division des secteurs plus anciennement peuplés. Le libre jeu de la souveraineté populaire aboutirait donc, inévitablement, à la régression de l'esclavage, d'autant plus que l'immigration introduirait en Amérique une proportion croissante d'éléments acquis au principe de la liberté et que l'entrée de la Californie, du Minnesota et, bientôt, de l'Orégon dans l'Union, s'ajoutant au rejet de la constitution de Lecompton, amoindrirait la position des États à esclaves.

Mais il importait d'éviter toute condamnation de l'esclavage, afin de ne pas aggraver la tension « sectionnelle » et de ne pas compromettre la cause même de la liberté devant une opinion qui, dans le Nord comme dans le Sud, se montrait de plus en plus hostile aux noirs à mesure que se rapprochait la perspective de leur émancipation : car le mouvement du « sol libre », s'il impliquait la haine de l'esclavage, impliquait aussi celle du noir, et la politique de « colonisation » que Lincoln préconisait répondait en partie à son désir de ménager les dispositions si hostiles aux nègres des « free soilers » qui le suivaient.

Toutes ces idées, M. Jaffa les reprend ensuite et les développe dans une série de chapitres où il passe successivement en revue l'attitude de Douglas sur le problème de l'expansion et de la « destinée manifeste », sa position sur les pouvoirs du Congrès dans les territoires en matière d'esclavage, sa conception du compromis du Missouri, si différente de celle des républicains et de Lincoln. Sur tous ces points, il apporte des éléments nouveaux et il émet des interprétations, contestables parfois, mais toujours intéressantes. La partie la plus neuve de l'exposé, cependant, est celle qui a trait au « rappel » du compromis du Missouri et aux efforts du sénateur de l'Illinois pour atténuer le conflit sectionnel en opposant à la croisade antiesclavagiste le « dogme » de la souveraineté populaire, émanation directe de la démocratie de la Nouvelle-Angleterre puritaine, à un moment où, précisément, l'opinion des États libres estimait que la cause de la liberté serait plus favorisée par ce dogme que par le respect d'une simple frontière géographique. Tel est le sens que M. Jaffa attribue au Nebraska bill de 1854, conçu pour donner satisfaction aux deux parties extrêmes des « free soilers » et des esclavagistes. L'ensemble apparaît comme un plaidoyer éloquent et rigoureusement logique en faveur du patriotisme de Douglas.

Dans des chapitres également suggestifs, l'auteur définit la position de Lincoln à la lumière de quelques-uns de ses grands discours. Lincoln constatait avec émotion que, du fait de la Dred Scott decision, l'esclavage menaçait de s'étendre,



## Crisis of the House divided

légalement, à l'ensemble des États libres. Pour lui, l'abrogation du compromis du Missouri ne signifiait pas seulement la suppression d'une barrière dressée contre l'esclavage : elle impliquait aussi la destruction de la condamnation morale de l'esclavage, car le compromis ne se résumait pas dans une frontière géographique.

Un principe essentiel, dans sa pensée, dominait la controverse suscitée par le bill du Nebraska : c'était le respect de la Déclaration d'Indépendance et de son idée centrale que « tous les hommes sont créés égaux ». Or, le bill en question, aussi bien que le verdict du juge Taney, en niant que le nègre fût un homme, niait la portée universelle de ce principe, sans apporter d'autre justification qu'une argumentation « historiquement fausse, logiquement absurde et politiquement immorale ». La souveraineté populaire, nous dit-il, au sens où Douglas l'entend, n'est qu'une absurdité, car elle sanctionne le droit d'un groupe d'hommes d'en réduire un autre en esclavage. Elle n'a de base solide que si elle s'inscrit dans le contexte plus large des droits de l'homme. Elle n'a de réalité que si elle repose sur la condamnation de tous les préjugés destructeurs du grand principe de la Déclaration.

Comment expliquer, dans ces conditions, que Lincoln ait été si foncièrement hostile à toute idée d'égalité sociale ou politique des blancs et des noirs ? Était-ce illogisme ou manque de sincérité, comme on l'a souvent dit ?

Pour M. Jaffa, il ne saurait y avoir d'ambiguïté dans la réponse. Lincoln se serait ruiné et il aurait ruiné la cause qu'il défendait s'il avait adopté la position franche que la logique ou la sincérité eût exigée. Il le dit lui-même dans une lettre au radical Salmon P. Chase : « Proposer à la prochaine convention républicaine l'abrogation de la loi des esclaves fugitifs, ce serait briser et la convention et le parti. » A plus forte raison aurait-il brisé l'un et l'autre s'il avait revendiqué pour les noirs le statut de citoyens de plein droit, ce qui eût alors fait l'effet d'un « wild visionary scheme ».

Également respectueux des deux principes de l'égalité des hommes et de leur libre consentement, Lincoln estimait que le devoir de l'homme d'État consistait à réaliser le plus haut degré d'égalité librement consenti : exiger un degré d'égalité auquel les hommes ne voulaient pas consentir était une manifestation d'arbitraire, et Lincoln jugeait qu'il n'avait pas le droit de mépriser une opinion qui refusait aux noirs l'égalité politique. Ce qu'il condamnait dans l'esclavage, c'était la négation du droit à la liberté, droit naturel inaliénable que la Déclaration reconnaît à tous les hommes. Les droits civils, en revanche, ne répondent pas à cette définition : ils relèvent des sociétés civiles, et celles-ci peuvent seules régler les droits de ceux qui n'en font point partie. Or, les esclaves noirs ne faisaient point partie de la société civile établie en 1776 ou en 1787. Et, lorsque Lincoln, en 1858, niait toute intention d'admettre les noirs au nombre des citoyens, il se conformait strictement à la Déclaration et aux vœux de l'opinion.

Mais il n'entendait pas se placer sur un terrain immuable et renoncer à orienter cette opinion, graduellement, vers une conception différente. Au cours de la guerre civile, il s'appliqua à démontrer que les sacrifices faits par les noirs constituaient un titre d'admission suffisant dans une société où ils ne pouvaient plus faire figure d'étrangers. Et, quand il entreprit de préparer son plan de reconstruction, il y prévint l'attribution des droits politiques aux noirs qualifiés pour les exercer, solution suffisamment modérée pour rallier l'adhésion de l'opinion publique.

## Comptes rendus critiques

L'argumentation de M. Jaffa, toujours appuyée sur des documents de première main, est irréprochable. Jamais encore les positions des deux grands adversaires n'avaient été exposées avec autant de précision et sous le signe d'une logique aussi serrée. L'attitude de Lincoln sur le problème noir a donné lieu à d'innombrables études. Aucune ne nous apporte des conclusions d'un intérêt comparable à celles que nous offre ce remarquable travail. Les historiens y puiseront des données d'une extrême diversité, qui ne se limitent pas aux débats eux-mêmes, mais qui touchent aux grands mouvements d'opinion auxquels l'esclavage a donné lieu au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Marcel GIRAUD.

**Friedrich Engels. Paul et Laura Lafargue. Correspondance.** Textes recueillis, annotés et présentés par Émile BOTTIGELLI. Paris, Éditions sociales. T. I, 1956; in-8°, 431 pages; t. II, 1956; in-8°, 464 pages; t. III, 1959; in-8°, 596 pages.

Effectuant, en 1956, « une première tentative de dresser un inventaire complet des œuvres de Karl Marx », inventaire auquel était joint un « répertoire des œuvres de Friedrich Engels », M. Maximilien Rubel exprimait des réserves quant au caractère exhaustif de son propre travail<sup>1</sup>. Ainsi, parmi les lettres d'Engels, adressées à Paul Lafargue, seules figurent celles que *Die Neue Zeit* en 1900-1901, *Le Socialiste* en 1900 et *La Nouvelle revue socialiste* en 1928 avaient portées à la connaissance du public; il n'en indiquait d'ailleurs pas le nombre. On savait pourtant qu'Engels et le ménage Lafargue avaient entretenu une volumineuse correspondance. La lacune était importante. Il est donc heureux qu'elle soit désormais comblée et cela grâce à la diligence de M. Émile Bottigelli. D'après celui-ci, nous ne possédions que vingt-cinq lettres, dont dix publiées dans le *Socialiste*, le *Populaire* et le *Cri du peuple*<sup>2</sup>, quatorze dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx-Engels, à quoi il faut ajouter une lettre adressée au *Socialiste* en 1886<sup>3</sup>. Or, nous en dénombrons à présent 605. Les papiers d'Engels, nous explique-t-on, avaient été, à sa mort, partagés entre les deux filles encore vivantes de Marx; l'une d'elles, Laura, qui avait épousé Lafargue, recueillit sans doute en 1898 le lot de sa sœur, Eleanor, épouse Aveling; puis, comme les Lafargue n'eurent pas de descendants, ce fut la famille Longuet qui hérita du tout en 1911. M. Bottigelli a eu, nous dit-il, le bonheur de découvrir l'essentiel de cette correspondance chez M. Marcel-Charles Longuet, arrière-petit-fils de Marx; une partie des autographes fut remise par la veuve du D<sup>r</sup> Edgar Longuet au parti communiste français; enfin, nombre de lettres adressées d'Espagne par Lafargue en 1871-1872 purent être photocopiées par l'Institut Marx-Engels de Moscou, dans les archives du parti social-démocrate allemand, où Gustav Mayer

1. *Bibliographie des œuvres de Karl Marx*. Paris, Marcel Rivière, 1956.

2. Celles que relève M. RUBEL dans *Die Neue Zeit* et dans la *Nouvelle revue socialiste* ne figurent pas dans la note de l'éditeur.

3. M. Rubel porte pour cette année 1886 une collaboration d'Engels au journal de Guesde et de Lafargue (p. 252).

## Friedrich Engels

les avait lues avant 1933 pour la rédaction de son *Friedrich Engels* (Berlin, à cette date); elles figurent en supplément aux tomes I et II, à la fin du tome III. Près de la moitié des lettres sont d'Engels et l'autre de ses deux correspondants. Paul Lafargue écrit en français tandis que Laura et Engels usent, la première, souvent de l'anglais et celui-ci presque toujours. Mais la traduction en français a été faite par M. Paul Meier. Des notes infrapaginales donnent la plupart des éclaircissements utiles. Il y a de copieux index sur lesquels nous allons revenir. Enfin, M. Bottigelli a rédigé une copieuse introduction qui relate, dans leurs grandes lignes, la vie d'Engels et celle des époux Lafargue, résume l'histoire de la III<sup>e</sup> République jusqu'à l'affaire Dreyfus, décrit le mouvement ouvrier en France, en Allemagne et en Grande-Bretagne à la même époque.

Que peut-on tirer de cette documentation épistolaire? Au centre et d'abord, bien entendu, sont les Lafargue et Engels, qui revivent vraiment, presque dans leur existence quotidienne, tant ils se confient. Concentrant leur attention sur les événements contemporains, en particulier sur les mouvements sociaux, ils narrent, jugent, expriment leur point de vue avec netteté, disent leurs espoirs. Témoins, ils agissent aussi, parfois directement, en tout cas par le moyen des directives qu'ils donnent et l'impulsion qu'ils veulent communiquer à leurs partisans dont ils entendent éclairer la marche. Engels se livre tout entier, honnêtement, avec une franchise extrême qui inspire la sympathie. « Travailleur infatigable, s'imposant jusqu'à dix heures de présence par jour à son pupitre », scrupuleux et presque amoureux « exécuteur testamentaire de Marx », il apparaît comme une forte personnalité et on comprend son ascendant sur les militants ouvriers qui ont rallié la cause de la révolution communiste. Non qu'il ne se trompe jamais, mais la netteté et la vigueur de ses analyses révèlent un sens aigu du possible et de la mesure. L'intelligence ne nuit d'ailleurs pas chez lui au caractère. Ce qui peut-être est le plus attachant, c'est la bonté, la générosité, l'humour. On l'appelle familièrement « le général », car, caustique, il goûte la plaisanterie. En face de lui, le ménage Lafargue. Elle, merveilleusement dévouée, lui, bouillant, moins réfléchi, moins intelligent à coup sûr, moins droit peut-être. Dans une note, M. Bottigelli fait état du témoignage défavorable qu'Alexandre Zévaès a produit sur l'Antillais dans *Ombres et silhouettes* et *L'introduction du marxisme en France* : nous pouvons ajouter que, dans ses *Notes et souvenirs*, le même Zévaès caractérise également en termes peu élogieux le gendre de Marx. En tout cas, ses rapports ne sont pas toujours sûrs : ainsi, la façon dont il juge Hugo a fâcheusement influé sur l'opinion qu'Engels se fit du poète ; du reste, à maintes reprises, il est rabroué sans ménagements.

Grâce à l'index des noms cités, nous nous faisons aisément une idée de l'étendue du champ de vision et d'action parmi les contemporains. Nombreux seront donc désormais ceux dont l'étude exigera la référence à cette correspondance ; et non seulement les hommes en vue du mouvement ouvrier — un Guesde, un Brousse ou un Allemane, un Bebel, un Wilhelm Liebknecht ou un Hyndman — mais aussi les dirigeants des États. Également, l'index des œuvres et périodiques sera très précieux, tant pour écrire l'histoire de la presse socialiste que pour suivre le destin des écrits de Marx et d'Engels (successives éditions du livre 1 du *Capital*, publication des livres 2, 3 et 4, achèvement et traductions du livre consacré par Engels à *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, etc.).

## Comptes rendus critiques

Il manque, par contre, un index des courants idéologiques et des organisations politiques. Or, les lettres sont bourrées de détails sur les diverses tendances ouvrières et socialistes, sur leurs caractères propres et leurs rapports. Faute d'un index géographique, les aspects nationaux n'apparaîtront que moyennant une lecture attentive, les trois pays les mieux servis à cet égard étant évidemment la France, l'Allemagne et la Grande-Bretagne ; mais les lettres de Lafargue pour les années 1871-1873 renseignent d'une façon très neuve sur le mouvement espagnol et la Russie révolutionnaire n'a pas plus échappé à l'attention d'Engels qu'à celle de Marx.

Restent les événements eux-mêmes. Sur la couverture figure un sommaire commode, lequel énumère en gros ceux qui saillent. Au tome I (1868-1886), avec des compléments qu'on trouve à la fin du tome III, ce sont les lendemains de la Commune, l'activité de Lafargue en Espagne, les luttes au sein de la Première internationale à l'agonie, puis la renaissance ouvrière en France à partir de 1879, les débuts de l'agitation anarchiste et d'une représentation parlementaire du prolétariat. Le tome II, qui va de 1887 à 1890, contient la partie de la correspondance qui a trait au premier essor de la social-démocratie allemande, au boulangisme, au congrès international de 1889, aux élections françaises de 1889 et allemandes de 1890. Dans le tome III, on trouve de grandes richesses sur la période troublée qui va de 1891 à 1895 avec le massacre de Fourmies, la grève de Carmaux, l'agitation en Angleterre pour les huit heures, le Panama, etc.

Il va de soi qu'Engels et ses correspondants n'ont pas tout vu, n'ont pu tout voir. Mais ce dossier épistolaire est considérable : on peut, à bon droit, le considérer comme un des plus remarquables qu'il nous soit permis d'utiliser pour la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle européen.

Robert SCHNERB.

**Wilfred E. BINKLEY. The man in the White House. His powers and duties.** Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1958 ; 297 pages + bibliographie et index. Prix : 6 dollars.

Sous son apparente simplicité, ce livre de modestes dimensions, œuvre d'un des meilleurs spécialistes des questions de politique intérieure américaine, contient une étude approfondie de l'institution présidentielle, de son fonctionnement, de ses pouvoirs et prérogatives, ainsi que de l'évolution qui l'a portée graduellement au degré de puissance qu'elle possède aujourd'hui. L'auteur a volontairement simplifié les questions. Se dégageant des considérations purement techniques, il s'est attaché à mettre en relief les éléments qui ont abouti à faire de l'institution ce qu'elle est devenue.

Les campagnes électorales, à cela près qu'elles obligent les candidats de modifier leurs programmes au gré des vœux de l'opinion publique et d'atténuer, sinon de renverser, momentanément du moins, leurs positions initiales, ont par elles-mêmes peu d'importance. Elles peuvent grandir le prestige personnel du futur président, révéler son degré d'habileté (Lincoln) ou de cynisme politique (Theodore Roosevelt), elles ne contribuent pas à fortifier l'institution présidentielle.

En revanche, la coutume qui s'est établie de faire du président le chef d'un parti politique a singulièrement accru sa puissance. Aux yeux du peuple, il représente, en sa qualité de chef national et de chef de parti, le principe d'unité dans

## The man in the White House

la complexité du système politique américain. Et cette évolution est d'autant plus remarquable qu'elle est contraire à la lettre et à l'esprit d'une constitution qui, en établissant des électeurs présidentiels, se proposait précisément d'empêcher la formation de partis politiques. Mais ni Jefferson, ni Jackson, ni Lincoln ne partageaient cette conception, qui était celle de Washington et de John Adams. Avec Jackson, le président put même réaliser la formule du tribun populaire, grâce à la révolte des masses contre un Congrès dominé par les électeurs des circonscriptions rurales et grâce à leur dévouement passionné à l'homme qui symbolisait l'avènement d'un ordre social nouveau. La formule persista sous les mandats de Lincoln et de Theodore Roosevelt. Et elle ne cessa de se renforcer du fait que Theodore Roosevelt et, davantage encore, Woodrow Wilson s'arrogeaient dans une large mesure le droit d'initiative des lois, jusqu'au jour où le deuxième Roosevelt, tirant parti de la crise économique exceptionnelle des années de son premier mandat, exploitant ce génie intuitif qui lui permettait de discerner les impulsions sociales du moment et d'y conformer son programme politique, lui donna toute son ampleur.

En sorte que le président, devenu le porte-parole de l'opinion publique, muni de l'arme redoutable du veto, apparaît en fait comme le chef de l'exécutif et du législatif. Il éclipse un Congrès dépouillé de l'autorité qu'il exerçait à l'époque de Madison et de Monroe, il représente à lui seul une sorte de troisième chambre de la législature fédérale. Tandis que les auteurs de la constitution se proposaient de le réduire à une position de neutralité, c'est lui qui trace au Congrès, dans ces messages présidentiels dont le doctrinaire W. Wilson a singulièrement grandi la portée, l'œuvre législative qu'il doit réaliser. Tel est l'aboutissement d'une évolution qu'ont opérée les personnalités et les conceptions qu'elles ont accréditées, les usages qui se sont créés en dehors de toute sanction constitutionnelle, les circonstances, enfin, qui entourent l'avènement et les mandats des divers présidents.

A ses prérogatives fondamentales de « chief executive » et de « chief legislator », le président ajoute celle de commandant en chef des armées de terre et de mer, les chefs d'état-major ayant un rôle purement consultatif, et il détient la haute main sur la diplomatie de l'Union, car, si le Sénat et les Comités désignés par le Congrès peuvent intervenir dans la négociation des traités et faire échec à la politique du président, celui-ci, en sa qualité de chef de l'exécutif et des forces armées, possède en matière de politique étrangère une autorité, inhérente à sa fonction, dont la Cour suprême reconnaît le caractère exclusif : sans compter que, seul maître de ratifier les traités, il peut opposer au Sénat un refus qui équivaut à un droit de veto absolu. Et il va de soi que la place assumée par les États-Unis dans la diplomatie internationale à la suite de la deuxième guerre mondiale a encore renforcé, dans ce domaine, la puissance du président.

Chacun des courts chapitres qui composent le livre de M. Binkley fournit des données dont l'intérêt n'est jamais démenti : non seulement ceux qui ont trait à la fonction elle-même et à ses prérogatives, mais les développements qu'il a insérés sur les bureaux de la Maison Blanche, dont l'essor correspond à celui de l'institution qu'ils secondent et assistent, ou sur la vice-présidence, ce legs du régime colonial britannique, dont la croissance apparaît comme un phénomène artificiel et dont le rôle exact échappe encore à une définition précise.

Marcel GIRAUD.

## Comptes rendus critiques

J. M. BOCHENSKY et G. NIEMEYER. *Das Handbuch des Weltkommunismus*. Freiburg-München, Karl Alber Verlag, 1958 ; 762 pages.

Autant que l'ampleur du volume, les soixante-dix pages de sa bibliographie fouillée et diverse sont là pour donner la mesure de l'ouvrage et les ambitions de ses auteurs. Il s'agit de permettre au lecteur de se reconnaître sans hésiter dans le dédale du monde communiste ; et trente pages d'un index analytique minutieux doivent le guider aussi sûrement dans son exploration, qu'un touriste son plan indicateur de rues. Car, ce livre est d'abord un *guide*.

Les avenues de l'ouvrage sont multiples et clairement signalisées ; une fois posées les bases philosophiques et socio-économiques du régime, ses postulats politiques, les grandes lignes de la doctrine du Parti, ce sont tous les secteurs de la vie du monde communiste qui défilent dans un alignement irréprochable : méthodologie de la prise du pouvoir et de son exercice ; expansion de l'empire soviétique ; statut des nationalités ; droit, système pénal, économie, problèmes religieux, situation de l'individu... rien ne doit échapper au fin réseau de ses mailles. Autant et plus encore qu'un guide, ce livre veut être une *somme*.

D'une somme, ce livre hérite à la fois la rigueur et une force de démonstration indéniable ; d'une démonstration qui nous donnerait non plus le point de vue du croyant, mais celui de l'*hérétique*. Nous savions qu'il est quasi impossible de parler du communisme — et c'est là sa grande force — sans prendre parti. Il faut choisir, et les auteurs ont choisi. Ils ont choisi de nous donner le point de vue du *diable*. C'est assez dire l'intelligence de l'ouvrage.

Impossible de suivre ici les auteurs — une équipe de quinze historiens, américains pour la plupart — dans le détail de leur démonstration. Celle-ci vise essentiellement à *donner la parole aux coryphées du communisme* eux-mêmes, et à disséquer les bases réelles de la domination communiste. D'emblée les auteurs exposent les fondements *théoriques* de la doctrine : philosophie collectiviste à base hégélienne, dogme de la vocation historique et libératrice du prolétariat, prise en mains de l'histoire par une élite qui guide la classe élue dont elle est elle-même l'avant-garde (chap. I-IV). Nous effleurons au passage mille autres conséquences dont ils montrent l'insertion logique : théorie de la guerre juste, optimisme historique, ou conception « dialectique » des bonds, ces *skakhi* de la philosophie soviétique où s'escamotent les difficultés.

Suivent alors les applications *pratiques*, en un exposé où les chapitres s'enchaînent comme dans un traité de géométrie. La démonstration se poursuit inexorablement : comment un parti — au nom d'une vision eschatologique de l'histoire — confisque la totalité de la vie politique sous le couvert d'une « démocratie centralisée », désarme toute autre formation politique à l'aide d'alliances de pure tactique, revient sur le droit solennellement proclamé des minorités à disposer d'elles-mêmes, soumet les démocraties populaires à la tutelle impérialiste du « frère aîné », persécute toute foi religieuse avec une jalousie de rival... Il s'agit d'*explicitier* la nature réelle du communisme, qui compte de moins en moins pour s'imposer sur la force de contagion du marxisme, et l'effondrement de son adversaire capitaliste, mais sur la force même de l'U. R. S. S. (p. 166). Tout vise à dénoncer en lui la moderne boîte de Pandore.



## Das Handbuch des Weltkommunismus

Thèmes connus, dira-t-on. Certes ; les auteurs n'ont jamais voulu donner un livre neuf, mais bien systématiser les conclusions de nombreuses études antérieures, et livrer un aperçu synthétique, et non plus seulement partiel, de la *civitas* communiste. Et la méthode qui consiste à opposer à l'U. R. S. S. le témoignage de ses propres dirigeants donne une force nouvelle à la démonstration. Il serait difficile de contester les textes, toujours soigneusement présentés, toutes références indiquées, et dont l'abondance constitue l'apport le plus positif du volume ; même si, comme par exemple pour l'analyse des mécanismes du Parti, on eût pu imaginer citations plus typiques. Nous avons là un bon livre de références, et comme un *recueil* largement diversifié des *principaux textes canoniques*.

Il ne saurait être question d'évaluer ici la valeur de chaque citation, celle de chaque analyse. On pourra regretter l'allure trop rapide, et somme toute superficielle, du chapitre sur l'économie ; souligner le brio de la synthèse sur « la littérature, l'art et les sciences », où est bien indiqué la subordination de tout travail intellectuel à la *partiïnost*, et à la *tipičnost*, du réalisme socialiste ; louer la précision du tableau sur les rapports entre les Églises et l'État, et l'heureuse allusion aux aspects prométhéens de la civilisation russe ou à un athéisme révolutionnaire proprement russe (p. 523), ce nihilisme passionnel à quoi il est par ailleurs trop peu fait appel. Le lecteur pourra refuser de croire que le réseau ferroviaire soit organisé de manière « encore plus antiéconomique qu'à l'époque prérévolutionnaire » (p. 411) ; douter si les décorations soviétiques sont plus aisément octroyées aux membres dirigeants qu'à ceux des classes laborieuses (p. 603) ; s'étonner de ne trouver nulle analyse suivie sur l'armée, son rôle et sa mission. L'essentiel n'est pas là. Les véritables réserves sont celles qu'attire l'esprit même de l'ouvrage ; nous nous bornerons à trois.

Sans aucunement contester la valeur ou l'exactitude des citations, ni même celle des analyses, on ne saurait accepter sans réticences un bilan aussi nettement déficitaire du régime. Une meilleure analyse du solde positif, auquel les auteurs font d'ailleurs quelques allusions, si discrètes soient-elles, aurait évité à l'ouvrage d'osciller constamment de la synthèse historique à l'essai, sinon au pamphlet politique. Même si les auteurs ont assez heureusement contourné l'écueil de la polémique, le lecteur qui étouffe devant l'évocation d'un monde aussi parfaitement inhumain, sent confusément que les témoignages écrits ne suffisent pas, et n'ont jamais suffi, à eux seuls, à dépeindre une société, ni ses structures mentales.

Et même pour qui admet que le diable est effectivement aussi noir qu'on le dépeint, un reproche plus grave concernerait la *maladresse* de l'ouvrage à saisir l'évolution du régime et de la doctrine. Puisant indifféremment les citations aux diverses phases de l'évolution soviétique, cette étude insiste trop sur la continuité du régime et sa nature « intemporelle », sans nous permettre de dégager, même timidement, les lignes d'une évolution. Certes, le fonds de la doctrine — du dogme et de ses mythes diraient les auteurs — paraît bien inaltérable. Mais le passé nous a appris que cette même doctrine prêtait à des interprétations diverses, et la présence à fleur de peau dans cette société de mille forces indisciplinées ou seulement non conformistes — telles que la déstalinisation les a un moment révélées — devrait inciter les auteurs à leur tour à moins de dogmatisme. Pour reprendre l'excellente formule de la page 514, le vrai problème est de savoir si « pour l'essentiel le stalinisme est bien finalement le léninisme ». Les auteurs répondent positive-



## Comptes rendus critiques

ment, faisant ainsi un pari d'hommes politiques ; et l'on ne saurait le leur reprocher. L'historien, moins sûr de la permanence des régimes, doute si la vision du passé que l'on nous donne pour juger du présent, permet de préjuger l'avenir.

Trop livresque et exégétique peut-être, trop statique également et intemporel, cet ouvrage ne nous montre en fin de compte pas assez la *vitalité* et la *cohésion* du monde qu'il dépeint. Sa composition collective l'a privé d'un plan dynamique, mieux à même de nous dégager l'évolution de cette société, son *werden*. Quels que soient les reproches lancés à son adresse, et l'on ne saurait sous-estimer leur portée, ce monde semble être né viable : *mole sua stat* ; et qui mieux est, dynamique. Nul ne saurait même nier une certaine marche de la société communiste vers plus d'équilibre, vers une atténuation de ses virus révolutionnaires et vers une stabilisation de ses structures. Multiples sont pourtant dans ce « manuel » les traces de cette double évolution qui fait de plus en plus du Parti de la Révolution un parti de l'ordre — le parti d'un ordre.

On notera toutefois au hasard des développements les traces de cette évolution. Que ce soit la résurgence en plein internationalisme prolétarien de l'intransigeance patriotique de la Russie éternelle : ici, la réhabilitation des généraux ou des « grands commis » tsaristes ; là, la glorification du grand peuple russe dans les hymnes nationaux des républiques fédérées... Ou que ce soit l'élaboration d'une nouvelle hiérarchie : ainsi, ce curieux texte de la *Pravda* du 15 février 1956, qui rêve d'internats spécialisés, comme pouvaient l'être les académies de pages ou les institutions pour jeunes filles nobles de la Russie tsariste, évoquant déjà l'embryon d'une véritable aristocratie communiste (p. 613) ; ou l'apparition d'une nouvelle hiérarchie, parente à plus d'un titre de l'ancien *chin* (p. 623)... La vision trop intemporelle de l'ouvrage masque cette immense dérive d'une société où les mythes révolutionnaires s'effilochent, où la fierté patriotique retrouve son rôle moteur. Bref, d'une société qui fait désormais moins confiance pour propager le marxisme à la révolte interne du prolétariat, qu'à l'éventuelle supériorité industrielle et technique de la Russie soviétique ; d'une société, où le communisme semble pencher de plus en plus du côté de l'« électrification ».

Au lecteur de trancher en dernière instance le débat. Qu'il y apporte lui-même ses préjugés, ses sympathies, son hostilité ; les auteurs l'y invitent les premiers. Mais qu'il lise cet ouvrage et s'y réfère. Car, par l'ampleur de sa synthèse, une indéniable rigueur intellectuelle, l'âpreté même de cette confrontation entre deux systèmes — entre deux éthiques — politiques, ce livre mérite qu'on s'y attarde. S'y sera-t-on une première fois arrêté, on ne manquera pas d'y revenir et de le consulter.

Fr.-X. COQUIN.

# NOTES

## BIBLIOGRAPHIQUES

---

### ■ Histoire générale

Hugo FISCHER. *Die Geburt der Hochkultur in Aegypten und Mesopotamien* (Stuttgart, Ed. E. Klett, 1960, 304 p.). — Cet ouvrage est un essai historico-philosophique sur la naissance de la civilisation dans les deux grandes vallées de l'Ancien Orient. Dans un tel livre à résonances métaphysiques, d'un type peu habituel pour le lecteur français, on ne s'étonnera pas de trouver des définitions qui, dans leur généralité même, relèvent d'un certain *a priori* : ainsi, la civilisation égyptienne serait spécifiquement celle de la constance et du conservatisme, la mésopotamienne celle de la discontinuité et du progrès. — Dans une première partie, pour chacun des deux domaines successivement, l'auteur présente d'abord les faits historiques servant d'appui à une reconstitution dialectique du devenir humain ; puis un chapitre de synthèse s'efforce de dégager les grandes caractéristiques culturelles ; dégagé de toute recherche originale, cet exposé dépend complètement des récentes synthèses citées dans la bibliographie (p. 302-304 ; plusieurs références sont à corriger : J. Vandier ; Schaefer-Andrae ; Pritchard). — La seconde partie est purement métaphysique : à travers la dualité égypto-mésopotamienne, l'auteur recherche l'origine et le développement du drame humain ; pour les concepts d'espace et temps, il aurait trouvé d'utiles indications dans les analyses précises de H. Brunner (dans *Studium Generale*, X, 10, 1957, p. 612-620), mais ses préoccupations sont, de façon toute autre, celles des fondements d'une éthique actuelle.

Jean LECLANT.

— Alfred COBBAN. *In Search of Humanity. The Role of the Enlightenment in Modern History* (London, Jonathan Cape, 1960, in-8°, 254 p.). — Une angoisse étroit l'auteur et lui dicte ce livre édifiant : comment notre xx<sup>e</sup> siècle pourra-t-il surmonter la crise morale qui est le grand problème de notre temps, de notre Occident ? Sans doute chaque époque a ses problèmes ; « un clou chasse l'autre » et il importe de bien voir clair dans la situation présente. Non qu'il faille se contenter d'une explication simpliste par le péché originel ou son succédané laïque, l'éternelle nature humaine, et de dire que le mal est de tous les temps et qu'aucun peuple n'a le monopole de la cruauté. En fait, on doit constater que le progrès dépend d'une appréciation exacte des choses : on ne brûla plus les sorcières dès lors que leurs méfaits purent être scientifiquement niés, on ne tortura plus à partir de l'instant où Beccaria et Bentham démontrèrent que la torture n'était pas le meilleur moyen de prouver la culpabilité ; on cessa de se massacrer pour des motifs religieux quand on s'aperçut qu'on pouvait vivre côte à côte avec des religions différentes. Tel est le grand mérite des penseurs empiriques et utilitaires qui n'ont certes pas changé la nature humaine, mais ont, en définissant correctement les actes individuels, agi sur le comportement humain. Et comme la justification de la cruauté se fondait sur des raisons politiques, c'est sur le

## Notes bibliographiques

terrain politique que très justement ils ont porté la discussion, c'est leur théorie politique qu'il faut donc dégager avec force.

Voilà pourquoi M. Cobban se retourne vers le XVIII<sup>e</sup> siècle qui est son âge d'or autant que son siècle de prédilection en tant qu'historien. Qu'on se garde pourtant de jouer sur les mots : *Enlightenment* est un terme peu usité en Angleterre, mais les autres vocables ne valent pas mieux : *Aufklärung*, car l'Allemagne n'a subi que bien superficiellement ce mouvement, « Siècle des lumières », puisqu'elles ne datent pas toutes du XVIII<sup>e</sup>, *Age of Reason*, étant donné que le rationalisme est à la fois proche de l'empirisme et en conflit avec ce dernier. En outre, il n'est pas nécessaire de passer en revue tous les écrivains ; on prendra les plus grands (est-il utile d'abattre des arbres pour tracer de vains gribouillages?) et on les trouvera en France et en Grande-Bretagne : ce seront Montesquieu, Voltaire, Diderot et Rousseau, Hume, les utilitaires des deux pays, sans oublier les politiques proprement dits, de Locke à Burke. En somme, bien que les guerres de la Révolution constituent un crépuscule sanglant pour cet âge de tolérance et de réflexion philosophique intense, une théorie politique convenable s'est alors élaborée, théorie en conformité avec les meilleures aspirations de l'homme d'Occident.

Assisterons-nous à un échec des « Lumières » ? Aux yeux des contempteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, le nôtre, où règne la peur, ne saurait admirer une fausse philosophie, le totalitarisme, qu'il ait nom nazisme ou stalinisme, rejetant pour sa part une pensée définitivement révolue. Il en irait ainsi, à moins de revenir aux sources, à celles-là mêmes grâce auxquelles une solution raisonnable a été trouvée du conflit entre la morale individuelle et la société immorale.

Chemin faisant, M. Cobban pose la question de savoir si la démocratie est vraiment « pensée » par ceux qui la désirent ou si on ne doit pas la considérer comme un mythe. Il nous remémore de la sorte cette conférence qu'en 1954 le professeur d'histoire de France à l'Université de Londres prononça sur « le mythe de la Révolution française » et les observations que cette prise de position suscita de la part du regretté Georges Lefebvre : « On peut se demander pourquoi l'interprétation mythique des révolutions, ou plutôt de certaines d'entre elles, paraît ainsi en faveur. Il ne semble pas douteux qu'elle reflète l'évolution idéologique de la classe dominante sous l'influence de la poussée démocratique et surtout de la Révolution russe ; se sentant menacée, elle répudie la rébellion des ancêtres qui lui assurèrent la prééminence, parce qu'elle y discerne un dangereux précédent<sup>1</sup>. »

Reconnaissons qu'il y a de la continuité dans les vues exprimées par M. Cobban.

— Richard CARLINE. *Pictures in the Post. The Story of the Picture Postcard* (Bedford, Gordon Fraser, 1959, in-4°, 72 p.). — Une originale étude. La carte postale illustrée possède une double valeur : comme témoignage d'une époque et pour l'intelligence de l'art populaire.

Elle est d'ailleurs par elle-même œuvre d'art. Au moins la considérerait-on comme telle vers 1900. Elle s'efforce à la reproduction d'œuvres d'art par une libre interprétation ou elle reproduit des beautés naturelles. Il y a parfois collaboration entre le peintre et la photographie débutante. C'est que nombre d'artistes

1. *Annales historiques de la Révolution française*, 1956, p. 344.

## Histoire générale

se sont intéressés à ce genre, à commencer par Hogarth, grand amateur de gravures populaires. Toutefois, l'essor de la carte illustrée est lié au développement de la poste pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : elle sert la publicité, commémore certains événements, facilite la correspondance des personnes pressées ou peu portées à soigner leur style (à ce dernier point de vue, elle encourt le mépris d'une fraction de l'opinion victorienne qui lui reproche de favoriser l'indiscrétion et l'impersonnalité, voire la vulgarité). A partir de 1900, la vogue en est considérable : des maisons comme la maison Tuck encouragent les collectionneurs ; les cartes proprement artistiques le disputent en nombre aux cartes qui représentent des paysages, des scènes comiques (parfois licencieuses) ou des techniques nouvelles (l'automobile par exemple) ; Max Ettlinger a l'idée de flatter le goût enfantin du public en répandant la carte qui émet des sons (*squeakers*) ou que parent de vraies plumes d'oiseaux. En France, Steinlen, Toulouse-Lautrec, Bonnard, Mucha, Boutet, Kirchner, à Barcelone Utrillo, en Angleterre Lance Thackeray et Tom Browne, Gibson en Amérique, sont parmi les créateurs les plus en renom. On constate également l'existence de la carte postale de propagande : en faveur de la réconciliation avec les Boers en 1904, pour la cause du Japon engagé dans la guerre avec la Russie, pour celle des missionnaires ; toute une série parut durant la guerre de 1914-1918 en vue de soutenir le moral et il y en eut qu'édita le gouvernement républicain espagnol en 1936. Une décadence se manifeste depuis.

Ce qui fait l'intérêt de ce petit ouvrage, c'est aussi la qualité des nombreuses reproductions illustrées.

Robert SCHNERB.

— Kenneth LINDSAY. *European Assemblies. The Experimental Period. 1949-1959* (London, Stevens and sons. New-York, Praeger, 1960, 267 p.). — Ce petit livre est issu d'une conférence tenue à La Haye pour étudier les moyens d'améliorer le fonctionnement des assemblées parlementaires européennes. M. Lindsay, chargé du rapport proprement dit, avait à s'acquitter d'une tâche peu enviable : traiter d'ensemble les problèmes de fonctionnement communs aux différentes assemblées (rôle des partis politiques, relations des assemblées avec les ministres et les fonctionnaires, relations avec les parlements nationaux) ; étant donné la profonde hétérogénéité des assemblées, qui n'ont ni le même rôle ni les mêmes pouvoirs ni les mêmes bases territoriales, on ne s'étonnera pas que son ouvrage laisse une grande impression de flou et ne permette guère de se reconnaître dans cet amas d'organisations diverses. Beaucoup plus instructives sont les annexes donnant des précisions fort utiles sur les délégations des différents pays représentés et sur les trois assemblées jouant un rôle effectif : celle de la C. E. C. A., le Conseil nordique (groupant les pays scandinaves) et le Conseil interparlementaire du Benelux. Mais dans ces assemblées, la Grande-Bretagne de M. Lindsay ne figure pas !

J. NÉKÉ.

— R. N. Carew HUNT. *Books on Communism* (London, Ampersand Ltd, 1959, in-8°, 333 p.). — Constituer un recueil bibliographique sur le communisme est une tâche impossible, reconnaît l'auteur. Aussi bien n'a-t-il retenu que les livres en langue anglaise. Mais il n'a pas cru pouvoir distinguer et donc exclure les titres qui concernent l'Union soviétique en tant que pays et nation. On sera étonné du très petit nombre d'ouvrages qui concernent le communisme en France.

R. S.

## Notes bibliographiques

— LOUIS HAUTECŒUR. *Les jardins des dieux et des hommes* (Paris, Librairie Hachette, 1959, in-8°, 230 p., 16 planches hors texte). — Ce livre a été conçu en même temps que *Mystique et architecture* (paru en 1954), du même auteur : nous le comprendrions sans en être avertis dans la préface. Il constitue aussi une annexe à la monumentale *Histoire de l'architecture classique en France* (sept tomes en neuf volumes, 1943-1957). L'éditeur qui en fit la commande, au lendemain d'une exposition de tableaux représentant des jardins, vers 1944, souhaitait voir étudier les rapports des jardins et de la peinture. Mais les deux ouvrages élaborés en même temps avaient appris à l'auteur que, d'une part, « il était impossible de parler des jardins antiques sans en montrer les origines religieuses » et que, d'autre part, à l'époque classique en France, « les mêmes idées, les mêmes conditions sociales avaient exercé leurs influences sur le jardin et l'architecture ». Et M. Hautecœur conclut : « Aussi la pensée nous vint de ne plus considérer seulement l'évolution des formes, comme l'avaient fait la plupart de nos prédécesseurs, mais d'établir les liens entre les types successifs de jardins et l'évolution des religions, des sociétés, de la littérature, de l'art. »

Mais le livre que nous lisons aujourd'hui n'est qu'un résumé de celui qui fut d'abord ébauché, puis par deux fois réduit, sans doute en raison des nécessités de l'édition. C'est bien regrettable car, si nous y trouvons encore l'essentiel, nous sommes privés des références, de l'énorme bibliographie utilisée et surtout des compléments d'information qui seraient souvent indispensables. Nous avançons avec quelque peine, en suivant l'érudition prodigieuse de M. Hautecœur, en Orient, en Grèce (les mots grecs sont parfois défigurés par l'imprimeur) et surtout en Extrême-Orient. Nous voyons mal les jardins paradisiaques du Moyen Âge, l'*hortus conclusus* de la Vierge ou les jardins d'amour, s'accorder avec les potagers des monastères et avec les fantaisies facétieuses du domaine de Robert d'Artois à Hesdin. Nous lisons des descriptions pleines de charme, tout en regrettant le commentaire approfondi qui a dû être supprimé dans cette publication réduite. Nous regrettons aussi l'absence d'une table des illustrations qui ne sont d'ailleurs pas numérotées et que l'éditeur a réparties au hasard : le Generalife en face d'un texte concernant l'Attique, les Chinois au milieu des jardins romains.

Mieux à notre aise, lorsque les jardins des dieux sont devenus les jardins des hommes, dans le jardin de l'humaniste et dans le jardin de l'homme sensible, nous apprenons encore beaucoup de choses, surtout sur le xvi<sup>e</sup> et le xix<sup>e</sup> siècle. Mais jamais l'auteur ne nous laisse perdre de vue son idée directrice qu'il résume fortement dans sa conclusion : « L'histoire des jardins est l'histoire des rapports de l'homme et de la nature. L'homme a toujours eu deux attitudes à l'égard du monde qui l'entoure, révérence craintive et désir de conquête... Le jardin n'exprime pas seulement les conceptions religieuses de l'homme, mais ses idées esthétiques. On ne saurait séparer l'art des jardins des autres formes de l'art. Tantôt l'architecture l'emporte, comme dans la Grèce hellénistique, dans l'Italie de la Renaissance, dans la France classique, dans l'Europe du xx<sup>e</sup> siècle, tantôt c'est la peinture, comme aux xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles. Parfois un équilibre s'établit, que nous avons découvert dans les œuvres d'un Le Nôtre... Le jardin est soumis aux modes sociales et aux conditions économiques... Malgré tous ces changements, certaines formes ont longtemps subsisté qui, après avoir été symboliques, ont souvent

modifié, puis perdu leur signification... » On voit par ces quelques citations tout ce que ce livre apporte de plus que les habituelles histoires des jardins.

Georges GAILLARD.

## Grèce ancienne

Jean DEFRADAS. *La littérature grecque* (Paris, Collection Armand Colin, 1960, in-16, 224 p.). — Après avoir fort bien montré pour quelles raisons linguistiques, politiques, sociales et religieuses la littérature grecque fut à la fois une et diverse, continue et changeante, et rappelé quelle puissance de séduction la fit bénéficier d'une singulière et éternelle « jeunesse », M. Defradas en retrace successivement l'histoire à l'époque archaïque (43 pages), à l'époque classique (125 pages) et durant la période hellénistique et romaine (39 pages). Si l'on ne peut analyser de façon détaillée cet ouvrage, il est du moins permis d'en louer les éclatants mérites et d'y relever certaines erreurs ou lacunes. L'exposé est généralement fort clair, précis, vivant et muni d'une argumentation très sérieuse sur les points sujets au doute ou à la controverse. Les étroits rapports unissant les œuvres au milieu social, politique ou religieux dans lequel elles ont pris naissance, mûri ou décliné sont judicieusement soulignés ; il en est de même des différences opposant les uns aux autres nombre d'écrivains. L'auteur met également en fort bonne lumière les multiples changements qu'apportèrent les années ou les siècles dans l'abondante production littéraire de l'ancienne Grèce. Parmi ses jugements sur les écrivains et leurs œuvres, il en est qui nous semblent mériter plus particulièrement l'attention et les éloges de ses lecteurs : il distingue ainsi très finement entre l'esprit héroïque dont l'*Iliade* est animée et les goûts voluptueux et paisibles, le désir passionné de jouissance qui inspirent l'*Odyssée*, vrai « poème d'après guerre » ; il voit dans l'œuvre d'Hésiode celle d'un « paysan » écrivant pour ces paysans dont il connaît à fond et décrit avec un sombre pessimisme les âpres tâches. Le sentiment civique qui oppose la littérature des temps classiques — dont la tragédie paraît être « l'innovation la plus caractéristique » — à l'individualisme de la poésie archaïque est parfaitement défini ; l'auteur dégage aussi fort bien la « puissante originalité » de l'*Orestie*, qu'il tient pour l'expression la plus complète du génie d'Eschyle, poète dont le haut idéal religieux s'accorde avec celui de Pindare et dont Sophocle et, plus encore, l'amer et pénétrant psychologue Euripide diffèrent à tant d'égards. La complexité, les défaillances, le charme et l'inspiration philosophique du récit d'Hérodote, la vigueur et la profondeur inégales du « chef-d'œuvre d'histoire politique » qu'est l'ouvrage d'un Thucydide, si apte à « dominer puissamment » les faits et à les rassembler en grands et pittoresques tableaux, ne sont pas moins brillamment appréciés par M. Defradas ; les mêmes qualités se révèlent dans ses jugements sur l'éclat, la richesse et les transformations de la pensée platonicienne, sur la variété, les lacunes et le réalisme des écrits de Xénophon, sur l'universalité et les nombreux et précieux apports de l'œuvre d'Aristote, sur le talent, les idées et l'activité politiques d'un Isocrate et d'un Démosthène. Nécessairement beaucoup plus brèves, les pages consacrées à la période hellénistique et romaine n'étudient pas moins utilement la poésie savante d'un Callimaque, l'œuvre si personnelle et vivante d'un Théocrite, les conceptions méthodiques et rigoureuses d'un Polybe, « le plus remarquable historien grec » avec Thucydide, l'ample et diverse production d'un Plutarque, etc. La



## Notes bibliographiques

conclusion insiste avec raison sur « l'étonnante permanence » et l'« inégalable fécondité » d'une littérature dont la postérité sera « extraordinaire » et qu'avait animée, dès l'origine, une inspiration « essentiellement philosophique », douée d'une vitalité merveilleuse et exceptionnelle.

Cette belle étude nous paraît appeler différents compléments et réserves. Si l'auteur voit avec raison dans Périclès un « grand artisan de l'impérialisme athénien » (p. 76), n'y avait-il pas lieu d'ajouter que certains compatriotes de l'illustre homme d'État méritent également, sinon davantage, d'être ainsi qualifiés? — Il eût convenu, selon nous, d'insister plus longuement sur les préférences ou les antipathies politiques de Socrate et d'écrivains comme Thucydide, Euripide, Xénophon et Aristote et de signaler le remarquable pamphlet antidémocratique inexactement attribué à Xénophon. — Est-il bien indiqué de qualifier de « grands hommes » (p. 98) un Cléon et, surtout, un Alcibiade? — Les injustices, les étroitesse et la sottise de divers jugements d'Aristophane sont imparfaitement soulignées. — L'exposé des « idées politiques » d'Isocrate (p. 150-153) manque parfois des précisions nécessaires. — Il en est de même des remarques consacrées à Démosthène, dont certains discours fort importants de 354-351 sont passés sous silence (p. 157) et dont la « clairvoyance » est tour à tour louée avec excès et sous-estimée (p. 158). — Regrettable aussi est le défaut de toute allusion au brillant talent d'Hypéride. — Il n'est nullement démontré qu'Eschine ait été « à la solde de Philippe » (p. 157) et que la funeste initiative prise en 339 par cet orateur doive être regardée comme une « manœuvre » destinée à favoriser le Macédonien (p. 162). — La bibliographie, délibérément fort sommaire, rendra, certes, de nombreux services, mais non sans laisser quelques regrets : on eût désiré, par exemple, y voir mentionnée la très utile et personnelle étude de Mikkola sur Isocrate et l'excellente introduction de Ph.-É. Legrand à l'édition d'Hérodote; l'estimable thèse de G. Mathieu sur *Les idées politiques d'Isocrate*, tenue pour l'un des « meilleurs livres sur les orateurs athéniens » (p. 222), appelle, à vrai dire, nombre de rectifications et d'additions. En revanche, le *Démosthène* du même auteur, objet d'une appréciation identique, nous semble mériter de grands éloges pour les pages qu'il renferme sur l'éloquence de l'orateur.

— Raymond WEIL. *L'« archéologie » de Platon* (Études et commentaires, XXXII) (Paris, Klincksieck, 1959, in-16, 171 p. Prix : 18 N F). — M. Raymond Weil s'est proposé de compléter deux ouvrages intéressant la façon dont Platon a conçu l'histoire ; son étude est divisée en deux parties : une introduction et un commentaire du livre III des *Lois*, suivi d'un appendice (commentaire du livre IV de ce dialogue). L'introduction comprend d'abord des « généralités » : après avoir rappelé qu'aucun texte n'attribue à Platon le moindre ouvrage historique et que, de son temps, l'histoire n'était pas matière d'enseignement et servait surtout à la propagande politique — d'où le scepticisme qu'elle inspire au philosophe —, M. Weil montre fort justement qu'il finira par la traiter de manière sérieuse, et cela dès avant les *Lois* : s'il fait au mythe une large part, il use aussi de la « matière historique », en suivant « la tradition des bons historiens » ; il recourt aux sources, aux souvenirs personnels, aux documents ; ressentant le besoin d'une documentation impeccable, il va jusqu'à critiquer « les sources de ses sources » ; pas plus que Thucydide, il ne se fie aux indications du « premier venu » ; en outre, il tire parti de la méthode des « survivances » et des comparaisons entre peuples, époques



## Grèce ancienne

et régions ; il s'efforce également — sans y réussir toujours, il est vrai — d'adopter une chronologie rigoureuse, surtout afin de reconstituer le « climat » de telle ou telle période et de tout expliquer ; même dans ses fictions, l'histoire garde une place considérable : il en est comme « hanté », dès avant les *Lois*. Avec ce dialogue, il s'écarte de la légende pour exposer délibérément l'histoire des faits connus par d'autres sources ; ce sera encore un « jeu », mais un jeu « sérieux » : d'où la valeur scientifique de cet ouvrage, où l'on trouve plus d'une référence précise à divers événements et institutions. C'est de l'histoire « dialoguée », mais « vraie », où le philosophe s'est proposé à la fois de distinguer et « d'unir étroitement » le mythe et le réel et de les « soutenir l'un par l'autre ». Une telle ambiguïté correspond assez bien au caractère « synoptique » du platonisme, qui s'est « assimilé l'histoire », tout comme les mathématiques et les sciences naturelles ; l'histoire platonicienne comporte d'ailleurs « une signification moralisatrice » et empreinte de sévérité : c'est ainsi que, tout en approuvant la défense de la Grèce contre les Perses, Platon, à l'opposé d'Isocrate, s'abstient de conseiller l'ouverture d'hostilités en Asie barbare.

Le commentaire du livre III des *Lois*, très soigné, souvent méticuleux et semé d'indications précises et intéressantes, rendra assurément de nombreux services aux historiens et aux philologues ; non moins diligente et précieuse est la bibliographie. Les remarques de M. Weil appellent, du reste, quelques compléments ou réserves. Page 8 : il n'eût pas été inutile de rappeler que le blâme décerné dans le *Gorgias* aux chefs politiques d'Athènes ne vise pas uniquement les démocrates (cf. notre ouvrage sur *La démocratie athénienne*, p. 257). — Page 10 (cf. p. 121 et 144) : peut-être convenait-il de préciser davantage les diverses erreurs et confusions d'Isocrate touchant les institutions de Solon et de Clisthène (voir le même ouvrage, p. 267-268). — Page 99 : la question de « l'affaiblissement » de l'Empire perse au IV<sup>e</sup> siècle est plus complexe que ne le laisse entendre la brève allusion de l'auteur (cf. *Démocratie athénienne*, p. 294, 304, 332, 335). — Pages 103-104 : les indications relatives aux prétentions de Lacédémone sur Messène et d'autres cités péloponésiennes gagneraient à être complétées (cf. *Démocratie athénienne*, p. 338-353, etc.). — Page 119 : les motifs de la politique adoptée par Athènes en 353-352 au sujet des relations de Sparte avec Mégalépolis et Messène sont plus compliqués que ne l'indique ce passage du commentaire (cf. *Démocratie athénienne*, p. 338-340). — Page 139 : l'attitude de Démosthène sur la politique que devait suivre Athènes à l'égard de l'Empire perse fut sensiblement plus nuancée que ne semble l'admettre M. Weil (cf. *Démocratie athénienne*, p. 335, 343, 354, 359) ; en 341, notamment, Démosthène sera loin de « mépriser » le Grand Roi, comme le dit l'auteur.

— Robert FLACELIÈRE. *L'amour en Grèce* (Paris, Hachette, 1960, in-16, 224 p.).

— Ce charmant ouvrage comprend sept chapitres, respectivement intitulés : Homère, La mythologie, L'amour grec, Le mariage et la famille, Les courtisanes, Les théoriciens de l'amour, L'amour romanesque. Dans ces études fort précises et méticuleuses, fondées sur de nombreuses lectures et semées de citations très judicieusement choisies, pittoresques et suggestives, abondent les remarques dont l'intérêt et la portée rappellent maintes pages du livre publié par le même auteur sur la vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès. Exemples : sur l'absence de toute misogynie et de toute homosexualité dans l'œuvre d'Homère ; sur le fait que l'« amour grec » (pédérastie) régna principalement dans les classes

## Notes bibliographiques

riches ; sur le caractère « presque exclusivement masculin » des sociétés helléniques, véritables « clubs d'hommes » ; sur les progrès de l'amour conjugal et du prestige social des femmes à l'époque hellénistique ; sur les multiples avantages que valurent aux courtisanes les conquêtes d'Alexandre ; sur la ferveur et l'enthousiasme inégaux qui distinguent les réflexions et théories inspirées par l'amour à Platon, écrivain « intarissable » quand il traite de « l'amour des garçons » ; sur l'importance de beaucoup supérieure qu'attache Aristote à l'amitié ; sur le « retour au platonisme » dont paraît témoigner la théorie stoïcienne de l'amour ; sur les aspects attrayants des romans d'amour grecs, d'ailleurs trop conventionnels et pouvant sembler « bien fades » et « monotones » aux lecteurs de l'époque moderne, etc. Selon la « vue d'ensemble » par laquelle se termine la fine et précieuse étude de M. Flacelière, les traits les plus caractéristiques et permanents de l'amour dans la Grèce ancienne sont, d'une part, le sentiment profond et passionné de la beauté, tant masculine que féminine, d'autre part, la conception suivant laquelle la beauté morale accompagne nécessairement la beauté physique : les Hellènes se sont obstinés à ne point séparer l'une de l'autre ; Platon et les stoïciens eux-mêmes ont accepté sans réserve une telle confusion, si opposée à certaines définitions de la théologie chrétienne.

Paul GLOCHÉ.

## ■ Histoire coloniale

Patrik O'REILLY. *Bibliographie des Nouvelles-Hébrides* (Paris, Musée de l'Homme, 1958, xii-304 p., in-8°) (Publications de la Société des Océanistes, n° 8). — M. Patrick O'Reilly a composé une bibliographie des Nouvelles-Hébrides semblable à celle de la Nouvelle-Calédonie publiée précédemment. On ne saurait assez louer ce travail facile à consulter, luxueusement imprimé et plein d'enseignements. L'auteur et ses collaborateurs ne se sont, en effet, pas contentés de cataloguer les ouvrages sur les Nouvelles-Hébrides. Chacun des 3 016 titres de ce recueil est suivi d'une notice qui précise le contenu de l'œuvre, livre ou article — et souvent la qualité de l'auteur. Les études en langue étrangère ont été recensées comme celles en français. C'est un travail modèle, une réussite qui enchantera tous les océanistes.

— Joan C. LANCASTER. *Bibliography of historical works issued in the United Kingdom 1946-1956. Compiled for the sixth anglo-american conference of historians* (University of London. Institute of historical Research, 1957, in-8°, xxii-388 p.). — La bibliographie des œuvres historiques publiées dans le Royaume-Uni de 1946 à 1956, établie par M<sup>me</sup> Joan C. Lancaster, réunit 7382 titres. Elle n'est pas critique. Un index alphabétique des auteurs complète ce recueil où les ouvrages sont groupés sous des rubriques nombreuses et bien définies, de sorte que sa consultation est des plus aisées.

— Jacques CHARPY. *Répertoire des Archives. Série H à T : Affaires sociales, judiciaires, économiques et financières, 1780-1920*. (Rufisque, Haut commissariat de la République en A. O. F., 1958, in-8°, 215 p.). — Ce cinquième volume du catalogue publié comprend les sections Santé, Enseignement, Esclavage et Travail, Domaine, Tribunaux, Transports, Travaux publics, Affaires économiques, Affaires agricoles, Douanes et Impôts, Finances.

## Japon

— David BOYLE. *With Ardours Manifold* (Londres, Hutchinson, 1959, in-8°, 340 p., ill.). — Les mémoires de David Boyle, qui, issu d'une grande famille de l'aristocratie écossaise, accomplit, entre 1904 et 1953, de nombreuses missions diplomatiques dans le monde entier, se lisent avec agrément. L'auteur a fréquenté les grands de son époque. Il écrit avec beaucoup de soin et d'humour. Il trace de ceux qu'il a côtoyés des portraits vivants, jamais méchants, mais où le trait caractéristique fait rarement défaut. Il apporte autant de soin à rappeler les menus de ses médiocres repas de collège ou des banquets de sa maturité, que les cérémonies du couronnement ou les enquêtes effectuées en Gold Coast et en Chine. Une vie ouatée d'homme du monde intelligent et sans amertume malgré sa relative pauvreté.

— Jean BRUHAT. *Histoire de l'Indonésie* (Paris, Presses Universitaires de France, 1958, in-16, 127 p.) (Coll. « Que sais-je? »). — M. Jean Bruhat publie un bon petit livre sur l'histoire de l'Indonésie. Il n'existait pas d'ouvrage d'ensemble en français sur ce sujet. L'étude de M. Bruhat apporte les précisions qu'on peut espérer des petits volumes de la collection « Que sais-je? ». Le caractère mercantile de la politique hollandaise y est bien mis en lumière. On pourrait chicaner sur des points de détail : Raffles méritait mieux ; il fut le premier à préconiser un vaste état malais libéral. Snouk Hurgronje n'est pas mentionné : il représentait cependant une tendance métropolitaine libérale en face de van Mock, etc. Mais pourquoi chicaner ? L'ouvrage est solide et rendra de grands services aux étudiants.

Henri BRUNSCHWIG.

## Japon

Richard STONNY. *A History of Modern Japan* (a Pelican Book (A 475), 1960, 276 p. + une Note bibliographique (p. 277-280) + un Index (p. 281-287). — L'auteur a déjà publié un *The Double Patriots : A Study of Japanese Nationalism* (1957) que nous regrettons de ne pas connaître. Conçue pour le grand public cultivé, cette « Histoire du Japon moderne » se recommande à l'historien par la clarté avec laquelle, la façon vivante dont les événements essentiels y sont rapportés en chaîne, l'impartialité qui est celle de l'auteur chaque fois qu'il s'agit de replacer les actes politiques dans leur contexte national et international et, plus encore, lorsqu'il recherche les responsabilités individuelles en regard des collectives. En un mot, l'historien trouvera dans ce petit volume un memento (chap. VIII à X) relativement très complet des événements dont le Japon a été le centre entre les années 1930 et 1958. Qu'il nous soit cependant permis de regretter de n'avoir pas trouvé dans le dernier chapitre (chap. XI, *The New Japan*) tout ce que nous attendions à y rencontrer, à commencer par des renseignements plus objectifs touchant, par exemple, la situation démographique et économique du Japon ou les mouvements syndicaux. Une réédition pourrait s'augmenter d'une dizaine de pages qui viendraient étoffer heureusement ce dernier chapitre. Il serait bon que les voyelles longues fussent distinguées des brèves dans les transcriptions de mots japonais. Quelques titres d'ouvrages en anglais pourraient être utilement ajoutés à la Note bibliographique. La fin de la note, au bas de la page 185, pourrait sembler ambiguë à un esprit insuffisamment averti.

— *Kyōritsu jōshi-daigaku, Tanki daigakubu kiyō* (Rapports de l'Université

## Notes bibliographiques

*Joshi-daigaku*, Tōkyō, rapport n° 3, décembre 1959). — Ce rapport contient, p. 1-43, un intéressant article de M. Maki I. relatif aux « conditions de la venue au Japon du capitaine John Sarris » et au journal de bord de ce pionnier (Sarris aborda au Japon en 1613 ; William Adams l'y avait devancé). L'auteur reproduit des passages dudit journal.

— *List of the Foreign Office Records preserved in the Public Record Office in London, relating to China and Japan*. Introduction, Table des matières + 256 p. (Tōkyō, Tōhō gakkai, 1959). — M. Iwao, professeur d'histoire du Japon à l'Université de Tōkyō, a établi, en 1949, des copies des catalogues et listes de documents diplomatiques anglais qui ont trait aux relations de la Grande-Bretagne avec la Chine et le Japon entre 1815 et 1905. Ce volume, qui, incontestablement, rendra service aux historiens du Japon moderne, n'offre cependant point les avantages qu'eût présenté un dépouillement analytique, même sommaire, de la teneur de chacun des rapports et des lettres qui y sont recensés.

— *The Japan Annual of Law and Politics*. N° 7, 1959 (Préface, 199 p., appendice) (Publication du Science Council of Japan, Second division). — Recueil très utile de comptes rendus, en anglais, d'ouvrages et d'articles de spécialistes japonais touchant l'évolution et les tendances de la philosophie du droit, de l'histoire du droit et des sciences politiques au Japon. Il est regrettable que le titre original des travaux analysés ne soit jamais reproduit en transcription. Le lecteur doit se reporter à l'Appendice pour trouver les indications bibliographiques indispensables.

— CHIZUKA Tadami. « Ancien Régime » - *ni okeru daishakuchinō-no seiritsu to sono kihon seikaku* (Formation et traits fondamentaux des « gros fermiers » sous l'Ancien Régime), in *Shakai kagaku kenkyū* (Université de Tōkyō, t. X, n° 6, 1959, p. 56-89). — M. Chizuka expose, dans cet article clair et fondé sur les travaux des spécialistes français, les conditions dans lesquelles les « grands fermiers » ont dû apparaître en France, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle et du XVIII<sup>e</sup>. Le propos de M. Chizuka est de montrer que, quand ce ne serait que par son « caractère dualiste » ainsi que par les contradictions que son apparition et son existence ont impliquées, le « grand fermier » en question mérite de retenir l'attention des historiens nippons : ceux-ci ont à analyser les conditions dans lesquelles il s'est formé au Japon des « propriétaires parasites » qui ont été, en un milieu qui présentait un aspect « féodal », le plus souvent des rentiers doublés de producteurs mercantiles ; cf. *Revue historique*, CCXXI, p. 359. HAGUENAUER.

## ■ Allemagne

Walter GRUBE. *Der Stuttgarter Landtag. 1457-1957. Von den Landständen zum demokratischen Parlament* (Stuttgart, E. Klett, 1957, xv-631 p.). — Le 3 août 1954, le Landtag de l'État de Bade-Wurtemberg décidait la publication, à l'occasion du cinquantième centenaire du Parlement de Stuttgart, d'un travail scientifique dû à la commission d'histoire régionale, consacré à l'histoire de ce parlement de 1457 à 1957. En prenant cette initiative, le désir du Landtag était de dégager pour le peuple de Bade-Wurtemberg la signification de ces cinq siècles de vie régionale et d'histoire parlementaire. Ainsi se présente aujourd'hui cette belle publication, faite avec beaucoup de conscience et de soin par le directeur des

## Allemagne

archives, le Dr Grube. Le fil ténu de la continuité historique ne suffit sans doute pas à donner l'unité à ce recueil de textes qui, sous le même nom de Landtag, place des institutions bien différentes par leur origine, leur inspiration, leur nature même, depuis les Landstände des anciens comtes de Wurtemberg, dominés par une classe sociale originale, celle de l'*Ehrbarkeit*, jusqu'aux deux chambres issues, après la Révolution française et l'alliance napoléonienne, de la Constitution de 1819. Il y aurait eu sans doute intérêt à mieux faire sentir les rapports qui unissent la représentation parlementaire à la structure sociale et politique du pays, surtout dans les temps contemporains, et à esquisser, dans une conclusion, quelques éléments d'histoire constitutionnelle comparée avec celle des autres États allemands. Mais ces préoccupations, pour ne pas être étrangères à l'auteur, auraient dépassé son objet qui est, comme le souligne dans sa préface le Dr Neinhaus, président du Landtag, d'inspiration à la fois historique et civique.

— Maurice PIANZOLA. *Thomas Munzer ou la guerre des paysans* (Paris, 1958, in-8°, 214 p., 16 ill., 1 carte h. t.) (Club français du livre. Portraits de l'histoire, n° 14). — Livre déconcertant pour un lecteur qui ne fréquente que les disciplines historiques universitaires, l'ouvrage de M. Pianzola n'en est pas moins très attachant parce que passionné et bien écrit. L'auteur, en effet, n'a jamais voulu s'effacer derrière son sujet : il le présente sans jamais quitter complètement la scène. Le livre est pensé et écrit tel un récit épique. Munzer apparaît comme le porte-parole particulièrement éloquent, le représentant typique d'un peuple luttant pour la liberté et, comme tel, il suscite, malgré ses outrances, la sympathie. Le volume s'ouvre par une évocation du père de Niklashausen qui mourut en 1476, quatorze ans au moins avant la naissance de Munzer. M. Pianzola n'hésite pas à consacrer de larges développements au *Bundschuh* alsacien, depuis ses premières conspirations jusqu'à l'énorme et brève explosion de 1525 (regrettons à ce sujet que ne soit pas citée la belle étude de Chr. Pfister, sur les seigneuries de Ribeauvillé et de Riquewihr). Le portrait du réformateur révolutionnaire se situe donc au cœur d'une fresque très vaste. Cette intéressante tentative qui appartient au genre de la vulgarisation — mais de la vulgarisation probe — n'aurait guère trouvé place cependant dans notre production historique érudite, si elle ne se fondait sur une connaissance solide des ouvrages, même les plus récents — et notamment ceux du professeur M. Smirine (Berlin, 1955 et 1956) — que la guerre des paysans a suscitées depuis plus de cent ans.

— William R. HITCHCOCK. *The Background of the Knight's Revolt. 1522-1523* (Berkeley, University of California Press, 1958, in-8°, vi-128 p.). — L'Université de Californie poursuit l'intéressante série de ses publications avec cet ouvrage qui attire l'attention sur les liens qui unissent, au début du xvi<sup>e</sup> siècle, la pensée religieuse réformatrice et les forces sociales. Dans cette perspective, la révolte des chevaliers d'Empire s'affirme comme révélatrice des menaces que recélait le luthéranisme, à ses débuts, pour l'ordre existant. La tentative avortée et l'échec éclatant de Franz von Sickingen (1481-1523) dont Dürer a conservé les traits dans la fameuse gravure *le Chevalier et la mort*, symbolise le destin d'une classe menacée, à la fin du Moyen Age, politiquement par la montée des princes territoriaux, économiquement par les progrès de la bourgeoisie urbaine. Force militaire importante dans la lutte contre les Turcs, les chevaliers prétendent se libérer

## Notes bibliographiques

des princes territoriaux comme ceux-ci avaient su le faire à l'égard des empereurs. Ils demandent le maintien des relations de vassal à seigneur et protestent contre l'introduction des nouvelles formes administratives et judiciaires, voire fiscales. Au point de vue économique, on enregistre également un net déclin. Seuls, ceux qui ont quelque intérêt dans une entreprise commerciale ou dans des mines subsistent honorablement, les autres voient leurs revenus s'amoindrir, le nombre de leurs sujets diminuer, tous se réunissent dans une haine commune de la ville qui tend à dominer le plat pays. La Réforme paraît à beaucoup d'entre eux comme le moyen de redonner prestige et prospérité au corps tout entier. Des individualités puissantes se détachent alors dans la lutte contre les moines, les prêtres, boucs émissaires tout désignés de la réaction conservatrice.

Outre Franz de Sickingen le guerrier et Hütten l'humaniste, l'auteur s'attache à quelques figures caractéristiques : Eberlin de Günzbourg, l'utopiste qui rêve d'un monde idéal — *Wolfaria* — fondé sur la foi et non sur l'argent (p. 62), Hartmuth de Kronberg qui voit dans le luthéranisme un facteur de rénovation de l'Empire et dans l'apparition de Luther en Allemagne l'indice d'une élection particulière du peuple allemand, choisi par Dieu.

Sans doute ces personnalités ont déjà fait l'objet d'études particulières, mais on saura gré à M. W. R. Hitchcock d'avoir donné, dans une langue claire et précise, une synthèse ordonnée d'un mouvement où s'imbriquent des forces religieuses, politiques et économiques, d'avoir précisé la variété des attitudes sans oublier le fait fondamental, bien mis en lumière par Lucien Febvre (non cité) : la réforme luthérienne n'était pas l'affaire d'une classe particulière, mais bien une question de foi qui regardait la conscience de chacun.

— Günther MEINHARDT. *Die Münz- und Geldgeschichte des Herzogtums Preussen 1569-1701* (Heidelberg, Quelle et Meyer, 1959, in-8°, 196 p., 1 h.-t.) (Studien zur Geschichte Preussens, t. 4). — L'atelier monétaire que l'État teutonique avait installé à Königsberg prend, du fait de sa situation géographique, une certaine importance. Distinct des ateliers brandebourgeois jusqu'à la fondation du royaume de Prusse, en 1704, il apparaît comme une enclave germanique dans la zone de diffusion des médiocres monnaies polonaises. C'est, en effet, le leitmotiv de cette étude extrêmement érudite et menée par courtes périodes chronologiques, que la lutte des Prussiens contre l'invasion des mauvaises monnaies. Notons d'ailleurs que le phénomène n'est pas particulier à cette région de l'Europe et qu'on retrouve les mêmes problèmes, au XVII<sup>e</sup> siècle, dans les contacts monétaires entre la France et l'Empire. A plusieurs reprises, l'auteur brosse un tableau très sombre de ce véritable déferlement du billon étranger sur le duché de Prusse. Mais il attache — et avec raison — une particulière importance aux mécanismes et aux effets des grands désordres monétaires qu'on appelle d'ordinaire *Kipper und Wipperzeit*, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Malgré la menace de l'inflation galopante et grâce à la politique énergique de l'atelier prussien, les conséquences de ce désastre auraient pu être amorties dans l'ensemble du territoire ducal. Il n'est pas possible de suivre l'auteur dans tous les développements d'un ouvrage dont la technicité intéresse le numismate (à noter une très belle page de reproduction) autant que l'historien. La monnaie n'est qu'un signe et il eût été intéressant de tenter d'évoquer, en conclusion, les structures économiques et sociales qui lui confèrent sa palpable réalité. Rappelons en terminant que l'auteur a puisé la plus grande



## Allemagne

partie de son énorme documentation dans les fonds du *Preussisches Staatsarchiv* de Königsberg, actuellement déposés à Goettingen.

— Horst SCHLECHTE. *Die Staatsreform in Kursachsen. 1762-1763. Quellen zum Kursächsischen Retablisement nach dem Siebenjährigen Kriege* (Berlin, Rütten et Loening, 1958, in-8°, xi-608 p. Prix : 33,20 DM). — La guerre de Sept ans a amené la Saxe au bord d'une catastrophe politique et financière ; elle a désorganisé l'économie, ébranlé l'État, mais elle a permis cependant l'apparition de forces nouvelles issues de la bourgeoisie, qui participent au mouvement de réorganisation et qui auront postérieurement une influence encore plus grande. De là, l'intérêt des sources publiées par M. H. Schlechte sur le rétablissement saxon pendant les années 1762-1763, période un peu limitée en soi, mais importante par l'élan qu'elle imprime et la solution apportée à certains problèmes d'avenir. Le combat de prééminence mené contre la Prusse est terminé, le mythe polonais s'estompe, le grand rôle en Europe n'est plus qu'un souvenir. Après l'effacement de la Bavière à la paix de Fuesen en 1745, on assiste à celui de la Saxe après la guerre de Sept ans : ainsi disparaissent peu à peu de la scène politique les acteurs de second ordre pour ne plus laisser place qu'à l'antagonisme de la Prusse et de l'Autriche. Les bourgeois qui, en Saxe, accèdent au pouvoir — et dont von Fritsch, malgré son anoblissement récent reste suffisamment représentatif — ne s'occupent ni de politique extérieure ni de rayonnement européen, mais essayent de remettre l'économie en marche. Les vrais intérêts du pays que la commission de restauration, instituée alors, a nettement définis se ramènent à la réalisation d'un idéal honnête de bourgeois commerçant et manufacturier. Ce programme d'action n'est d'ailleurs que le résultat d'une longue évolution économique et sociale accélérée par la guerre de Sept ans. La réorganisation, faite d'après un plan rationnel et préétabli, est profondément marquée par l'esprit de l'*Aufklärung*. En face de la politique du premier ministre Brühl — dont la conduite insensée au dire de l'envoyé français, le baron de Zuckmantel, a été plus catastrophique que l'occupation prussienne elle-même — se dessinent les grandes lignes de l'activité d'un parti dit saxon, appelé aussi « parti républicain » (par Du Buat, chargé d'affaires français) ou encore « parti anglais ». Appuyé également par l'important groupe des réfugiés français qui vivent à Leipzig — notamment le réformé François Dubosc — arrivés en Saxe au XVIII<sup>e</sup> siècle, en apportant des techniques nouvelles, ce parti obtient des résultats certains : le repeuplement est rapide, les exportations sont croissantes, le rétablissement financier est indubitable.

Mais ce rétablissement si bien mené et dont il resterait à vérifier les effets concrets par des multiples enquêtes locales comporte des limites. Rationalistes, ces bourgeois veulent une réorganisation totale de l'État et de la société, mais leur programme n'est pas adapté à tous les non-privilegiés ; de même, ils n'ont pas tous le même avis sur certaines questions (telles celles de la réforme agraire ou de la réforme fiscale) ; enfin des délais sont nécessaires pour obtenir la solution de certains problèmes. Si les autres commissions et collèges suivent dans leurs grandes lignes les idées de la commission de la restauration, les États (*Stände*) combattent le cadastre et la réforme financière. Pendant une courte période (1766-1768), le régent Xavier porte l'armée de 18 à 30 000 hommes, mais la vive opposition qu'il rencontre amène une réaction au moment de Frédéric-Auguste. L'alliance du trône et de la haute bourgeoisie est alors scellée par le développe-



## Notes bibliographiques

ment d'un despotisme éclairé qui vise surtout à la réorganisation économique et administrative : celle-ci assure le rayonnement du pays dans le Saint-Empire moribond de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

On voit l'intérêt des textes publiés par l'auteur ; soigneusement classés et édités, ils définissent un esprit et une politique, mais on regrettera que le travail n'ait pas été élaboré par un historien tenté par ce beau et grand sujet.

Georges LIVET.

## ■ Autriche

Grete MECENSEFFY. *Die Beziehungen der Höfe von Wien und Madrid während des Dreissigjährigen Krieges* (Vienne, 1955, in-8°, 91 p.) (Oesterreichische Akademie der Wissenschaften ; Archiv f. oester. Gesch. t. 121, cah. I). — L'auteur se penche sur une question importante des relations internationales, l'alliance des cours de Vienne et de Madrid pendant la guerre de Trente ans. Alliance funeste pour l'Allemagne puisqu'elle devint le champ clos où s'affrontèrent les armées européennes. Jusqu'en 1635, le conflit, provoqué par la révolte de Bohême et l'intervention du Palatinat, peut sembler essentiellement religieux ; après cette date, qu'avec raison relève un historien comme W. Platzof, et l'entrée en scène de la France, l'Allemagne n'est plus que le lieu où se rencontrent les antagonismes des Bourbons et des Habsbourg de Vienne et de Madrid. L'auteur examine les aspects originaux de ce que, aujourd'hui, nous appellerions l'axe Vienne-Madrid, dans ses étapes variées et ses différents fronts : l'occupation du Palatinat par Spinola après la renonciation de l'Espagne à l'Alsace (traité Oñate), la guerre de la succession de Mantoue qui entraîne la première intervention française en 1630 et la prise de possession de Pignerol, porte des Alpes, le rôle de certaines personnalités, notamment de Wallenstein, aux projets chimériques sans doute mais qui, aux yeux des Espagnols, apparaît comme le seul homme capable de donner à l'empereur sa chance suprême dans le Saint-Empire. La guerre ouverte se déclare après Nordlingen, dernière bataille remportée en commun par les troupes espagnoles et impériales. Richelieu veut briser le cercle de fer dressé autour du royaume par les Habsbourg. Dès 1624, Fancan n'avait-il pas écrit : « L'Allemagne perdue, la France ne peut subsister ! » L'argent espagnol d'une part, les soldats de l'Empire d'autre part, deux facteurs de la politique Madrid-Vienne dont l'action n'apparaît pas facile à conjuguer. Les ducats envoyés d'Espagne en Allemagne ne se retrouvent que pour une faible partie dans les caisses des armées, phénomène intéressant de dilution monétaire que l'on retrouve à d'autres époques et pour d'autres pays. Épuisé, menacé dans sa capitale, l'Empereur s'achemine vers une paix séparée. L'alliance officielle cesse, sans acrimonie d'ailleurs, semble-t-il, car les liens dynastiques sont renforcés par divers mariages : l'Empereur aura son mot à dire au moment du partage de la succession d'Espagne, tarte à la crème de la diplomatie officielle et clandestine pendant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Rapidement conduite et bien menée, l'étude met en lumière des aspects originaux d'une utilité incontestable pour la compréhension des relations internationales pendant une époque troublée ; peut-être eût-il fallu moins se préoccuper des événements politiques et dynastiques déjà connus et insister davantage, à l'aide des travaux récents de Earl Hamilton, des historiens suédois et de V.-L. Tapié

## Belgique

sur les questions de financement (esquisse p. 36), militaires (mode de recrutement et commandement des troupes), sociaux et culturels, dont l'importance n'est plus à démontrer. Seule une analyse précise, psychologique et sociale des structures des deux États alliés permettra de comprendre les nuances de la politique des Habsbourg au XVIII<sup>e</sup> siècle.

G. L.

## ■ Belgique

*Bulletin de la Commission royale d'Histoire*, tome CXXV (Bruxelles, Palais des Académies, 1959, in-8°, 660 p.). — La Commission royale d'Histoire a marqué son cent vingt-cinquième anniversaire par l'édition d'un « volume jubilaire » particulièrement important.

On y trouvera, outre les notices nécrologiques sur les membres décédés depuis 1934 et des indications biographiques sur leurs successeurs, une série d'études particulièrement importantes. Conformément à l'esprit de la Commission, les auteurs ont publié (ou tout au moins analysé) des textes inconnus ou mal connus et les ont abondamment commentés.

M. Félix ROUSSEAU signale l'intérêt des chartes de l'abbaye de Brogne (aujourd'hui Saint-Gérard) conservées, dans le fonds de Stassart, à l'Académie royale, tandis que M. VERCAUTEREN identifie Gislebert de Mons comme l'auteur des épitaphes des comtes de Hainaut Baudouin IV et Baudouin V.

M. Jean DE STURLER, d'après les deux comptes de Robert de Segré, receveur et agent payeur d'Édouard I<sup>er</sup>, étudie la politique anglaise aux Pays-Bas à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ; les problèmes démographiques du XIV<sup>e</sup> siècle ont attiré MM. Paul BONENFANT avec un dénombrement inédit du Brabant et M. Hans van WERVEKE avec les données des Archives de Bruges sur la famine de 1316. M. Eg. I. STRUBBE, en éditant la correspondance de Jan van den Berghe, haut fonctionnaire et juriste, avec Jeanne d'Harcourt, comtesse de Namur, et M. Camille TIRON, en étudiant le défi de trois chevaliers hennuyers à trois chevaliers brabançons, montrent deux aspects très différents de la noblesse au début du XV<sup>e</sup> siècle.

L'histoire moderne et contemporaine est moins abondamment représentée que l'histoire du Moyen Âge. Néanmoins, M. Léon E. HALKIN, par une réédition de l'édit de 1526, pris par l'évêque de Liège Erard de la Marck, apporte beaucoup de précisions sur la crise de l'Église et les débuts de la Réforme dans les pays de la Meuse et M. Léon van der ESSEN donne l'idée des documents concernant la « maison » de Marguerite de Parme, détruits en 1943 avec les Archives farnésiennes de Naples et qu'il compte pouvoir publier d'après des copies personnelles.

Les premiers temps de l'indépendance belge sont évoqués par M. le vicomte TERLINDEN qui publie une série de documents inédits qui aident à revivre les journées de 1830 à Bruxelles et en province ; de son côté, M. Maurice ARNOULD apporte quelques précisions sur les négociations belgo-américaines de 1831-1832 et le rôle joué à cette occasion par Achille Murat, neveu de Napoléon et, par alliance, petit-neveu de Washington.

Les études de MM. van Werveke et Strubbe sont rédigées en flamand ; toutes les autres en français. Les textes ont, naturellement, été laissés dans leur langue originale.

— W. PREVENIER. *Handelingen van de leden van de staten van Vlaanderen*

## Notes bibliographiques

(1384-1405) (Bruxelles, Palais des Académies, 1959, in-4°, xxxv-486 p.) (Publication de la Commission royale d'Histoire). — La présente publication a pour but de faciliter l'étude du fonctionnement des États de Flandre, au début de l'époque bourguignonne. A ce moment, l'institution, comme l'indique la préface, n'était pas véritablement organisée et l'on ne retrouve aucune trace d'un document où les délibérations auraient été méthodiquement enregistrées. Il n'est pas possible non plus de distinguer alors, comme on le fera à l'époque suivante, divers types de réunions, aucun statut ou règlement ne paraissant avoir existé alors.

Dans ces conditions, il a fallu relever dans les comptes des quatre membres (Gand, Bruges, Ypres, Franc de Bruges) les mentions, souvent fort brèves, des frais engagés à propos des réunions et d'en établir le calendrier. Naturellement, des indications complémentaires ont dû être cherchées dans les archives des villes ou autres institutions avec qui les États étaient en rapport. Un tel travail exigeait de minutieuses recherches dans divers fonds de Belgique ainsi qu'en France, aux Archives départementales du Nord et de la Côte-d'Or. Trois textes importants, susceptibles de préciser le rôle des États, ont été publiés en appendice.

Les résultats obtenus ont été remarquables. Il a été possible de dresser un tableau chronologique de 737 réunions (un certain nombre d'entre elles sont seulement probables) où les quatre membres, tantôt seuls, tantôt associés à d'autres autorités, ont délibéré sur les intérêts du comté.

Les indications portées dans les comptes sont brèves; elles permettent toutefois, en général, de connaître l'objet des discussions. Celles-ci concernaient souvent les problèmes économiques : rapports commerciaux avec les autres pays d'Europe, défense contre la piraterie, amélioration des voies de communication, procès relatifs aux tarifs des péages, problèmes monétaires, etc. Les événements de politique générale sont aussi évoqués dans ces réunions à propos de la préparation des conférences, des mesures à prendre contre des incursions éventuelles et surtout des demandes de subsides. L'évolution de la situation diplomatique peut ainsi être précisée, à un moment indécis de la guerre de Cent ans. Les difficultés provoquées dans l'Église par le grand schisme d'Occident donnèrent lieu également à des réunions des États.

— A. SCHILLINGS. *Matricule de l'Université de Louvain*, tome III : 31 août 1485-31 août 1527 (Bruxelles, Palais des Académies, in-4°, xviii-784 p.) (Publication de la Commission royale d'Histoire). — L'intérêt des registres d'immatriculation des anciennes universités est bien connu. Ces listes d'étudiants nous apportent non seulement des précisions sur l'organisation interne de l'institution (élection des recteurs, répartition des étudiants suivant les facultés et les « pédagogies », importance des exonérations en faveur des nécessiteux, etc.), mais surtout permettent de mesurer son rayonnement intellectuel. Elles nous apprennent, en effet, de la manière la plus précise le nombre des inscriptions et l'origine géographique des inscrits.

Les deux plus anciens « matricules » de l'Université de Louvain, datant du xv<sup>e</sup> siècle, avaient déjà été publiés, l'un en 1902, l'autre en 1946. Le troisième, qui vient de paraître, commence en 1485 et se termine en 1527. Il représente donc une période capitale pour l'histoire de l'humanisme. Il est publié avec très peu de commentaires et sans table ni essai d'identification des personnages énumérés, car l'intention de la Commission est d'aller vite pour achever le plus

rapidement possible l'impression des six volumes encore inédits et qui, avec deux interruptions, mèneront le lecteur jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Une bibliographie facilitera les recherches. Un examen sommaire des listes publiées permet de constater la prospérité de l'Université, qui recevait en moyenne 700 inscriptions annuelles et dont le recrutement s'étendait non seulement à tous les Pays-Bas, mais aussi, dans une certaine mesure, aux pays voisins : France du Nord, Allemagne, Grande-Bretagne.

J. GODARD.

## ■ France

A. TH. VAN DEURSEN. *Professions et métiers interdits. Un aspect de l'histoire de la révocation de l'Édit de Nantes* (Groningue, J. B. Wolters, 1960, 395 p.). — Dans cette thèse, présentée à l'Université de Groningue et traduite en français par M. Louis Laurent, M. Van Deursen nous offre une vue d'ensemble sur l'histoire des protestants français de 1598 à 1789, considérés non dans leur vie religieuse ou dans leur vie familiale, comme on le fait d'ordinaire, mais uniquement dans leurs activités professionnelles.

Ces activités ont été limitées, avant même la révocation de l'Édit de Nantes, par les mesures plus ou moins franches de la persécution procédurière qui tendent toutes à réduire le nombre des protestants exerçant une profession ou un métier, jusqu'à l'interdiction pure et simple, survenue généralement à la veille de la révocation.

Après 1685, il n'y a plus, en principe, que des catholiques et, par conséquent, l'accès de tous les métiers pourrait être ouvert à tous. En fait, il existe des *nouveaux convertis* dont la conversion reste suspecte et sur lesquels un contrôle doit s'exercer, avec la collaboration des curés de paroisse habilités à délivrer les attestations nécessaires. Ce contrôle peut conduire à des exclusions autorisées expressément par plusieurs articles des Déclarations du 13 décembre 1698 et du 14 mai 1724. Il importe essentiellement de surveiller les métiers et professions qui intéressent la diffusion de la doctrine (enseignement, imprimerie, librairie), la dispensation opportune des sacrements (sages-femmes, médecins, notaires) ou qui mettent en cause l'autorité de l'État catholique (juges, auxiliaires de la justice, officiers municipaux).

M. Van Deursen s'est efforcé, par des sondages multipliés, de retrouver la réalité vécue sous la dure lettre de la loi. Sans doute les études régionales dont il disposait — et dont il nous donne une précieuse bibliographie — restent-elles insuffisantes — même complétées par des recherches personnelles dans les inventaires imprimés des Archives départementales et communales et dans la série T. T. des Archives nationales — pour aboutir à des conclusions chiffrées ou même simplement très précises. L'auteur le reconnaît lui-même avec bonhomie. Son esquisse n'en est pas moins intéressante et neuve.

Il est bien connu que les activités des protestants, dans le commerce et l'industrie — parfois gênées — n'ont jamais été interdites. On sait aussi que la profession d'avocat, qui n'exigeait pas de lettres de provision, a toujours accueilli nombre de protestants. Sans doute, les hautes charges de la magistrature leur étaient-elles fermées, mais il existait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des protestants connus comme tels dans les tribunaux subalternes, parmi les procureurs et les notaires, les médecins

## Notes bibliographiques

et les sages-femmes, les imprimeurs et les libraires. Et, s'il n'y avait évidemment pas de collèges protestants, les maîtres d'école ne manquaient pas aux religieux, à la veille de l'édit de novembre 1787. « La maintien des Protestants dans les charges, offices et métiers — note justement M. Van Deursen — n'est rien d'autre, en définitive, qu'un phénomène annexe du maintien du protestantisme français lui-même. »

— J. S. SPINK. *French free thought from Gassendi to Voltaire* (London, The Athlone Press, 1960, 345 p. Prix : 50 s.). — La persistance et même la vigueur de la libre pensée, dans le siècle réputé catholique, ne sont plus mises en question depuis la thèse de M. René Pintard sur *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle* (1943). M. le professeur Spink, dans un livre touffu fondé sur la connaissance de sources, dont quelques-unes sont manuscrites mais dont la consultation est rendue facile par des divisions claires et des index soigneusement établis, nous offre un tableau d'ensemble de la libre pensée française depuis Gassendi (mort en 1655) jusqu'aux *Lettres philosophiques* de Voltaire (1733).

Dans le courant libertin, l'auteur distingue les sceptiques érudits, dont Gassendi — l'apologiste d'Épicure — est le chef de file, des naturalistes radicaux, comme le poète Théophile de Viau, condamné à mort par contumace en 1623, ou le responsable inconnu de ce *Théophrastus redivivus* dont l'indigeste manuscrit latin est conservé à la Bibliothèque nationale. Il n'oublie naturellement pas les nombreux amateurs de la morale épicurienne, au nombre desquels on peut compter, malgré leur absence de dogmatisme, Jean-Baptiste Poquelin et Jean de la Fontaine.

Quant à ceux qui placent dans la raison individuelle la mesure de la vérité, ceux dont l'audace ignore les questions réservées et auxquels Descartes — croyant sincère — a donné involontairement l'impulsion décisive, ils constituent le puissant courant rationaliste. M. Spink l'étudie non seulement dans les œuvres des maîtres — Fontenelle et Pierre Bayle — mais dans les brochures clandestines imprimées ou manuscrites dont il prend la peine de nous donner une utile recension (chap. XIV et XV).

Les deux courants, opposés sur quelques problèmes comme celui de l'âme des bêtes auxquelles Descartes — à l'encontre des Gassendistes — refuse toute conscience, se renforcent mutuellement quant à l'essentiel. Leur victoire s'annonce déjà, à l'aube du siècle des lumières, dans les premières démarches philosophiques de Voltaire prenant la défense de l'humanité contre le jansénisme de Pascal.

— Stanley Loomis. *Du Barry* (London, Jonathan Cape, 1960, 280 p. Prix : 28 s.). — Certes, pour reprendre le mot fameux du comte de Mirabeau, « ce ne fut pas une Vestale ». Mais ce moraliste très indulgent estimait qu'il lui serait beaucoup pardonné en faveur d'une beauté justement célèbre et dont portent témoignage trois des reproductions qui ornent l'ouvrage que M. Stanley Loomis vient de consacrer à la célèbre favorite. Ce n'était pas non plus une tête politique et elle ne s'en piquait pas ; elle fut même une maladroite conspiratrice : ce qui lui coûta cher. Au surplus, cette femme si faible devant les tentations de la vie et devant la mort était bonne, généreuse et gaie. Et elle eut toujours une décence de manières et de langage qu'on lui a trop souvent déniée. Nous savions tout cela depuis les travaux critiques de Charles Vatel (1882-1884) et surtout depuis

ceux de M<sup>me</sup> Claude Saint-André (1909). M. Stanley Loomis l'apprend aux lecteurs de langue anglaise, dans une élégante biographie qui est un modèle d'information et de délicate évocation.

Jean ÉGRET.

— Bertrand GILLE. *Les forges françaises en 1772* (Paris, S. E. V. P. E. N., 1960, in-8°, 207 p.) (6<sup>e</sup> section de l'École pratique des Hautes-Études. Série « Affaires et gens d'affaires », n° XXII). — Émus par la concurrence des fers étrangers, suédois surtout, les maîtres de forges du royaume de France se tournèrent vers le pouvoir royal vers la fin du règne de Louis XV, ce qui suscita l'enquête de 1772, ordonnée par Terray et dont les résultats furent centralisés au Contrôle général. Comme les archives de celui-ci ont disparu, ce sont celles des intendances qui ont été mises à contribution pour les minutes des réponses envoyées à Paris. Mais il existe de nombreuses lacunes et le tableau qu'on peut tirer de ces dossiers, d'importance et de qualité fort inégales, est nécessairement incomplet. Toutefois, il a paru utile à M. Gille de le publier, d'autant qu'il prête à comparaison avec celui que Georges et Hubert Bourgin avaient tiré de l'enquête menée par le Bureau du commerce en 1788 sur la demande de Dietrich. La concordance entre les deux états de situation figure à l'index des noms de lieux.

Documentation précieuse, sans doute. Mais pourquoi n'a-t-on pas présenté au lecteur une carte de la répartition des forges françaises pour ces derniers temps de l'Ancien Régime?

R. S.

— Roger LANGERON. *Decazes, ministre du Roi* (Paris, Hachette, s. d. (1960), in-8°, 303 p.). — Solidement étayé tant sur les travaux généraux de l'histoire politique de la Restauration que sur les archives privées de la famille qu'il a pu consulter, l'ouvrage de M. R. Langeron apporte des précisions nouvelles sur la carrière d'un homme qui fut incontestablement le représentant le plus en vue d'une tendance politique relativement libérale en même temps que le confident le plus écouté de Louis XVIII. Un premier chapitre retrace les débuts du jeune fonctionnaire impérial, déjà rompu aux intrigues de cour par sa situation un moment délicate auprès de Louis déchu du trône de Hollande — bien que l'explication des circonstances de la naissance du futur Napoléon III, telle que l'enregistrent les cahiers de la jeune duchesse Decazes, puissent avoir fait croire à une naïveté qui ne paraît plus dans les actes du préfet de police de la Restauration dont l'œuvre est retracée dans le second chapitre. Et on peut bien dire que les rapports de ce débutant avec Fouché, quelles que fussent les circonstances défavorables au ministre, furent menés de main de maître. L'ascension du préfet, devenu ministre de la Police générale et confident du roi, marquait le début d'une carrière dont les chapitres suivants retracent les progrès à travers les vicissitudes de la politique générale, de la dissolution de la Chambre introuvable jusqu'à cet assassinat du duc de Berry qui devait fournir aux ultras l'occasion de briser l'homme du roi pour le remplacer par celui du comte d'Artois. Un dernier chapitre, dont on regrettera la brièveté, retrace sommairement les longues années de retraite, de l'ambassade de Londres à Decazeville, puis à la Chambre des Pairs de la monarchie de Juillet.

J. VIDALENC.

— Louis de CHARBONNIÈRES. *Une grande figure, Saint-Arnaud, maréchal de France*. Préface du général Weygand (Paris, Nouvelles éditions latines, 1960, 290 p.). — Cette étude n'apporte rien de bien neuf, sinon une admiration sans



## Notes bibliographiques

nuances du maréchal. Or, nous croyons qu'un portrait emporte d'autant plus sûrement l'adhésion qu'il admet des ombres. Certes, nous acceptons le mérite militaire de l'homme de guerre, son sens de la diplomatie avec les Anglais, son courage final ; nous n'allons pas jusqu'à la canonisation.

— La *Revue de Savoie* a préparé longuement, patiemment, un numéro spécial du Centenaire de l'annexion à la France. Ses efforts n'ont pas été vains. La présentation est à l'accoutumée impeccable ; les études sont de haute qualité. M. Guichonnet, dont il n'est pas besoin de faire connaître ici les beaux travaux, fixe en quelle occasion et par qui fut prononcée la phrase fameuse : « Nos cœurs vont où vont nos rivières ». Il rappelle d'autre part les réactions hostiles et parfois perspicaces de Friedrich Engels. Tandis que M. P. Duparc étudie les projets de réunion de la Savoie à la France au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, M. Chêne trace la courbe des industries savoyardes, de la papeterie à l'électrométallurgie, et M. Reboul montre dans *Mademoiselle de la Quintinie* de George Sand une réplique anticléricale à *Sybille* d'Octave Feuillet et une peinture assez exacte de la Savoie. L'utilisation des documents Lovenjoul permet de retrouver l'animosité plébéienne de Buloz contre les Costa de Beauregard, Buloz, comme nous l'apprend l'Appendice, ayant poussé George Sand à écrire son roman et à corriger de menues erreurs. Ces quelques articles attesteraient déjà l'ampleur de l'enquête de la *Revue*, mais nous avons retenu trois études qui jettent un jour particulier sur l'opinion savoyarde : celle du comte A. Greyfié de Bellecombe sur son ancêtre, artisan de l'annexion, celle de M. J. Lovie sur l'antiannexioniste militant, Grégoire Hudry-Ménos, enfin l'analyse du lieutenant-colonel Borson, également présenté par M. Lovie, sur la Savoie quatre ans après l'annexion. Le travail de M. Lovie, particulièrement honnête, car il était difficile, dans le cas de Hudry-Ménos, de faire le départ entre des griefs peut-être fondés, la manie de la persécution et l'honneur provincial, intéresse à la fois l'histoire des religions (Hudry-Ménos s'est converti au protestantisme) et l'historien de la presse (il a écrit dans le *Statut de Savoie* et dans le *Journal de Genève* dont on sait l'hostilité au régime impérial). Enfin, il nous a paru difficile d'analyser avec plus de modération, de prudence, de justesse que ne le fait le lieutenant-colonel Borson les frictions inévitables et, somme toute, limitées entre l'administration napoléonienne et la population de la Savoie.

— Geneviève DARDEL. *Et la Savoie devint française* (Paris, Arthème Fayard, 1960, 182 p.). — Ouvrage écrit d'une plume alerte et parfois attendrie pour le grand public. M<sup>lle</sup> Dardel nous prévient, au reste, que ce récit n'a aucune prétention savante. La petite histoire n'est jamais oubliée, mais elle est exacte et M<sup>lle</sup> Dardel utilise les études excellentes de M. Guichonnet. On verra donc combien il s'en est fallu de peu que la Suisse réussisse dans ses convoitises et comment les Savoyards refusèrent ce « nouveau partage de la Pologne ». L'expression *bouillants* rédacteurs des *Débats* nous paraît bien contestable.

Pierre GUIRAL.

— Richard BARRON. *Parties and Politics in modern France* (Washington, Public Affairs Press, 1959, 213 p.). — L'auteur s'attache essentiellement aux quatre ou cinq premières années de la quatrième République, où la vie politique a été dominée par un système de partis organisés qui s'est ensuite rapidement dégradé. Il consacre un chapitre à chacun de ces partis : communistes, socialistes, M. R. P.,



gaullistes, et quelques brèves pages aux petits partis. Il mêle, dans des proportions et selon un ordre variables, rappels historiques, considérations de doctrine ou de sociologie politiques, notions sur l'organisation des partis. L'ensemble se situe au niveau du journalisme moyen. Une remarque à faire cependant : la quantité exceptionnelle des fautes d'impression. Ce ne sont plus seulement les noms français — mésaventure habituelle — mais les mots de l'anglais le plus courant qui se trouvent défigurés.

— Eugen WEBER. *The nationalist revival in France, 1905-1914*. Bibliographie, Notes biographiques, Index (Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1959, 237 p.). — Il n'est pas fort aisé de définir l'objet réel de cet essai. En effet, l'auteur lui-même s'est appliqué à distinguer « nationalisme » et « patriotisme » (p. 4 et 6) et il fait judicieusement observer (p. 42) qu'à partir de 1905-1906 on assiste, simultanément, à la débâcle du « nationalisme », mouvement politique issu de l'affaire Dreyfus, et à un regain général du patriotisme, lié à la conscience du péril extérieur depuis l'alerte de Tanger. Est-ce donc à ce changement d'atmosphère, qui affecte, observe-t-il lui-même, tous les partis (disons : presque tous), que M. Weber va consacrer son étude? Non, il n'y fait que des allusions épisodiques, tandis que deux chapitres entiers (le v et le vi) traitent de l'*Action française* et de l'agitation qu'elle entretient au quartier latin, un chapitre (le viii) tourne autour de l'enquête d'Agathon. N'y a-t-il pas là une certaine disproportion, alors surtout que la discussion de la loi de trois ans est resserrée en un seul chapitre? Sans doute est-il beaucoup plus difficile d'étudier un changement général et peut-être subtil d'ambiance que des mouvements ou des épisodes limités et bien caractérisés. Peut-être aussi y a-t-il, de la part de l'auteur américain, une sous-estimation des causes extérieures du mouvement qu'il aperçoit, une certaine méconnaissance des données du problème pour un pays qui n'est pas une île et moins encore un continent. Un certain manque d'équilibre dans l'information, aussi : M. Weber ignore l'ouvrage capital de M. Contamine sur *La Revanche* et il néglige, d'une façon qui paraît systématique, les travaux de M. Renouvin sur l'histoire diplomatique de l'avant-guerre. Bref, on peut trouver dans ce petit livre bien des suggestions et des réflexions intéressantes, mais l'histoire du sentiment national en France durant cette période reste à faire.

— Édouard BONNEFOUS. *Histoire politique de la Troisième République*. Tome IV : *Cartel des Gauches et Union nationale. 1924-1929* (Paris, Presses Universitaires de France, 1960, 412 p., 7 annexes, dont chronologie et bibliographie). — Ce nouveau volume ne se renferme pas dans les limites d'une législature : l'auteur a considéré que l'expérience Poincaré, prolongée par le deuxième ministère Briand, formait un tout et lui commandait de poursuivre son récit jusqu'à la fin de 1929. A d'autres égards également, M. Bonnefous a cherché à dépasser le cadre strictement parlementaire, en consacrant quelques développements non seulement aux sessions de la S. D. N., mais à la presse et même à un salon politique peu connu. Néanmoins, l'actualité parlementaire continue à remplir l'essentiel de l'ouvrage ; il en résulte parfois une certaine confusion, notamment dans l'exposé de la crise financière de 1926, bien que l'auteur ait fait largement appel aux souvenirs publiés par MM. Rueff, Moreau, etc. Cela ne nous empêche pas de trouver dans ce livre une masse de renseignements d'autant plus précieux que cette époque si proche est aujourd'hui, et bien à tort, profondément oubliée.

## Notes bibliographiques

Cette série de livres a, comme instrument de travail, une valeur de premier ordre. Raison de plus pour regretter, une fois de plus, la hâte trop visible avec laquelle l'ouvrage est composé ; fautes d'impression, mots mis pour d'autres y abondent et il n'est pas toujours facile au lecteur de rectifier de lui-même. Tel quel, le livre demeure indispensable.

J. N.

### ■ Italie

GINO LUZZATTO. *L'economia italiana nel primo decennio dell'unità* (extrait de la *Rassegna storica del Risorgimento*, avril-septembre 1957). — Le célèbre historien étudie, dans cet article d'une quarantaine de pages, la déplorable situation de l'économie italienne au lendemain de l'Unité, dans la décade 1860-1870 : l'Italie apparaît comme un État économiquement arriéré, réduit à la mendicité sur le plan financier et incapable de soutenir la concurrence des puissances voisines déjà fortement industrialisées.

Aux origines de cette faiblesse économique, il faut signaler la médiocrité d'un outillage archaïque, la faiblesse de l'épargne (9 livres par an par habitant, sauf en Lombardie, 40 livres), d'où un taux élevé de l'escompte (de 5 % à 7,9 et même 12 %), la rareté de l'argent et la nécessité de faire appel au capital étranger (particulièrement français, les sommes payées par le Trésor italien sur les places étrangères et surtout à Paris au titre des intérêts de la rente s'élèvent de 32 millions de livres en 1861, à 66 en 1863 et 98 en 1866), la défiance enfin à l'égard de la monnaie italienne, due aux difficultés financières du nouveau royaume (le déficit du budget passe de 185 millions de livres en 1859 à 721, la dette publique double en quatre ans et le cours forcé doit être établi en 1866).

Aussi l'industrie italienne est-elle essentiellement dans la dépendance des capitaux étrangers, qu'il s'agisse des chemins de fer (français), de l'industrie du bâtiment ou des installations de gaz (français et belges), des usines textiles (allemands), des transports maritimes, des assurances (britanniques), et il en résulte une stagnation de l'économie locale et un sentiment de profonde désillusion dans toutes les couches de la population.

A noter également dans le même numéro de la *Rass. storica del Risorgimento*, de D. DEMARCO : *L'economia degli Stati italiani prima dell'unità* (la bourgeoisie italienne prend conscience des difficultés opposées à ses progrès par le fractionnement politique de la péninsule) et de L. IZZO : *Vicende della politica commerciale italo-francese, 1860-1892*.

D. TINTANT.

# RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES<sup>1</sup>

## ■ Sciences auxiliaires de l'histoire

Peter Ratkoš. Ein ungarisches Kommentiertes Formelbuch aus der Mitte des XIV. Jahrhunderts. [*Historica* (Prague), I.] — Karel Doskočil. Contribution à l'ancienne datation et au vieux calendrier tchèque. [*Sbornik Historický*, t. VI, 1959.]

Maurice Bossard. Les dénominations du Léman en français. [*Ét. de Lettres, Lausanne*, 1960, n° 3.] — Jarmil Pelikán. La slavistique polonaise après la deuxième guerre mondiale. (Bibliographie critique.) [*Slezsky Sborník*, t. 1, 1959.]

Albert-Irénée Marrou. Une collection d'atlas historiques. [*Diogène*, octobre-décembre 1960.]

Agnès Joly. Histoire d'un thème iconographique (l'Enfant-Jésus assis sur un cœur). [*Cahiers d'hist.*, 1960, n° 4.]

J. Lovie. Le Congrès des Sociétés savantes à Chambéry et à Annecy en avril 1960. [*Ibid.*]

**Archives, Monuments.** — E. J. Hobsbawm. Records of the Trade Union movement. [*Archives*, t. IV, 1960.] — R. E. Latham. The banishment of latin from the Public Records. (En Angleterre, au XVIII<sup>e</sup> siècle seulement.) [*Ibid.*] — G. D. Ramsay. The Publication of English records. (Sociétés locales ou publications gouvernementales en Angleterre.) [*Ibid.*] — Boris Novotný. Fouilles archéologiques de

1. Périodiques analysés dans le présent fascicule : *Actualité de l'histoire*, juillet-septembre 1960. — *American historical review* (A. H. R.), octobre 1960. — *Annales de Bourgogne*, 1960, n° 2. — *Annales de l'Institut d'études orientales*, Alger, 1959. — *Annales de Normandie*, octobre 1960. — *Annales du Midi*, supplément 1959, n° 2 et 3 de 1960. — *Annales historiques de la Révolution française*, juillet-septembre 1960. — *Archives*, IV, 1960. — *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, octobre 1960. — *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français*, juillet-septembre 1960. — *Bulletin of the Institute of historical research*, mai 1960. — *Bulletin of the John Rylands Library*, t. XLII, 1960. — *Cahiers de civilisation médiévale*, III, 1960. — *Cahiers d'histoire*, 1960, n° 4. — *Diogène*, juillet à décembre 1960. — *Études de Lettres, Lausanne*, 1950, n° 3. — *Historica* (Prague), t. I, 1959. — *Historische Zeitschrift*, Bd. 91, n° 2, octobre 1960. — *History*, octobre 1960. — *Information historique*, mai-juin 1960. — *International review of social history*, 1960, n° 2. — *Journal of economic history* (J. E. H.), mars et juin 1960. — *Journal of modern history*, septembre 1960. — *Journal of the history of ideas*, 1960, n° 4. — *Le Moyen Age*, t. LXVI, 1960. — *Nottingham Medieval Studies*, IV, 1960. — *Nuova rivista storica*, mai-août 1960. — *Politique*, juillet-décembre 1959. — *Politique étrangère*, 1960, n° 4. — *Population*, 1960, n° 4. — *Provence historique*, juillet-septembre 1960. — *Review of politics*, juillet 1960. — *Revue de l'histoire des religions*, avril-juin 1960. — *Revue d'histoire de l'Amérique française*, septembre 1960. — *Revue française de science politique*, septembre 1960. — *Revue maritime*, octobre 1960. — *Revue suisse d'histoire*, 1960, n° 3. — *Sbornik historický*, VI, 1959. — *Slezsky Sborník*, 1959. — *Speculum*, t. XXXV, 1960. — *Syria*, 1960, fasc. 1-2. — *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, octobre 1960.

## Recueils périodiques

Hradec près Opava. [*Slezsky Sbornik*, 3, 1959.] — *Josef Poulík*. The Latest Archaeological Discoveries from the Period of the great Moravian Empire. [*Historica (Prague)*, I, 1959.] — *Zdeněk Wirth*. Les bases scientifiques de la protection des monuments historiques en Tchécoslovaquie. [*Ibid.*]

**Folklore.** — *K. Horálek*. Tableau comparatif de quelques types de chansons populaires slaves. [*Slezsky Sbornik*, 2 et 3, 1959.]

**Biographies.** — *Edgar Bonjour*. Briefe Alexander von Humboldts an Johannes von Müller. [*R. suisse d'hist.*, 1960, n° 3.] — *Max Burkhardt*. Alfred Hartmann, 1863-1960. [*Ibid.*] — *D. Faucher et P. Becamps*. Hommage à Gaston Martin. [*A. hist. de la Rév. fr.*, juillet-septembre 1960.] — *Ch. Picard*. Raffaele Pettazzoni (1883-1959). [*R. de l'hist. des rel.*, avril-juin 1960.] — *N. J. Williams*. Stubb's Appointment as Regius Professor, 1866. [*Bull. Instit. Hist. Res.*, mai 1960.] — *Dante Zanetti*. Giuseppe Aleati. (Professeur d'histoire économique à Pavie, 1922-1960.) [*Nuova riv. st.*, mai-août 1960.]

**Bibliographie.** — *Antonio Allocati*. Studi di storia del Mezzogiorno. [*Ibid.*] — *Gilbert Étienne*. L'Inde contemporaine; état des travaux. [*R. fr. de Sc. pol.*, septembre 1960.] — *Jiří Horák*. Récents travaux du folklore parus au cours des années 1955 à 1957. [*Historica (Prague)*, I.] — *Čestmír Huječek*. La vie scientifique en Tchécoslovaquie au cours des années 1956-1957. [*Ibid.*] — *Josef Macek*. L'historiographie tchécoslovaque en 1957. [*Ibid.*] — Table générale des tomes XXXI à LXX (1919-1958). [*A. du Midi*, 1959, fasc. supplémentaire.] — *Jindřich Šámal*. Bibliographie annotée des ouvrages relatifs à la théorie et à l'histoire des beaux-arts parus au cours des années 1956 et 1957. [*Historica (Prague)*, I.] — *Giulio C. Zimolo*. La storia di Venezia nell'opera di Vittorio Lazzarini. [*Nuova riv. st.*, mai-août 1960.]

**Méthodologie.** — *George Boas*. La tradition. [*Diogène*, juillet-septembre 1960.] — *Georges Friedmann*. Réévaluation des sociétés modernes. [*Ibid.*] — *H. Stuart Hughes*. The historian and the social scientist. [*A. H. R.*, octobre 1960.] — *J. W. Johnson*. « Of differing ages and climes. » [*J. of the hist. of ideas*, 1960, n° 4.] — *Joseph R. Levenson*. La signification historique. [*Diogène*, octobre-décembre 1960.] — *R. D. Masters*. Une méthode pour mesurer la mobilité des attitudes politiques. [*R. fr. de Sc. pol.*, septembre 1960.] — *Kostas Papaioannou*. La consécration de l'histoire. [*Diogène*, juillet-septembre 1960.] — *G. A. Wells*. Herder's two philosophies of history. [*J. of the hist. of ideas*, 1960, n° 4.] — *C. Vann Woodward*. The age of reinterpretation. [*A. H. R.*, octobre 1960.] — *František Graus*. Ueber die sogenannte germanische Treue. [*Historica (Prague)*, I.] — *Josef Macárek*. Tchèques et Polonais dans le passé; rubriques : Discussions et nouvelles. (État de la question.) [*Slezsky Sbornik*, 3, 1919.]

## ■ Les peuples de l'Orient ancien

*Jean Leclant*. Astarté à cheval d'après les représentations égyptiennes. [*Syria*, 1960, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> fasc.]

*André Caquot*. Les Rephaïm ougaritiques. [*Ibid.*] — *J. T. Milik*. Notes d'épigraphie orientale. [*Ibid.*] — *Henri Seyrig*. Antiquités syriennes. 77 : La parèdre de Bêl à Palmyre. [*Ibid.*] — *Cl. Mondésert*. Inscriptions et objets chrétiens de Syrie-

## Recueils périodiques

Palestine. [*Ibid.*] — J. Stareky. Une tablette araméenne de l'an 34 de Nabuchodonosor (AO, 21063). [*Ibid.*]

G. Dumézil. Les trois « Trésors des ancêtres » dans l'épopée Narte. [*R. de l'hist. des rel.*, avril-juin 1960.] — M. Molé. Daēnā, le pont Cinvat et l'initiation dans le Mandéisme. [*Ibid.*]

Arnold Ehrhardt. Constantine, Rome and the Rabbis. (Étude critique des Actus Sylvestri.) [*Bull. of the John Rylands Libr.*, t. XLII, 1960.] — Edward Robertson. The rôle of the early Hebrew prophet. [*Ibid.*] — Cecil Roth. The John Rylands Haggadah. (Rituel hébraïque de la Pâque, manuscrit enluminé et historié, d'origine provençale ou espagnole.) [*Ibid.*, t. LXIII, 1960.] — H. H. Rowley. Elijah on Mount Carmel. [*Ibid.*]

## ■ Histoire grecque et romaine

J. Raison. Du nouveau sur la chronologie du linéaire A. [*Bull. Assoc. G. Budé*, octobre 1960.]

A propos du *Dyskolos* : la propriété foncière en Attique au IV<sup>e</sup> siècle. [*Ibid.*] — Daniel Schlumberger. Descendants non méditerranéens de l'art grec dans l'antiquité. [*Syria*, 1960, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> fasc.] — A. Taffin. Comment on rêvait dans les temples d'Esculape. [*Bull. Assoc. G. Budé*, octobre 1960.] — T. B. L. Webster. Staging and scenery in the ancient Greek theatre. [*Bull. of the John Rylands Libr.*, t. XLII, 1960.]

R. Baillet. Une révolution sensationnelle dans l'histoire des peuples. (Veut « prouver » la thèse de Raoul Busquet relative à l'itinéraire approximatif d'Hannibal par Barcelonnette et le col de Larche.) [*Bull. Assoc. G. Budé*, octobre 1960.] — J. Burian. Les luttes des tribus africaines et de Rome au I<sup>er</sup> siècle de l'Empire. [*Šborník Historický*, t. VI, 1959.] — G. Grandin. Notes sur les voies antiques entre Jublains et Vieux. [*A. de Normandie*, octobre 1960.] — G. Hubert. Voies antiques. Les relations entre Jublains et Vieux. [*Ibid.*] — Bohuslav Novotný. Limes romanus in Slovakia and the Future Tasks of its Investigation. [*Historica* (Prague), I.] — Pierre Servan. Voies antiques de la moyenne vallée de l'Huveaune. [*Prov. hist.*, juillet-septembre 1960.]

## ■ Histoire du Moyen Age

A. Grabar. Zur Geschichte von Sphaira, Globus und Reichsapfel. [*Hist. Zeitsch.*, Bd. 191, n° 2, octobre 1960.] — K. A. Nilakanta Sestri. Les contacts entre l'Inde et l'Occident au Moyen Age. [*Diogenes*, octobre-décembre 1960.]

Byzance. — Jean-Jacques Bouquet. Byzance et les dernières offensives de l'Occident. [*Ét. de Lettres. Lausanne*, 1960, n° 3.] — E. Moutsopoulos. Byzance et l'hellénisme médiéval. [*Bull. Assoc. G. Budé*, octobre 1960.] — G. Richard. La slavisation des Balkans (VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles) (3<sup>e</sup> partie). [*Inf. Hist.*, mai-juin 1960.] — T. Stoianovich. The Conquering Balkan Orthodox Merchant. [*J. of. E. H.*, juin 1960.]

L'Occident. — Paul Aebischer. Le *Placitum feretrarum* de 885 et les origines de Saint-Marin. [*Le Moyen Age*, t. LXVI, 1960.] — R. I. Page. The Bewcastle Cross.

## Recueils périodiques

(L'inscription runique ne permet pas de dater ce monument anglo-saxon plus précisément que 750-850.) [*Nottingham Medieval Studies*, t. IV, 1960.]

**Jaroslav Bakala.** Les débuts de l'organisation féodale dans l'État tchèque. [*Slezsky Sbornik*, 3, 1959.] — **Karl Bost.** Der Wettinische Ständestaat im Rahmen der mittelalterlichen Verfassungsgeschichte. [*Hist. Zeitsch.*, Bd. 191, n° 2, octobre 1960.] — **S. Deck.** Formation des communes en Haute-Normandie et communes éphémères. I : Les premières communes. [*A. de Normandie*, octobre 1960.] — **Zdeněk Fiala.** Rapport de l'État de Bohême et de l'Empire germanique jusqu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle. (Critique de sources.) [*Sborník Historický*, t. VI, 1959.] — **Donald E. Queller.** Thirteenth-century Diplomatic Envoys : *Nuncii* and *Procuratores*. [*Speculum*, t. XXXV, 1960.] — **Edward C. Kirkland.** The robber barons revisited. [*A. H. R.*, octobre 1960.] — **C. Oberreiner.** Un tremblement de terre en Bourgogne en 1155. [*A. de Bourg.*, 1960, n° 2.] — **J. Stiennon.** Une description peu connue de l'Aquitaine par Hériger de Lobbes († 1007). [*A. du Midi*, 1960, n° 3.] — **A.-E. Verhulst.** Les origines et l'histoire ancienne de Bruges, IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle. [*Le Moyen Age*, t. LXVI, 1960.]

**C. A. J. Armstrong.** Politics and the battle of St. Albans, 1455. [*Bull. Instit. Hist. Res.*, mai 1960.] — **F. M. Bartoš.** Le prince Sigismond Korybut de Pologne et la Bohême hussite. [*Sborník Historický*, t. VI, 1959.] — **F. Farnarier.** La seigneurie de Lançon : période française (1481-1564). [*Prov. hist.*, juillet-septembre 1960.] — **J. R. Lander.** Henry VI and the Duke of York's second Protectorate, 1455 to 1456. [*Bull. of the John Rylands Libr.*, t. XLIII, 1960.] — **A. R. Myers.** The Outbreak of war between England and Burgundy in February 1471. [*Bull. Instit. Hist. Res.*, mai 1960.] — **Jaroslav Pošvář.** La Silésie dans les rapports politiques entre la Bohême et la Pologne dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle. [*Slezsky Sbornik*, 1, 1959.]

**Islam.** — **G.-H. Bousquet.** Ibn el Qâsim : La Moudawwana (recension de Sah'noun) (suite). [*A. Inst. ét. orient. Alger*, 1959.] — **R. I. Burns.** Journey from Islam : incipient cultural transition in the conquered Kingdom of Valencia (1240-1280). [*Speculum*, t. XXXV, 1960.] — **Lucien Golvin.** Contribution à l'étude des nattes à décor épigraphique au Moyen Age. [*A. Inst. ét. orient. Alger*, 1959.] — **Hady Roger Idris.** Problématique de l'époque sahâdjienne en Berbérie orientale, X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles [*Ibid.*] — **Halû Inalcik.** Mehmed the Conqueror (1432-1481) and his time. (D'après les sources turques non utilisées par Babinger.) [*Speculum*, t. XXXV, 1960.] — **Léon Poliakov.** Juifs et musulmans. [*Diogène*, octobre-décembre 1960.]

**Vikings.** — **John H. et Laurita L. Hill.** L'allégorie chrétienne dans les récits relatifs au Wineland. (Sagas scandinaves.) [*Le Moyen Age*, t. LXVI, 1960.]

**Histoire économique et sociale.** — **Henri Dibel.** La justice de la seigneurie foncière en Alsace aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. [*R. suisse d'hist.*, 1960, n° 3.] — **Giles Constable.** *Nona et decima* : an aspect of Carolingian economy. [*Speculum*, t. XXXV, 1960.] — **A. Dupont.** L'évolution sociale du Consulat nîmois du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. [*A. du Midi*, 1960, n° 3.] — **Josef Macek.** Zu den Anfängen des Tiroler Bauernkriege — der Landtag der Bauern in Meran und die sogenannten Meraner Artikel. [*Historica* (Prague), I.] — **Pierre Petot.** Serfs d'église habilités à témoigner en justice (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle). [*Cahiers de civilis. méd.*, t. III, 1960.] — **Ena Rayner.** Reaping from archives in an archaeological famine. (Variations des mesures

## Recueils périodiques

des grains en Angleterre au XIII<sup>e</sup> siècle.) [*Archives*, t. IV, 1960.] — Jacques Stiennon. Le denier de Charlemagne au nom de Roland. [*Cahiers de civilis. méd.*, t. III, 1960.]

**Histoire de la civilisation.** — Marie-Madeleine Davy. La mentalité symbolique du XII<sup>e</sup> siècle. [*Diogenes*, octobre-décembre 1960.] — R. W. Southern. The place of England in the twelfth-century Renaissance. [*History*, octobre 1960.] — Maurice Delbouille. Dans un atelier de copistes : en regardant de plus près les mss. B<sup>1</sup> et B<sup>2</sup> du cycle épique de Garin de Monglane. [*Cahiers de civilis. méd.*, t. III, 1960.] — Ivan Hlaváček. Le catalogue de la bibliothèque du clerc humaniste Alexis de Trébon (XV<sup>e</sup> siècle). [*Sbornik Historický*, t. VI, 1959.] — Aldo S. Bernardo. The selection of letters in Petrarch's *Familiars*. [*Speculum*, t. XXXV, 1960.] — Adalbert Dessau. L'idée de trahison au Moyen Age et son rôle dans la motivation de quelques chansons de geste. [*Cahiers de civilis. méd.*, t. III, 1960.] — Rita Lejeune. Le camouflage des détails essentiels dans la *Chanson de Guillaume*. [*Ibid.*] — Id. Les « influences contemporaines » dans les romans français de Tristan au XII<sup>e</sup> siècle, d'après un livre récent. [*Le Moyen Age*, t. LXVI, 1960.] — Anthony Luttrell. Greek Histories translated and compiled for Juan Fernandez de Heredia, Master of Rhodes, 1377-1396. [*Speculum*, t. XXXV, 1960.] — Gennaro Sasso. La polemica sul Machiavelli, ovvero il « caso Whitfield ». (Réponse à l'article de l'historien anglais paru en 1959 dans *La parola e le idee*.) [*Nuova riv. st.*, mai-août 1960.] — Robert B. Tate. Rodrigo Sánchez de Arévalo (1404-1470) and his *Compendiosa Historia Hispanica*. [*Nottingham Mediaeval Studies*, t. IV, 1960.] — Madeleine Tyssens. Le Charroi de Nîmes et la Prise d'Orange dans le ms. B. N. fr. 1448. [*Cahiers de civilis. méd.*, t. III, 1960.] — William G. Waite. Johannes de Garlandia, Poet and Musician (XIII<sup>e</sup> siècle). [*Speculum*, t. XXXV, 1960.] — Jeanne Wathelet-Willem. A propos de la géographie de la *Chanson de Guillaume*. (L'Archamp, toponyme descriptif, champ de bataille sans localisation précise.) [*Cahiers de civilis. méd.*, t. III, 1960.] — Ernest H. Wilkins. On the carriage of Petrarch's letters. [*Speculum*, t. XXXV, 1960.] — Id. Petrarch and Manno Donati. [*Ibid.*] — L. C. McKinney et H. Bober. A thirteenth-century medical case history in miniatures. (Illustrations d'un traité médical, art anglais, vers 1270.) [*Ibid.*]

**L'art.** — Sydney Anglo. The court festivals of Henry VII (1485-1507) : a study based upon the Account books of John Heron, Keeper of the Chamber. [*Bull. of the John Rylands Libr.*, t. XLIII, 1960.] — S. Bertrand. Étude sur les tapisseries de Bayeux. [*A. de Normandie*, octobre 1960.] — Walter W. S. Cook. A stucco altar frontal from Betesa. (Art espagnol, XIII<sup>e</sup> siècle.) [*Speculum*, t. XXXV, 1960.] — René Crozet. Recherches sur la sculpture romane en Navarre et en Aragon (suite). [*Cahiers de civilis. méd.*, t. III, 1960.] — A. Kudělková-Konigová. La fabrication d'objets d'art en fonte à Friedland sur Ostrava. [*Slezsky Sbornik*, 1, 1959.] — François Masai. Les manuscrits à peintures de Sambre et Meuse aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles : pour une critique d'origine plus méthodique. [*Cahiers de civilis. méd.*, t. III, 1960.] — Cora J. Ough. Local style in church architecture in the Stour Valley (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles). [*Nottingham Mediaeval Studies*, t. IV, 1960.] — David Talbot Rice. Essai de classification de la sculpture anglo-saxonne des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. [*Cahiers de civilis. méd.*, t. III, 1960.]

**Histoire de l'Église.** — B. Bligny. L'Église occidentale aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. (Résumé de thèse.) [*Inf. Hist.*, mai-juin 1960.] — R. Gaignard. Le gouvernement



## Recueils périodiques

pontifical au travail. L'exemple des dernières années du règne de Clément V : 1<sup>er</sup> août 1311-20 avril 1314. [*A. du Midi*, 1960, n° 2.] — *Marcel Pacaut*. L'autorité pontificale selon Innocent IV. [*Le Moyen Age*, t. LXVI, 1960.] — *John Gordon Rowe*. The Papacy and the ecclesiastical province of Tyre (1100-1187). [*Bull. of the John Rylands Libr.*, t. XLIII, 1960.] — *Norman F. Canton*. The crisis of the western monasticism, 1050-1130. [*A. H. R.*, octobre 1960.] — *A. Chédeville*. Les restitutions d'églises en faveur de l'abbaye Saint-Vincent du Mans. Contribution à l'étude de la réforme grégorienne. [*Cahiers de civilis. méd.*, t. III, 1960.] — *E. A. Thompson*. The conversion of the Visigoths to Catholicism. [*Nottingham Medieval Studies*, t. IV, 1960.]

*R. Roques*. L'« Évangile selon Thomas », son édition critique et son identification. [*R. de l'hist. des rel.*, avril-juin 1960.]

*C. Blanc*. Les pratiques de piété des laïcs dans les pays du Bas-Rhône aux <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècles. [*A. du Midi*, 1960, n° 2.] — *E. Delaruelle*. Le catharisme en Languedoc vers 1200. Une enquête. [*Ibid.*] — *A. L. Kellog* et *E. W. Talbert*. The Wycliffe *Pater Noster* and *Ten Commandments*, with special reference to English mss. 85 and 90 in the John Rylands Library. (Introduction de propagande hérétique lollarde dans des ouvrages de dévotion.) [*Bull. of the John Rylands Libr.*, t. XLII, 1960.] — *Jaromir Mikulka*. Prêtres polonais hussites en Bohême. (Textes.) [*Slezsky Sbornik*, 3, 1959.]

## ■ Époque moderne

*A. Cobban*. The age of democratic revolution. (Compte rendu critique du livre de *M. M. Palmer*.) [*History*, octobre 1960.] — *A. Soboul*. De l'Ancien Régime à l'Empire : problème national et réalités sociales (2<sup>e</sup> partie). [*Inf. Hist.*, mai-juin 1960.]

**Histoire par pays : Allemagne.** — *Ernst Fraenkel*. Historische Vorbelastungen des deutschen Parlamentarismus. [*Vierteljahrshefte für Zeitgesch.*, octobre 1960.] — *Paul Kluge*. Hitler und das Volkswagenprojekt. [*Ibid.*] — *Rudolf Morsey*. Hitler als braunschweigischer Regierungsrat. [*Ibid.*] — *A. Šnejdarek*. The participation of the Sudeten-German Nazis in the Munich tragedy. [*Historica* (Prague), I.]

**Canada.** — *M. Gaucher*, *M. Delafosse* et *G. Debien*. Les engagés pour le Canada au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle (suite). [*R. d'hist. de l'Am. fr.*, septembre 1960.] — *Gustave Lanctot*. Nouvelle-France ou Canada? [*Ibid.*] — *Paul-André Leclerc*. Le mariage sous le régime français (fin). [*Ibid.*] — *Roland Lamontagne*. La personnalité de Roland-Michel Barrin de La Galissonnière. [*Ibid.*] — *Adrien Pouliot*, S. J. L'exploit du Long-Sault. Ses motifs, ses résultats. II : Ses résultats. [*Ibid.*] — *Jean-Pierre Walot*. La querelle des prisons (Bas-Canada, 1805-1807) (suite). [*Ibid.*]

**Chine.** — *Stuart R. Schramm*. La « révolution permanente » en Chine ; idéologie et réalité. [*R. fr. de Sc. pol.*, septembre 1960.]

**États-Unis.** — *Serge Hurtig*. Le conflit Truman-Mac Arthur. [*Ibid.*] — *Harold M. Hyman*. Johnson, Stanton and Grant : a reconsideration of the army's role in the events leading to impeachment. [*A. H. R.*, octobre 1960.] — *S. Sidney Ulmer*. The role of Pierce Butler in the Constitutional Convention. [*R. of politics*, juillet 1960.]

## Recueils périodiques

**France.** — *Hevda Ben-Israel*. Smyth on the French revolution. [*J. of the hist. of ideas*, 1960, n° 4.] — *John C. Cairns*. Review article : Général de Gaulle and the salvation of France. [*J. of mod. hist.*, septembre 1960.] — *F. Chailley*. La Marseillaise, étude critique sur ses origines. [*A. hist. de la Rév. fr.*, juillet-septembre 1960.] — *Laurent Chevallier*. L'occupation française de la Savoie (1536-1559). Réflexions sur quelques aspects politiques et institutionnels. [*Cahiers d'hist.*, 1960, n° 4.] — *A. Compan*. Le centenaire du rattachement du comté de Nice à la France. [*Inf. Hist.*, mai-juin 1960.] — *Émilien Constant*. Notes sur la presse dans le département du Var sous le Second Empire (fin). [*Prov. hist.*, juillet-septembre 1960.] — *Ch. Croix*. Documents sur la Ligue dans le bailliage de la Montagne. VIII : Le démantèlement du château. [*A. de Bourg.*, 1960, n° 2.] — *G. Désert*. Le corps électoral du Calvados. I. Répartition géographique et évolution quantitative. [*A. de Normandie*, octobre 1960.] — *F.-G. Dreyfus*. Jalons pour une sociologie politique de la France de l'Est. [*R. fr. de Sc. pol.*, septembre 1960.] — *R. Descadeillas*. La seigneurie de Rennes (Aude) au XVIII<sup>e</sup> siècle. [*A. du Midi*, 1960, n° 3.] — *A. Goodwin*. The Federalist movement in Caen during the French Revolution. [*Bull. of the John Rylands Libr.*, t. XLII, 1960.] — *Benoit Jeanneau*. Les élections législatives de novembre 1958 en Maine-et-Loire, suivi de l'élection législative partielle d'Angers des 22-29 mai 1960. [*R. fr. de Sc. pol.*, septembre 1960.] — Journal d'André Morizet, 3 juin 1940-30 novembre 1941 (extraits). [*Actualité de l'hist.*, juillet-septembre 1960.] — *G. Lefebvre*. Préface à une biographie de Gilbert Romme. [*Inf. Hist.*, mai-juin 1960.] — M<sup>me</sup> André Morizet. D'un balcon de l'île Saint-Louis. Journal tenu par M<sup>me</sup> Morizet de 1939 à 1945 (extraits). [*Actualité de l'hist.*, juillet-septembre 1960.] — *Marcel Prélot*, *Gustave Peiser*, *René Rémond*, *Robert Kovar*, *Eugène Duhoût*, *Maurice Deslandres*, *André Philip*, *Arnaldo de Vallès*. La première crise constitutionnelle (1934-1946). [*Politique*, n° de juillet-décembre 1959.] — *R. Richard* et *E. Jalabert*. Marseille, ville refuge pour les libéraux espagnols (1825-1848). [*A. du Midi*, 1960, n° 3.] — *P. Vigier*. La Seconde République dans la région alpine. (Résumé de thèse.) [*Inf. Hist.*, mai-juin 1960.] — *Eugène Weber*. Un demi-siècle de glissement à droite. [*Int. rev. of. soc. hist.*, 1960, n° 2.]

**Grande-Bretagne.** — *W. T. Mac Caffrey*. Talbot and Stanhope : an Episode in Elizabethan Politics. [*Bull. Inst. Hist. Res.*, mai 1960.] — *H. H. Hanak*. British Opinion about the Dissolution of the Habsburg Monarchy and Independence for the Greeks and Slovaks, 1914 to 1918. (Résumé de thèse.) [*Ibid.*] — *V. Cromwell*. An Incident in the Development of the Permanent Undersecretaryship at the Foreign office. [*Ibid.*] — *Vernon F. Snow*. Essex and the aristocratic oppositions to the early Stuarts. [*J. of mod. hist.*, septembre 1960.]

**Italie.** — *Giuseppe de Cesare*. Giolitti e i Cattolici. [*Nuova riv. st.*, mai-août 1960.] — *Paul Guichonnet*. Gustave de Cavour et la question italienne en 1859-1861. [*Cahiers d'hist.*, 1960, n° 4.]

**Suisse.** — *Jean-Charles Biaudet*. Henri Monod et le major Davel. (Le rôle de ce dernier dans les événements de 1723 au Pays de Vaud.) [*Ét. de Lettres. Lausanne*, 1960, n° 3.] — *Werner Ganz*. Briefe Philipp Anton von Segessers an August von Gonzenbach aus den Jahren 1848 bis 1868. [*R. suisse d'hist.*, 1960, n° 3.] — *Henri Meylan*. Le cardinal Jean du Bellay et M. M. de Berne. [*Ét. de Lettres. Lausanne*, 1960, n° 3.]

## Recueils périodiques

**Tchécoslovaquie.** — O. Michňák. La région d'Ostrava et la résistance à l'occupation nazie. [*Slezsky Sbornik*, 4, 1959.] — O. Káňa. Le problème des nationalités dans la région d'Ostrava dans la première république tchécoslovaque. [*Ibid.*, 3, 1959.]

## ■ Histoire religieuse de l'époque moderne

**Marshall G. S. Hodgson.** Une comparaison entre l'islam et le christianisme en tant que structures de la vie religieuse. [*Diogenes*, octobre-décembre 1960.]

**Catholicisme romain.** — Johannès Chetail. La « réduction » du Temporelsavoyard de Mgr Caulet, évêque de Grenoble. (En 1771.) [*Cahiers d'hist.*, 1960, n° 4.] — H. G. Judge. Church and State under Louis XIV. [*History*, octobre 1960.] — J. E. Paul. The Last Abbots of Reading and Colchester. [*Bull. Instit. Hist. Res.*, mai 1960.]

**Protestantisme.** — Roland H. Bainton. Interpretations of the Reformation. [*A. H. R.*, octobre 1960.] — P. Bolchert. Autour d'une bibliothèque de province. (Conservée par l'Église protestante de Colmar.) [*Bull. Assoc. G. Budé*, octobre 1960.] — Claire-Éliane Engel. Avant le Refuge : Jean Claude et la cour d'Angleterre (1671). [*Bull. de la Soc. de l'hist. du Prot. fr.*, juillet-septembre 1960.] — Gabriel Puauz. Le pasteur Jean-Henry Ebray (1769-1840). [*Ibid.*] — P. Romane. Baptêmes, en l'église de Saint-Pierre-des-Cuisines de Toulouse, de réformés ayant abjuré. [*A. du Midi*, 1950, n° 3.]

## ■ Histoire de la culture intellectuelle à l'époque moderne

**Pédagogie et enseignement.** — Fr. Mainus. L'école tchèque dans les régions frontières pendant l'occupation nazie et spécialement en Moravie du Nord et en Silésie. [*Slezsky Sbornik*, 3, 1959.] — Jan Paročka. L'état présent des études coméniennes. [*Historica* (Prague), I.] — Colette Sadosky. Les collèges en Côte-d'Or sous la Restauration. Les études, les maîtres et les élèves. [*A. de Bourg.*, 1960, n° 2.]

**Presse.** — A. Ronsin. La librairie et l'imprimerie en Bourgogne d'après une enquête de 1764. [*Ibid.*] — P. D. G. Thomas. John Wilkes and the Freedom of the Press (1771). [*Bull. Instit. Hist. Rev.*, mai 1960.]

**Philosophie.** — Raymond Aron. Idées politiques et vision historique de Tocqueville. [*R. fr. de sc. pol.*, septembre 1960.] — M. Reinhard. Tocqueville, historien de la Révolution. [*A. hist. de la Rév. fr.*, juillet-septembre 1960.] — Jack Stillinger. The text of John Stuart Mill's *Autobiography*. (Étude des divers manuscrits.) [*Bull. of the John Rylands Libr.*, t. XLIII, 1960.] — Gwyn A. Williams. Gramsci's concept of *Egemonia*. [*J. of the hist. of ideas*, 1960, n° 4.] — Donald Wolf, S. J. Emmanuel Mounier : a catholic of the Left. [*R. of politics*, juillet 1960.]

**Médecine.** — Dr L. Elant. Lépecq de la Clôture et la topographie médicale de la Normandie vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. [*A. de Normandie*, octobre 1960.]

**Littérature.** — Robert Klein. La pensée figurée de la Renaissance. [*Diogenes*, oc-

## Recueils périodiques

tobre-décembre 1960.] — *R. Ternois*. Saint-Evremond, gentilhomme normand. [*A. de Normandie*, octobre 1960.]

**Musique.** — *P. Vrba*. Le premier voyage du musicien Janáček en Russie (1896). [*Slezsky Sbornik*, 3, 1959.]

## Histoire économique et sociale de l'époque moderne

*Giovanni Busino*. Intorno al pensiero economico e sociale di Calvino. [*R. suisse d'hist.*, 1960, n° 3.] — *Basile Kerblay*. L'impact des modèles « économiques » soviétique et chinois sur le Tiers Monde. [*Pol. étr.*, 1960, n° 4.]

*Gilbert Étienne*. L'Inde et la Chine. Perspectives économiques. [*Ibid.*] — *Alain Jozé*. L'aide économique aux pays sous-développés (annexe statistique). [*Ibid.*] — *Mario Lévi*. Une expérience de développement régional : le midi italien. [*Ibid.*]

**Industrie, mines et transports.** — *Luigi Bulferetti*. Les communications entre Turin et Lyon au XVIII<sup>e</sup> siècle. [*Cahiers d'hist.*, 1960, n° 4.] — *Jacques Lovie*. Les tracés du réseau ferroviaire de Savoie sous le régime sarde (1850-1858). [*Ibid.*] — *A. E. Musson et E. Robinson*. The origins of Engineering in Lancashire. [*J. of Ec. H.*, juin, 1960.] — *G. V. Rimlinger*. Autocracy and the Factory Order in Early Russian Industrialization. [*Ibid.*]

**Commerce.** — *J.-Cl. Bénard*. L'armement honfleurais et le commerce des esclaves à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. [*A. de Normandie*, octobre 1960.] — *L. E. Davis*. The New England Textile mills and the capital Markets : A Study of Industrial Borrowing 1840-1860. [*J. of Ec. H.*, mars 1960.] — *M. W. Flinn*. Sir Ambrose Crowley and the South Sea Scheme of 1711. [*J. of Ec. H.*, mars 1960.] — *Ladislav Reizner*. Some observations on Castilian commerce and finance in the sixteenth century. [*J. of mod. hist.*, septembre 1960.] — *R. Toujas*. Données statistiques recueillies sur le commerce effectué en 1646 entre Bordeaux et Toulouse. [*A. du Midi*, 1960, n° 2.]

**Agriculture et problèmes agraires.** — *J. Leszczyński*. Les révoltes paysannes de Bohême et de Moravie dans les années 1679-1680 et les mouvements contemporains dans la principauté de Svidnice et le comté de Glatz. [*Slezsky Sbornik*, 2, 1959.] — *František Matějek*. Le problème de l'évolution du grand domaine du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle dans la littérature historique de Pologne. [*Ibid.*] — *J. T. Schlebeckler*. The World Metropolis and the History of American Agriculture. [*J. of Ec. H.*, juin 1960.] — *M. Šmerda*. Le domaine de la Chambre à Těšín (Teschen) au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. [*Slezsky Sbornik*, 1, 1959.] — *Id.* Le lotissement des fermes de la Chambre en 1769-1772 et l'origine des forges d'Ustron. [*Ibid.*, 4, 1959.]

**Finances.** — *Jean Bouvier*. Les Pereire et l'affaire de la Banque Savoie. [*Cahiers d'hist.*, 1960, n° 4.] — *Y. Joseph-Noël*. Toulouse à l'époque du système de Law (1715-1722). [*A. du Midi*, 1960, n° 2.] — *R. B. Sheridan*. The British Credit Crisis of 1772 and the American colonies. [*J. of Ec. H.*, juin 1960.] — *M. Simon*. The Hot Money Movement and the Private Exchange Pool Proposal of 1896. [*Ibid.*]

**Démographie et urbanisme.** — *R. Aris et J. Picheire*. Essai sur le développement

## Recueils périodiques

topographique d'Agde. [*A. du Midi*, 1960, n° 2.] — *G. Combarnous*. Le développement topographique de Clermont-l'Hérault. [*Ibid.*, n° 3.] — *André Cornette*. Arras et sa banlieue. Étude d'une évolution urbaine. [*R. du Nord*, juillet-septembre 1960.] — *Louis Henry*. Villes nouvelles et grandes entreprises : structure de la population. [*Pop.*, 1960, n° 4.] — *Pierre Renouvin*. Démographie et relations internationales. [*Ibid.*] — *Jean Sutter*. Bilan de la politique néo-malthusienne en Suède (1939-1957). [*Ibid.*]

**Histoire sociale.** — *W. H. Hosford*. The Elizabethan serfs of Long Bennington, Lincolnshire. (Enquête de 1570.) [*Nottingham Mediaeval Studies*, t. IV, 1960.] — *František Kavka*. La propriété, la structure sociale et les classes dans les villes de Bohême dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle d'après les livres des villes et les registres d'impôts. [*Sborník Historický*, t. VI, 1959.] — *A.-M. Petit*. Mariages et contrats de mariage à Amiens en 1785 et en 1786. [*A. du Midi*, 1960, n° 2.] — *M. Rufas*. Les origines sociales de Fabre d'Eglantine. [*A. hist. de la Rév. fr.*, juillet-septembre 1961.]

**Mouvement ouvrier et socialisme.** — *Julius Braunthal*. Die Stärke der Ersten Internationale : Legende und Wirklichkeit. [*Int. rev. of soc. hist.*, 1960, n° 2.] — *Raffaele Colapietra*. I fasci siciliani. [*Nuova riv. st.*, mai-août 1960.] — *Henry Bertram Hill*. A letter from Louis Blanc in exile. [*J. of mod. hist.*, septembre 1960.] — *Robert V. Daniels*. Fate and will in Marx. [*J. of the hist. of ideas*, 1960, n° 4.] — *J. Kolečka*. L'indépendance de la Haute-Silésie et la portée de son mouvement ouvrier en 1918-1920. [*Slezsky Sborník*, 57, 1, 1959.] — *R. Lamberet*. Deux lettres de Max Nettlau relatives à l'emploi de la sténographie par les anarchistes. [*Actualité de l'hist.*, juillet-septembre 1960.] — *C. Nečas*. Participation des mineurs de la ligne de chemin de fer du Nord à la grève générale de 1960. [*Slezsky Sborník*, 2, 1959.] — *Hildomarie Maynell*. The Stockholm Conference of 1917. II. [*Int. rev. of soc. hist.*, 1960, n° 2.] — *M. Moissonnier*. Un agent de la préfecture dans la Commission fédérale lyonnaise de la I<sup>re</sup> Internationale. [*Actualité de l'hist.*, juillet-septembre 1960.] — *Milan Myška*. Origine et condition de la classe ouvrière des forges de Vitkovice avant 1848. [*Slezsky Sborník*, 57, 2, 1959.] — *E. Nolte*. Marx und Nietzsche im Sozialismus des jungen Mussolini. [*Hist. Zeitsch.*, Bd. 191, n° 2, octobre 1960.] — *Gaston V. Rimlinger*. The management of Labor protest in tsarist Russia : 1870-1905. [*Int. rev. of soc. hist.*, 1960, n° 2.] — *Wolfgang Schieder*. Wilhelm Weitling und die deutsche politische Handwerkerlyrik im Vormärz. [*Ibid.*] — *Voztech Štibrný*. La révolte populaire dans la haute vallée de la Kysuca en Slovaquie (1703). [*Slezsky Sborník*, 3, 1959.]

## ■ Histoire des relations entre les États modernes

**Colonisation.** — *Donald Robertson* et *Byron McAfee*. The Techialoyan Codex of Tepotzotlán, codex X (Rylands Mexican Ms. 1). (Acte de fondation de pueblo, en langue aztèque, faux de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle.) [*Bull. John Rylands Libr.*, t. XLIII, 1960.]

**Relations internationales.** — *Georges-André Chevallaz*. Le traité de Versailles : paix carthaginoise? [*Ét. de lettres. Lausanne*, 1960, n° 3.] — *J. Labayle-Couhat*.

## Recueils périodiques

Cinquante ans d'histoire de l'aviation embarquée à travers le monde (14 novembre 1910-14 novembre 1960). [*R. marit.*, octobre 1960.] — Carlo di Nola. Italia e Austria dall' armistizio di Villa Giusti (novembre 1918) all' Anschluss (marzo 1938). [*Nuova riv. st.*, mai-août 1960.]

Lothar Gruchmann. Völkerrecht und Moral. Ein Beitrag zur Problematik der amerikanischen Neutralitäts politik 1939-1941. [*Vierteljahrshefte für Zeitgesch.*, octobre 1960.] — Pietro Pietri. Roma nella prima decade del settembre 1943. [*Nuova riv. st.*, mai-août 1960.]

Charles F. Delzele. The european federalist movement in Italie : 1<sup>st</sup> phase : 1918-1947. [*J. of mod. hist.*, septembre 1960.] — Frederick B. Pike and Donald W. Bray. A vista of catastrophe : the future of United States-Chilean relations. [*R. of politics*, juillet 1960.]

Afrique. — Marcel Émerit. Un document inédit sur Alger au xvii<sup>e</sup> siècle : Mémoire sur le royaume d'Alger, de son étendue et gouvernement. [*A. Int. et. orient. Alger*, 1959.] — Henri Pérès. Le roman arabe dans le premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle : al-Manfalût'i el Haykal. [*Ibid.*]

# CHRONIQUE

---

## ■ Nécrologie

GASTON ZELLER

(1890-1960)

Une maladie cruelle avait contraint Gaston Zeller à prendre une retraite prématurée. Il a jusqu'à la fin fermement continué son travail, comme l'attestent ses derniers articles, publiés, en 1960, dans les *Cahiers internationaux de sociologie* et dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*. Mais, dès 1953, il avait dû interrompre, puis arrêter ses cours. C'est en 1955 que nous l'avons vu prendre une dernière fois part, comme rapporteur, à une soutenance de thèses et son dernier volume date de la même année.

Au moment où il nous quitte tout à fait, il nous importe de mesurer à leurs justes dimensions le mérite et l'importance de son œuvre historique.

Né en 1890 à Belfort, cet Alsacien, agrégé d'histoire à son retour de captivité, avait préparé en enseignant aux lycées de Metz et de Strasbourg les thèses qu'il soutint en 1926. Sa thèse principale : *La Réunion de Metz à la France*<sup>1</sup>, est bien autre chose qu'une étude d'histoire locale. Une longue introduction pose le problème de nos frontières de l'Est depuis la fondation de la Lotharingie. Le récit suit pendant tout un siècle (de 1552 à 1648) des événements intéressants au premier chef l'ensemble du royaume de France. Le premier volume consacré à l'Occupation, depuis le « voyage d'Allemagne » de Henri II, venant à Metz pour se porter au secours des protestants d'Allemagne, jusqu'au siège qui fit échouer la dernière entreprise de Charles-Quint<sup>2</sup>, éclaire le tournant qui ramena la politique royale, engagée dans les guerres d'Italie, vers nos frontières. La royauté n'en comprit pas alors la portée et la réunion des Trois Évêchés fut en somme « un accident ». Mais le siège de Metz, suivi par la prise de Calais, porta la royauté à regarder vers l'Est, en renonçant à l'Italie. Zeller s'élevait déjà contre l'idée émise par Sorel que la conquête de frontières naturelles avait été le but de la politique française. Cela n'est pas vrai avant la Révolution. Il allait dans des travaux ultérieurs le démontrer<sup>3</sup>.

Le second volume suit l'évolution de la *Protection*, établie par Henri II, vers

1. *La réunion de Metz à la France (1552-1648)*. Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, vol. 35 et 36, 1926.

2. Zeller lui consacra plus tard un volume : *Le siège de Metz par Charles-Quint*, 1943.

3. Notamment dans la *Revue d'histoire moderne*, 1939, et l'*Information historique*, 1938.



l'annexion, réalisée seulement aux traités de Westphalie. Nous voyons se relâcher, et finalement se briser les liens qui rattachaient Metz à l'empire, et nous suivons d'autre part l'introduction progressive à Metz des institutions royales. Ici encore la royauté ne prit que lentement conscience de l'œuvre qu'elle accomplissait. Mais elle sut s'entendre avec l'empereur, décourager les efforts de la Diète pour regagner les villes lorraines et résister aux tentatives faites par la Ligue pour s'en emparer. Elle laissa d'abord s'organiser à Metz le gouvernement de son évêque, pour le soumettre ensuite à son autorité, en fondant enfin, au début de la guerre de Trente ans, les institutions royales<sup>1</sup>.

L'historien qui nous donnait dans sa thèse un bel exemple de méthode rigoureuse ouvrait aussi devant nous et devant lui-même les perspectives des études futures qu'il ambitionnait d'entreprendre.

Il était attiré d'un côté par l'histoire des institutions du xvi<sup>e</sup> siècle, qu'il avait vues créer à Metz, et leur consacrait plusieurs articles remarquables. L'un présentait d'une manière nouvelle le rôle des gouverneurs et lieutenants-gouverneurs dans leurs rapports avec les parlements et les intendants<sup>2</sup>. Un autre éclairait les origines encore si mal connues de notre système douanier<sup>3</sup>. Il se décidait enfin à tracer un tableau général, quoique sommaire, de ces institutions<sup>4</sup>.

Mais Zeller souhaitait aussi nous raconter l'histoire de la réunion de l'Alsace à la France, comme il l'avait fait pour les villes lorraines. Il publia sur plusieurs aspects de ce grand problème de nombreux articles<sup>5</sup>. Le sujet était cependant trop vaste et trop complexe pour qu'un historien aussi scrupuleux pût se croire à même de le traiter. Il saisit seulement l'occasion du troisième centenaire des traités de Westphalie pour faire paraître un petit volume : *Comment s'est faite la réunion de l'Alsace à la France*<sup>6</sup>. C'est vraiment le livre d'un maître historien, qui, depuis la Réforme jusqu'à l'arrivée de Louis XIV à Strasbourg, nous fait apercevoir tous les côtés d'une bien curieuse histoire, les démarches des protestants et celles des financiers strasbourgeois, les étapes de la politique de Richelieu, le rôle des Suédois et celui de l'Espagne, les rapports si délicats de la France avec les diverses communautés alsaciennes. Ce n'est certes qu'un aperçu ; mais combien suggestif ! En outre, Zeller suivit de près la thèse de son successeur actuel à Strasbourg, G. Livet, qui étudia en détail l'œuvre des premiers intendants.

Deux autres volumes complétaient en même temps la contribution de Zeller à l'histoire de l'Alsace. L'un embrassait l'ensemble des rapports franco-allemands pendant dix siècles<sup>7</sup>. L'autre suivait ceux de la France et de l'Alsace de Louis XIV

1. L'importance militaire de Metz amena Zeller à écrire un autre volume : *L'organisation défensive des frontières du Nord et de l'Est au XVII<sup>e</sup> siècle*, 1928.

2. L'administration monarchique avant les intendants. Parlements et gouverneurs (*Rev. histor.*, 1947). Dans la même *Revue* : Gouverneurs de provinces au xvi<sup>e</sup> siècle (1939).

3. *Aux origines de notre système douanier. Les premières taxes à l'importation* (Mélanges publiés par la Faculté des Lettres de Strasbourg, t. III, 1947).

4. *Les Institutions de la France au XVI<sup>e</sup> siècle*. P. U. F., 1948.

5. Plusieurs articles dans la *Revue d'Alsace* (1934, 1938, 1947). — Saluces, Pignerol et Strasbourg. La politique des frontières au temps de la prépondérance espagnole (*Rev. histor.*, 1942).

6. Publication de l'Institut des hautes études alsaciennes. Les Belles-Lettres, 1948.

7. *La France et l'Allemagne depuis dix siècles* (Collection Colin), 1932.

## Chronique

à nos jours<sup>1</sup>. Bien d'autres historiens s'y étaient appliqués ; mais avait-on jamais aussi bien mesuré ce que l'Alsace doit à la France et, plus encore, ce que la France doit à l'Alsace ?

Le dernier volume avait été écrit pendant les loisirs forcés qui lui avaient été imposés au cours de la dernière guerre. Il avait suivi son Université repliée à Clermont ; mais il avait trop d'indépendance pour y déguiser ses sentiments. Une conférence sur Jeanne d'Arc entraîna sa mise en disponibilité. A la libération il retrouva sa chaire de Strasbourg ; mais, dès 1946, la Sorbonne l'appelait.

La direction des thèses et un enseignement très lourd ne lui permettaient plus d'y continuer ses propres recherches. Il s'employa dès lors à guider les jeunes historiens. Une suite de cours sur la Réforme, la vie économique et sociale du XVI<sup>e</sup> siècle, Louis XIV... leur rendent encore grand service dans leur texte dactylographié. Il s'intéressa particulièrement à celui qu'il consacra pendant deux années à l'histoire de la Méditerranée aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et qui, en beaucoup de ses parties, est une œuvre originale.

Il se mit enfin à rédiger les deux volumes qu'il devait écrire dans l'*Histoire des relations internationales* et qu'à force d'énergie il réussit encore à terminer<sup>2</sup>. Ils embrassent les *Temps modernes* de Christophe Colomb à la Révolution et nous apportent les conclusions de toute une vie d'études et de réflexions.

Bien entendu, les guerres et les négociations qui les accompagnent y tiennent une large place et Zeller, qui a toujours rejeté les critiques dirigées contre l'histoire « événementielle », les résume en utilisant les vues nouvelles exposées dans ses travaux antérieurs. Il explique en quel sens on peut attribuer successivement à diverses puissances une sorte de « prépondérance ». Ses pages sur la politique autrichienne retiennent spécialement l'attention. Mais l'étude des « Relations internationales » n'est certes pas limitée à celle de ces conflits. L'évolution économique et sociale y exerce son influence et Zeller suit avec insistance les « problèmes de la mer », la destinée de Venise, la lutte contre les Barbaresques au XVII<sup>e</sup> siècle et celle contre les flibustiers et les pirates du nouveau monde au siècle suivant. Les deux volumes suscitent inévitablement beaucoup de discussions. On peut en critiquer le plan, et même l'orientation, sans pour cela méconnaître la valeur d'une synthèse audacieuse et infiniment instructive.

Elle nous fait mieux saisir les mérites d'un historien, capable d'embrasser et d'ouvrir devant nous de vastes perspectives, mais peut-être doué plus encore pour découvrir et justifier des vues nouvelles. Il lui fallait accorder les exigences d'une méthode rigoureuse avec un don rare d'intuition qui l'engageait hors des sentiers battus et qui l'obligeait à maintenir toujours une remarquable indépendance d'esprit. Celle-ci lui rendait souvent difficile d'accepter des opinions reçues et l'incitait à élever contre elles de vigoureuses protestations. Mais c'est elle aussi qui fait la plus grande valeur d'une œuvre très riche, avivant notre regret de l'avoir vue brusquement interrompue.

Paul VAUCHER.

1. *L'Allemagne de Louis XIV à nos jours*, 1945.

2. *Les Temps modernes*, I : *De Christophe Colomb à Cromwell*. II : *De Louis XIV à 1789*. — *Histoire des relations internationales*, t. II et III, 1953 et 1955.

## ■ France

— Dans l'inventaire sommaire des nouvelles acquisitions latines et françaises du département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale<sup>1</sup> pendant les années 1951-1957 qui vient de paraître, les historiens de la littérature française trouveront une série de documents d'importance considérable : la description du fonds Vandeval, qui renferme les manuscrits de Diderot, du fonds Lamartine et du fonds Victor Hugo, de la collection des carnets et de divers manuscrits de George Sand, de la série de manuscrits, documents et correspondances concernant les Dumas, père et fils. La correspondance et les papiers provenant de Joseph Reinach, dont la consultation est maintenant autorisée, sont du plus grand intérêt pour l'histoire de la III<sup>e</sup> République et en particulier de l'affaire Dreyfus.

— On signale la publication du Sommaire-Index des tomes LI-LX (1949-1958) du *Bulletin hispanique*, complément indispensable de la collection des fascicules de cette revue, et instrument de travail qui facilitera les recherches, qui donne le sommaire complet détaillé de chacun des fascicules des années 1949 à 1958 (articles de fond, comptes rendus, notes brèves, revue des revues, nécrologies, informations, ouvrages reçus) ; ensuite un index alphabétique, sur deux colonnes, des noms propres cités et de tous les sujets traités dans le *Bulletin hispanique* pendant cette période. Prix : 5 N F. Envoi franco sur demande : Librairie Féret et Fils, 9, rue de Grassi, Bordeaux. C. C. P. 1013, Bordeaux.

— Un « manifeste » publié dans la *Revue du Nord* nous apprend qu'un certain nombre d'historiens et d'hommes d'affaires de la région lilloise ont décidé, en janvier 1960, de constituer un « groupe d'études d'histoire des entreprises de la région du Nord ». Ce groupe fonctionne dans le cadre du « Centre régional d'Études historiques », dirigé par M. Louis Trénard, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Lille<sup>2</sup>. Il se propose de faire participer la région du Nord, dont on connaît l'importance économique, au grand mouvement qui, depuis une trentaine d'années dans les pays anglo-saxons, et plus récemment chez nous, incite un nombre toujours plus grand d'historiens et d'économistes à s'intéresser à l'histoire des entreprises, cellules premières de la vie économique.

De façon concrète, le groupe veut tout d'abord travailler au recensement et à la préservation des archives des entreprises locales — qui pourront au besoin être déposées aux Archives départementales de Lille. A un second stade de son

1. Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions latines et françaises du département des manuscrits pendant les années 1951-1957, inventaire sommaire par Suzanne Solente. Paris, 1960, in-8°, 145 pages (extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. CXVII, année 1959). En vente à la Bibliothèque nationale, 58, rue Richelieu, Paris 11<sup>e</sup>, au prix de 15 N F. C. C. P. Paris 9064-92.

2. Dans le cadre de l'enquête menée sur les centres de recherches historiques, M. Trénard présentera, dans le prochain numéro de la *Revue*, les différentes activités de ce centre lillois.

## Chronique

activité, il compte encourager et diriger des recherches historiques consacrées aux entreprises dont on aurait ainsi inventorié les archives. Convaincus de la nécessité et de l'intérêt d'une collaboration Université-industrie, les auteurs de cette intéressante initiative espèrent pouvoir ainsi mieux connaître les conditions dans lesquelles s'est constitué l'un des principaux foyers industriels du continent européen ; d'un intérêt évident pour l'histoire économique, de tels objectifs ne peuvent laisser indifférents ceux qui se préoccupent actuellement de l'aménagement et du développement de la Première Région économique.

Ph. VIGIER.

## ■ Belgique

PUBLICATIONS DU CENTRE INTERUNIVERSITAIRE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE. — Dans un article sur l'orientation actuelle des Études historiques, M. Jacques Willequet signalait récemment aux lecteurs de la *Revue historique* (t. CCXXV, p. 165-168) l'activité de ce centre.

La *Revue* a reçu un volume des Mémoires et un volume des Cahiers, publiés récemment par cet organisme<sup>1</sup>. Le premier est une étude détaillée (et illustrée) du mouvement ouvrier à Bruges depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1914. L'auteur apporte des renseignements précis sur la situation économique, particulièrement défavorable, dans cette ville au début de la période envisagée. Aussi n'est-il pas étonnant que la première Internationale y eut des adeptes, presque dès sa fondation. Néanmoins le socialisme n'eut par la suite qu'une audience limitée dans ce milieu foncièrement religieux. Aussi, le livre est-il surtout consacré à la manière dont la question sociale fut envisagée dans les milieux catholiques brugeois au cours des différentes phases de l'évolution politique de la Belgique contemporaine. Au début, la bourgeoisie s'efforça d'encadrer les ouvriers dans un mouvement de type corporatif : la « gilde des métiers ». Plus tard, sous l'influence de quelques « alliés démocrates », on vit se développer un mouvement vraiment populaire et surtout flamand. Chez les libéraux toujours moins influents à Bruges que les catholiques, on observe une évolution analogue. Conformément à l'esprit de la collection, le livre de M. Van Eenoo apporte peu d'idées générales, mais constitue un précieux répertoire de faits précis, de statistiques de renseignements divers classés avec beaucoup de rigueur chronologique.

Le volume des Cahiers, beaucoup plus bref, suggère seulement la manière d'utiliser, pour une enquête sur l'évolution de la classe aisée à Malines sous le régime français, les documents ayant servi à l'établissement de la contribution exceptionnelle de 1794 et ceux qui furent utilisés pour la contribution personnelle et mobilière, en 1803 et en 1813.

J. GODARD.

1. Romain VAN EENOO, *Een bijdrage tot de geschiedenis der Arbeidersbeweging te Brugge (1864-1914)*, in-12, 335 p. (tome IV des Mémoires), et S. VERVAECK, *De samenstelling van de goeide stand te Mechelen op het einde van de XVIII<sup>e</sup> eeuw (1796-1813). Een metodologisch onderzoek*, in-8°, 250 p. (tome 11 des Cahiers). Paris et Louvain, Nauwelaerts, 1959 et 1960.

## ■ *Le XXV<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes*

LE XXV<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES. — Le Congrès international des orientalistes, qui se réunit, en principe tous les trois ans, depuis 1873, a tenu sa XXV<sup>e</sup> session à Moscou du 9 au 16 août 1960. C'était la deuxième fois qu'il se réunissait en Russie ; sa III<sup>e</sup> session avait eu lieu à Saint-Petersbourg en 1876. Le nombre des participants inscrits était très élevé : environ 1500, à peu près le même chiffre que lors du dernier congrès (Munich, 1957) ; mais il est à prévoir que la statistique effective sera assez différente. Le plus grand nombre d'inscrits appartenaient à l'Union soviétique ; venaient ensuite, en ordre décroissant, les deux Allemagnes, la Grande-Bretagne, les États-Unis, la France (une centaine), la Tchécoslovaquie, l'Inde, le Japon. Assez peu de membres inscrits pour les pays d'Islam, ainsi que pour l'Afrique noire ; moins encore de présents. La Chine avait décidé, apparemment peu avant le congrès, de n'envoyer aucun délégué, alors qu'on en avait laissé prévoir des centaines ; et la Conférence internationale des jeunes sinologues, dont la XIII<sup>e</sup> session annuelle devait se tenir à Moscou dans la semaine du 1<sup>er</sup> au 7 août, avait été annulée par les organisateurs soviétiques. Au cours de la séance solennelle, qui ouvrit le Congrès des orientalistes, les orateurs soviétiques qui prirent la parole, M. Mikoyan, vice-président du Conseil des Ministres, le président du Conseil municipal de Moscou, les représentants de l'Académie des Sciences et de l'Université de Moscou, et le professeur Gafurov, président du Congrès, trouvèrent le moyen de parler longuement de l'Asie et de ses civilisations sans jamais prononcer une seule fois le nom de la Chine.

Le Congrès comprenait vingt sections, dont plusieurs étaient divisées en sous-sections, et près de huit cents communications avaient été annoncées. Le programme couvrait tout le champ des études asiatiques et africaines : par exemple, section I, Égyptologie ; V, Études byzantines et apparentées ; X, Histoire de l'Asie centrale ; XV, Asie du Sud-Est ; XX, Études africaines, a : Histoire, b : Philologie ; etc. On peut remarquer que les anciens Instituts d'orientalisme de l'Académie des Sciences, à Moscou et à Leningrad, avaient reçu peu avant le Congrès le nouveau nom d'Instituts des peuples de l'Asie (et de l'Afrique), peut-être par complaisance à l'égard des Chinois auprès desquels le mot et la notion d'orientalisme ne sont pas en faveur.

L'organisation du Congrès était bonne ; professeurs et étudiants soviétiques, avec le personnel des instituts spécialisés de l'Académie des Sciences, se dépensèrent pour faciliter le séjour et les travaux de leurs hôtes, dont le nombre excessif rendait leur tâche difficile. Les séances avaient lieu dans les vastes et somptueux locaux de l'Université de Moscou, un ensemble d'immenses bâtisses construites de 1949 à 1953 sur une hauteur dominant la Moskva. Toutes sortes de visites et d'excursions, tant à Moscou même et dans ses environs qu'à Leningrad et, plus loin encore, en Transcaucasie et en Asie centrale, avaient été arrangées pour les congressistes et leurs familles. Des expositions, des concerts, des séances de cinéma les instruisirent tout en les distrayant ; il y eut en particulier, dans la salle des spectacles de l'Université de Moscou, une mémorable soirée de récitation d'épopées orales, donnée par une dizaine de bardes chenus mandés par les ethnologues

## Chronique

russe de tous les coins de l'Asie soviétique. Le Congrès en corps fut reçu au Kremlin, dans la salle de Saint-Georges, par l'Académie des Sciences, qui invita également un certain nombre de délégués au siège propre de son Presidium.

Le soussigné a pris part, avec une centaine de congressistes dont une vingtaine de Français, à un voyage de cinq jours en Ouzbékistan, l'ancienne Sogdiane, aux confins de l'Afghanistan. On nous montra Tachkent, la plus grande ville de l'Asie centrale soviétique, une métropole prospère dont la population dépasse le million, et les vieilles cités de Samarkand et de Boukhara qui abondent en chefs-d'œuvre de l'art musulman. Les sites d'époque préislamique, où se poursuivent de brillantes fouilles archéologiques, ne purent malheureusement être visités, l'organisation In-Turist, dont le fonctionnement n'est guère satisfaisant, ayant omis de les inscrire au programme ; mais un autre groupe de congressistes fut accueilli en Transcaspié par les archéologues sur le terrain. Nous fûmes reçus par l'Académie des Sciences de la République Ouzbék et par le Mufti de Tachkent, dont la juridiction s'étend à toute l'Asie centrale soviétique.

La désignation du pays choisi pour la session suivante du Congrès donna lieu à quelques difficultés. Les statuts chargent un comité consultatif international, dont la composition est arrêtée par les organisateurs de la session en cours — cette fois-ci, les organisateurs soviétiques — de présenter des propositions concernant ce choix. Les premiers à poser leur candidature avaient été les États-Unis, où les études orientales se sont vivement et brillamment développées depuis vingt ou trente ans et où le Congrès ne s'est encore jamais tenu. Mais cette candidature suscita de l'opposition ; d'autres pays se mirent sur les rangs, la République Arabe Unie, l'Irak, l'Espagne ; finalement, pour des raisons qui n'étaient pas purement scientifiques, le choix du comité consultatif se porta sur l'Inde. Cette proposition fut agréée à l'unanimité par l'ensemble du congrès en sa séance plénière de clôture. C'est donc à New-Delhi qu'aura lieu la prochaine session du congrès, prévue pour 1963.

Ce XXV<sup>e</sup> Congrès aura permis aux orientalistes qu'avait séparés le rideau de fer de reprendre un contact utile et efficace. Dans le domaine du soussigné, celui de la sinologie, les travaux se déroulèrent dans une atmosphère de courtoisie et d'hospitalité ; le niveau scientifique en fut d'une bonne moyenne. La sinologie soviétique, dont la tradition semble se maintenir à Leningrad mieux qu'à Moscou, où l'on tend à en transférer le centre depuis une dizaine d'années, fait porter ses efforts principalement sur la linguistique, la littérature ancienne et moderne et l'histoire moderne et contemporaine de la Chine. Les productions, périodiques ou autres, en restent trop mal connues en Occident, et de leur côté les sinologues soviétiques ne se montrent pas toujours suffisamment au courant de nos publications. De part et d'autre, on éprouvait un plaisir visible à échanger informations et points de vue : quel meilleur résultat peut-on attendre d'un congrès international ?

P. DEMIÉVILLE.

# INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Actes du 82<sup>e</sup> Congrès national des Sociétés savantes, Bordeaux, 1957. Section d'histoire moderne et contemporaine, 225.
- Actes du 83<sup>e</sup> Congrès national des Sociétés savantes, Aix-Marseille, 1958. Section d'histoire moderne et contemporaine, 226.
- Adam (Salimbene d'). Voir *Giano (J. de)*.
- Adriaanse (C.). Voir *Snouck Hurgronje (Chr.)*.
- Albright (William F.). Die Religion Israels im Lichte der archaeologischen Ausgrabungen, 424.
- Anciens pays et Assemblées d'États (Standen en Landen), n° XVIII, 217.
- Andreas (Willy). Voir *Politischer Briefwechsel des Herzogs und Grossherzogs Carl August von Weimar*.
- Ankiewicz-Kleehoven (Hans). Der Wiener Humanist Johannes Cuspinian, Gelehrter und Diplomat zur Zeit Kaiser Maximilians I, 192.
- Annales Universitatis M. Curie-Skłodowska, t. X, 1955, 257.
- Antin (P.). Voir *Saint Jérôme*.
- Arnavon (Cyrlle). L'américanisme et nous. Essai, 223.
- Athanase d'Alexandrie. Apologie à l'empereur Constance. Apologie pour sa fuite, publié par J. M. Szymusiak, 416.
- Atlas of the Classical World, édité par A. A. M. van der Heyden et H. H. Scullard, 218.
- Badia (Gilbert). La fin de la République allemande, 1929-1933, 157.
- Baratz (Joseph). Mon village en Israël, 450.
- Bardy (G.). Voir *Eusèbe de Césarée*.
- Barron (Richard). Parties and Politics in modern France, 516.
- Bassett (Marnie). The governor's Lady. Mrs. Philip Gidley King, 457.
- Beaumont (Gustave de). Marie or Slavery in the United States. A novel of Jacksonian America, 198.
- Bérard (Jean). L'expansion et la civilisation grecques jusqu'aux guerres médiques, 175.
- Bergengruen (Alexander). Adel und Grundherrschaft im Merowingerreich, 472.
- Bianquis (G.). La vie quotidienne en Allemagne à l'époque romantique (1795-1830), 148.
- Bieber (Konrad F.). L'Allemagne vue par les écrivains de la Résistance française, 163.
- Bietenholz (Peter). Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel. Die Basler Drucke italienischer Autoren von 1530 bis zum Ende des 16. Jahrhunderts, 234.
- Binkley (Wilfred E.). The man in the White House. His powers and duties, 492.
- Bochensky (J. M.) et Niemeyer (G.). Das Handbuch des Weltkommunismus, 494.
- Bonjour (Edgar). Studien zu Johannes von Müller, 235.
- Bonnefous (Edouard). Histoire politique de la Troisième République. Tome IV : Cartel des Gauches et Union nationale. 1924-1929, 517.
- Bottigelli (Émile). Voir *Friedrich Engels*.
- Bouquet (Jean-Jacques). La Politique du Second Empire vue par le « Confédéré » de Fribourg, 230.
- Boyle (David). With Ardours Manifold, 505.
- Braubach (Max). Der Einmarsch deutscher Truppen in die entmilitarisierte Zone am Rhein im März 1936, 158.
- Brisson (Jean-Paul). Autonomisme et christianisme dans l'Afrique romaine, 443.
- Bronzini (Giovanni B.). La Leggenda di S. Caterina d'Alessandria. Passioni greche e latine, 450.
- Bruhat (Jean). Histoire de l'Indonésie, 505.
- Buber (Martin). Moïse, 425.
- Bulletin de la Commission royale d'Histoire, tome CXXV, 1959, 511.
- Cabanne (Pierre). Les longs cheminements, 452.
- Cadiou (R.). Voir *Philon d'Alexandrie*.
- Canivet (P.). Voir *Théodoret de Cyr*.
- Carlisle (Richard). Pictures in the Post. The Story of the Picture Postcard, 498.
- Cassin (Éléna). San Nicandro. Histoire d'une conversion, 451.
- Centre national de la Recherche scientifique. Colloques internationaux. Sciences humaines. Nicolas Poussin. Paris, 19-21 septembre 1958, 479.



## Index bibliographique

- Cerfaux (L.) et Tondraux (J.)*. Le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine, 433.
- Charbonnières (Louis de)*. Une grande figure, Saint-Arnaud, maréchal de France, 515.
- Chizuka Tadami*. Formation et traits fondamentaux des « gros fermiers » sous l'Ancien Régime (en japonais), 506.
- Clark (M.)*. Sources of Australian History, 458.
- Clément d'Alexandrie*. Le Pédagogue, livre I, publié par H.-I. Marrou et M. Harl, 417.
- Cobban (Alfred)*. In Search of Humanity. The Role of the Enlightenment in Modern History, 497.
- Daniélou (Jean)*. Philon d'Alexandrie, 432.
- Dardel (Geneviève)*. Et la Savoie devint française, 516.
- Darroutès (J.)*. Voir *Syméon le Nouveau Théologien*.
- Defradas (Jean)*. La littérature grecque, 501.
- Densy l'Aréopagite*. La Hiérarchie céleste, publié par R. Roques, G. Heil et M. de Gandillac, 417.
- Detmer (Günter)*. Die Ost- und Westpreussischen Verwaltungsbehörden im Kulturkampf, 151.
- Devlin (Patrik)*. The criminal prosecution in England, 230.
- Digeon (Claude)*. La crise allemande de la pensée française (1870-1914), 212.
- Dumeige (Gervais)*. Voir *Ignace (Saint)*.
- Dumézil (Georges)*. Les dieux des Germains, 421.
- Dupont-Sommer (A.)*. Le Livre des Hymnes découvert près de la mer Morte, 428.
- Les Écrits esséniens découverts près de la mer Morte, 428.
- Duran i Sanpere (Agusti)*. Per a la historia de l'art a Barcelona. Glosses a documents dispersos, 223.
- Eccleston (Thomas d')*. Voir *Giano (J. de)*.
- Echeverria (Durand)*. Mirage in the West, a History of the French Image of American Society to 1815, 198.
- Engels (F.)*. Voir *Friedrich Engels*.
- Erfurth (Waldemar)*. Die Geschichte des Deutschen Generalstabs (1918-1945), 160.
- Eusèbe de Césarée*. Histoire ecclésiastique, publiée par G. Bardy, 416.
- Evans (Ernest)*. Tertullian's Treatise on the Incarnation, 419.
- Fanfani (Amintore)*. Storia del Lavoro in Italia dalla fine del Secolo xv agli inizi del XVIII, 2° éd., 187.
- Festugière (A.-J.)*. Antioche palenne et chrétienne, 445.
- Fischer (Hugo)*. Die Geburt der Hochkultur in Aegypten und Mesopotamien, 497.
- (*Wolfram*). Das Fürstentum Hohenzollern im Zeitalter der Aufklärung, 143.
- Fizaine (Fernand)*. Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, père du militarisme allemand, 147.
- Flacelière (Robert)*. L'amour en Grèce, 503.
- Floëri (F.) et Nautin (P.)*. Homélies pascales, III, 415.
- Freud (Michaël)*. Geschichte des zweiten Weltkrieges in Dokumenten. II : An der Schwelle des Krieges 1939, 140.
- Friedrich Engels, Paul et Laura Lafargue*. Correspondance. Textes présentés par E. Bottigelli, 490.
- Froidevaux (L.-M.)*. Voir *Irinée de Lyon*.
- Furlani (Giuseppe)*. I significati di mand. Raza = mistero, segreto, 426.
- Gale (A. H.)*. Epidemic Diseases, 232.
- Gandillac (M. de)*. Voir *Densy l'Aréopagite*.
- Ganz (Paul Leonhard)*. Die Miniaturen der Basler Universitätsmatrikel, 474.
- Garbini (Giovanni)*. L'Aramaico antico, 425.
- Gardner (Michel)*. Histoire de l'Armée soviétique, 237.
- Gélase I<sup>er</sup>*. Lutte contre les Lupercalia et dix-huit messes du sacrementaire léonien, publié par G. Pomarès, 418.
- George (M. Dorothy)*. English Political Caricature. A Study of Opinion and Propaganda. I : To 1792 ; II : 1793-1832, 482.
- Gernet (Jacques)*. La vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole, 1250-1276, 221.
- Geschichte der Universität Jena 1548/58-1958*. Band I : Darstellung (publié sous la direction de Max Steinmetz), 140.
- Giano (Jourdain de), Eccleston (Thomas d') et Adam (Salimbene d')*. Sur les routes d'Europe au XIII<sup>e</sup> siècle (chroniques traduites par M.-T. Laureille), 181.
- Gille (Bertrand)*. Les forges françaises en 1772, 515.
- Ginouès (René)*. Études péloponésiennes, II : L'établissement thermal de Gortys d'Arcadie, 219.
- Gisselbrecht (A.)*. Schiller et la nation allemande, 147.
- Gobée (E.)*. Voir *Snouck Hurgronje (Chr.)*.
- Göbell (Walter)*. Die Rheinisch-Westfälische Kirchenordnung vom 5. März 1835, t. II, 151.
- Göhring (Martin)*. Bismarcks Erben (1890-1945), 138.
- Gooch (Brison D.)*. The New Bonapartist

## Index bibliographique

- Generals in the Crimean War. Distrust and Decision-making in the Anglo-French Alliance, 217.
- Grant (R. M.). Gnosticism and Early Christianity, 441.
- Groote (Wolfgang von). Die Entstehung des Nationalbewusstseins in Nordwest-Deutschland, 1790-1830, 150.
- Grosser (Alfred). La démocratie de Bonn, 1949-1958, 164.
- Grube (Walter). Der Stuttgarter Landtag, 1457-1957. Von den Landständen zum demokratischen Parlament, 506.
- Hainchelin (Charles). Les origines de la religion, 419.
- Hamerlow (Theodore S.). Restauration, Revolution, Reaction. Economics and Politics in Germany, 1815-1871, 148.
- Hart (M.). Voir Clément d'Alexandrie.
- Hassinger (Erich). Brandenburg-Preussen, Russland und Schweden 1700-1713, 142.
- Hautecœur (Louis). Les jardins des dieux et des hommes, 500.
- Hiers (Jacques). Le livre de comptes de Giovanni Piccamiglio, homme d'affaires génois, 1456-1459, 477.
- Heil (G.). Voir Denys l'Aréopagite.
- Henderson (W. O.). The State and the industrial Revolution in Prussia (1740-1870), 139.
- Henneaux-Depooter (M<sup>me</sup>). Misères et luttes sociales dans le Hainaut, 1840-1869, 168.
- Hermas. Le Pasteur, publié par R. Joly, 416.
- Herr (Richard). The eighteenth Century Revolution in Spain, 481.
- Hertz (Frederick). The development of the German public Mind. A social history of german political sentiments, aspirations and ideas. I : The middle ages. The Reformation, 138.
- Herzfeld (Hans). Voir Meinecke (Fr.).
- Hessen (Johannes). Griechische oder biblische Theologie?, 455.
- Hinrichs (Carl). Voir Meinecke (Fr.).
- Hüchcock (William R.). The Background of the Knight's Revolt. 1522-1523, 507.
- Hobbsbaum (E. J.). Primitive Rebels. Studies in archaic forms of social movement in the 19th and 20th centuries, 483.
- Hofer (Walther). Voir Meinecke (Fr.).
- Hunt (R. N. Carew). Books on Communism, 499.
- Ignace (Saint). Lettres, traduites par G. Du-meige, 190.
- Idelfons von Arx. 1755-1833. Bibliothekar, Archivar, Historiker zu St Gallen und Olten. Études du Dr H. Meyer et autres, 235.
- Internationale Zeitschriftenschau für Bibelwissenschaft und Grenzgebiete. Band VI : 1958-1959, 413.
- Irénée de Lyon. Démonstration de la prédication apostolique, publié par L.-M. Froidevaux, 417.
- Jaffa (Harry V.). Crisis of the House divided. An interpretation of the issues in the Lincoln-Douglas Debates, 487.
- Jaksch (Wenzel). Europas Weg nach Potsdam. Weg und Schicksal in Donauraum, 154.
- James (E. O.). Mythes et rites dans le Proche-Orient, 420.
- Japan Annual of the Law and Politics (The), N° 7, 1959, 506.
- Jappe Alberts (W.). De cameraarsrekeningen van Deventer betreffende het jaar 1447, 232.
- Jean Chrysostome. Huit catéchèses baptismales, publiées par A. Wenger, 416.
- Joly (R.). Voir Hermas.
- Josephus. The Jewish war, traduit par G. A. Williamson, 414.
- Judge (E. A.). The Social Pattern of Christian Groups in the First Century, 439.
- Kahrstedt (Ulrich). Die wirtschaftliche Lage Grossgriechenlands in der Kaiserzeit, 471.
- King-Hall (Stephen) and Ullmann (Richard K.). German Parliaments. A study of the development of representative institutions in Germany, 140.
- Kirchner (Joachim). Das deutsche Zeitschriftenwesen : seine Geschichte und seine Probleme. T. I : Von den Anfängen bis zum Zeitalter der Romantik, 2° éd., 185.
- Klatt (Rudolf). Ostpreussen unter dem Reichskommissariat 1919-1920, 157.
- Klein (Burton H.). Germany's economic preparation for war, 161.
- Koszyk (Kurt). Zwischen Kaiserreich und Diktatur. Die sozialdemokratische Presse von 1914 bis 1933, 156.
- Kyōritsu joshi-daigaku. Tanki daigakubu kiōō (Rapports de l'Université Joshi-daigaku), 505.
- Lancaster (Joan C.). Bibliography of historical works issued in the United Kingdom 1946-1956, 504.
- Langeron (Roger). Decazes, ministre du roi, 515.
- Lapeyre (Henri). Géographie de l'Espagne morisque, 81.
- Laureilhe (M.-Th.). Voir Giano (J. de).

## Index bibliographique

- Le Capitaine (René)*. Les chemins de saint Paul, 439.
- Léonard (Pierre)*. Aurea catena Homeri : une étude sur l'allégorie grecque, 220.
- Lhomme (Jean)*. La grande bourgeoisie au pouvoir (1830-1880), 201.
- Lindsay (Kenneth)*. European Assemblies. The Experimental Period. 1949-1959, 499.
- List of the Foreign Office Records preserved in the Public Record Office in London, relating to China and Japan, 506.
- Loomis (Stanley)*. Du Barry, 514.
- Lordat (Marquis de)*. Les Peyrenc de Moras (1685-1798). Une famille cévenole au service de la France, 229.
- Lüthy (Herbert)*. La Banque protestante, en France, de la révocation de l'Édit de Nantes à la Révolution. I : Dispersion et regroupement, 1685-1730, 228.
- Luzzatto (Gino)*. L'economia italiana nel primo decennio dell'unità, 520.
- McClymont (W. G.)*. The exploration of New Zealand, 462.
- Macdonald (Malcolm)*. Borneo People, 465.
- Marrou (H.-I.)*. Voir *Clément d'Alexandrie*.
- Martineit (Walter)*. Die Friedericianische Verwaltung in Ostpreussen, 145.
- Massari (Giuseppe)*. Diario dalle cento voci (1858-1860), publié par E. Morelli, 206.
- Mecenseff (Grete)*. Die Beziehungen der Höfe von Wien und Madrid während des Dreissigjährigen Krieges, 510.
- Mehnert (Klaus)*. L'homme soviétique, 236.
- Meinecke (Friedrich)*. Werke, hgg. von H. Herzfeld, C. Hinrichs, W. Hofer. T. I : Die Idee der Staatsräson. T. II : Politische Schriften und Reden, 215.
- Meinhardt (Günther)*. Die Münz- und Geldgeschichte des Herzogtums Preussen 1569-1701, 508.
- Meyer (Dr H.)*. Voir *Ildefonso von Arx*.
- (*Henry Cord*). Mitteleuropa in German thought and action 1815-1945, 153.
- Miller (John)*. Early Victorian New Zealand. A study of racial tension and social attitudes 1839-1852, 461.
- Milt (Bernhard)*. Vadian als Arzt..., im Auftrag der Stätte für Vadianforschung in St. Gallen, 476.
- Mohrmann (Christine)*. Voir *Van der Meer (F.)*.
- Moreau (Jacques)*. La persécution du christianisme dans l'Empire romain, 442.
- Morelli (Emilia)*. Voir *Massari (G.)*.
- Morrell (W. P.)*. Britain in the Pacific Island, 462.
- Nakamura Kichiji*. Nihon keizai shi (Histoire économique du Japon), 177.
- Tokusei-to do.ikki (« Moratoires » et « jaqueries »), 177.
- Nautin (P.)*. Voir *Floëri (F.)*.
- Needham (Joseph)*. Science and Civilisation in China. Vol. III, 179.
- Neher (André)*. Jérémie, 427.
- Nettel (Reginald)*. Seven Centuries of popular Song, a Social History of urban Ditties, 231.
- Niemeyer (G.)*. Voir *Bochensky (J. M.)*.
- Noe (Sydney P.)*. The Coinage of Caulonia, 219.
- Noth (Martin)*. The History of Israël, 423.
- O'Reilly (Patrick)*. Bibliographie des Nouvelles-Hébrides, 504.
- Parkinson (C. Northcote)*. British intervention in Malaya, 1867-1877, 466.
- Parmiter (Geoffrey de C.)*. King David, 429.
- Passant (E. J.)*. A short history of Germany 1815-1945, 137.
- Perowne (Stewart)*. The later Herods, 431.
- Philon d'Alexandrie*. La migration d'Abraham, par R. Cadiou, 418.
- Pianzola (Maurice)*. Thomas Munzer ou la guerre des paysans, 507.
- Pierce (Richard A.)*. Russian Central Asia, 1860-1917, 209.
- Pincherle (Alberto)*. Cristianesimo antico e moderno, 449.
- Politischer Briefwechsel des Herzogs und Grossherzogs Carl August von Weimar, publié par W. Andreas et H. Tümmler, t. I (1778-1790) et II (1791-1807), 146.
- Polman (R. P. P.)*. Romeinse bescheiden voor de Geschiedenis der Rooms-Katholieke kerk in Nederland 1727-1853. Deel I : 1727-1754, 233.
- Pölnitz (Götz Freiherr von)*. Anton Fugger. T. I : 1453-1535, 183.
- Pomarès (G.)*. Voir *Gélase I<sup>er</sup>*.
- Prevenier (W.)*. Handelingen van de leden van de staten van Vlaanderen (1384-1405), 511.
- Przegląd Historyczno-Oświatowy (Revue d'histoire de l'Instruction), 1959, 257.
- Quacquarelli (Antonio)*. Retorica e Liturgia Antenicena, 447.
- Rambert (Gaston)*. Histoire du commerce de Marseille. VI : De 1660 à 1789. Les colonies, 196.
- Rawley (James A.)*. Edwin D. Morgan, 1811-1883, Merchant in Politics, 200.
- Réau (Louis)*. Histoire du vandalisme. Les

## Index bibliographique

- monuments détruits de l'art français, 173.  
*Reed (A. H.)*. The story of New Zealand, 459.  
 Relations internationales de l'Allemagne occidentale (Les). Politiques gouvernementales et attitudes des groupements sociaux, 164.  
 Relazioni diplomatiche fra la Francia e il Granducato di Toscana (Le), publiés par *A. Salua*. III serie (1848-1860), 205.  
 Revolutionäre Ereignisse und Probleme in Deutschland während des Periode der grossen sozialistischen Oktoberrevolution 1917-1918, 155.  
 Revue de Savoie, 1960 : Centenaire de l'annexion à la France, 516.  
 Riur (Gerhard). Échec au dictateur. Histoire de la résistance allemande, 163.  
 Rocznik Biblioteki Polskiej Akademii Nauk w Krakowie, t. I (1955), II (1956) et III (1957), 256.  
 Rohden (P. R.) / Sieburg (H. O.). Politische Geschichte Frankreichs, 227.  
 Roques (R.). Voir *Densys l'Arcopagite*.  
 Rosenberg (Hans). Bureaucracy, Aristocracy and Autocracy. The Prussian Experience 1660-1815, 142.  
 Rubel (Maximilien). Karl Marx devant le bonapartisme, 208.  
 Runciman (Steven). The white Rajahs. A history of Sarawak from 1841 to 1946, 444.  
 Saint Jérôme. Sur Jonas, publié par *P. Anna*, 418.  
 Salua (Armando). Voir Relazioni diplomatiche fra la Francia e il Granducato di Toscana.  
 Schildhauer (Johannes). Soziale, politische und religiöse Auseinandersetzungen in den Hansestädten Stralsund, Rostock und Wismar im ersten Drittel des 16. Jahrhunderts, 194.  
 Schillings (A.). Matricule de l'Université de Louvain, tome III : 31 août 1485-31 août 1527, 512.  
 Schlechte (Horet). Die Staatsreform in Kursachsen. 1762-1763. Quellen zum kursächsischen Retablisement nach dem Siebenjährigen Kriege, 509.  
 Schlesinger (Rudolf). Central European Democracy and its background. Economical and political group organization, 154.  
 Schröter (Manfred). Die Geistesgebiete des Verlags R. Oldenbourg (1858-1958), 151.  
 Schulze-Hinrichs (Alfred). Grossadmiral von Tirpitz, 155.  
 Schwartz (Eduard). Zur Geschichte des Athanasius, 446.  
 — Zur Geschichte der alten Kirche und ihres Rechts, 446.  
 Scullard (H. H.). Voir Atlas of the Classical World.  
 Sérouty (Henri). Les Esséniens, 430.  
 Shaw (A. G. L.). The story of Australia, 457.  
 Sieburg (Heinz-Otto). Deutschland und Frankreich in der Geschichtsschreibung des neunzehnten Jahrhunderts (1848-1871), 147.  
 — Voir Rohden (P. R.).  
 Sinclair (Keith). A history of New Zealand, 460.  
 Snouck Hurgronje (Chr.). Ambtelijke adviezen, 1889-1936 (Documents administratifs de Snouck Hurgronje), publiés par *E. Gobée* et *C. Adrianse*, 2<sup>e</sup> partie, 213.  
 Spink (J. S.). French free thought from Gassendi to Voltaire, 514.  
 Steinmetz (Max). Voir Geschichte der Universität Iena.  
 Stéphane (Marc). La passion de Jésus, fait d'histoire ou objet de croyance, 436.  
 Sterling (Richard W.). Ethics in a World of Power. The political Ideas of Friedrich Meinecke, 215.  
 Storry (Richard). A History of Modern Japan, 505.  
 Syméon le Nouveau Théologien. Chapitres théologiques, gnostiques et pratiques, présentés par *J. Darrouzès*, 415.  
 Szymusiak (J. M.). Voir Athanasie d'Alexandrie.  
 Tapp (E. J.). Early New Zealand. A dependency of New South Wales 1788-1841, 460.  
 Théodoret de Cyr. Thérapeutique des maladies helléniques, publié par *P. Canivet*, 416.  
 Tondriaux (J.). Voir Cerfaux (L.).  
 Toussaint (Auguste). Histoire de l'Océan Indien, 468.  
 Toynbee (Arnold). An Historian's Approach to Religion, 453.  
 Tregonning (K. G.). Under Chartered Company Rule. North Borneo 1881-1946, 465.  
 Treue (Wilhelm). Deutsche Geschichte, 137.  
 Trocmé (Étienne). Le « Livre des Actes » et l'histoire, 437.  
 Tümmeler (Hans). Voir Politischer Briefwechsel des Herzogs und Grossherzogs Carl August von Weimar.  
 Uhlig (Heinrich). Die Warenhäuser im Dritten Reich, 159.  
 Ullmann (Richard U.). Voir King-Hall (S.).

## **Index bibliographique**

- Van der Heyden (A. A. M.)*. Voir Atlas of the Classical World.
- Van der Meer (F.) et Mohrmann (Christine)*. Bildatlas der frühchristlichen Welt, 436.
- Van Deursen (A. Th.)*. Professions et métiers interdits. Un aspect de la révocation de l'Édit de Nantes, 513.
- Van Eysinga (W. J. M.)*. De wording van het twaalfjaring bestand van 9 Avril 1609, 232.
- Verriest (Léo)*. Noblesse, chevalerie, lignages, 73.
- Vollmacht des Gewissens (Die). Europäische Publikation, 163.
- Ward (Russel)*. The Australian Legend, 458.
- Weber (Eugen)*. The nationalist revival in France, 1905-1914, 517.
- Weil (Raymond)*. L' « archéologie » de Platon, 502.
- Werden und Wesen des Hauses R. Oldenbourg München. Ein geschichtlicher Überblick 1858-1958, 151.
- Wenger (A.)*. Voir Jean Chrysostome.
- Williamson (G. A.)*. Voir Josephus.
- Wiskemann (Elisabeth)*. Germany's eastern neighbours, 153.
- Yousoupoff (Prince F.)*. La fin de Raspoutine, 236.
- Zimmermann (Ludwig)*. Studien zur Geschichte der Weimarer Republik, 158.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME CCXXV

### Articles de fond

	Pages
LE ROY LADURIE (Emmanuel). Aspects historiques de la nouvelle climatologie . . . . .	1
LAMBERT (Maurice). Le premier triomphe de la bureaucratie. . . . .	21
SCHIEFFER (Th.). Cluny et la querelle des Investitures . . . . .	47
DUPRONT (A.). Federico Chabod . . . . .	261
VALLET (G.) et VILLARD (F.). Céramique et histoire grecque. . . . .	295
ABADAL (Ramon D'). La domination carolingienne en Catalogne . . . . .	319
WEBER (Eugen). Les études historiques aux États-Unis : Une histoire sans histoires. . . . .	341

### Mélanges

BOUTRUCHE (Robert). Un livre de combat. Noblesse, chevalerie, lignages, par Léo Verriest . . . . .	73
CHAUNU (Pierre). Minorités et conjoncture. L'expulsion des Morisques en 1609 . . . . .	81
SCHNAPPER (Bernard). La politique des « points d'appui » et la fondation des comptoirs fortifiés dans le golfe de Guinée (1837-1843) . . . . .	99
FRANÇOIS (Michel), MAURO (Frédéric), SOBOUL (Albert), FAUVEL-ROUIFF (Denise), DE BUTTET (Lieutenant-Colonel), GODECHOT (Jacques), PACAUT (M.), DAIN (A.). Le XI <sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques à Stockholm. . . . .	121
RICHET (Denis). Le cours officiel des monnaies étrangères circulant en France au XVI <sup>e</sup> siècle . . . . .	359

### Bulletins historiques

Histoire moderne et contemporaine de l'Allemagne, par Henri Brunshwig. . . . .	137
Histoire ancienne du christianisme. Histoire des Religions, par Marcel Simon . . . . .	413
Colonisation britannique. Océan Pacifique et Océan Indien, par Henri Brunshwig . . . . .	457

### L'Orientation actuelle des études historiques

Nouveaux centres de recherche en Belgique, par Jacques Willequet . . . . .	165
L'orientation des travaux universitaires en France, par J. Schnelder et Ph. Vigier . . . . .	397

## Table des matières

### Les centres de recherches historiques

En France : le centre d'étude des relations internationales de la Fondation nationale des sciences politiques, par <b>J. Meyriat</b> . . . . .	168
Le Centre de recherches sur la civilisation de l'Europe moderne, par <b>Roland Mousnier</b> . . . . .	407

### Comptes rendus critiques

ANKWICZ KLEENHOVEN (Hans). Der Wiener Humanist Johannes Cuspinian. Gelehrter und Diplomat zur Zeit Kaiser Maximilians I (Georges Livet) . . . . .	192
BEAUMONT (Gustave de). Marie or Slavery in the United States. A novel of Jacksonian America (M. Giraud) . . . . .	198
BÉRARD (Jean). L'expansion et la civilisation grecques jusqu'aux guerres médiques (Paul Cloché) . . . . .	175
BERGENGRUEN (Alexander). Adel und Grundherrschaft im Merowingerreich (Ph. Dollinger) . . . . .	472
BINKLEY (Wilfred E.). The man in the White House. His powers and duties (Marcel Giraud) . . . . .	492
BOCHENSKY (J. M.) et NIEMEYER (G.). Das Handbuch des Weltkommunismus (Fr. - X. Coquin) . . . . .	494
Centre national de la Recherche scientifique. Colloques internationaux. Sciences humaines. Nicolas Poussin. Paris, 19-21 septembre 1958 (Georges Gaillard) . . . . .	479
DIGEON (Claude). La crise allemande de la pensée française (1870-1914) (J. Néré) . . . . .	212
ECHEVERRIA (Durand). Mirage in the West. A History of the French Image of American Society to 1815 (M. Giraud) . . . . .	198
FANFANI (Amintore). Storia del Lavoro in Italia dalla fine del secolo xv agli inizi del xviii, 2 <sup>e</sup> éd. (Jean Delumeau) . . . . .	187
Friedrich Engels. Paul et Laura Lafargue. Correspondance. Textes présentés par Émile BOTTIGELLI, tomes I, II et III (Robert Schnerb) . . . . .	490
GANZ (Paul Leonhard). Die Miniaturen der Basler Universitätsmatrikel (Georges Gaillard) . . . . .	474
GEORGE (M. Dorothy). English Political Caricature. A Study of Opinion and Propaganda. I : To 1792 ; II : 1793-1832 (Jacques Godechot) . . . . .	482
GIANO (Jourdain de), ECCLESTON (Thomas d') et ADAM (Salimbene d'). Sur les routes d'Europe au xiii <sup>e</sup> siècle. Chroniques traduites et commentées par Marie-Thérèse LAUREILHE (Ch.-Edmond Perrin) . . . . .	181
HEERS (Jacques). Le livre de comptes de Giovanni Piccamiglio, homme d'affaires génois, 1456-1459 (Jean Delumeau) . . . . .	477
HERR (Richard). The eighteenth Century Revolution in Spain (Pierre Vilar) . . . . .	484
HOBBSAWM (E. J.). Primitive Rebels. Studies in archaic forms of social movement in the 19th and 20th centuries (Henri Dubief) . . . . .	483
IGNACE (Saint). Lettres, traduites et commentées par Gervais DUMEIGE (Jean Delumeau) . . . . .	190



## Table des matières

JAFFA (Harry V.). Crisis of the House divided. An interpretation of the issues in the Lincoln-Douglas Debates ( <b>Marcel Giraud</b> ) . . . . .	487
KÄHRSTEDT (Ulrich). Die wirtschaftliche Lage Grossgriechenlands in der Kaiserzeit ( <b>Paul Cloché</b> ) . . . . .	471
KIRCHNER (Joachim). Das deutsche Zeitschriftenwesen : seine Geschichte und seine Probleme. T. I : Von den Anfängen bis zum Zeitalter der Romantik, 2 <sup>e</sup> éd. ( <b>Georges Livet</b> ) . . . . .	185
LEONNE (Jean). La grande bourgeoisie au pouvoir (1830-1880) ( <b>Louis Girard</b> ) . . . . .	201
MASSARI (Giuseppe). Diario dalle cento voci (1858-1860) ( <b>Paul Guichonnet</b> ) . . . . .	206
MEINECKE (Friedrich). Werke, hgg. von Hans HERZFELD, Carl HINRICHS, Walther HOFER. T. I : Die Idee der Staatsräson. T. II : Politische Schriften und Reden ( <b>H. Brunswick</b> ) . . . . .	215
MILT (Bernhard). Vadian als Arzt..., im Auftrag der Stätte für Vadianforschung in St. Gallen ( <b>Ernest Wickershelmer</b> ) . . . . .	476
NAKAMURA Kichiji. Tokusei-to do.ikki (« Moratoires » et « jacqueries ») ( <b>Ch. Haguenauer</b> ) . . . . .	177
Id. Nihon keizai shi (Histoire économique du Japon) ( <b>Id.</b> ) . . . . .	177
NEEDHAM (Joseph). Science and Civilisation in China. Vol. III ( <b>Jacques Gernet</b> ) . . . . .	179
PIERCE (Richard A.). Russian Central Asia. 1860-1917 ( <b>Fr.-X. Coquin</b> ) . . . . .	209
PÖLNITZ (Götz, Freiherr Von). Anton Fugger. T. I : 1453-1535 ( <b>Georges Livet</b> ) . . . . .	183
RAMBERT (Gaston). Histoire du commerce de Marseille. VI : De 1660 à 1789. Les colonies ( <b>Robert Schnerb</b> ) . . . . .	196
RAWLEY (James A.). Edwin D. Morgan, 1811-1883. Merchant in Politics ( <b>M. Giraud</b> ) . . . . .	200
RÉAU (Louis). Histoire du vandalisme. Les monuments détruits de l'art français ( <b>Georges Gallard</b> ) . . . . .	173
Relazioni diplomatiche fra la Francia e il Granducato di Toscana (Le), a cura di Armando SAITTA, III serie (1848-1860) ( <b>Paul Guichonnet</b> ) . . . . .	205
RUBEL (Maximilien). Karl Marx devant le bonapartisme ( <b>Robert Schnerb</b> ) . . . . .	208
SCHILDHAUER (Johannes). Soziale, politische und religiöse Auseinandersetzungen in den Hansestädten Stralsund, Rostock und Wismar im ersten Drittel des 16. Jahrhunderts ( <b>Georges Livet</b> ) . . . . .	194
SNOUCK HURGRONJE (Christian). Ambtelijke adviezen, 1889-1936 (Documents administratifs de Snouck Hurgronje), publiés par E. GOBÉE et C. ADRIAANSE, 2 <sup>e</sup> partie ( <b>J. Cuisinier</b> ) . . . . .	213
STERLING (Richard W.). Ethics in a World of Power. The political Ideas of Friedrich Meinecke ( <b>H. Brunswick</b> ) . . . . .	215

## ■ Notes bibliographiques

Histoire générale, 217, 497 ; Grèce ancienne, 218, 501 ; Histoire coloniale, 504 ; Japon, 505 ; Chine, 221 ; Allemagne, 506 ; Autriche, 510 ; Belgique, 511 ; Espagne, 223 ; États-Unis, 223 ; France, 225, 513 ; Grande-Bretagne, 230 ; Italie, 518 ; Pays-Bas, 232 ; Suisse, 234 ; U. R. S. S., 236.

## Table des matières

### ■ Recueils périodiques et sociétés savantes

Généralités et sciences auxiliaires, 239, 519.  
Préhistoire, Orient ancien, Rome, 240, 520.  
Histoire du Moyen Age, 240, 521.  
Histoire moderne, 242, 524.  
Histoire religieuse moderne, 244, 526.  
Histoire de la culture intellectuelle moderne, 245, 526.  
Histoire économique et sociale moderne, 245, 527.  
Histoire des relations internationales, 247, 528.

### ■ Chronique

Nécrologie : Georges LESTIEN, par **Pierre Renouvin**, 249 ; Jaime VICENS VIVES, par **Pierre Vilar**, 250 ; Gaston ZELLER, par **Paul Vaucher**, 530.  
Soutenances de thèses en Sorbonne : Paul Bois : *Paysans de l'Ouest. Des structures économiques et sociales aux options politiques depuis l'époque révolutionnaire dans la Sarthe* (thèse principale) ; *Cahiers de doléances du tiers état de la sénatuschaussée de Château-du-Loir pour les États généraux de 1789* (thèse complémentaire), par **A.-J. Tudesq**, 253.  
France, 533 ; Belgique. Publications du centre interuniversitaire d'histoire contemporaine, 534 ; Pologne, 256.  
Congrès et colloques : Histoire et musées d'histoire, par **Michel François**, 257 ; Le Congrès international de l'Histoire des Découvertes (Lisbonne, 5-11 septembre 1960), par **Frédéric Mauro**, 259 ; Le Colloque de Strasbourg sur le Rhin depuis la seconde guerre mondiale (mai 1960), par **F. L'Huillier**, 259 ; Le XXV<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes, par **P. Demiéville**, 535.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE, 537.

TABLE DES MATIÈRES, 543.

---

Le gérant : M. CROUEN.

